

PÉGUY ET HUGO: UNE ADMIRATION RÉTICENTE

YANN FOUCAULT

Francia Nyelv és Irodalom Tanszék
Bölcsészettudományi Kar
Eötvös Loránd Tudományegyetem
Múzeum krt. 4/c.
H-1088 Budapest
yfoucault@ludens.elte.hu

The most influential author in Péguy's life was Victor Hugo. Péguy never really reproached Hugo for the stylistic faults he was often criticized for. Only when Péguy broke with his socialist friends did he become critical of the political side of Hugo's poetry. It was not because he did not share Hugo's ideas anymore, but because he thought that political rhetoric was insincere on Hugo's part, contrary to his genius, and harmful to beauty in poetry. According to Péguy, when Hugo listens to his genius and does not politicize, he is unsurmountable. If Hugo has his limits, it is just that, not being a Christian, but a genuine pagan, there are things in the human soul he was unable to perceive. Those are the things Péguy, after Corneille or Pascal, tried to express in his late poetry.

Quand Hugo meurt en 1885, Péguy a douze ans. Et il monte à Paris assister aux funérailles nationales, «inoubliable cérémonie».¹ Hugo est alors le poète officiel du nouveau régime et il est enseigné dans toutes les écoles avec la ferveur des religions tout juste établies après des décades de persécutions. Péguy n'a donc pas choisi, comme on peut le faire aujourd'hui, de lire, parmi plusieurs dizaines de grands auteurs classiques disponibles, Hugo. Hugo lui a été présenté dès son plus jeune âge par tous ceux qui l'entouraient, non seulement comme un des plus grands génies littéraires de tous les temps, mais encore comme le porte-parole de la justice et de «l'Histoire», comme un véritable prophète. Péguy admirait Hugo, pour ainsi dire, d'avance.

Péguy enfant a appris à lire dans les *Châtiments*, sous la forme d'un petit volume que le voisin, un forgeron républicain, lui laissait lire quand il venait s'asseoir dans la forge. Il a appris à lire dans l'édition originale de 1853, «la vraie édition [...] celle qui a fondé la III^e République [...] ma grande édition à moi et ma première [...] celle qui courait, publique, subreptice, dans les ateliers républicains sous les commencements de la III^e République. Vous n'aviez pas

¹ *Victor-Marie, Comte Hugo*, Paris, Librairie Gallimard, 1934, p. 119.

[dit la muse de l'histoire à Péguy] un âge où l'on ait, à soi, (une édition), un exemplaire des *Châtiments* [...] c'était celle que vous prêtait votre plus vieil ami, Louis Boitier».²

Au lycée, qui commençait alors en sixième, il a appris par cœur des dizaines de poèmes de Hugo. Et non pas avec réticence, comme certains de ses camarades : «en sixième, je me vois encore discutant gravement en cour comme un enfant sérieux, sur *ce qu'il valait*; [...] déjà j'en étais fou fanatique, surtout encore plus je crois parce que je venais d'apprendre sous l'excellent M. Guerre *Moïse sur le Nil*, entrant en sixième à Pâques [...] déjà je le défendais toujours».

En khâgne et à l'École, il avait encore, comme beaucoup de ses condisciples, les *Châtiments* pour bible. Vingt ans plus tard, Péguy imagine que Clio lui rappelle cette foi : «cette grande édition plate [...] toute votre jeunesse est là-dedans, Péguy, me dit-elle. (Ainsi parlait l'histoire, familièrement, à cette âme républicaine.)» Depuis l'enfance, l'édition a changé, mais pas le livre. Les *Châtiments* ne sont pas pour Péguy comme *Les Fleurs du mal* pour Mallarmé : une belle œuvre à égaler. C'est un message vrai qui encourage à l'action politique. Et pour Péguy, qui, en bon philosophe de formation, méprisera toujours un peu la rhétorique et la «littérature», la beauté de ce message découle tout naturellement de sa vérité, vérité qu'un «génie» comme Hugo rencontre sans effort, dès lors qu'il se laisse aller.³

A vingt ans, Péguy avait abandonné le christianisme pour le socialisme. A la manière de Hugo, il ne pouvait pas admettre que des hommes puissent être éternellement damnés, et croyait que l'humanité avait les moyens d'établir le paradis sur terre. L'exploitation politicienne de l'affaire Dreyfus par le camp socialiste, l'instauration d'une discipline de parti au sein de la S.F.I.O., et surtout, peut-être, la fréquentation des dirigeants socialistes réels, dont Jaurès et Blum, donnèrent à Péguy une idée assez juste de ce que pourrait être le socialisme réel : la dictature d'une bande de Tartuffe. Sans avoir besoin d'assister à l'expérience soviétique, Péguy se détourna du socialisme dès 1905.

Quand, dans les années 1910, pressentant la guerre et peut-être sa propre mort, il éprouve le besoin de revenir sur sa jeunesse et d'en faire le bilan, de distinguer entre la «mystique» qui avait guidé son engagement et à laquelle il est toujours fidèle, et la «politique», dont l'hypocrisie l'a écœuré, il est fatal que *Châtiments*, le livre de sa jeunesse, soit touché par ce réexamen.

On passera vite sur les lieux communs de la critique littéraire, car Péguy ne se donne même pas la peine de les discuter. En 1913, dans *Clio*, il est le premier à reconnaître que Hugo est un penseur superficiel : Hugo, écrit-il, n'a pas «les yeux [...] les plus profonds» et son «érudition», tout «énorme» qu'elle

² *Clio*, Paris, Librairie Gallimard, 1934, p. 134.

³ *Idem*, p. 121.

est, est «sans base».⁴ Son style est bourré de tics, tel «son besoin maladif de l'antithèse».⁵ Péguy va même jusqu'à concéder à ceux qui n'aiment pas Hugo que celui-ci est souvent «plaqué», «rhétorique»:⁶ «Je sais bien que [...] ce don unique, que ce génie était généralement noyé dans des monceaux de littérature(s), dans des accumulations de talent».⁷

Néanmoins, rien de tout cela n'empêche Péguy d'admirer Hugo, y compris pour son habileté de poète, à propos de laquelle il parle de «jointure unique du métier et du génie».⁸ Dans *Clio*, par exemple, il étudie avec beaucoup d'attention le jeu de rimes, de sons et de rythmes du poème «Le Sacre», et exprime sa «stupeur» devant l'«architecture unique de certains sons» et «l'art incroyable»⁹ de ce «maître du rythme».¹⁰ Péguy, qui s'essaie à la même époque pour la première fois à l'alexandrin et au vers régulier sait de quoi il parle. Contrairement, entre nous soit dit, à tous ceux qui n'ont jamais été fichu d'aligner douze syllabes sur une même ligne, et qui traitent quand même l'auteur des *Orientales* et des *Contemplations* de versificateur.

Là où Gide commençait par reconnaître la stature de Hugo : «le plus grand poète français», avant de la déplorer : «hélas!» Péguy suit dans ses textes des années 1910 le chemin inverse. Après avoir concédé que Hugo a des défauts, il se hâte de déclarer son admiration pour sa poésie et son génie d'écrivain. Prenons par exemple ce qui a pu être désigné souvent comme le défaut principal de Hugo : sa longueur, régulièrement diagnostiquée par les docteurs ès lettres comme de la logorrhée. Même ce défaut, Péguy en parle souvent avec moins d'ironie que de tendresse : «C'est une cascade et puisque c'est Hugo, c'est une cataracte». Tendresse encore dans ces phrases : «Et il va, il va. On dira tout ce qu'on voudra de Victor Hugo [...] On ne dira pas que c'est un moteur à gaz pauvre». Voire admiration : «On est éberlué par ce pullulement prodigieux de noms propres. Mettons qu'on ait les yeux chavirés par ce crépitement de grandes capitales». Il va sans dire que la compréhension dont Péguy fait preuve à l'égard de la longueur de Hugo contient sans doute un appel à l'indulgence des lecteurs pour ses propres longueurs et répétitions. Il est juge et partie, tout comme Char quand Char écrit à l'inverse qu'«on reconnaît un grand poète au nombre de mauvais vers qu'il n'écrit pas».

Si l'on veut un autre exemple, on peut en revenir à cette insulte souvent jetée à Hugo de versificateur ; cette accusation d'être non pas un poète, mais un rimailleur qui n'hésite pas à recourir à une cheville quand il lui manque une

⁴ *Idem*, p. 157.

⁵ *Idem*, p. 142.

⁶ *Clio*, p. 41.

⁷ *Victor-Marie, Comte Hugo*, p. 121.

⁸ *Clio*, p. 65.

⁹ *Idem*, p. 62.

¹⁰ *Idem*, p. 66.

rime. L'exemple le plus flagrant de cheville dans tout Hugo est sans doute le mot hébreu fictif que Hugo invente pour pouvoir amorcer l'avant-dernière strophe de «Booz endormi»: «Jérimadeth». C'est Péguy lui-même qui a découvert un jour que ce nom introuvable dans les dictionnaires mythiques et historiques était une pure astuce de versification: une transcription hébraïsante de «j'ai rime à dait». Loin de condamner ce genre d'artifice comme le font, bizarrement, tous unis contre Hugo, (Boileau-Claudiel même combat), tant les grammairiens classiques, dans leurs sévères manuels de versification, que les apôtres du vers libre, Péguy écrit, insistant bien sur sa différence, sur l'originalité et le paradoxe de sa position à lui: «Pour moi j'admire en plein ce toupet qu'il a eu ce jour-là. Je l'admire à bloc».

Péguy en use vis-à-vis du poète Hugo, comme cet «admirateur de La Fontaine» qu'il avait, dans une composition écrite à seize ans en classe de rhétorique, fait parler ainsi: «Ce n'est pas en vain que les poètes passent pour enchanteurs. Tel par un charme secret, plaît tout d'abord et d'autant plus qu'on ne sait pas pourquoi. Nous le défendons; il est à nous. A-t-il des faiblesses, nous les couvrons d'un voile pieux et l'en aimons davantage».

A quarante ans, Péguy est resté l'admirateur du poète qu'il était à douze, à quinze et à vingt ans. Dans des œuvres mi-autobiographiques, mi-pamphlétaires, où il s'explique avec sa propre jeunesse et revient sur ses propres engagements, c'est plutôt avec Hugo le politicien que Péguy a des comptes à régler.

Les lecteurs pressés peuvent croire qu'une fois redevenu chrétien, qu'une fois devenu l'ennemi des «progressistes», Péguy reproche à Hugo d'avoir introduit dans ses œuvres un message moderniste et anti-chrétien, autrement dit, d'appartenir idéologiquement au camp d'en face. Et, certes, Péguy écrit à propos de la minuscule que Hugo met au mot «dieu» qui désigne pourtant Jésus dans «Booz endormi»: «Ce Hugo, qui dans sa carrière a mis tant de Grandes Capitales où il n'en aurait pas fallu: Liberté, Egalité, Fraternité, Raison, Justice, Droit et le reste, pour une fois qu'il en devait mettre une, le politicien s'est effrayé, il a renâclé devant cette grande capitale».¹¹

Une fois devenu chrétien, Péguy reprocherait donc à Hugo de ne pas l'être. Voire. Car dix pages plus loin, il écrit: «Hugo ne fut jamais chrétien». Et loin de le lui reprocher, Péguy l'en admire: «C'est cette gageure invraisemblable que Hugo a tenue; c'est cette gageure qu'il a gagnée; [...] qu'il a naturellement tenue; [...] c'est en effet sans aucun [...] exercice, sans une trufferie qu'il était païen. [...] Hugo ne fut jamais chrétien. [...] Et [...] moins encore, [...] dans la période légitimiste, orléaniste, royaliste, officiellement catholique, (officiellement chrétienne), que dans la deuxième période, dans la période napoléonienne, césarienne, (révolutionnaire), démocratique, républicaine. [...] Il avait *le génie païen*».

¹¹ *Victor-Marie, Comte Hugo*, p. 105.

Autrement dit, Péguy ne reproche pas à Hugo de s'être engagé en faveur d'un camp contre un autre, mais d'avoir mis de la politique dans sa poésie, d'avoir fait de la politique au lieu de faire de la poésie. Il lui reproche, si on peut se permettre cet anachronisme, d'avoir été un poète engagé. La postérité ayant pris l'habitude de voir en Péguy un poète engagé, militant de la cause catholique et patriotique, ce reproche est une surprise. Mais il nous amène à reconsidérer la vision que des professeurs pressés, et peut-être malveillants, nous ont inculquée de Péguy. Charles Péguy commença par être un journaliste, un chroniqueur politique, un polémiste engagé. Puis il est devenu poète. Et, si, dans certains de ses poèmes, on peut encore trouver çà et là des traces de polémique, de politique, s'il n'a pas toujours échappé lui-même au travers qu'il déplorait chez Hugo, il faut reconnaître que, dans ses poèmes les plus réussis, comme la «Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres», on serait bien en peine de découvrir le moindre message politique. Des allusions, oui, un message, jamais.

Péguy, qui, dans sa propre vie, se sera mis dans une situation financière et sociale terrible par son intransigeance, a des mots très durs pour la souplesse de Hugo et son souci de réussir. Dans le chapitre de «Nox» qui commence par la question «Où sont-ils ?», de même qu'il mettra une minuscule à «dieu» dans le poème déjà cité de *La Légende des siècles*, de même, Hugo utilise l'image, l'effet poétique, du jugement dernier, mais en veillant bien à ce que son public de républicains libre-penseurs ne croie pas qu'il prenne cette fiction catholique au pied de la lettre : les victimes de la répression de décembre ayant été enterrés «la tête hors de terre» pour que leurs familles puissent les reconnaître, Hugo songe aux morts sortant de terre pour accuser leurs meurtriers lors du jugement dernier. Mais au lieu d'établir directement cette comparaison, Hugo emploie une formule prudente : «on eût dit». Péguy avance une explication :

mais en même temps que son génie poétique lui soufflait l'image du jugement dernier [...] il pensait aux radicaux-socialistes. Si on allait croire qu'il croyait au jugement, que dirait la clientèle ? Aussi avec cette lâcheté civique [...] une des plus grandes qu'il y ait jamais eu dans le monde [...] mais n'est-ce pas tout simplement la lâcheté des démagogues, et n'est-ce pas le secret [...] de la popularité [...] il va se hâter de le mettre au conditionnel, le jugement et d'en faire une figure, on *eût dit*.

Il va sans dire que l'accusation morale que lance ici Péguy contre Hugo n'est, comme tout procès d'intention, pas au-delà de tout soupçon. Et l'on aurait beau jeu d'attribuer à notre tour ce reproche de «lâcheté» et de «popularité», à une amertume d'écrivain raté. Remarquons juste que, si Péguy se plaçait à un point de vue purement esthétique, il reconnaîtrait peut-être qu'une comparaison discrète est plus efficace, plus belle, plus poétique, qu'une comparaison brutale établie avec de gros sabots. Mais Péguy préfère délaïsser un instant l'esthétique pour la politique, commettre un anachronisme et attaquer, à travers Hugo, ses propres contemporains. Avec Péguy, la critique littéraire se

transforme en champ de bataille : il y transporte son combat politique contre l'opportunisme.

Encore une fois, ce n'est pas d'avoir professé telles idées plutôt que telles autres que Péguy reproche à Hugo. C'est d'avoir professé des idées qui n'étaient pas les siennes. C'est d'avoir professé des idées politiques alors qu'il n'avait que des idées poétiques. La preuve, Hetzel, républicain sincère, ne fait pas l'objet du moindre reproche de la part de Péguy : « Il y a dans cette prose de Hetzel [la préface des *Châtiments*] [...] une probité d'intention, une sorte d'honnêteté, (et par suite, presque un bon style), que l'on serait fort loin de trouver dans les vers correspondants de Hugo, je veux dire dans les vers où Hugo dit la même chose en vers ».

Péguy n'a même pas besoin d'élaborer une condamnation morale de l'opportunisme. Il y a dans la poésie une sorte de justice immanente qui fait que les vers insincères, les vers faux au point de vue de la vérité le sont aussi au point de vue musical. En introduisant de la politique dans ses vers, Hugo se condamne lui-même à écrire de mauvais poèmes et à gâter ses beaux poèmes. Ce que Péguy déplore dans la poésie de Hugo, ce n'est pas qu'il soit long, ou répétitif, ou qu'il procède par antithèses, ou qu'il soit trop clair, ou trop prévisible, tous reproches que lui avaient déjà faits les poètes modernes et que, depuis, répètent à satiété des générations de khâgneux et de sorbonagres. Ce qu'il déplore, c'est qu'au lieu de toujours suivre sa pente naturelle, son « génie païen », source de la beauté de ses plus grands poèmes, Hugo ait, souvent, par opportunisme, pour flatter son public, son parti, son clan, pour augmenter ses ventes, alourdi, gâché sa poésie par des déclarations politiques.

Car, quand il est lui-même, Hugo est un grand poète païen. Non pas à la manière de Leconte de Lisle, que Péguy n'aime pas. Leconte de Lisle, selon lui, a joué les païens. Tout comme Hugo a plaqué de la politique sur ses vers, Leconte de Lisle a plaqué du païen sur sa poésie. Aux yeux de Péguy, un tel manque de sincérité lui interdisait de pouvoir faire une belle œuvre. Hugo, au contraire, est naturellement païen. Quand il évoque l'antiquité, il le fait sans effort, étant lui-même païen. Il n'a pas besoin de se forcer et de recourir aux encyclopédies de la mythologie et aux dictionnaires grecs comme Leconte de Lisle. Il emploie le mot *nénuphar* comme tout le monde : « il n'avait jamais donné beaucoup dans les lotus et dans les lotos et dans les archéologies et dans les restitutions. Ni même dans les Aphrodite. Il était comme Racine. *Vénus* lui suffisait ».

Il peut sembler étrange d'entendre comparer Hugo à Racine, quand on sait que Hugo a beaucoup attaqué Racine, notamment dans sa période romantique. Mais n'oublions pas que, pour Péguy, tout comme il a feint à la fin de sa vie d'être démocrate, Hugo dans sa jeunesse a feint d'être romantique, par « opportunisme littéraire », parce qu'il était « un politicien de littérature ». En réalité, il était de la lignée des grands poètes classiques qui commence avec

Homère. Ou, comme le dit Péguy dans son vocabulaire chrétien : «Il fut un très grand païen, [...] situé aussi près de la source charnelle de la création que les plus grand poètes de l'antiquité païenne».¹²

Le don ou le génie de Hugo selon Péguy a consisté à savoir saisir, percevoir immédiatement les êtres et les choses terrestres. Le génie, écrivait Baudelaire, c'est l'enfance retrouvée. On se gardera de dire que, pour Péguy, Hugo, c'est l'enfance de l'humanité retrouvée. L'auteur de *Clio* a trop lutté contre l'idée de progrès et de sens de l'histoire pour qu'on lui prête une formule d'Auguste Comte. On dira plutôt, ayant affaire à un élève et à un défenseur de Bergson que, pour Péguy, Hugo avait le don surhumain ou pré-humain de percevoir par intuition, comme il est naturel aux insectes, sans avoir besoin de recourir aux détours et aux échafaudages de la raison. Ou, encore, qu'il voyait avec son âme et non avec un regard habitué, routinier, aveugle, tel que le nôtre à tous, qui ne voyons plus que ce qu'on nous a appris à voir dès l'enfance depuis des siècles :

Il faut se faire à cette idée que quand Hugo regardait le soleil [...] l'homme et la femme, l'enfant [...] le blé et le pain [...] le mendiant [...] n'importe quels soldats il en jouissait autant, il en saisissait autant, il en prenait possession autant, il regardait, il voyait d'un regard aussi jeune, aussi frais, aussi non usé, aussi neuf, aussi non émoussé, aussi inhébéte, aussi non âgé temporellement, aussi non âgé dans le monde [...] il embrassait l'univers [...] d'un embrassement aussi neuf, [...] d'une sorte d'étreinte première aussi neuve, aussi inexpérimentée que Hésiode et qu'Homère, que [sic] Eschyle. [...] Il mangeait son pain [...] d'un meilleur appétit, et sa cuisse de bœuf, il buvait son vin d'un meilleur cœur qu'un compagnon d'Achille, (à plus forte raison qu'un compagnon d'Ulysse).¹³

Si Hugo est en quoi que ce soit limité selon le Péguy de la maturité, ce n'est pas dans son don poétique, dans sa grandeur de poète. Difficile, sous la plume d'un provincial pauvre comme Péguy qui a reçu une formation classique avec enthousiasme, d'imaginer plus grand nom que celui d'Homère. Non, la limite de Hugo réside dans l'objet de sa poésie même. Autant il est à l'aise dans le «charnel», dans le «temporel», autant il reste sourd et aveugle à l'éternel, au spirituel et à la grâce. Si Hugo a du «génie», il n'a pas de «cœur».¹⁴ Il faut sans doute entendre ici cœur au sens que lui donnait Pascal dans la formule : «Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point». C'est-à-dire ni du courage, ni du siège des passions romantiques mais plutôt de la partie de l'être humain accessible à la grâce et que peuvent toucher la foi, l'espérance et la charité.

Cette limite que Péguy assigne à Hugo explique le jugement esthétique qu'il porte en 1913 sur le «livre» de sa «jeunesse». Si les *Châtiments* lui apparaissent comme «le livre le plus lyrique et le plus épique de l'humanité», il

¹² *Idem*, p. 117.

¹³ *Idem*, p. 121.

¹⁴ *Idem*, pp. 117 et 119.

ne leur accorde pas le rang d'œuvre «tragique».¹⁵ Le tragique, qui, selon Péguy concerne l'âme, ne peut être atteint que par des poètes chrétiens. En ce sens, c'est l'auteur de *Polyeucte* qui occupe le sommet de l'échelle de la poésie,¹⁶ Hugo se tenant un peu plus bas, sur le même échelon qu'Homère.

Et c'est sur cette même échelle que Péguy va, dans les quatre ou cinq années qui lui restent à vivre, essayer de dépasser Hugo. Pas par le génie, puisqu'il juge celui du «grand païen», du «vieux», inégalable. Encore moins par la rhétorique, qu'il méprise. Ni par le message politique, qu'il estime déplacé dans un poème. Mais par l'exploration de cette voie où Hugo ne s'est pas aventuré, car il n'était pas chrétien: «sa compétence allait jusqu'aux limites du pain charnel, du vin temporel». «Quel poète chrétien il eût été, s'il eût été chrétien», regrette Péguy. Péguy, dans ces mêmes années 1910, essaie d'être ce Hugo chrétien.

¹⁵ *Clio*, p. 57.

¹⁶ *Victor-Marie, Comte Hugo*, pp. 192–198.

L'IMAGE DU POÈTE VICTOR HUGO, VU PAR QUELQUES-UNS DE SES CONTEMPORAINS

JUDIT MAÁR

Francia Nyelv és Irodalom Tanszék
Bölcsészettudományi Kar
Eötvös Loránd Tudományegyetem
Múzeum krt. 4/c.
H-1088 Budapest
jmaar@ludens.elte.hu

The present paper surveys the various interpretations of Victor Hugo's contemporaries concerning his personality and work. More exactly, I evoke some of the reflections of Baudelaire and Mallarmé regarding the literary conception of Hugo and their judgment of his work. Their views also reflect a more general image of the poet in the time of romanticism and post-romanticism.

Dans la présente étude, je traiterai d'un sujet double : d'une part, j'envisagerai comment Victor Hugo a été apprécié par deux contemporains illustres, Charles Baudelaire et Stéphane Mallarmé, d'autre part, je présenterai la conception de ces trois auteurs concernant le personnage du poète, figure emblématique non seulement de l'époque romantique mais du 19^e siècle entier. Conformément à cette thématique, mon travail s'organisera en deux parties. Dans la première, j'évoquerai quelques remarques de Baudelaire et de Mallarmé portant sur l'art hugolien. Dans la deuxième, à l'aide d'une lecture parallèle de trois textes nés sous la plume de nos auteurs à la même époque, notamment au début des années 1860, je comparerai les trois images que dessinent Hugo, Baudelaire et Mallarmé du poète. A l'aide de cette comparaison, je démontrerai que l'interprétation essentiellement romantique de la figure du poète donnée par Hugo persiste encore chez Baudelaire, et que la modification radicale de ce tableau s'effectue dans la présentation mallarméenne.

EN GUISE D'INTRODUCTION: LE POÈTE DANS LA PHILOSOPHIE DE L'ART ROMANTIQUE

Selon Hippolyte Taine, le personnage représentatif de l'âge classique était l'honnête homme, celui du 18^e siècle, le philosophe ; celui de l'époque romantique, le poète. En effet, le romantisme a considéré le poète comme l'artiste

par excellence en le revêtant de facultés quasi surhumaines. L'un des piliers de la philosophie de l'art romantique est la théorie du génie dont le principe portant sur la faculté créatrice innée et d'origine divine de l'artiste a pris pour son modèle le poète. Dans cette théorie du génie, le poète est conçu comme mage, voyant, apôtre, celui qui est seul capable de comprendre les vérités transcendantes et de les exprimer sous la forme du beau.

Une telle idée du poète-génie se comprend par la manière dont le romantisme a interprété la notion de moi : après l'époque de la révolution bouleversant la société entière et chaque individu, dans une période d'incertitude, le moi retrouve sa propre souveraineté. Georges Gusdorf souligne que la révolte de l'individu est une réaction contre le despotisme de la collectivité,¹ et que le romantisme ne situe plus le centre du monde dans le dehors, c'est-à-dire dans l'extérieur mais dans le dedans, dans l'intimité profonde du sujet. «Le personnage du poète romantique, prophète et divin, est une illustration de cette nouvelle condition de l'homme ; la poésie, revenant à ses origines orphiques, se veut *poiésis*, création du monde et création de soi. [...] La mythologie romantique évoque la mutation des évidences dans un univers soumis à l'imagination créatrice de l'artiste ou du penseur».² Or, le romantisme est le triomphe de l'homme de l'imaginaire sur l'homme de l'entendement et ce fait constitue la base de toute la problématique du moi et du génie. L'homme de l'imaginaire, c'est-à-dire le philosophe puissant qui est aussi poète, prétend à une connaissance sans restriction dont le point de départ est un savoir encyclopédique et le sommet une métaphysique transcendante. Le projet totalitaire et synthétique de la connaissance absolue se fonde alors sur le sujet connaissant, sur le moi dont la qualité essentielle est la faculté imaginative. Il est donc compréhensible que dans le langage de la philosophie romantique qui est aussi poésie, les notions de philosophe et de prophète sont des synonymes et toutes désignent, en effet, le poète. Avec les paroles de Gusdorf : «L'âge romantique, au point de vue psychologique, moral, esthétique et religieux, est le temps de la première personne, le temps du je, qui peut être couplé avec le tu, et qui, associé à d'autres je, peut constituer un nous, dont la revendication donne à l'espace social et politique des colorations nouvelles».³

Les siècles précédant l'ère romantique ont plutôt représenté un moi neutralisé, dépersonnifié, dépourvu d'une signification concrète et personnelle, tandis que dans la philosophie romantique l'identité du moi, en tant que sujet connaissant, sera fortement accentuée. Ce n'est plus une catégorie vide et abstraite, mais individualisée, tout en possédant des attributs universels. Alors, le moi romantique n'est plus un élément partiel en soi, mais le lieu de rencontre privilégié de l'individuel et de l'absolu, du personnel et de l'universel, de l'hu-

¹ Georges Gusdorf : *Le romantisme I-II*. Édition Payos, Paris, 1993.

² *Ibid.* I. p. 57.

³ *Ibid.* II. p. 7.

main et du divin. Le sujet devient substantiel, au lieu de rester un phénomène existentiel partiel.

Le moi puissant romantique, en s'affirmant, en formulant sa propre identité, se diffère nécessairement des autres, c'est-à-dire des non-moi. En conséquence, l'originalité constitue une valeur primordiale dans la philosophie de l'art romantique. Le moi représente une existence unique, ayant sa propre totalité, son indépendance incomparable à d'autres existences. Le moi, en se reconnaissant, se détache des autres pour réaliser son propre monde unique.

Un attribut significatif du moi romantique est encore l'errance, la quête sans trêve. Gusdorf dit :

A cet idéal apollonien de la maîtrise de soi, à cette clôture sécurisante de la vie personnelle, les romantiques opposent le thème dionysiaque d'une conscience déchirée, possédante et possédée, en perpétuelle errance, lieu d'explosion et d'implosion, où la recherche de l'identité personnelle va de pair avec la volonté de distance et différence de soi à soi. L'âme romantique doit se perdre pour se retrouver, la voie de l'égarement proposant l'un des plus sûrs chemins pour parvenir au but.⁴

Au demeurant, l'image romantique du poète telle que nous venons de la broser ci-dessus, se déploie chez Hugo et subsiste même chez Baudelaire. Une telle interprétation représente l'art et l'artiste comme dépassant leurs propres limites et cherchant leur identité dans une essence supérieure à eux-mêmes. Cette conception de la poésie, ouverte vers la transcendance, implique que la figure du poète devient elle-même une figure agrandie, revêtue de force et de puissance qui enlèvent l'homme vers l'idéal de son moi divinisé. Chez Stéphane Mallarmé, au contraire, nous retrouverons une toute autre conception du poète. Je suppose que cette différence ne dérive pas seulement d'une opinion personnelle de Mallarmé, mais qu'il s'y exprime des principes d'une nouvelle esthétique. Cette esthétique dépassera le romantisme, définira la poésie d'une manière immanente, c'est-à-dire dans l'optique de l'oeuvre poétique elle-même, en refoulant à un degré subalterne toute circonstance «extra-littéraire», y compris le moi de l'artiste aussi bien que le monde extérieur à la littérature.

1. L'IMAGE D'UN POÈTE – HUGO VU PAR BAUDELAIRE ET MALLARMÉ

Dans cette partie de mon étude, j'envisage les remarques faites sur Hugo par deux auteurs illustres de la poésie de la seconde moitié du 19^e siècle, et dont l'art, malgré des éloignements considérables, reste rattaché, au moins en partie, à l'art hugolien. Pour cet examen, je choisis un moment précis : le début

⁴ *Ibid.* II, p. 37.

des années 1860 car, lors des premières années de cette décennie, nos trois poètes figurent tous dans la vie littéraire contemporaine. Hugo comme le maître en exil mais dont les oeuvres paraissent sans trêve et font revivre l'esprit romantique ; Baudelaire, déjà très connu grâce aux éditions provoquantes des *Fleurs du mal*; Mallarmé enfin, jeune écrivain encore retiré à Tournon, mais qui compose déjà ses premiers grands poèmes parus quelques années plus tard dans le *Parnasse contemporain* et qui fait déjà entendre sa voix dans la revue *l'Artiste* proclamant sa théorie d'une poésie «immaculée». Curieux moment de rencontre de trois géants de la poésie, moment où la tradition romantique fortement enracinée persiste toujours, mais où les efforts faits en faveur du renouveau de l'art et du goût s'expriment également. L'oeuvre hugolienne s'impose comme une contrainte aux poètes contemporains mais dont c'est justement la grandeur qui devient parfois insupportable et inacceptable, pour un artiste aussi orgueilleux que Baudelaire et qui, tout en restant par mille fils rattaché au romantisme n'arrête pas de critiquer le romantique le plus puissant. Enfin, le futur maître du mouvement symboliste, le modeste Stéphane Mallarmé se présente également, jeune encore, débutant sur l'héritage lamartinien et hugolien mais dont il s'éloignera très vite, et dans le génie de qui fermentent déjà les premières oeuvres de la rupture avec la tradition. La coexistence de ces trois univers poétiques majeurs ainsi que leur relations mutuelles et multiples créent une constellation très particulière.

Ayant déjà produit la meilleure partie de sa poésie avec *Les Châtiments* (1853), *Les Contemplations* (1856) et *La légende des siècles* (1859), Hugo arrive au début des années 1860 pour accomplir également son oeuvre romanesque. La parution des *Misérables* en 1862 suscitera une réaction forte et non unanime de la part des critiques, non moins véhément sera l'écho de *William Shakespeare* en 1864 qu'on apprécie généralement comme la suite du roman précédent ayant pour objectif d'en reprendre et d'en approfondir quelques thèses.

Le premier article de critique volumineux de Baudelaire sur Hugo paraît dans la *Revue fantaisiste*, le 15 juin 1861.⁵ Nous pouvons considérer ce texte comme le plus objectif, le plus équitable de l'auteur, consacré à une analyse approfondie de la poésie hugolienne. Bien avant cet article, dans le *Salon de 1846*, Baudelaire a déjà mentionné l'écriture de Victor Hugo dans un contexte où il s'entreprenait à présenter la peinture de Delacroix, un de ses peintres les plus chers. Le ton dont Baudelaire a évoqué l'art de Hugo à l'époque des années 1840, était sans indulgence. Tout en faisant l'éloge de l'art de son peintre dont il estime la génialité, il ne qualifie Hugo que comme un maître habile. En ne s'abstenant même pas de prononcer des paroles outrageantes, Baudelaire a affirmé que Victor Hugo n'était pas un artiste inventif.

En 1857, année de la parution de la première édition scandaleuse des *Fleurs du mal*, Baudelaire rédige un de ses textes de critique majeurs, voué à

⁵ Intitulé *Victor Hugo*.

une interprétation minutieuse et savante de l'écriture d'Edgar Poe.⁶ Suivant les pas du maître américain, Baudelaire souligne l'importance primordiale de la composition de l'oeuvre littéraire, que ce soit de la poésie lyrique ou de la prose. La fameuse idée de l'effet suscité par l'oeuvre dans le récepteur apparaît ici, effet qui est le résultat d'une composition, d'une architecture parfaitement élaborées. Par ailleurs, cet effet à atteindre, et qui est l'ultime but de la littérature, n'est pas de nature morale, ni philosophique, ni politique, il est le pur plaisir esthétique, le sentiment du beau détaché de toute interprétation idéologique. Si pour Baudelaire, lecteur enthousiasmé de Poe et de Théophile Gautier, la mission principale de l'art est d'exprimer le beau, l'engagement moral et humanitaire de la poésie hugolienne ne pouvait pas être tolérable. Le dernier paragraphe de l'ouvrage évoque Hugo en le comparant – bien évidemment d'une façon négative – à l'idole américain : « Nos préférés sont faciles à deviner, et toute âme éprise de poésie pure me comprendra quand je dirai que, parmi notre race antipoétique, Victor Hugo serait moins admiré s'il était parfait, et qu'il n'a pu se faire pardonner tout son génie lyrique qu'en introduisant de force et brutalement dans sa poésie ce qu'Edgar Poe considérait comme l'hérésie moderne capitale, – *l'enseignement* ». ⁷

Pour en revenir à l'article du 15 juin 1861, Baudelaire y rend beaucoup plus de justice à Hugo que dans ses critiques précédentes. En effet, il est impossible de ne pas mentionner ce sentiment d'antypathie que Baudelaire a prouvé à l'égard de Hugo, l'homme privé et, dirigé par ce mépris, il a souvent méconnu le poète aussi. Il a trouvé la présence de Hugo trop pesante dans la vie littéraire et publique à l'époque qui a précédé l'exil volontaire du maître, ainsi il parle d'une vraie dictature que Victor Hugo aurait exercée dans la littérature contemporaine. Néanmoins, à part quelques objections critiques, Baudelaire résume d'une manière reconnaissante les principales caractéristiques de la poésie hugolienne telles qu'il les voit, et y entremêle souvent ses propres exigences portant sur une poésie idéale.

Ainsi, Baudelaire estime avant tout dans la poésie de Victor Hugo l'abondance de l'exotisme, le goût du rare et du bizarre même. Dans cette appréciation, c'est sa propre conviction esthétique qui s'exprime : la beauté ne peut être qu'insolite, ce n'est que l'inconnu et le nouveau qui peuvent produire un plaisir esthétique proprement dit. Idée typiquement romantique, pourtant chez Hugo, l'apport métaphysique de la poésie se revendiquera une place de plus en plus considérable, même au détriment d'un exotisme pittoresque qui prédomine encore, par exemple, dans *Les Orientales*.

⁶ *Notes nouvelles sur Edgar Poe*, deuxième préface des *Nouvelles histoires extraordinaires* de Poe, traduites par Baudelaire.

⁷ Charles Baudelaire : *Oeuvres complètes II*. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1976. p. 337. C'est Baudelaire qui souligne.

En dehors du rare et du bizarre, la solitude et sa majesté constituent selon Baudelaire un autre élément de base de l'univers poétique hugolien. En accentuant ces attributs, Baudelaire arrive en fait à peindre un portrait de Hugo qui ressemble parfaitement au tableau que Victor Hugo lui-même a brossé du poète : le poète, pour lui, c'est l'homme de la mer. «Les couleurs de ses rêveries se sont teintées en solennité, et sa voix s'est approfondie en rivalisant avec celle de l'Océan».⁸ Dans la présentation baudelairienne, les caractères surhumains et transcendants du poète prédominent aussi : la hauteur philosophique des idées et l'isolement solennel d'où s'ouvre une perspective universelle sur le monde, la méditation rêveuse, l'enthousiasme de la création. Or, quoi que Baudelaire parle de Hugo comme de l'incarnation particulière de cette figure idéale et idéalisée du poète, parfois les exagérations dévoilent le manque de la sincérité de ses paroles.

Dans la partie principale de l'article Baudelaire envisage les mérites les plus importants de la poésie hugolienne, et c'est encore une fois plutôt sa propre conception d'une poésie idéale souhaitée qu'il présente, ne prenant parfois l'oeuvre de Hugo que pour prétexte de communiquer ses propres idées. C'est ainsi que cet écrit a pu devenir un des ouvrages théoriques majeurs de Baudelaire dont le thème central est moins l'écriture hugolienne que la présentation d'une théorie poétique générale. Ainsi, pour Baudelaire, la «vraie» poésie est une poésie de mystère et de synthèse ; elle est musique, peinture et sculpture en même temps ; elle est une poésie d'obscurité indispensable ; elle est la poésie des analogies universelles.

Celui qui n'est pas capable de tout peindre, les palais et les mesures, les sentiments de tendresse et ceux de cruauté, les affections limitées de la famille et la charité universelle, la grâce du végétal et les miracles de l'architecture, tout ce qu'il y a de plus doux et tout ce qui existe de plus horrible, le sens intime et la beauté extérieure de chaque religion, la physionomie morale et physique de chaque nation, tout enfin, depuis le visible jusqu'à l'invisible, depuis le ciel jusqu'à l'enfer, celui-là, dis-je, n'est vraiment pas poète dans l'immense étendue du mot et selon le coeur de Dieu.⁹

Pour Baudelaire, l'universalité semble le critère principal de la poésie, cette universalité qui embrasse tout, qui est donc sans limites, et le poète lui-même, auteur d'une telle poésie, est «un génie sans frontières». La métaphore la plus apte à désigner ce génie est incontestablement celle de l'homme de l'océan : l'homme au pouvoir immense, illimité, éternel, et dont l'oeuvre (désignée par l'image de la mer), a aussi une étendue sans bornes, une totalité extérieure impressionnante. «L'excessif, l'immense, sont le domaine naturel de Victor Hugo ; il s'y meut comme dans son atmosphère natale».¹⁰

⁸ *Ibid.* p. 130.

⁹ *Ibid.* p.135.

¹⁰ *Ibid.* p. 137.

Somme toute, dans l'article ci-dessus, derrière les traits du visage hugolien Baudelaire dessine, en fait, les traits du poète idéal, qui ressemblent profondément aux traits que Hugo donne, lui aussi, du poète en général : ils considèrent le poète, tous les deux, comme un être puissant et exceptionnel, qui dépasse sans cesse les limites de son existence humaine pour s'approcher des frontières du surhumain. La poésie, comme son auteur, est également la parfaite expression de l'universel. Baudelaire a déjà exprimé auparavant une opinion semblable, dans l'article dédié à Théophile Gautier, en 1859, Là, nous lisons : «Victor Hugo, grand, terrible, immense comme une création mythique, cyclopéen, pour ainsi dire, représente les forces de la nature et leur lutte harmonieuse». ¹¹ Or, dans ces paroles, à côté de l'éloge, le refus se fait entendre également, comme si cette grandeur, attribut théoriquement naturel du poète pour Baudelaire, lui semblait plutôt pesante et difficile à supporter dès qu'elle s'incarne dans un personnage réel.

Si Baudelaire prend Hugo pour l'incarnation du poète par excellence dans l'article cité, dans son compte-rendu sur *Les Misérables*, en 1862, il ne témoigne plus d'indulgence envers l'auteur de ce vaste roman romantique tardif. «[...] qu'est-ce que c'est que ces criminels sentimentaux, qui ont des remords pour des pièces de quarante sous, qui discutent avec leur conscience pendant des heures, et fondent des prix de vertu ?» ¹² – dit-il à un de ses amis en se moquant de la nouvelle oeuvre du maître. Or, dans son article, se montrant quand-même plus poli et plus tolérant, il met l'accent sur une qualité primordiale de l'univers hugolien, qui est la présentation de la grandeur. L'agrandissement, l'exagération sont en effet les points essentiels des oeuvres de Hugo, et en même temps ceux du personnage du poète, comme nous venons de le voir. Tout tend dans cet univers vers l'infini, vers l'éternel, vers les dimensions surhumaines. «Ainsi, est-il irrésistiblement emporté vers tout symbole de l'infini, la mer, le ciel; vers tous les représentants anciens de la force, géants homériques ou bibliques, paladins, chevaliers; vers les bêtes énormes et redoutables». ¹³ L'image de la mer réapparaît à nouveau comme le symbole de l'éternel et de l'étendue sans bornes, celui de la totalité, de l'univers. Encore une fois, Baudelaire compare la personne de Hugo à la mer, tout comme celui-ci compare le poète en général au vaste océan. S'il y a une différence fondamentale entre Hugo et Baudelaire cela se manifeste dans la manière dont ils comprennent, l'un et l'autre, la notion de grandeur : pour Hugo, c'est une grandeur morale, pour Baudelaire, la vertu ne peut jamais être le but de l'art. Cette divergence de leurs conceptions esthétiques conduit Baudelaire à se désillusionner de plus en plus de l'oeuvre, selon lui trop directement moralisante, de Hugo. C'est pourquoi il écrit déjà en 1861, dans un article dédié

¹¹ *Ibid.* p. 117.

¹² *Ibid.* p. 1182.

¹³ *Ibid.* p. 217.

à Pierre Dupont : «Le public était tellement las de Victor Hugo, de ses inépuisables facultés, de ses indestructibles beautés, tellement irrité de l'entendre toujours appeler le juste, qu'il avait depuis quelque temps décidé, dans son âme collective, d'accepter pour idole le premier soliveau qui lui tomberait sur la tête». ¹⁴ Mots durs, comme si Baudelaire ne pouvait pas accepter en Hugo tout ce qu'il reconnaît comme des qualités nécessaires et évidentes du poète, en général. Ceci explique, en fait, la manière fortement ambiguë dont il traite l'oeuvre de son grand confrère.

A la période examinée, dans les premières années de la décennie 1860, Stéphane Mallarmé est encore tout au début de sa carrière littéraire. Ses poèmes d'adolescence, il les a écrits dans les années 1850, sous une influence évidente des *Contemplations*. Les lectures préférées du jeune bachelier ont été Hugo, Lamartine, Musset, André Chénier, Gautier, et il a trouvé dans l'oeuvre de ces auteurs des modèles à suivre. L'esthétique romantique a inspiré à Mallarmé le principe de liberté et d'autonomie de l'art, ainsi que l'exigence de l'originalité. Il n'a jamais pu admettre, par contre, le langage souvent emphatique et redondant de la poésie romantique. Henri Mondor en dit : «Il ne se croit incapable ni de longs poèmes, ni de nombreux volumes, ni de publications régulières ; mais il préfère, dès maintenant, la construction à la frénésie, et il choisit, au lieu des avantages de la prolixité, la voie difficile : renoncer au développement, à l'emportement, aux discours». ¹⁵ Une différence fondamentale se montre alors dans le goût poétique de Mallarmé par rapport au goût et au style représentés par Hugo, et ceci causera son éloignement brusque de la tradition qui a pourtant constitué un fondement pour ses premières tentatives poétiques.

La motivation la plus directe du changement du goût de Mallarmé se trouve en un événement littéraire majeur pour le jeune poète : c'est la rencontre avec la poésie de Baudelaire, en 1860. Et tandis que ses amis confidentiels, Emmanuel des Essarts par exemple, gardent leur enthousiasme pour Hugo et Gautier, Mallarmé se détourne de ceux-ci, pour se rattacher à un autre idéal. «C'est avec cette inspiration baudelairienne, que Mallarmé oubliant, reniant même ses premiers vers et son hugôlatricie déclinante, va écrire et se murmurer de beaux poèmes». ¹⁶ Pourtant, cette nouvelle admiration qui s'éveille en Mallarmé ne sera pas plus durable que la fascination exercée sur lui par les illustres romantiques ; le zèle avec lequel il lit les poèmes bouleversants des *Fleurs du mal* et les preuves d'une inspiration très concrète se manifestant dans ses écrits même, diminueront petit à petit et le poète retrouvera vite sa voix, son chemin à lui. Il reste, pourtant, un idéal dont Mallarmé apprend beaucoup, avant tout une conception plus générale de la poésie. Il s'agit d'Ed-

¹⁴ *Ibid.* p. 169.

¹⁵ Henri Mondor : *Vie de Mallarmé*. Gallimard, Paris, 1941. p. 19.

¹⁶ *Ibid.* p. 29.

gar Poe dont la thèse portant sur un langage poétique de suggestion et d'effet a déjà fertilisé la poétique baudelairienne et constituera également une solide base théorique de la conception mallarméenne du langage.

Le parcours succinct ci-dessus de l'évolution de la poétique de Mallarmé est nécessaire pour comprendre pourquoi il se trouve chez lui de si peu nombreuses références à l'oeuvre hugolienne et au personnage du maître. De plus, s'il y a une influence réelle exercée sur la première poésie mallarméenne par Hugo, les allusions que le jeune poète a faites sur celui-ci dans ses lettres, sont dès le début des remarques plutôt critiques qu'accueillantes. A dire vrai, contrairement à Baudelaire, Mallarmé ne consacre pas d'écrit théorique à l'art de Victor Hugo, mais s'il s'en exprime, il le fait dans ses lettres échangées avec quelques amis intimes ou littéraires. Ce manque d'ouvrage de critique portant sur Hugo est déjà un symptôme caractéristique, d'autant plus que le jeune Mallarmé s'entreprend parallèlement, depuis le commencement de son activité d'écrivain, à créer de la poésie et à écrire sur la poésie. On peut dire que c'est, en effet, Poe qui a détourné Mallarmé, depuis 1864, de tous ses idoles précédents, y compris Hugo, et bien que Baudelaire soit aussi profondément influencé par la poétique proclamée par Poe, c'est Mallarmé dans le cas de qui cette influence sera plus radicale, car plus précoce. Selon Mondore :

Dans sa recherche volontaire de la maturité et de son indépendance d'artiste, dans sa conquête d'une personnalité résolument libérée, dans sa soif d'originalité, il y a une réaction contre Baudelaire comme il y eut, avant, l'abandon plus facile de l'exemple de Victor Hugo. Son esprit critique, dont la courtoisie ne saurait cacher ni émousser l'affinement, lui fait regretter que ces deux grands maîtres de sa jeunesse ne se soient pas rigoureusement appliqués, dans une oeuvre plus décanlée, à ne garder que l'excellent, à refuser les vers plats, les pensées ampoulées, l'aphorisme endimanché, le romantisme du macabre, de la malédiction ou du péché et certaine arrogance de posture, le prophétisme de l'un et le dandysme irritabile de l'autre, que son goût et sa discrétion condamnent.¹⁷

En 1862, dans une lettre adressée à Henri Cazalis le 5 mai, à Sens, Mallarmé se réfère d'une manière indirecte à Hugo, en remerciant son destinataire de lui avoir fait parvenir «la prose d'un de mes maîtres les plus vénérés». Le texte auquel il fait allusion est l'article de Baudelaire sur *Les Misérables*, que nous avons mentionné ci-dessus. Curieusement, le ton ironique et fortement rigide de la critique de Baudelaire ne décourage d'aucune manière le jeune Mallarmé de s'adonner à la lecture du roman, encore avec beaucoup d'enthousiasme, et à laquelle il en revient presque régulièrement dans sa correspondance. Il évoque les personnages de l'histoire, volontiers il en cite les paroles, même en écrivant des lettres d'amour à Maria Gerhard, sa future femme, ou bien

¹⁷ ¹⁸. pp. 118–119.

en consolant Cazalis souffrant à cause du départ de sa bien-aimée.¹⁹ C'est presque d'une manière puérile que Mallarmé s'identifie avec le monde de sa lecture en entremêlant les figures aux menus événements de sa vie de tous les jours. Ce qui est pourtant à remarquer c'est l'absence de commentaires plus savants faits à propos du roman ; s'il n'écrit pas d'analyse ou d'étude sur Hugo, il ne s'engage à interpréter, dans ses lettres non plus, d'une façon plus approfondie les oeuvres de son ancien idole.

Deux ans plus tard, à l'occasion de la parution de *William Shakespeare*, par contre, Mallarmé se sent scandalisé par les principes hugoliens proclamant un rapport indissoluble de l'art et de la morale. Nous rappelons que la réaction de Baudelaire à la sortie de ce nouveau livre de Hugo a été également pleine d'indignation. Il publie son article intitulé *Anniversaire de la naissance de Shakespeare* le 14 avril 1864 dans le *Figaro*, où il reproche à Hugo de profiter de l'occasion du troisième centenaire de la naissance de Shakespeare pour célébrer son propre personnage.²⁰ « Préparer et chauffer le succès du livre de Victor Hugo sur Shakespeare, le livre qui comme tous les livres, plein de beautés et de bêtises, va peut-être encore désoler ses plus sincères admirateurs ». ²¹ En accusant Hugo de chercher à tout prix la popularité, Baudelaire l'accuse encore d'avoir rompu définitivement avec ses principes esthétiques de jadis, notamment avec l'idée de l'art pour l'art qui avait encore dominé dans son art aux années 1830.

Mallarmé, pour sa part, quelques jours seulement après l'article de Baudelaire, écrit à Henri Cazalis : « J'attendais beaucoup du livre de Victor Hugo 'William Shakespeare' ». Cela m'a secoué, voilà tout, et non vivifié. Il y a des pages merveilleusement sculptées, mais que d'affreuses choses ! Entre autre ce chapitre déshonorant : « Le beau serviteur du vrai ». ²² Pareillement à Baudelaire, Mallarmé rejette radicalement, lui aussi, l'union de l'art avec le vrai et le bien, et il refuse également, toujours en faveur de l'autonomie de l'art, que la nature soit considérée comme modèle pour la création artistique. Dans une lettre écrite le 27 juin 1864, Mallarmé reprend sa réflexion critique sur le livre de Hugo, cette fois-ci désignant l'écrivain, non sans aucune ironie, « notre maître à tous ». Il mentionne à nouveau le chapitre incriminé auparavant, en compagnie d'autres parties dont il dit que ce sont « des choses bien tristes ».

L'image de Victor Hugo qui se dessine dans les remarques de Mallarmé parsemées dans ses lettres à l'époque du début des années 1860 est, avant tout,

¹⁹ « Pauvre Roméo, et pauvre Marius, je te plains. J'ai pensé à toi toute la semaine en lisant Marius, et à elle, en revant de Cosette ». Mallarmé : *Correspondance. Lettres sur la poésie*. Gallimard, Paris, 1995.

²⁰ La furie de Baudelaire s'explique en partie par le fait qu'il n'a pas été sélectionné parmi les membres du comité convoqué à fêter d'une façon digne l'anniversaire de Shakespeare.

²¹ Charles Baudelaire : *op. cit.* p. 229.

²² Lettre à Henri Cazalis, le 25 avril 1864, Tournon. In : Mallarmé : *op. cit.* p. 178.

une image fragmentaire, surtout en comparaison avec les études de Baudelaire analysant d'une manière beaucoup plus approfondie l'oeuvre et le personnage du maître. D'une part, Mallarmé cite fréquemment, même mot à mot, des oeuvres de Hugo en se référant à lui d'une manière tellement spontanée et naturelle comme on évoque régulièrement son auteur attitré. D'autre part, ses allusions ne constituent jamais une approche savante et complète, et si Baudelaire a envisagé Hugo tout au long de sa vie d'artiste comme un idole à apprécier mais à démolir en même temps, pour Mallarmé, le «phénomène hugolien» semble dès le début moins significatif. La rupture définitive avec l'ombre de la poésie hugolienne a lieu juste au moment où Mallarmé se découvre Edgar Poe : le 12 janvier 1864, il parle déjà de cette nouvelle expérience poétique à Cazalis. C'est sous l'inspiration de Poe que Mallarmé rejette tout autre but à la poésie que l'unique expression du beau, et parallèlement, il reconnaît l'importance de la composition parfaite du poème dans laquelle tout doit servir la manifestation de la beauté. Et encore, avant la fin de la même année 1864, il fonde sa propre poétique nouvelle : «[...] j'invente une langue qui doit nécessairement jaillir d'une poétique très nouvelle, que je pourrais définir en ces deux mots : *Peindre, non la chose, mais l'effet qu'elle produit*». ²³ Sous le signe de cette nouvelle conception de la poésie, Mallarmé abandonne définitivement l'idéal hugolien sans avoir jamais maintenir avec lui un contact aussi profond et ambigu que Baudelaire. Selon Mallarmé, la poésie n'est pas de la réflexion philosophique, ni une thèse morale, elle n'a aucune fonction d'enseignement, elle ne se propose ni d'instruire ni d'ennoblir l'homme. Or, elle peut accomplir toutes ces fonctions mais d'une manière spontanée et jamais volontaire, par sa propre beauté.

Nous voyons plus clairement maintenant pourquoi un vrai portrait de Hugo ne s'est pas brossée sous la plume de Mallarmé ; il est également significatif que dans l'esthétique mallarméenne le personnage du poète n'est presque pas du tout mis en relief. Mallarmé représente une esthétique immanente proprement dite, il examine la poésie et l'oeuvre poétique en soi, écartant tout élément qui leur est d'une manière quelconque extérieure. Pourtant, le respect pour le maître ne s'éteindra jamais en Mallarmé ; ainsi ayant obtenu son poste de professeur d'anglais à Besançon, il fait des pèlerinages devant la maison natale de Hugo, et plus tard, quand Hugo sera rentré de son exil, Mallarmé, déjà poète connu, rendra plusieurs fois visite à Paris chez le «père».

²³ Lettre à Henri Cazalis, le 30 octobre 1864, Tournon. In : *op. cit.* p. 206.

2. L'IMAGE DU POÈTE – TROIS INTERPRÉTATIONS DE L'ARTISTE

Dans cette partie de mon étude, j'examinerai les trois «variantes» de l'image ou plutôt de la figure du poète, telles que ces images s'esquissent chez Hugo, Baudelaire et Mallarmé. Pour ceci, je choisis trois ouvrages significatifs de nos auteurs et, à l'aide d'une micro-lecture comparée de quelques passages de ces oeuvres, j'essayerai de démontrer les points similaires ainsi que les divergences parmi les trois interprétations. Dans les textes à comparer, il se trouve un motif commun, c'est la métaphore de la mer. Comme nous l'avons vu, Hugo considère le poète en tant qu'homme de la mer, en exprimant à l'aide de cette comparaison sa grandeur, les dimensions illimitées de son talent et de son art. Il sera donc intéressant de voir, comment la même métaphore réapparaîtra chez Baudelaire et Mallarmé, et avec quel éventuel changement de sens :

1. Victor Hugo : *William Shakespeare* ou le génie romantique par excellence. La parution du livre de Hugo sur Shakespeare a provoqué une réaction véhémente et pas du tout chaleureuse de la part de Baudelaire et de Mallarmé. Tous les deux ont discuté les thèses esthétiques qui y sont formulées. Hugo choisit d'écrire de Shakespeare²⁴ puisque l'auteur anglais est devenu dans la vie littéraire de France le symbole proprement dit du romantisme, dont la découverte a égalé la rupture avec la doctrine classique et l'adaptation du nouveau goût. Par ailleurs, Shakespeare accompagne la vie d'homme de lettres de Hugo dès les débuts : très jeune, encore en 1819, il a déjà assisté à une représentation d'*Hamlet*; en 1827, dans la *Préface de Cromwell*, il évoque pour la première fois les valeurs de l'art shakespearien. En écrivant de Shakespeare, Hugo a désiré que son livre devienne «le manifeste littéraire du XIXe siècle». L'autre motivation de l'écriture du livre se rattache plus concrètement à l'oeuvre de Hugo : *William Shakespeare* est une sorte d'explication et de défense *des Misérables*, une réponse aux attaques que la critique a adressées au roman. Le reproche le plus fréquent que *les Misérables* ont dû subir était de vouloir être une oeuvre trop grandiose. Par le biais de l'exemple shakespearien, Hugo veut prouver que les génies sont toujours accusés de vouloir faire quelque chose de grand, ou même, de trop grand.

Bien que la raison de la naissance du livre soit très précise : fêter dignement le troisième centenaire de la naissance de l'un des plus grands auteurs de théâtre du monde, le personnage de William Shakespeare cesse d'y être un individu concret pour devenir un symbole puissant de la grandeur et de la génialité. Et encore, il fournit le prétexte pour Hugo de pouvoir parler de lui-même, en s'identifiant sans trêve avec son propre idole, en dessinant son propre auto-portrait à l'aide des traits du visage shakespearien. Bien évi-

²⁴ Je ne mentionne pas ici les circonstances trop connues de l'occasion à laquelle Hugo a pris la décision d'écrire son livre à l'hommage de Shakespeare.

demment, les deux éléments de cette double motivation ne sont qu'un : nous voyons Victor Hugo célébrer le maître anglais qui incarne en même temps l'idée du génie créateur, mais toute constatation sur ce génie se réfèrent en réalité à Hugo, lui-même.

Ce qui donnera encore une spécificité de cette présentation, c'est la multiplication du visage du poète-génie : le dessin d'un visage qui est à la fois celui de Shakespeare, celui de Hugo, et celui d'autres personnalités illustres de l'histoire de la civilisation humaine et dont la lignée, quoique restreinte, est ouverte vers l'éternel. Ainsi dans son ouvrage, Hugo écrit à la fois la biographie de Shakespeare et celle d'Eschyle,²⁵ Shakespeare étant inséré à l'ensemble des personnages grandioses. C'est tout une «dynastie royale» où nous rencontrons des artistes, des philosophes et des prophètes. A dire vrai, cette lignée des génies semble plutôt accidentelle, même si l'ordre en est défini d'après la chronologie et la géographie : il s'y trouve des personnages antiques, juifs, grecs, latins, ainsi que des génies modernes. La base d'un tel syncrétisme est indiscutablement l'illumination de Hugo qui a imprégné sa pensée de plus en plus lors des années de l'isolement à Jersey et à Guernesey. Dans cette famille des génies, les limites de l'individu s'effondrent sans cesse, l'identité personnelle se dissout en une identité universelle, l'unique se transforme continuellement en sa propre multiplication. Mais paradoxalement, la multiplication de l'individuel ne signifie pourtant pas le règne de l'idée de la collectivité : dans cette «dynastie royale», il n'y a pas de rapport vivant parmi les membres, c'est l'Un qui se multiplie plusieurs fois sans que ses variantes constituent un ensemble cohérent. Autrement dit : c'est l'absolu divin qui se réincarne dans chaque génie particulier, sans qu'il se produise une relation réelle parmi eux. Selon cette conception de Hugo, un individualisme excessif s'entremêle avec un universalisme puissant. De cela résulte que, pour lui, l'image du poète est une image hyperbolique, dans laquelle le subjectif se transforme toujours en l'éternel et l'universel. Le subjectif dépasse tout le temps ses propres frontières, il se détache de soi-même, il transcende soi-même, pour s'unir avec sa propre essence divine.

La partie de William Shakespeare que je choisis pour illustrer la théorie hugolienne du poète-génie se trouve au début du deuxième chapitre du livre un de la première partie.

²⁵ Nous remarquons à ce propos que ce ne sont pas seulement les biographies de «différents génies» qui se confondent dans le livre, mais en fait, les éléments de la biographie hugolienne s'y présentent également, et ceci souligne ce que nous venons de dire du mélange des identités dans lequel l'identité de Hugo est aussi puissamment présente que celle de Shakespeare. Le premier livre, intitulé «Shakespeare, sa vie» commence en réalité par des chapitres dans lesquels Hugo parle de sa propre situation actuelle, au moment où il a pris la décision de composer son ouvrage.

Il y a des hommes d'océan en effet.

Ces ondes, ce flux et ce reflux, ce va-et-vient terrible, ce bruit de tous les souffles, ces noirceurs et ces transparences, ces végétations propres au gouffre, cette démagogie des nuées en plein ouragan, ces aigles dans l'écume, ces merveilleux levers d'astres répercutés dans on ne sait quel mystérieux tumulte par des millions de cimes lumineuses, têtes confuses de l'innombrable, ces grandes foudres errantes qui semblent guetter, ces sanglots énormes, ces monstres entrevus, ces nuits de ténèbres coupées de rugissements, ces furies, ces frénésies, ces tourmentes, ces roches, ces naufrages, ces flottes qui se heurtent, ces tonnerres humains mêlés aux tonnerres divins, ce sang dans l'abîme ; puis ces grâces, ces douceurs, ces fêtes, ces gaies voiles blanches, ces bateaux de pêche, ces chants dans le fracas, ces ports splendides, ces fumées de la terre, ces villes à l'horizon, ce bleu profond de l'eau et du ciel, cette âcreté utile, cette amertume qui fait l'assainissement de l'univers, cet âpre sel sans lequel tout pourrirait ; ces colères et ces apaisements, ce tout dans un, cet inattendu dans l'immuable, ce vaste prodige de la monotonie inépuisablement variée, ce niveau après ce bouleversement, ces enfers et ces paradis de l'immensité éternellement émue, cet infini, cet insondable, tout cela peut être dans un esprit, et alors cet esprit s'appelle génie, et vous avez Eschyle, vous avez Isaïe, vous avez Juvénal, vous avez Dante, vous avez Michel-Ange, vous avez Shakespeare, et c'est la même chose de regarder ces âmes ou de regarder l'océan.

Ce passage constitue une micro-unité en soi, par sa cohérence sémantique : une seule idée principale y est explicitée, et qui porte justement sur la figure du poète-génie représenté par la métaphore de l'océan. S'il y a cette cohérence sémantique basée sur l'explicitation d'une seule affirmation, notamment qu'il y a des hommes qui sont comme l'océan, la syntaxe du texte correspond largement à cette sémantique. La structure des phrases reflète l'idée de la grandeur et de la puissance illimitée du génie. D'entre les deux phrases qui constituent le passage, la première est une phrase simple ne contenant que trois éléments qui sont, selon leur fonction syntaxique, le sujet, le prédicat et un complément circonstanciel. Cette première phrase, justement par sa brièveté, exprime une affirmation catégorique, incontestable. Le verbe désigne l'existence de cette communauté entre l'homme et l'océan, le sujet composé contient cette métaphore étrange qui relie l'homme à la mer, tandis que l'adverbe renforce l'affirmation de ce qu'il existe des hommes qui sont semblables à l'océan, ou de même, qui sont identiques à l'océan.

La deuxième phrase constitue – d'après sa structure syntaxique – la contrepartie complète de la précédente : à l'opposé de la brièveté et de la simplicité de celle-là, c'est une très longue phrase composée, à huit propositions qui sont en des relations de coordination les unes, avec les autres. La dernière proposition répète l'idée exprimée dans la première phrase, ainsi le texte entier semble être renfermé dans un cadre : ce cadre est l'affirmation de l'identité de certains hommes à l'océan. Mais à l'intérieur de cette phrase composée, c'est la première proposition qui est la plus inhabituelle, ayant une longueur

exceptionnelle qui prend la plus grande partie de l'étendue du passage entier. La longueur de cette proposition est due à ce qu'il y a des sujets énumérés dont le nombre est inhabituellement grand et qui sont souvent exprimés, eux-mêmes, par des propositions entières. Par rapport à ces sujets «innombrables», le reste de la proposition est simple : d'abord les sujets énumérés sont résumés par une forme pronominale, «tout cela», qui est suivie par un prédicat, «peut être», ainsi que par un complément circonstanciel, «dans un esprit».

Voyons maintenant la sémantique de cette même proposition : qu'est-ce que cette structure vise à désigner ? En fait, les sujets énumérés se réfèrent à l'infini en le représentant à travers cette multitude d'éléments accumulés. Toute la richesse inépuisable du monde visible, toute la vaste étendue de l'univers semblent alors évoquées dans cette proposition. Les sujets énumérés expriment l'idée de la totalité, mais celle d'une totalité extensive ou extérieure, désignant le monde dans sa complexité illimitée. C'est pourquoi, cette énumération est inachevée, le nombre des sujets pourrait être augmenté sans que par ce nombre gonflé la parfaite totalité du monde soit jamais reflétée.

Mais quel est le rapport sémantique entre cette première partie hyperbolique de la proposition et le reste, le prédicat et le complément cités ci-dessus ? Le complément désigne un micro-univers, par rapport à cette étendue infinie, exprimée par les sujets énumérés : ce micro-univers est l'esprit humain. Il se produit alors un contraste très fort, entre le monde extérieur ayant sa vaste étendue infinie et le monde intérieur de l'âme de l'homme. Celle-ci, tout en étant l'opposition de l'extérieur, est capable d'embrasser l'univers infini. Il est pourtant à souligner que Hugo, en réfléchissant sur le rapport entre le monde et l'homme, prend pour son point de départ l'univers extérieur, et c'est de ce monde du dehors qu'il arrive à l'esprit, donc, au dedans. Cette logique résulte d'une esthétique essentiellement contemplative qui suppose un monde extérieur saisissable, et le moi en tant que sujet de contemplation y est subordonné. «L'homme océan» est le personnage élu dans l'esprit duquel se résume et se condense la totalité extérieure. C'est une conception profondément romantique qui suppose, indépendamment du sujet, l'univers en sa totalité extensive s'ouvrant seulement à quelques esprits rares, pourvus de la faculté d'y accéder.

2. Charles Baudelaire : *L'Homme et la mer*; à la limite de deux infinis. L'image baudelairienne du poète ressemble sur de nombreux points à celle que Victor Hugo en dessine. Ce sont avant tout la liberté et la force que les deux auteurs évoquent comme attributs principaux du génie créateur. D'autres reminiscences romantiques persistent encore chez Baudelaire au sujet du poète, ainsi la solitude, l'isolement, le dandysme aristocratique, la supériorité spirituelle, le mépris de ceux qui ne sont pas initiés à l'art, la faculté d'élévation vers la transcendance, vers l'idéalité. Ce qui distingue pourtant les interprétations hugolienne et baudelairienne de la figure du poète, c'est un élan et un

enthousiasme infatigable chez Hugo, une verve spirituelle inépuisable dont le but principal est toujours de produire quelque chose de plus noble, de plus digne, de plus beau. L'inspiration morale ne cesse de s'épanouir chez Hugo, ainsi le poète-génie, doué d'une faculté extraordinaire, est constamment mis au service d'un développement menant l'homme vers la promesse d'un monde supérieur. Tandis que chez Baudelaire cette ambition manque souvent, et le zèle cède fréquemment la place à une nonchalance légère, à un détour du monde extérieur vers les rêves personnels, ou bien à une désillusion totale. Ainsi, le portrait du poète devient pourvu d'un individualisme beaucoup plus marquant chez Baudelaire, en conséquence, la grandeur d'un être supérieur, géant et universel, l'héroïsme disparaissent souvent et se transforment en une image plus personnelle, plus intime, plus intérieure.

Pour illustrer la conception baudelairienne de la grandeur humaine qui est, en fait, celle du génie créateur, je prends la première et la dernière des quatre strophes du poème indiqué ci dessus.

Homme libre, toujours tu chériras la mer
 La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
 Dans le déroulement infini de sa lame,
 Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

[...]

Et cependant voilà des siècles innombrables
 Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
 Tellement vous aimez le carnage et la mort,
 O lutteurs éternels, ô frères implacables !

Tout d'abord, je dois expliquer mon choix : pourquoi j'envisage ce texte bien que ni le mot poète, ni ses synonymes n'y figurent. L'expression initiale, «Homme libre», justifie pourtant le choix car, chez Baudelaire, une des caractéristiques principales de l'artiste, et de l'art, est la liberté. Ainsi, tout le monde n'est pas libre, chaque individu ne possède pas ce privilège d'être autonome. «Homme libre», au lieu de se référer alors à l'homme en général, désigne l'artiste créateur dont l'une des facultés maîtresses, outre son imagination puissante, est le courage de rester indépendant et libre de toute convenance, de toute convention, artistique, morale ou humaine.

La suite de la première strophe établit une identité entre cet homme libre, qui est l'artiste, et la mer ; tout comme nous venons de le voir dans *William Shakespeare*. Mais la différence des deux approches se montre également : chez Hugo, dans le rapport de l'homme et de l'univers le point de repère a été ce dernier ; chez Baudelaire, c'est une approche contraire. La contemplation hugolienne porte directement sur l'infini du monde extérieur existant en soi, et que l'individu exceptionnel, le génie, seul est capable de saisir. Baudelaire, à l'opposé de Victor Hugo, prend pour point de repère cet individu puissant et c'est par celui-ci qu'il arrive au monde extérieur : «la mer est ton miroir». Ce n'est plus l'homme qui reflète le monde, c'est l'univers extérieur (dont la mer

est une partie métonymique) qui traduit le micro-univers intérieur humain. Alors, la logique hugolienne se tourne à l'inverse chez Baudelaire : tandis que Hugo compare l'homme à l'univers, Baudelaire compare l'univers à l'homme. Baudelaire garde, d'une part, tous les attributs romantiques de l'artiste créateur, il conserve l'idée de l'infini spatial et temporel, l'idée de la rencontre de deux univers, extérieur et intérieur et leur vaste étendue, les grands mouvements entre des altitudes et des profondeurs sans bornes, les dimensions surhumaines et métaphysiques. Mais d'autre part, l'immensité de l'univers extérieur ne constitue plus chez lui l'objet direct de la contemplation poétique : ce n'est plus le regard du poète qui porte sur le monde, c'est le regard du monde qui porte sur le poète. En fait, la contemplation s'ouvrant sur l'extérieur cède de plus en plus la place à une contemplation visionnaire et imaginative chez Baudelaire, et ceci produira un changement profond dans la relation de l'univers extérieur et du moi, le premier devenant subordonné au dernier. Comme nous lisons au début de la deuxième strophe du poème cité : « Tu te plais à plonger au sein de ton image ».

Somme toute, nous pouvons conclure que chez Baudelaire, l'image du poète est à la fois plus hétérogène et plus contradictoire que chez Victor Hugo. Tandis que Hugo met sans cesse en relief la grandeur et la divinité, propriétés hyperboliques du génie, Baudelaire, tout en gardant les mêmes caractéristiques romantiques, les complète. Chez lui, une autre image se dessine également, celle du nonchalant qui abuse des beautés naturelles et artificielles, celle de l'artiste pour lequel la poésie est avant tout « luxe, calme et volupté ». Le poète baudelairien ne peut accepter l'idée de l'union de l'art et de l'action publique, il connaît non seulement les grands élans de l'inspiration mais aussi les moments de la chute, de l'ennui et du spleen. La totalité extensive du monde extérieur, si importante encore pour Victor Hugo puisque l'artiste devait justement la saisir et l'exprimer, se métamorphose en une totalité beaucoup plus intensive chez Baudelaire, devenant la totalité du moi, de l'intérieur, effaçant et cachant même le monde du dehors.

3. Stéphane Mallarmé : *Las de l'amer repos*, ou le visage invisible de l'artiste qui se cache. Parmi les trois auteurs, c'est Mallarmé qui dessine l'image du poète la plus éloignée de l'idéal romantique. Ni la figure hyperbolique du génie, ni celle du nonchalant plongé dans les luxes de la beauté ne se retrouvent plus chez lui. Au début des années 1860, le jeune Mallarmé entre à la période la plus difficile de sa vie d'artiste, il se heurte à une expérience de crise, à l'angoisse de perdre la faculté d'écrire. La lutte avec sa propre vocation, avec la parole poétique, la menace de la stérilité et de l'impuissance constituent l'arrière-fond permanent de sa poésie au cours des années 1860, et cette expérience décisive influence également la manière dont il interprète la figure du poète, avant tout par le biais de son propre autoportrait poétique.

Dans *Hérésies artistiques-L'art pour tous*, Mallarmé s'exprime encore d'un ton de jeune combattant en inspirant à ses confrères la fierté et le mépris même de tout ce qui n'appartient pas au domaine sacré de la poésie. Peu de temps après, il se plaint, dans sa correspondance aussi bien que dans sa poésie, de l'incapacité d'écrire. Ainsi sa muse sera vraiment cette «Muse moderne de l'impuissance» dont il écrit dans la phrase d'ouverture de *Symphonie littéraire*. Par ailleurs, les trois maîtres évoqués dans ce poème en prose, composé en 1865, et qui sont Gautier, Baudeaire et Banville, sont pourvus plutôt de qualités des poètes antiques que de celles des poètes romantiques. Surtout Banville est l'incarnation de ce poète-roi dont la divinité égale celle des dieux païens, et qui est entouré des éloges et des «sanglots d'un peuple reconnaissant». Pour Mallarmé, même quand il peint le portrait de l'artiste avec des teintes plus claires et plus solennelles, l'idéal ne sera plus le génie romantique, cette créature moitié humaine, moitié surhumaine, douée de faculté divine involontaire. La métaphysique et la transcendance disparaissent de plus en plus de sa réflexion et cette tendance aboutira à *Toast funèbre*, à ce grandiose hommage qu'il rendra à Théophile Gautier en 1873, et dans lequel il confirme, à la manière d'Horace, que la grandeur de l'artiste réside dans son oeuvre, monument impérissable de son existence éternelle.

Mais revenons à *Las de l'amer repos*, poème écrit en 1864 et qui brosse le tableau le plus authentique du poète car, il dessine l'autoportrait de Mallarmé, lui-même.

Et, la mort telle avec le seul rêve du sage,
Serein, je vais choisir un jeune paysage
Que je peindrais encor sur les tasses, distrait.
Une ligne d'azur mince et pâle serait
Un lac, parmi le ciel de porcelaine nue,
Un clair croissant perdu par une blanche nue
Trempe sa corne calme en la glace des eaux,
Non loin de trois grands cils d'émeraude, roseaux.

Dans la première partie du poème précédant le passage cité ci-dessus, l'allégorie du poète est le fossoyeur par l'image duquel Mallarmé désigne l'aspect mortel de la destinée de l'artiste. La création est liée à l'idée de la mort car, dans l'acte de créer une oeuvre d'art, l'artiste s'absorbe lui-même, en épuisant ses propres forces, en détruisant sa propre vie. Maintes allusions dans cette partie initiale renforcent encore l'union de l'art et de l'anéantissement, au centre dequelles se trouve la menace la plus terrible, la lassitude qui empêche le poète d'accomplir son ouvrage.

Pourtant, dans les parties suivantes du texte, c'est le désir de se libérer de l'improductivité paralysante qui s'exprime, et le poète découvre son modèle dans le peintre chinois qui travaille avec la porcelaine blanche et fragile, en y dessinant des figures presque invisibles. La deuxième allégorie du poète devient alors cet artisan-artiste exotique, célèbre par la méticulosité de son travail.

Le génie romantique, le personnage à des dimensions transcendantes, disparaît définitivement dans l'interprétation mallarméenne, le poète perd sa grandeur hyperbolique, son personnage n'est plus doté d'aucune faculté divine, et même si le mot extase réapparaît ici, ce n'est plus l'extase spectaculaire et mystérieuse du génie romantique, mais le zèle d'un travail silencieux dont les dimensions sont resserrées et limitées.

La dernière partie du poème reprend les motifs déjà envisagés de la mer et du poète. Plus précisément : Mallarmé peint le lac, eau dormante et calme, à peine visible et silencieuse, à l'opposé des images hugolienne et baudelairienne de la mer. Contrairement à l'océan sans bornes, le lac a une étendue moins large, limitée, dont le texte esquisse également le bord, avec les roseaux parmi lesquels se cache le visage du poète. Cette image dessinée par Mallarmé est une miniature, toute différente des vastes tableaux de Hugo et de Baudelaire, mais elle montre également l'identité du poète avec le monde qu'il contemple. De même, cette identité est la plus parfaite justement chez Mallarmé : à peine découvrons-nous le regard du poète parmi les plantes qui bornent l'eau. «Non loin de trois grands cils d'émeraude, roseaux».

Victor Hugo suppose l'existence autonome d'un univers extérieur, infini qui parfois peut être saisi par le regard du poète-génie qui le contemple. Baudelaire ne renie pas non plus l'existence d'un tel univers, mais ce n'est que par le regard de l'artiste, homme libre, que ce monde se découvre en devenant le reflet du monde intime de celui-ci. Chez Mallarmé, les deux univers ne se distinguent plus, l'un de l'autre. Ni l'extérieur, ni l'intérieur n'existent en soi, d'une manière indépendante, l'unique lieu de leur manifestation est l'oeuvre poétique. C'est ainsi que dans l'interprétation de Mallarmé, le poète cède définitivement la place à l'oeuvre, le personnage créateur disparaît afin que seul son ouvrage continue à exister. La théorie du génie, élément cardinal de la philosophie de l'art romantique cède la place à de nouvelles approches esthétiques qui mettent au centre de leurs études l'oeuvre d'art, en tant que composition, forme, structure, destinée toute seule à susciter une impression poétique dans son propre récepteur.

LE PITTORISQUE ET LA COULEUR LOCALE DANS LE VOYAGE VERS LES PYRÉNÉES DE VICTOR HUGO

ÉVA MARTONYI

Francia Tanszék
Romanisztika Intézet
Bölcsészettudományi Kar
Pázmány Péter Katolikus Egyetem
Egyetem utca 1.
H-2087 Piliscsaba
martonyi@btk.ppke.hu

Victor Hugo wrote *Le Voyage Vers les Pyrénées* in 1843, during his travel in Spain. This work is analysed by the author from several aspects. First, taking the ancient archetypes of travelogue and story-telling as points of departure, the author discusses the characteristics of the genre in the 19th century. Then she goes on and inserts the work in the process of paradigm change typical of the century, when the notions ‘*pittoresque*’, ‘*couleur locale*’ and ‘the exotic’ were all present in the texts; nevertheless, the emphasis was increasingly shifted towards the need for presenting reality. Basing her arguments on quotes, the author argues that in the case of Victor Hugo, the notions mentioned basically have the same workings in travelogues written in prose as well as in poems.

Le Voyage vers les Pyrénées de Victor Hugo, rédigé en 1843 et édité seulement à la fin du XIX^e siècle, a suscité l’admiration de ses lecteurs, et de ses critiques. Reportage, journal de voyage, chronique d’un voyage intérieur – ce texte, accompagné de notes, de la correspondance et des poèmes écrits au cours du voyage, vient d’être réédité par Francis Claudon.¹ Cette nouvelle édition nous permet de retrouver quelques-uns des grands thèmes hugoliens, mais aussi de mener une recherche à la fois thématique et théorique. Car, d’une part, s’y retrouvent aussi bien l’observation perspicace d’un grand érudit voire philosophe, que le travail d’imagination d’un grand poète et – d’autre part, ce texte illustre bien le changement de paradigme qui s’est opéré dans le rapport des écrivains au pittoresque, à la couleur locale et à l’exotisme.

La présente étude envisage donc l’analyse de ces aspects : à partir de quelques réflexions sur la littérature du voyage en général, en passant par les

¹ Victor Hugo, *Voyage vers les Pyrénées*, Présentation de Francis Claudon, Édition du Félin, Philippe Lebaud, Paris, 2001, p. 267.

manifestations d'éventuels éléments constants et de productions imaginaires hugoliennes, et en cherchant un rapprochement entre ce récit particulier et l'oeuvre poétique en général,² aboutir à la définition d'un éventuel changement de paradigme. Ce changement de paradigme concernant le pittoresque et l'exotisme est survenu vers le milieu du XIX^e siècle et va de pair avec le changement du concept de l'exotisme, cette dernière notion englobant les deux premières.³

C'est surtout Paul Ricoeur qui a démontré l'extraordinaire importance des récits tout au long de notre histoire culturelle. Ses considérations nous incitent à poser le problème – du récit en général et du récit de voyage en particulier – dans un passé lointain, en remontant jusqu'à l'origine des temps. On pourrait même dire qu'au départ, dans tous les récits du monde, il y a ou bien le récit de la création du monde, ou bien le récit d'un voyage, en prenant le terme dans un sens très large.

Or, les interprétations des textes fondateurs ne sont pas toujours évidentes. Car, si nous remontons jusqu'à la Bible, comme point de départ, et si nous essayons de voir de quelles sortes de voyages il s'agit par exemple dans l'Ancien Testament, le problème qui se pose est celui du récit lui-même. Est-ce que le départ du Paradis peut être considéré comme un texte fondateur des récits de voyage ? Ou alors, si nous prenons par exemple l'histoire de Moïse, une question non moins évidente se pose : l'expérience de Moïse et de son peuple lors de leur périple à travers le désert est-elle effectivement un récit de voyage ?

La typologie des récits de voyage doit être conçue aussi bien dans ses aspects transhistoriques et transculturels que littéraires par excellence. Une première formule d'évaluation du déplacement serait alors celui qui tente de remonter vers un fond anthropologique, comme l'a bien démontré par exemple Gilbert Durand. Il peut nous aider, lui aussi, à saisir, dans le cadre des structures profondes de l'imagination, la fonction primaire et primordiale des récits. Car, si nous prenons toujours les récits bibliques c'est non seulement le départ du Paradis qui est important, mais aussi tout ce qui arrive après ce départ forcé, après cet exil, pour ainsi dire, et tout ce qui se passe avec les descendants d'Eve. Caïn devient berger, il appartient à cette race de l'humanité que sont les nomades, en face de son frère, Abel, qui sera le prototype de l'homme sédentaire. Il y a donc aussi l'errance, le nomadisme dont l'histoire peut être racontée sous forme de récits, voire de récits de voyage.

Évidemment, l'histoire des civilisations révèle également d'autres aspects de ce problème : notamment le fait que la plupart des civilisations furent

² Cet aspect de l'oeuvre de Victor Hugo est surtout souligné par Pierre Albouy, dans *La création mythologique chez Victor Hugo*, Éd. Librairie José Corti, Paris, 1985, p. 531.

³ Jean-Marc Moura a consacré son livre *Lire l'exotisme*, Éd. Dunot, Paris, 1992, p. 238 à ce sujet.

d'abord nomades. La sédentarisation marque un pas essentiel dans l'évolution de la civilisation. Et ce fait peut effectivement fonder les deux types de voyages que distingue par exemple Michel Butor dans *Répertoire IV*. Butor distingue le voyage où l'on va vers quelque chose, où l'on part en avant, sans retour et le voyage aller et retour. Le premier appartient bien sûr au nomadisme, tandis que le deuxième type n'est pensable que dans les cadres d'une sédentarisation. Tandis que le premier type de voyage peut être qualifié d'exode, d'exil ou de migration, le deuxième marque une très profonde transformation du voyage, puisqu'il n'est plus seulement question de partir on ne sait où, mais de partir pour quelque chose ou vers quelque chose. Que ce soit un voyage de pèlerinage ou d'exploration ou de quête, l'essentiel est de distinguer ces voyages : voyage-exil et voyage aller et retour.

Or, d'après une certaine tradition bien ancrée dans notre culture européenne et scolaire, nous avons tendance à remonter plutôt jusqu'à l'antiquité gréco-latine pour y puiser les fondements de notre savoir et l'expression authentique et authentiquement esthétique de notre expérience humaine. Ainsi, l'Ulysse de l'Odyssée devient le premier voyageur et son départ de l'Ithaque familial puis son retour à la maison représente le schéma canonique de tous les récits, y compris ceux relatant des voyages.

Au moment où nous passons du récit pris en un sens très général à la problématique du récit de voyage en tant que genre littéraire, toute une série d'autres problèmes surgit. Pour n'en citer qu'un seul : Comment distinguer les types de récits qui correspondent aux différents types de voyage ? Car, et on le sait depuis les temps modernes, combien peuvent être diverses les formes de voyage. A partir de Rousseau jusqu'aux romantiques et pratiquement tous les grands auteurs du XIX^e siècle et même au-delà, nous trouvons d'innombrables récits de voyage.⁴

Or, on sait bien combien la recherche de l'exotisme guide les voyageurs à travers les siècles, de l'antiquité jusqu'à l'époque moderne. Jean-Marc Moura dans son livre intitulé *Lire l'exotisme* évoque quelques aspects de ce phénomène. Après avoir remarqué à juste titre, à propos du XIX^e siècle : « Si les voyages militaires, commerciaux, scientifiques se multiplient, l'important pour la vie littéraire est que les écrivains n'hésitent plus à se déplacer hors d'Europe ». Ce phénomène n'est pas tout à fait nouveau, soulignons-le, mais ce qui l'est, incontestablement, c'est le fait que pour les Romantiques de la première moitié du siècle, il n'est pas nécessaire de partir loin pour retrouver l'exotisme, le pittoresque et la couleur locale. Ils cherchent et même retrouvent le dépaysement, l'abandon des lieux familiers dans les pays proches : en Espagne, en Italie, en Allemagne, voire même en France.

⁴ Pour cette partie de notre étude cf. *Conversation sur la littérature de voyage, (procès-verbal d'une table ronde organisée à l'Université de Pécs, les 6 et 7 avril 1990)* in Cahiers Francophones d'Europe Centre-Orientale, Pécs-Vienne, 1994, pp. 145-167.

Afin de pouvoir mieux situer les problèmes posés, il convient de prendre les termes exotisme et orientalisme dans un sens plutôt large. En lisant les textes concrets, on peut remarquer, dans le cas de l'orientalisme pur et surtout pendant la première moitié du XIX^e siècle, qu'il y a chaque fois une part de glissement, d'éloignement de la réalité, l'effacement volontaire de la réalité vivante. La préférence pour le pittoresque est souvent produite par un imaginaire peu informé par l'expérience, en même temps que cette réalité (imaginaire) est souvent décrite selon des clichés.⁵

La part de l'imagination semble parfois l'emporter et c'est ici que Moura mentionne l'exemple de Victor Hugo :

Le cas de Victor Hugo, qui pourtant plaidait dès 1827 pour la couleur locale, le montre bien. Les Antilles de *Bug Jargal* (1826) sont évoquées grâce au souvenir des lectures de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand. *Les Orientales* (1829) décrivent un Orient qui s'inspire de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* de l'inévitable Chateaubriand et, dit-on, des impressions que le poète a recueillies en contemplant chaque soir, le coucher du soleil sur les jardins de Grenelle. L'exigence poétique est ici celle d'une fantaisie verbale et d'une virtuosité musicale dont l'exotisme est le lumineux prétexte.⁶

Puis, vers 1840, une autre génération littéraire va être hantée par le rêve exotique, celle des «réalistes». L'auteur prend l'exemple de Gustave Flaubert qui, dans son journal tenu à l'occasion de son voyage en Orient avec Maxime du Camp, se montre comme un écrivain fasciné par le mirage oriental et, évidemment, déçu par la réalité.⁷

Quelle est la place du *Voyage vers les Pyrénées* de Victor Hugo dans cette histoire des récits de voyage, lieux par excellence de l'exotisme, du pittoresque et de la couleur locale ?

Rappelons d'abord brièvement quelques faits : rédigé en 1843 pendant son voyage, entrepris en compagnie de Juliette Drouet, Hugo rédige une série de textes, en s'adressant «à un ami» ou en utilisant la formule «vous» pour désigner son destinataire. Le poète rejoint ainsi les auteurs de nombreux récits de voyage, très à la mode à l'époque, en choisissant cette fois-ci l'Espagne comme destination. Mais ce voyage marque aussi un tournant dans sa vie, la noyade de sa fille, qu'il apprendra par hasard dans un journal, le transformera. En dehors des vicissitudes de sa vie privée, les événements historiques interviendront également pour bouleverser son existence. Auparavant il a beaucoup voyagé, mais à partir du moment de l'exil, Hugo ne voyagera plus.

Nous allons parcourir d'abord le fonctionnement du pittoresque dans le texte, pour passer ensuite à celui de la couleur locale. *Pittoresque* est un terme qui rappelle tout d'abord la peinture. Le pittoresque, d'après le dictionnaire,

⁵ Moura, *op. cit.*

⁶ Moura, *op. cit.* p. 77.

⁷ Moura, *op. cit.* p. 78.

est «ce qui est digne d'être peint, attire l'attention, charme ou amuse, par un aspect original. Pittoresque ce qui dépeint bien, exprime les choses d'une manière colorée, imagée, piquante».⁸

A propos de la fortune du terme pittoresque, je renvoie à l'étude de Francis Claudon qui précède le texte de Victor Hugo. L'auteur y mentionne quelques oeuvres en rapport avec l'Espagne. Or, ce qui nous frappe c'est la fréquence du mot pittoresque dans les titres : *Voyage pittoresque en Espagne, au Portugal et sur les côtes d'Afrique, de Tanger à Tétouan*, (1826), *Voyage sentimental et pittoresque*, *Voyage pittoresque et descriptif* (1822), *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* (1820), pour ne mentionner que quelques exemples. Rappelons que ces livres sont souvent enrichis d'illustrations lithographiques – pour «faire voir» les monuments et les paysages.

Hugo, en voyageant, écrit et dessine en même temps. Il voit et il fait voir. Quand il entreprend ses promenades dans la montagne près de Pasages, il est assailli par des impressions d'une nature désolée, par la haute mer sombre et agitée, par le ciel de plomb, par les rochers effrayants :

Rochers décharnés comme des têtes de mort. Bruyères. Je pique ma canne dans la lande où elle se tient debout. Des fleurs partout, et des sauterelles de mille couleurs, et les plus beaux papillons du monde. J'entends rire dans l'abîme des jeunes filles que je ne vois pas.

L'un des rochers devant moi a un profil. *Je le dessine.* (C'est moi qui souligne.) La joue semble avoir été dévorée, ainsi que l'oeil et l'oreille et l'on croirait voir à nu l'intérieur du pavillon de la trompe.

Devant ce rocher, un autre représente un chien. On dirait qu'il aboie à la haute mer.⁹

Pierre Albouy, dans son étude magistrale, développe sa théorie sur l'interdépendance des choses vues et de l'imagination. «Ainsi, l'imagination du poète complète la vision de l'artiste. Les voyages de Hugo sont une chasse à la comparaison et à la métaphore. Partout, sans cesse, il est à l'affût des ressemblances».¹⁰

D'après l'auteur, Victor Hugo se distingue par cette faculté très dominante de voir objets et paysages avec des figures et dans des postures vivantes, humaines. A la vision anthropomorphique se mêle l'intuition du mystère de la nature, avec sa vie indépendante, secrète et formidable.¹¹

Mais le plus souvent, les éléments inanimés de la nature sont comparés aux animaux. En voici un exemple :

Les montagnes produisent deux sortes de routes : celles qui serpentent à plat sur le sol comme les vipères, celles qui serpentent en ondulant par soubresauts

⁸ Cf. le dictionnaire Robert.

⁹ Victor Hugo, *Voyage vers les Pyrénées*, *op. cit.* p. 140.

¹⁰ Pierre Albouy, *La création mythologique chez Victor Hugo*, *op. cit.* p. 316.

¹¹ *Ibid.*

comme les boas. Passez-moi ces deux comparaisons qui rendent ma pensée sensible. La route de Saint-Sébastien à Tolosa est de la dernière espèce, celle de Tolosa à Pampelune est de la première. C'est-à-dire que la route de Saint-Sébastien à Tolosa monte et descend sur la croupe des collines et que la route de Tolosa à Pampelune suit les sinuosités des vallées. L'une est charmante, l'autre est sauvage.¹²

Les rapprochements des éléments observés de la nature vont d'une comparaison simple mais évocatrice jusqu'aux descriptions frôlant le fantastique. Voici, en raccourci, un rapprochement beaucoup plus compliqué et mieux développé, en évoquant le rôle fantasque des ormes surtout à l'heure inquiétante du crépuscule :

Avez-vous remarqué, à la tombée de la nuit, sur nos grandes routes des environs de Paris, les profils monstrueux et surnaturels de tous les ormes que le galop de la voiture fait : successivement paraître et disparaître devant vous ? Les uns baillent, les autres se tordent vers le ciel et ouvrent une gueule qui hurle affreusement ; il y en a qui rient d'un rire farouche et hideux, propre aux ténèbres ; le vent les agite, ils se renversent en arrière avec des contorsions de damnés , ou ils se penchent les uns vers les autres et se disent tout bas dans leurs vastes oreilles de feuillages des paroles dont vous entendez en passant je ne sais quel syllabes bizarres. Il y en a qui ont des sourcils démesurés, des nez ridicules, des coiffures ébouriffés, des perruques formidables ; cela n'ôte rien à ce qu'a de redoutable et de lugubre leur réalité fantastique. Ce sont des caricatures, mais ce sont des spectres ; quelques-uns sont grotesques, tous sont terribles. Le rêveur croit voir se ranger au bord de sa route en files menaçantes et difformes et se pencher sur son passage les larves inconnues et possibles de la nuit.¹³

C'est exactement ce qu'on peut appeler du pittoresque fantastique. Hugo, d'après Pierre Albouy, «fait du fantastique un élément essentiel du pittoresque».¹⁴ En 1825, suivant un contrat signé pour un *Voyage pittoresque au Mont Blanc*, Hugo et Nodier visitent ensemble les lieux. D'après le fragment qu'il en a publié, chez Hugo la légende se mêle au paysage. Or, plus tard, il n'aura plus besoin de légendes et des superstitions médiévales, pour exprimer ses visions qui transfigurent les choses, en leur cherchant toutes sortes de ressemblances et en multipliant les comparaisons.

La vision pittoresque s'exerce aussi à l'aide de sa fréquentation des artistes et la contemplation des oeuvres d'art. On a souvent mentionné l'influence de Achille Devéria qui lui apprend à voir ce que le vulgaire ne sait pas voir. En même temps, on peut remarquer que Hugo voit certains paysages à travers le souvenir de quelques oeuvres d'art : de Dürer ou de Piranese. On en trouve un bel exemple à propos des escaliers d'une vieille maison à moitié en ruines !

¹² Victor Hugo, *Voyage vers les Pyrénées*, *op. cit.* p. 157.

¹³ Victor Hugo, *Voyage vers les Pyrénées*, *op. cit.* p. 135.

¹⁴ Pierre Albouy, *op. cit.* p. 310.

Mais le pittoresque et le fantastique laissent néanmoins, parfois la place à la méditation. La vision pittoresque recule au profit de la vision métaphysique. Pierre Albouy en arrive à cette conclusion : « Transformé par la vision déformante, par le jeu des symboles, analogies et métaphores, par les fantaisies de l'imagination et par ses inquiétudes, le paysage est devenu une énigme, un problème métaphysique. L'imagination troublée attend, exige la solution qu'apporteront les doctrines cosmologiques de l'exil ». ¹⁵

L'imagination mais aussi l'observation de ce qu'il a sous les yeux, même si c'est par sélection, consciente ou inconsciente, caractérise la plupart des chapitres de son voyage vers les Pyrénées. Tout en laissant libre cours à sa fantaisie de poète, il voit en Espagne la réalité, qui est parfois drôle, parfois décevante.

Un exemple de cette dichotomie est l'épisode du prêtre espagnol qui s'obstine à lui parler français.

Affreux baragouin. A un certain moment, il m'entretenait de grammaire et de linguistique et je n'y comprenais pas un mot. J'entendais revenir à chaque instant cette phrase peu claire : *les tigres morts au logis*. Je me creusais le cerveau. Au bout d'un certain temps je m'aperçus que le bon prêtre voulait dire : *l'étymologie*. Il écrit sur le livre des voyageurs à la *fonda* : « Songe ici, ô mortel, que mort tu sera mangé des vers ». J'ai pris ma plume et j'ai ajouté : « et que vivant tu es mangé des puces ». ¹⁶

Cet épisode – qui ne manque pas d'humour – peut nous servir de transition à l'examen de *la couleur locale*, deuxième terme que nous avons choisi pour notre analyse. La couleur locale – au sens figuré – signifie l'ensemble des traits extérieurs caractérisant les personnes et les choses dans un lieu, dans un temps donné. ¹⁷

Pour le poète, le pays qu'il est en train de visiter correspond à une réalité incontestable, avec toutes sortes de contradictions qui l'attirent mais qui le repoussent : « O Espagne décrépète ! ô peuple tout neuf ! Grande histoire ! grand passé ! grand avenir ! présent hideux et chétif ! O misères ! O merveilles ! On est repoussé, on est attiré. Je vous le dis, c'est inexprimable ». ¹⁸

Hugo distingue partout les ravages de la guerre. Il remarque partout les traces des bombes, des maisons en ruines, abandonnées par leurs propriétaires. Ces évocations ne manquent pas de nous faire penser aux gravures de Goya : *Desastres de la Guerra*, bien qu'il ne s'agisse pas de la même guerre évoquée par l'un et par l'autre.

Cette guerre de 1833 à 1839 a été sauvage et violente. Les paysans ont vécu cinq ans, dispersés dans les bois et dans la montagne, sans mettre le pied dans leurs

¹⁵ *Ibid.* p. 320.

¹⁶ Victor Hugo, *op. cit.* p. 194.

¹⁷ Cf. le dictionnaire Robert.

¹⁸ Victor Hugo, *op. cit.* p. 164.

maisons. Tristes instants pour une nation que ceux ou le *chez soi* disparaît. Les uns étaient enrôlés, les autres en fuite. Il fallait être carliste ou cristino. Les partis veulent qu'on soit d'un parti. Les cristinos brûlaient les carlistes, et les carlistes les cristinos. C'est la vieille loi, la vieille histoire, le vieil esprit humain.¹⁹

Ces mots pathétiques désignent les leitmotifs de ses descriptions : les considérations sur le passé, les ravages de la guerre, la pauvreté et la misère de la population. Partout, même dans les villages pittoresques, il ne manque pas de faire allusion à l'état lamentable des monuments et des gens.

Le lieu par excellence de la manifestation de la couleur locale est toujours la description des habitats, l'évocation des villes et des villages.

Un rideau de hautes montagnes vertes découpant leurs sommets sur un ciel éclatant ; au pied de ces montagnes, une rangée de maisons étroitement juxtaposées ; toutes ces maisons peintes en blanc, en safran, en vert, avec deux ou trois étages de grands balcons abrités par le prolongement de leurs larges toits roux à tuiles creuses ; à tous ces balcons mille choses flottantes, des linges à sécher, des filets, des guenilles rouges, jaunes bleues ; au pied de ces maisons, la mer, à ma droite, à mi-côte, une église blanche ; à ma gauche, au premier plan, au pied d'une autre montagne, un autre groupe de maisons à balcons aboutissant à une vieille tour démantelée, des navires de toutes formes et des embarcations de toutes grandeurs rangées devant les maison, amarrés sous la tour, courant dans la baie, sur ces navires, sur cette tour, sur ces maisons, sur ces guenilles, sur cette église, sur ces montagnes et dans ce ciel, une vie, un mouvement, un soleil, un azur, un air et une gaieté inexprimables ; voilà ce que j'avais sous les yeux.²⁰

Arrivé à Pampelune, Hugo est plongé dans son passé. Il se souvient de son enfance, et il en décrit quelques épisodes d'une manière presque proustienne :

Toute l'Espagne que j'ai vue dans mon enfance m'apparaît ici. Comme le jour où j'ai entendu passer la première charrette à boeuf, trente ans s'effacent dans ma vie, je redeviens l'enfant, le petit Français, *el nino, el chicito frances*, comme on m'appelait. Tout un monde qui sommeillait en moi s'éveille, revit et fourmille dans ma mémoire. Je le croyais presque effacé, le voilà plus resplendissant que jamais.²¹

Après l'évocation «pittoresque» de quelques détails de la «vraie Espagne», il continue par une réflexion philosophique : «Quel mystère que le passé», pour terminer par une conclusion générale et particulière à la fois :

Un jour enfin, par aventure, nous revoyons ces objets ; ils surgissent devant nous brusquement, et les voilà qui, sur-champ, avec la toute puissance de la réalité, nous restituent notre passé. C'est comme une lumière subite ils nous reconnaissent, ils se font reconnaître de nous, ils nous rapportent, entier et éblouissant, le dépôt de nos souvenirs, et nous rendent un charmant fantôme de nous-mêmes, l'enfant qui jouait, le jeune homme qui aimait.²²

¹⁹ Victor Hugo, *op. cit.* p. 107.

²⁰ Victor Hugo, *op. cit.* p. 114–115.

²¹ Victor Hugo, *op. cit.* p. 155–156.

²² Victor Hugo, *op. cit.* p. 156.

Hugo évoque avec précision l'attitude du voyageur, à la fois lié, par la fatigue de son corps, au réel et à la rêverie poétique par son imagination. C'est sur la route de Tolosa vers Pampelune qu'il évoque les fatigues du voyage.

J'avais la tête alourdie par cette espèce de sommeil où la fatigue d'une mauvaise nuit, l'air frais du matin et le roulement de la voiture plongent le voyageur. Vous connaissez cette somnolence à la fois opaque et transparente où l'esprit flotte à demi noyé, où les réalités qu'on perçoit confusément tremblent, grandissent, chancellent, s'effarent, et deviennent des rêves tout en restant des réalités. Une diligence devient un tourbillon, et reste une diligence. Les bouches des gens qui parlent sonnent comme des trompes du relais ; la lanterne du postillon flamboie comme Sirius : l'ombre qu'elle projette sur le pavé semble une immense araignée qui saisit la voiture et la secoue entre ses antennes. C'est à travers cette rêverie grossissante que mes huit mules et mes trois postillons m'apparaissaient.²³

Les choses vues provoquent en lui des pensées qui fonctionnent également par des réseaux d'images et de métaphores. Les animaux se rapprochent des êtres humains, comme l'inanimé est devenu animé, comme les arbres pouvaient avoir des bras et des hommes des branches.²⁴

Dans le chapitre intitulé *Pampelune* et qui porte la date du 11 août, il évoque son départ, très tôt le matin, dans le coupé d'une diligence, tirée par huit mules, de Tolosa, dans la direction de Pampelune. L'heure matinale, la fatigue du voyage provoquent en lui des impressions bizarres et des visions presque hallucinatoires. C'est à ce moment-là qu'il introduit tout une étude philosophique sur le rapport de l'homme à la nature.

«Mais n'y a-t-il pas quelquefois de la raison dans les hallucinations, de la vérité dans les rêves ? et les états étranges de l'âme ne sont-ils pas pleins de révélations ?» – se demande-t-il en guise d'introduction. Puis, il commence le développement de son idée par la description des souffrances des bêtes.

Eh bien, vous dirai-je ? dans cette situation ou tant de philosophes ont vainement essayé de s'étudier eux-mêmes, des doutes singuliers, des questions bizarres et neuves se présentaient à ma pensée. Je me demandais : Que peut-il se passer et que se passe-t-il en ces pauvres mules, qui, dans l'espèce de somnambulisme où elles vivent, vaguement éclairées de lueurs vacillantes de l'instinct, assourdies par cent grelots à leurs oreilles, presque aveuglées par le *guarda-ojos*, emprisonnées par le harnais, épouvantées par le bruit de chaînes, de roues et de pavés qui les suit sans cesse, sentent s'acharner sur elles dans cette ombre et dans ce tumulte trois satans qu'elles ne connaissent pas, mais qu'elles entendent ? Que signifie pour elles ce songe, cette vision, cette réalité ? Est-ce un châtement ? mais elles n'ont pas fait de crime. Que pensent-elles de l'homme ?²⁵

²³ Victor Hugo, *op. cit.* p. 160–161.

²⁴ Passants hideux, clartés blanches ;/Il semble, en ces noirs chemins,/Que les hommes ont des branches,/Que les arbres ont des mains. Voici une strophe de son poème *En marchant la nuit dans un bois*, écrit en 1853.

²⁵ Victor Hugo, *op. cit.* p. 161.

Ces pauvres mules épouvantées et misérables, si proches de l'homme, réveillent dans son cœur le sentiment de la pitié universelle. Car, même si l'homme est supérieur aux animaux, il peut les faire servir, il peut les faire mourir s'il le faut, il n'a pas le droit de les faire souffrir. Le sentiment de la pitié rejoint celui de la morale que l'homme doit développer en lui dans ses rapports avec les bêtes, avec les fleurs, avec les objets de la création. Tout doit aboutir à l'amour, car Dieu, dont la souveraineté passe devant celle de l'homme, veut que l'homme aime. «Il faut qu'il (l'homme) donne à l'humanité et qu'il rende à la nature ce qui est sa lumière à lui, sa chaleur, son instinct et son parfum, l'amour».²⁶ Il fallait civiliser l'homme du côté de l'homme, mais il faut aussi civiliser l'homme du côté de la nature – voilà la conclusion de ce qu'il appelle sa «rêverie». Mais c'est en même temps le résumé de ces convictions profondes sur l'unité absolue qui gouverne l'univers où, sous la souveraineté de Dieu, l'homme a sa place aussi bien que tous les objets de la création.

En guise de conclusion nous pouvons donc constater que le *Voyage vers les Pyrénées* de Victor Hugo, tout en appartenant à un genre précis qui est le récit de voyage et dont le motif sous-entendu est la recherche de l'exotisme ne l'éloigne pas du tout de ces préoccupations poétiques, esthétiques et surtout philosophiques. Or, si nous faisons la comparaison de son entreprise avec celle de Chateaubriand, les différences sont évidentes. Car, Chateaubriand dit à propos de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* : «Je n'ai point fait un voyage pour l'écrire ; j'avais un autre dessein : ce dessein, je l'ai rempli dans les *Martyres*. J'allais chercher des images». Puis, il continue ainsi : «Je n'ai pu voir Sparte, Athènes, Jérusalem sans faire quelques réflexions. Ces réflexions ne pouvaient entrer dans le sujet d'une épopée, elles sont restées sur mon journal de route : je les publie aujourd'hui, dans ce que j'appelle *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, faute d'avoir trouvé un titre plus convenable à mon sujet». Ce qui est intéressant ici c'est la distinction que Chateaubriand fait entre ce qu'il peut utiliser pour la haute littérature (à l'épopée, en occurrence des *Martyres*) et puis, ce qu'il ne peut pas utiliser et qu'il nous donnera donc à lire dans un journal de route.

Victor Hugo, par contre, ne fait pas de distinction entre son œuvre poétique proprement dite et son récit de voyage. Tout converge vers la même aspiration du poète, observer et exprimer, voir et faire voir. Dans le *Voyage vers les Pyrénées*, ce sont la nature des descriptions, le double jeu du pittoresque et de la couleur locale, rattaché au thème plus large de l'exotisme qui domine. C'est à cause de la recherche de l'exotisme que je me suis occupée uniquement des chapitres qui concernent l'Espagne, et j'ai mis entre parenthèses la partie du voyage qui concerne la France, même si l'ensemble de ces deux parties constitue une unité.

²⁶ Victor Hugo, *op. cit.* p. 163.

Sous le titre *Voyage romantique*, Francis Claudon, dans son introduction a démontré les thèmes majeurs surgis dans le texte, en suivant le système bachelardien, notamment la fonction poétique des pierres, des monuments, de la nature, de la végétation, de l'eau, de l'air. Pour nous les mots clés comme l'exotisme – entre le romantisme et le réalisme ont été utiles pour situer *Le voyage vers les Pyrénées* dans l'ensemble des oeuvres qui illustrent un changement de paradigme qui s'opère parallèlement, et à travers les récits de voyage de nombreux poètes et écrivains du XIX^e siècle. En plus, les glissements sémantiques entre la couleur locale romantique et le pittoresque moderne nous ont permis de mieux situer les représentations de l'Espagne, appartenant, à l'époque, à un certain exotisme.

Pour revenir à la question générale du genre du récit de voyage, nous pouvons constater que si on écarte les voyages imaginaires, le récit de voyage est basé chaque fois sur une expérience réelle. Il est écrit à la première personne, avec un *je* proche de celui de l'autobiographie. Au niveau de l'écriture, c'est la fonction référentielle qui domine. Mais, la fonction poétique est non moins présente – comme on vient de le voir dans ce texte de Victor Hugo. De plus, le récit de voyage en question, celui de Victor Hugo, sous le titre quasiment neutre du *Voyage vers les Pyrénées* nous a permis de révéler les mêmes règles du fonctionnement de l'imagination que les oeuvres poétiques par excellence.

B(I)ORGES DOSTOIEVSKIANO. UNA POSIBLE RESOLUCIÓN DE UN PROBLEMA DE DON ISIDRO PARODI

BIAGIO D'ANGELO

Universidad Católica Sedes Sapientiae, Lima
biagiodangelo@hotmail.com

In this article, the author provides a panoramic view of Jorge Luis Borges' literary world, focusing especially on the figure of Fodor Dostoievski. As a starting point, an interview is considered. The main concern of the paper is an interpretation of *Six problems for Don Isidro Parodi* (aka *Seis problemas para don Isidro Parodi*), which Borges wrote under the pseudonym 'Honorio Bustos Domecq', together with Adolfo Bioy Casares. The presence of Dostoievski is pointed out in these rather bizarre police novels.

A Carla Sagástegui

*Todo por lo visto, hasta su propia naturaleza,
habíase conjurado contra el señor Goliadkin;
pero él aún se tenía en pie, invicto. . .*
(F. Dostoievski, *El doble*)

Se ha perpetrado, algunas veces también en los ámbitos literarios, el lugar común de un Borges conocedor de todo lo conocible humano, un devorador de libros y enciclopedias que lo hubieran transformado en una enciclopedia ambulante, casi un monstruoso simulacro de la sabiduría científica y académico-literaria. Como R. Paoli recuerda en sus ensayos borgianos,¹ Borges era un ferviente lector, sin duda alguna, mas sus conocimientos más amplios, seguros y apasionados conciernen a la literatura inglesa, con algunas importantes incursiones en el área medieval anglosajona, la literatura norteamericana, con ciertas predilecciones por Melville y Whitman. El peso que otros autores de

¹ Roberto Paoli, *Tre saggi su Borges*. Roma, Bulzoni, 1992, pp. 15–19, sobre todo.

distintos espacios culturales tendrán en la formación del Borges escritor se debe en modo particular a obras esporádicas, leídas y releídas, a las cuales el escritor argentino retorna a menudo en su carrera artística. La literatura italiana, por ejemplo, coincidía casi exclusivamente con la figura y la obra de Dante, con raros momentos dedicados a la literatura del Renacimiento y con una preferencia del todo especial por el *Orlando furioso* ariostesco del que admiraba la modernidad literaria y el gusto por el juego textual; del mismo modo, la literatura francesa era representada por el texto probablemente más controvertido y ambiguo, aquel *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert, que justamente a causa de su propia metatextualidad no podía dejar de llamar la atención crítica y metodológica del Borges literato.² Para limitarnos a las grandes literaturas occidentales, en el abanico cultural del argentino estuvo aparentemente ausente la literatura rusa, limitada a dos autores clásicos, como Tolstói y Dostoievski, de entre los cuales sin duda el último representa aquel que Borges apreció como el más próximo a su sensibilidad:³

Como el descubrimiento del amor, como el descubrimiento del mar, el descubrimiento de Dostoievski marca una fecha memorable de nuestra vida. Suele corresponder a la adolescencia, la madurez busca y descubre a escritores serenos. [...] Leer un libro de Dostoievski es penetrar en una gran ciudad, que ignoramos, o en la sombra de una batalla. *Crimen y castigo* me había revelado, entre otras cosas, un mundo ajeno a mí. Inicé la lectura de *Los demonios* y algo muy extraño ocurrió. Sentí que había regresado a la patria. La estepa de la obra era una magnificación de la Pampa. Varvara Petrovna y Stepan Trofimovich Verjovenski eran, pese a sus incómodos nombres, viejos argentinos irresponsables. En el prefacio de una antología de la literatura rusa Vladimir Nabokov declaró que no había encontrado una sola página de Dostoievski digna de ser incluida. Esto quiere decir que Dostoievski no debe ser juzgado por cada página sino por la suma de las páginas que componen el libro.⁴

El Dostoievski borgiano se prefigura, entonces, bajo las apariencias hermenéuticas de una ciudad misteriosa, ignorada, quizás laberíntica, un mundo “otro” distinto, cuyos personajes parecen revivir en el mismo espacio de la pampa en que Martín Fierro ha combatido.

En una famosa entrevista otorgada a Elena Poniatowska, Borges afirma haber leído no pocas veces *Crimen y castigo* y otras novelas del autor ruso, pero, no obstante su predilección por la forma poética del cuento, admite preferir la unidad sistemática del pensamiento dostoievskiano en vez de la sordidez y la decadencia de sus personajes:

² Véase “Vindicación de *Bouvard et Pécuchet*” y “Flaubert y su destino ejemplar”, en Jorge Luis Borges, *Discusión*, Buenos Aires, Emecé/Alianza, 1964, pp. 117–127.

³ Véase también, como complemento de esta opinión, las respuestas de A. Bioy Casares sobre la literatura rusa a Fernando Sorrentino, en F. Sorrentino, *Siete conversaciones con Adolfo Bioy Casares*, Buenos Aires, Sudamericana, 1992, pp. 188–192.

⁴ J. L. Borges, *Biblioteca personal (prólogos)*, Madrid, Alianza ed., 1988, pp. 33–34.

En Dostoievski, por ejemplo, existe una gran complacencia en mostrar las bajezas de la gente. En *Crimen y castigo* – una novela admirable que he leído muchas veces – al final resulta que los personajes que uno tiene que admirar son un asesino y una prostituta, y eso es bastante raro porque ellos son los héroes. Raskólnikov, me parece un personaje muy real, uno lo siente pero no lo quiere. Uno puede querer a Don Quijote, pero querer a Raskólnikov, no. Es una persona vanidosa y que además comete un crimen por dinero; se nota que Dostoievski se complacía en ambientes y en personajes así. Tolstoi me parece superior.⁵

Aquel conjunto de “gran complacencia en mostrar las bajezas de la gente” y de admiración por las potencialidades que el texto dostoiévskiano ofrecería al diálogo receptivo con el lector, hasta darle la impresión kafkiana de “penetrar en la sombra de una batalla”, no ha quedado sin huellas en la poética borgiana. Dostoievski, que no podía interesar a Borges desde el punto de vista de la composición novelesca, representa, en cambio, uno de los nexos intertextuales más cautivadores con la forma del relato policial experimentada por Borges.

La crítica frecuentemente ha señalado la importancia que la tradición anglo-americana del policial ha significado en las lecturas y en la producción de Borges. Sin embargo, no parece desatendible cómo la influencia del sistema literario-mental de Dostoievski haya dejado algunos rasgos periféricos en la unidad intelectual del escritor argentino.

Borges declara su interés por la novela policial a través de una teología individual, ya que el policial tiene su justificación en cuanto “está salvando el orden en una época de desorden”.⁶ Se trata del mismo procedimiento epistemológico que Dostoievski utiliza en la realización de *Crimen y castigo*. Raskólnikov, de hecho, héroe de una crisis de época, aquella de la contradicción emergida de los valores humanitarios propuestos (o repropuestos) en la segunda mitad del siglo XIX, valores utópicos y excesivamente bondadosos, presume soberbiamente salvar el orden del cosmos (con un acto “ignorante” y utópico a su vez – ya que “cosmos” significa de por sí “armonía”) con un propio acto “desordenado”. Nietzscheano *avant la lettre*, Raskólnikov mata una vieja usurera y su pobre hermana, seres inútiles dentro de una existencia digna de tal nombre, sólo para encontrar una interpretación propia, orgullosa y mefítica del mundo. Así, violando una ley ética, Raskólnikov desea colocarse “más allá del bien y del mal”, creando en fin una ley-prisión subjetiva que, por ser subjetiva, se le vuelve en contra. Naturalmente, las consecuencias psíquicas y narrativas del gesto de Raskólnikov son conocidas y se alejan, ahora, de nuestro propósito.

⁵ Elena Poniatowska, *Todo México*, Tomo I, Editorial Diana, 1ª edición. México, 1990, p. 146. Otros y similares juicios sobre Dostoievski y los escritores rusos se pueden encontrar en Osvaldo Ferrari, *Jorge Luis Borges. Diálogos últimos*, Buenos Aires, Sudamericana, 1987, pp. 45–52.

⁶ Véase J. L. Borges, *Borges oral*, Barcelona, Bruguera, 1983: “El cuento policial”, p. 88.

A partir de la lectura epistemológica de *Crimen y castigo*, reflexión metafísica sobre la posibilidad del mal y la existencia poética del mismo género policial, Borges realiza el intento de modificar una tradición, sirviéndose de las convenciones de este tipo de relato. Esto resulta evidente, por ejemplo, en “La muerte y la brújula” y en los *Seis problemas para don Isidro Parodi*, escrito en colaboración de Adolfo Bioy Casares y, como se sabe, bajo el seudónimo de Honorio Bustos Domecq (1942). En los *Seis problemas* Borges

introduciendo transformaciones y desviaciones del esquema original *actualiza* [cursivas mías] su proyecto de dar forma ficcional a indagaciones y dilemas de tipo filosófico.⁷

Justamente en los *Seis problemas* se encuentra uno de los relatos policiales, según nuestra lectura, más “dostoievskianos”; se trata de “Las noches de Goliadkin”, que presenta algunas referencias intertextuales que lo vinculan con ciertas temáticas características de Dostoievski, re-visitadas y re-vitalizadas gracias a ciertos procedimientos como una severa, racional intervención, o una sonrisa enigmática, casi de esfinge, que finalmente se sobrepone a la hallada y no obvia resolución del problema.

Las modificaciones de las leyes formales del policial están acompañadas en Borges (y en este caso debemos añadir, en Bioy) del procedimiento-atmósfera de la narración paródica. Sobre este tema ya se han interesado varios críticos como G. Scheines y A. Prieto Inzunza.⁸ Ciertamente es que el sistema de citas sin fin, para retomar una definición de Lisa Block de Behar,⁹ de “ecos y retornos”, según la imagen de José Miguel Oviedo,¹⁰ que todo el mundo literario borgiano propone, es por su naturaleza *inevitablemente* paródico, en el sentido en que los formalistas rusos y, en primer lugar, Yuri Tynianov, nos han demostrado.¹¹ De hecho, si la parodia no debe necesariamente recorrer a la comicidad para justificarse y si se trata de un paradigma de renovación del tejido textual, los escritores que se esconden detrás del ficticio Domecq han intentado operar sobre el género policial una lectura paródica de forma moderna, es decir, como una variación creativa, un espécimen de competición literaria, de superación del modelo tradicional y proponiendo, finalmente, una imagen variada, renovada.

⁷ Cristina Parodi, “Borges y la subversión del modelo policial”, en Rafael Olea Franco ed., *Borges: desesperaciones aparentes y consuelos secretos*. México, El Colegio de México, 1999, p. 78.

⁸ Véase Graciela Scheines, “Las parodias de Jorge Luis Borges y Adolfo Bioy Casares”, en *Cuadernos Hispanoamericanos*, n. 505–507, julio–setiembre 1992, pp. 525–533; Angélica Prieto Inzunza, “La muerte y la brújula. Una lectura paródica del relato policial”, en *Texto crítico*, n. 36–37, vol. 13, 1987, pp. 79–91.

⁹ Lisa Block de Behar, *Borges. La pasión de una cita sin fin*, Buenos Aires, Siglo XXI, 1999.

¹⁰ José Miguel Oviedo, *Historia de la Literatura Latinoamericana*, en cuatro volúmenes, Madrid, Alianza, 2001. Vol. IV: De Borges al presente, pp. 15–38.

¹¹ Yuri Tynianov, *Arjaisti i novatori*, (Arcaístas y renovadores) Leningrad, Pribói ed., 1929.

Ya en el mismo título del segundo de los cuentos policiales de Domesq se puede encontrar una mezcla de ironía y sabiduría intelectual inspirada en la obra de Dostoievski: “las noches” recuerdan *Las noches blancas* (1848), mientras que Goliadkin no es sino el nombre del protagonista del relato *El doble* (1845–1846). Sobre la importancia no marginal de la elección onomástica como espía iluminante y favorecedor de una lectura inteligente y fructuosa, ha investigado sabiamente Lisa Block de Behar.¹² Y precisamente, Goliadkin, personaje ambiguo y triste en el “problema” de Borges/Bioy, si no “es” el mismo antihéroe dostoiévskiano que se ha reproducido, vagando en los enlaces de la literatura, por lo menos es una recreación paródica de este “doble”. Sin duda, esta novela ha llamado la atención de Borges, aunque el escritor argentino no parece declararla de manera explícita. El Goliadkin dostoiévskiano se muestra al lector “despertándose de un largo sueño” y el sueño se le presentará, a lo largo del relato, antes como una alternativa a la realidad y después, con siempre mayor insistencia obsesiva, como una equivalencia transformadora de la vida misma, así como lo advierte Calderón. Goliadkin se mueve, en Dostoievski, en medio de espejos, desdoblamiento, especulaciones sobre la realidad del mundo exterior, búsqueda de una lógica entre vida y sueño; él es el héroe del fracaso y de la desesperación, de la ambigüedad y de la inquietud. Una de las primeras reflexiones en voz alta del Goliadkin dostoiévskiano, al aparecer de su doble, es extraordinariamente borgiana y calderoniana al mismo tiempo:

No bien hubo pensado esto el señor Goliadkin cuando, no lejos de sí, divisó a un hombre que venía en dirección contraria a la suya... otro transeúnte rezagado como él. Era aquél, sin duda alguna, un encuentro casual, que no podía tener la menor importancia. Pero el señor Goliadkin sintió, por una razón desconocida, cierta inquietud, y hasta se mareó un poquillo. No era que le tuviese miedo a ningún atracador o asesino... no nada de eso, sino que... “¡Vaya usted a saber quién sea ese individuo! – continuó él para sus adentros –. Quizá tenga aquí algún papel, y hasta él de protagonista, y no me salga ahora al encuentro casualmente, sino con una intención premeditada, a fin de cruzarse en mi camino y arrollarme...”¹³

Además, que Dostoievski esté incluido en el sistema cultural que precede la composición de los *Seis problemas* es confirmado por las palabras introductorias de Gervasio Montenegro, protagonista y víctima de unos de los bizarros relatos policiales, cuando admite:

No ocultaré, por cierto, mi *penchant* por *La víctima de Tadeo Limardo*, pieza de corte eslavo, que une al escalofrío de la trama el estudio sincero de más de una psicología dostoiévskiana, morbosa, todo ello, sin desechar los atractivos de la

¹² Lisa Block de Behar, *Al margen de Borges*, Buenos Aires, Siglo XXI, 1987.

¹³ Fiodor Dostoievski, *El Doble*, en *Obras completas en cuatro tomos*, Tomo I, México, Aguilar, pp. 233–234. Trad. por Rafael Cansinos Assens.

revelación de un mundo *sui generis*, al margen de nuestro barniz europeo y de nuestro refinado egoísmo.¹⁴

Se puede deducir que, aunque el texto de Borges-Bioy contenga una refinada re-creación lingüística, como afirma E. Rodríguez Monegal,¹⁵ o que presente una parodización y carnavalización del género policial, como en la lectura bajtiniana propuesta por A. Julián Pérez,¹⁶ las referencias intertextuales, habitualmente infinitas en los textos borgianos, aquí son señales de un juego paródico del cual no está ausente el complemento filosófico de los dos autores. Más aun, ésta representaría la novedad (la “renovación” paródica en los términos de Tynianov) que los dos autores argentinos aportan a la novela policial.

No es casual que, puesta de lado la declarada antipatía para la novela filosófica de matiz ruso que Bioy Casares desaprobaba, Borges, que no era naturalmente atraído por las largas composiciones y por las novelas, destaque en el pensamiento dostoiévskiano una de las claves de lectura filosófica y artística junto con Schopenhauer, Kafka y Chesterton, para citar sólo algunos dentro de las miríadas de sugerencias europeas de la biblioteca borgiana. De Dostoievski, *El doble* tiene sin duda un lugar de cierta relevancia, ya que es abiertamente citado por uno de los personajes de *El libro de Arena*:

El maestro ruso [Dostoievski] – dictaminó – ha penetrado más que nadie en los laberintos del alma eslava. (...)

Le pregunté qué otros volúmenes del maestro había recorrido. Enumeró dos o tres, entre ellos *El doble*.¹⁷

Dedicado irónicamente “a la memoria del Buen Ladrón”, “Las noches de Goliadkin” es un “antirrobo” (el Goliadkin de Borges-Bioy está persiguiendo el sueño sentimental de poder reencontrar la princesa rusa que siempre adoró) así como es un “antidetecive” el sedentario Parodi. La ironía es una de las notas más cautivantes de este cuento, que quiere revelarse como una respuesta a los *clichés* de la novela policial de pobre o mediocre contenido, en un juego continuo que “acaba por marear”, como sugiere Parodi a Montenegro refiriendo que cuente las cosas con claridad (sin embargo, esta sería “privilegios de los latinos” según el dando pseudo romántico Montenegro).

¹⁴ J. L. Borges – A. Bioy Casares, *Seis problemas para don Isidro Parodi*, Madrid, Alianza ed.: Biblioteca Borges, 1999, p. 12.

¹⁵ Véase Emir Rodríguez Monegal, *Jorge Luis Borges. A Literary Biography*, New York, Dutton, 1978, p. 370: “En *Seis problemas para don Isidro Parodi* hay una importante creación de lenguaje (Borges y Bioy Casares representan paródicamente el lunfardo y el lenguaje afrancesado de los pseudo intelectuales)...”

¹⁶ Véase Alberto Julián Pérez, *Poética de la prosa de Jorge Luis Borges. Hacia una crítica bakhtiniana de la literatura*, Madrid, Gredos, 1986, pp. 259–263.

¹⁷ J. L. Borges, *Obras completas 1975–1985*, Buenos Aires, Emecé., 1989, p. 13.

El cuento se desarrolla en “ese angosto universo que es un tren en marcha”, un tren especial, – “raro” lo define Parodi –, el Panamericano, que como la Transiberiana de Moscú a Vladivostok, “no para en ninguna parte” y “hace el viaje directo desde Bolivia hasta Buenos Aires”. El lugar es un buen ejemplo de espacio cerrado, en que el crimen puede vitalizarse, como el jardín de un cuento de Chesterton o el cuarto de los “Misterios de la Rue Morgue”, comienzo de toda narración policial oficial. Junto con Poe y Chesterton, una constante referencia del mundo detectivesco borgiano (y experimentado también por Bioy Casares con Silvina Ocampo, con *Los que aman, odian*), el tren en marcha ha sido protagonista de una de las novelas más exitosas del género en cuestión. Se trata de *Murder on the Orient Express*, (Asesinato sobre el Expreso del Oriente) de Agatha Christie. Efectivamente, la *baronne* de la novela policial, para utilizar un apelativo que Montenegro adora retomar a propósito de uno de los personajes del cuento, ha publicado su texto más celebre en 1934. No se puede descartar que la referencia a la trama de Christie sea una lectura paródica, aunque no poseemos juicios explícitos sobre ella, mientras que abundan las apreciaciones sobre Ellery Queen, John Dickson Carr, S.S. Van Dine, Dorothy L. Sayers, Nigel Morland, entre los demás, y, naturalmente, el amado G.K. Chesterton.

Los personajes que pueblan este tren entre la Transiberiana y el Expreso de Oriente, representan, ellos también, figuras paródicas cuyo contracanto no siempre es claramente identificable: la gran dama Puffendorf-Duvernois parece salir de una novela rusa del siglo XIX, con su “*faible*, imperdonable” error de “flirtear con el comunismo”, casi una graciosa venganza contra la literatura comprometida ideológicamente; el coronel Harrap, un tejano, del más “anticuado puritanismo”, imagen especular de tantas páginas de literatura norteamericana maniquea; el poeta Bibiloni, parodia de los estereotipos del poeta romántico-sentimental, cuya “primera maestra fue la Naturaleza” y que premiado por un libro con el cursi título de *Catamarqueñas (recuerdos de provincia)*, que recuerda vagamente las malagueñas y los subsuelos, es decir “la provincia que con tanto cariño había cantado”; el padre Brown, obvio homenaje literario al famoso héroe de Chesterton, quizás una pequeña coquetería de los dos autores, visto por Montenegro, observador y focalizador de la trama, “con cierta envidia” y que “repetía no sé qué paradoja, sobre la necesidad de perder el alma para salvarla: necios bizantinismos de teólogos, que han oscurecido la claridad de los Evangelios”; finalmente, “nuestro pobre Goliadkin”, este ruso, judío, doblemente dostoiievskiano y borgiano, “predestinado a las persecuciones”, que suscita la piadosa comprensión psicológica de Montenegro.

Las trampas paródicas de la narración son numerosas y necesitan de un verdadero detective literario para descifrarlas. Justamente, se ha destacado que en las tramas policiales de Borges y Bioy Casares la novedad principal consiste

en la figura de un lector que acepta el texto policial como un desafío intelectual. El lector puede ayudar inconscientemente, o aun substituir, al detective tradicional del cuento.

Los engaños son miles, como en un juego de espejos: por ejemplo, el mismo Montenegro admite en un determinado momento de su largo monólogo sentirse parecido a Sherlock Holmes y haberse escandalizado, él, hombre de mundo, al ver a la baronesa Puffendorf-Duvernois salir del cuarto del “no interesante eclesiástico”, “un cura que saca el nombre de la revistas de Nick Carter” . . . (auténtico *coup de théâtre* porque el lector, como Montenegro narrador, comprende que la dama acababa de confesarse, “despeinada y su ropa era ascética”). Otras veces, Montenegro se comporta, en cambio, como si su diálogo con Parodi fuera mezquinamente terapéutico, como si él mismo, al final, hubiera sido “goliadkinizado”, vuelto un compañero del ruso por un extraño destino similar de vagabundo: así que, tal vez, parece confesar su pecado de una vida errática, disipada en el vicio del juego; tal vez perdido en la búsqueda imaginaria de un amor imposible, vaga por la noche “estruja(n)do el jugoso racimo de la vida”.

Con el Goliadkin noctámbulo, descentrado, nervioso, caballerizo, “amante de la princesa Clavdia Fiodorovna”, “símbolo de esa Rusia amable y fastuosa, pisoteada por los palafreneros y los utopistas”, cínico, apasionado, ladrón por amor, Dostoievski aparece, casi escondido y burlado, citado indirectamente con los relatos “El jugador” y “Las noches blancas”. Al final de un póquer en que el Goliadkin borgiano pierde todo su dinero y guarda con una estratagema el diamante auténtico robado, todos acusan a Montenegro de robo y de haber arrojado fuera del tren a *ce pauvre Goliadkin*. Una de las páginas finales del cuento puede ayudar a resolver críticamente el caso planteado por Montenegro y ya resuelto por este peluquero investigador. Este nuevo Goliadkin, entonces, había sido perseguido por los ladrones, que resultan ser los culpables, todos juntos, como en el *Orient Express* de Agatha Christie.

[. . .] uno se había disfrazado de fraile, otro de militar, otro de provinciano, otra se había pintarrajeado la cara. Entre los pasajeros había un paisano nuestro, medio botarate, un actor. Este mozo, como se había pasado la [. . .]

vida entre disfrazados, no vio nada raro en esa gente [. . .] Sin embargo, era evidente la farsa.¹⁸

Es la vieja historia [. . .] La rezagada inteligencia confirma la intuición genial del artista. Yo siempre desconfié de la señora Puffendorf-Duvernois, de Bibiloni, del padre Brown y, muy especialmente, del coronel Harrap [. . .]¹⁹

La repetición (¿caso involuntaria?) de “disfraz” y la “evidente farsa” nos permiten llegar a la conclusión de que dentro de la citas paródicas dostoiévskia-

¹⁸ J. L. Borges, *Seis problemas . . .*, op.cit., p. 59.

¹⁹ *Ibidem*, p. 61.

nas, sobre todo, y dentro del mensaje cultural-filosófico (“la rezagada inteligencia confirma la intuición genial del artista”), la clave de lectura de “Las noches de Goliadkin” está justamente en el disfraz como procedimiento retórico, difícil, enigmático, en otras palabras, adaptado a la investigación policial y al nuevo lector.

Los elementos paródicos y de pastiche, mezclados con sabiduría por los autores argentinos, resultan todavía insertados en una clásica visión del juego literario, afirmando aquellos procedimientos de *aemulatio* y de *imitatio*, necesarios para exaltar la relación entre la literatura como juego o emisión de mensajes ideológicos y la capacidad que tiene el texto literario de ser vehículo de conocimiento. Así, jugando una vez más con la complicidad del lector en tanto descifrador de enigmas, el cuento policial, tan fragmentado y parcialmente irreconocible por el disfraz, se proyecta en un nuevo contexto moderno que implica, de parte del lector, no sólo la comprensión “intelectual” de los detalles parodiados, sino también una visión “integral” que permite al juego paródico la función “seria” de cuestionarse sobre la realidad. La alternancia entre lo serio y lo paródico propone finalmente una dimensión “unitaria” del texto, que ya los retóricos de la Edad Media, y Geoffroy de Vinsauf en primer lugar,²⁰ declaraban ser la postura interpretativa “espiritual”, “correcta” del acto literario.

La capacidad paródica y epistemológica que Borges y Bioy brinda a sus originales relatos policiales no impide todo el proceso de hibridismo que interactúa en una conciencia subversiva como la de Bustos Domecq. La subversión coincide en ellos con una renovación de las formas literarias, como proponían Tynianov y Sklovski,²¹ y la reformulación del carácter normalmente distante del lector. La lectura auspiciada por los autores argentinos es una “coparticipación”, una operación aristocrática y selectiva que detecta las piezas del mosaico que forman el texto. Citando a Gilles Deleuze, que retomaba el espíritu especulativo de Hume, sobre la diferencia ontológica del juego divino de la repetición y la representación perfectamente mecánica de la realidad, “la repetición [paródica, en nuestro caso] no cambia nada en el objeto que se repite, pero cambia algo en el espíritu que la contempla”.²²

El procedimiento del trabajo textual de Bioy y Borges, aunque mantenga la atmósfera y el gusto policiales, se transforma en un nuevo objeto de estudio, serio, reflexivo, connotativamente filosófico, mientras que su disfraz opera entre lo cómico y lo imprevisible.

²⁰ Véase E. Faral, *Les arts poétiques du XII et XIII siècle*, Paris, Champion, 1962.

²¹ Véase algunos clásicos de la teoría de la parodia como Iuri Tynianov, *Dostoievski e Gogol' (Per una teoria della parodia)* en *Avanguardia e Tradizione*, Bari, Dedalo, 1968; y V. Sklovski, *Il romanzo parodistico. "Tristram Shandy"* en *Teoria della prosa*, Torino, Einaudi, 1976.

²² G. Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, p. 96.

Borges y Bioy se mueven dentro de la destrucción de los clichés del mundo policial y los superan al intentar restituir un orden social momentáneamente suspendido e incierto. Si la parodia es un “terremoto lógico” que pone en discusión la unicidad de un discurso cultural o ideológico, como afirma Lucie Olbrechts-Tyteca en un volumen ya clásico dedicado a las formas de lo cómico y lo paródico,²³ Borges y Bioy ponen en duda la artificiosidad del relato policial, que Stevenson definía “ingenious but lifeless” (ingenioso pero sin vida). Y esta duda resulta extraordinariamente constructora, proficua, feliz. El mundo caótico posee en el relato policial una forma clásica que defiende el orden. No es verdad que existan exclusivamente formas policiales descontadas, superficiales; la verdad – parecen subrayar los dos argentinos – es que el artificio es vencido por dos actividades teóricas: la invención literaria y la participación del lector.

²³ L. Olbrechts-Tyteca, *Le comique du discours*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1974.

TRA LATINO EPIGRAFICO E SARDOROMANZO: SULLA DATAZIONE DI ALCUNI SVILUPPI FONETICI

GIOVANNI LUPINU

Università di Sassari
Facoltà di Lettere e Filosofia
Dipartimento di teorie e ricerche dei sistemi culturali
Piazza Conte di Moriana 8
07100 Sassari
glupinu@uniss.it

The importance of inscriptional material in the study of Vulgar Latin and Romance linguistics is well known. This is true in the case of Sardinia, too: the history and the chronology of some phonetic developments of the Sardinian language (e.g., Lat. *qu*, *gu* > *b(b)*; the prosthesis of *i*- before *s*- + consonant) can be better explained with the help of Latin inscriptional sources discovered in the island.

Nel 1997 vedeva la luce un'importante opera di Giulio Paulis, gli *Studi sul sardo medioevale*,¹ che merita d'essere ricordata in quest'occasione per almeno due motivi: il primo è che si tratta di un'indagine linguistica che, per il tema affrontato e lo spessore scientifico, si colloca con buon titolo nel cuore del filone di ricerca dedicato al sardo antico che principiò nel 1902, con l'uscita di un fondamentale contributo di Meyer-Lübke;² il secondo motivo è che gli studi sul sardo medioevale sono tutt'altro che numerosi, anzi, per dirla con l'autore, essi “rappresentano uno dei settori meno sviluppati della linguistica sarda”, a ciò sommandosi anche la vistosa scarsità d'edizioni critiche realmente affidabili.³ Fra le cause che hanno maggiormente distolto i linguisti dallo studiare i testi sardi medioevali con la necessaria continuità, vi è certamente il fatto che questi ultimi, quasi tutti di contenuto storico-giuridico, offrono delicati problemi d'interpretazione: come sottolinea Paulis, per tentare di risolverli il glottologo deve uscire dalla dimensione puramente linguistica e acquisire tutta una serie di conoscenze e di competenze nell'ambito della storia del diritto, delle istituzioni economiche e sociali, nonché della storia a tutto campo. Non

¹ G. Paulis, *Studi sul sardo medioevale*, Nuoro 1997.

² W. Meyer-Lübke, *Zur Kenntniss des Altlogudoresischen*, in “Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien” (philosophisch-historische Classe) 145, 5 (1902).

³ G. Paulis, *Studi sul sardo medioevale*, cit., p. 9.

è senza significato la circostanza che lo stesso Max Leopold Wagner, il padre della linguistica sarda, abbia rivolto al sardo antico un interesse tutto sommato marginale all'interno della sua vastissima produzione scientifica dedicata alla varietà romanza isolana. Essenzialmente, infatti, lo studioso tedesco utilizzava i documenti delle origini per scopi limitati: esaminare l'evoluzione della flessione nominale e verbale del sardo e, soprattutto, rilevare la presenza, l'assenza o il grado d'avanzamento nella trafila di un certo fenomeno fonetico. Restò sempre fuori dei suoi interessi uno studio approfondito e sistematico di questi testi, soprattutto dal punto di vista lessicale: la riprova sta nel fatto, rilevato ultimamente da Paulis,⁴ che utilizzando il *Dizionario Etimologico Sardo* di Wagner è impossibile capire a fondo un documento sardo medioevale, per semplice che sia.

È forse nel campo della fonetica storica – come in parte anticipato – che Wagner rivolse più frequentemente e con maggiore costrutto la propria attenzione ai primi monumenti del sardoromanzo. Se si sfoglia la *Historische Lautlebre des Sardischen*,⁵ in effetti, è facile osservare che lo spoglio dei documenti delle origini servì allo studioso tedesco per fissare una prima fondamentale distinzione, all'interno della diacronia latino-sardoromanza, fra gli sviluppi fonetici recenti e quelli più antichi, questi ultimi attestati già a un qualche stadio nei testi medioevali. Più in particolare, poi, sulla base dell'analisi di tali testi, Wagner elaborò uno schema interpretativo generale relativo all'evoluzione del sistema fonetico del sardo: originariamente unitario nel proprio sviluppo, esso avrebbe cominciato a manifestare differenziazioni al suo interno soltanto dopo il Mille, all'epoca dunque dei primi documenti in volgare, a causa dell'influsso linguistico del toscano, intenso soprattutto nel meridione dell'isola, in séguito al quale il dialetto campidanese, più aperto alle innovazioni per ragioni storico-geografiche, si sarebbe separato decisamente da quello logudorese, maggiormente conservativo.⁶ Nel 1984 Giulio Paulis, nell'*Introduzione* all'edizione italiana della *Historische Lautlebre des Sardischen*, riconosceva sì la validità generale di questo schema interpretativo, ma al tempo stesso rilevava, giustamente, che esso deve essere applicato con una certa elasticità, poiché in alcuni casi è del tutto evidente che odierne differenziazioni dialettali all'interno del sardo risalgono già al periodo della romanizzazione.⁷ In tal senso, l'esempio forse più significativo, individuato dallo stesso Wagner, è costituito dalla diffusione del betacismo che, presente in tutto il dominio sardo, è assente soltanto nella parlata di un paesino della Sardegna centrale, Bitti (che Wagner definiva,

⁴ *Ibid.*

⁵ M. L. Wagner, *Historische Lautlebre des Sardischen*, Halle 1941. L'opera è disponibile nell'edizione italiana curata da G. Paulis, autore di un'ampia *Introduzione*, di un'*Appendice* e di otto carte linguistiche: M. L. Wagner, *Fonetica storica del sardo*, Cagliari 1984.

⁶ Cfr. soprattutto M. L. Wagner, *Fonetica storica del sardo*, cit., §§ 486 ss.

⁷ G. Paulis, *Introduzione* a M. L. Wagner, *Fonetica storica del sardo*, cit., pp. XXXIV ss.

in modo efficace, “il palladio dell’arcaicità”),⁸ ove si dice, per fare un solo esempio, *vinti* ‘venti’ < VI(GI)NTI, mentre in tutto il resto dell’isola si dice *bin-ti*.⁹ Bitti, evidentemente, conserva la traccia di uno strato di latinità che non conosceva ancora la fusione di B- e V- in posizione iniziale.¹⁰

In ogni caso, l’edificio della fonetica storica del sardo costruito da Wagner può essere considerato ancora oggi, nel suo complesso, ben solido, sebbene restino da chiarire meglio la genesi e la cronologia di alcuni svolgimenti, per gettare luce sulle quali si è cercato talora, specialmente in tempi recenti, di mettere a frutto in modo preferenziale procedimenti di carattere ricostruttivo. A nostro avviso, senza volere in alcun modo sminuire l’importanza di siffatte operazioni nella ricerca linguistica e riaccendere così vecchie discussioni, è possibile tuttavia mostrare che in questioni di questo tipo occorra preliminarmente tenere nel dovuto conto la testimonianza offerta dalle risorse testuali disponibili, pensando in modo particolare – anche alla luce di personali esperienze di ricerca – a quella fornita dalle epigrafi latine rinvenute in Sardegna, testimonianza che Wagner giudicò, forse un po’ frettolosamente, poco importante.¹¹ La scarsa profondità del giudizio espresso a questo riguardo dall’illustre studioso tedesco, peraltro, è stata resa palese nel 1985 da József Herman in un magistrale contributo dedicato al vocalismo delle epigrafi sarde in lingua latina.¹²

Per il nostro assunto sarà ora utile portare l’attenzione sopra due sviluppi fonetici: nell’ordine, la continuazione delle labiovelari latine e la comparsa di *i-* prostetica davanti a *s-* impuro nel sardoromanzo, fenomeni che, con la loro distribuzione, contribuiscono bene a distinguere in modo relativamente netto l’area dialettale logudorese, a nord dell’isola, da quella campidanese, a sud. Iniziando dal primo svolgimento, mette conto d’esaminare preliminarmente la situazione odierna. In logudorese – com’è noto – le labiovelari latine (sia la sorda che la sonora) hanno per esito regolare un’occlusiva labiale sonora, semplice o geminata in posizione intervocalica: ad es., da QUATT(U)OR si ha

⁸ M. L. Wagner, *La lingua sarda. Storia, spirito e forma*, a cura di G. Paulis, Nuoro 1997, p. 120.

⁹ Cfr. M. L. Wagner, *Dizionario Etimologico Sardo* (= DES), Heidelberg 1960–64, vol. II, p. 578, s.v. *vinti*.

¹⁰ Cfr. M. L. Wagner, *Fonetica storica del sardo*, cit., §§ 151 e 159.

¹¹ M. L. Wagner, *La lingua sarda*, cit., p. 75. Cfr. anche G. Lupinu, *Latino epigrafico della Sardegna. Aspetti fonetici*, Nuoro 2000, pp. 9 ss.

¹² J. Herman, *Témoignage des inscriptions latines et préhistoire des langues romanes: le cas de la Sardaigne*, in *Mélanges Skok*, Zagreb 1985, pp. 207–216 = *Du latin aux langues romanes. Études de linguistique historique*, Tübingen 1990, pp. 183–194. Una certa attenzione alla Sardegna è rivolta dallo Herman anche nel recente studio *Differenze territoriali nel latino parlato dell’Italia tardo-imperiale. un contributo preliminare*, in *La preistoria dell’italiano*. Atti della Tavola Rotonda di Linguistica Storica (Venezia 1998), Tübingen 2000, pp. 123–135. Si vedano pure i seguenti nostri lavori: *Contributo allo studio della fonologia delle iscrizioni latine della Sardegna paleocristiana*, in *La Sardegna paleocristiana tra Eusebio e Gregorio Magno*. Atti del Convegno Nazionale di studi (Cagliari 1996), Cagliari 1999, pp. 227–261, e *Latino epigrafico della Sardegna*, cit.

báttoro, da AQUA(M) *ábba*, da LINGUA(M) *límba*.¹³ Il campidanese moderno offre invece esiti differenti, in apparenza più vicini alla situazione latina originaria: rispettivamente, *kwátturu* (o *kwátturu*), *ákwa*, *língwa*.¹⁴ La divergenza appena illustrata è presente sin dai più antichi documenti in volgare, poiché quelli provenienti dal settentrione dell'isola, l'area del logudorese, mostrano già l'esito labiale (il tipo *ábba*), mentre quelli provenienti dal meridione, la regione del campidanese, palesano gli esiti attuali (il tipo *ákwa*).

Contro l'apparenza, anche in quest'occasione, allo stesso modo che in numerose altre, il logudorese si dimostra più conservativo del campidanese, com'è provato dal fatto che alcuni termini del linguaggio rustico esibiscono anche nel campidanese moderno esito labiale: per es., da SILIQUA(M) si ha camp. *silíbbá*, *silímba* 'carruba', proprio come in logudorese si ha *tilíbbá*, *tilímba* 'baccello delle fave';¹⁵ da COACTILE(M) – da cui, con sviluppo di una labiovelare secondaria, QUACTILE(M) – si ha in campidanese *báttili* 'panno che si mette sotto la sella', con lo stesso esito del log. *báttile*.¹⁶ La testimonianza delle voci campidanesi moderne con sviluppo labiale sonoro della labiovelare latina è chiara e rivela che un tempo anche nel sud dell'isola si avevano i medesimi esiti conservati nel logudorese. Realizzazioni del tipo *ákwa*, *língwa* etc. si diffusero nel meridione dopo il Mille, per imitazione del toscano; le voci del lessico rustico prive di corrispondenze in italiano conservarono tuttavia la vecchia pronuncia, con l'occlusiva labiale sonora.

Ricordato dunque che in tutto il sardo, in origine, le labiovelari avevano un comune esito occlusivo labiale sonoro, rimane aperto un problema di natura cronologica: quando si affermò questo trattamento in Sardegna? Wagner su questo punto disse poco, perché gli elementi di giudizio in suo possesso erano effettivamente scarsi: si limitò a escludere la possibilità dell'influsso di un sostrato oscumbro e a classificare la parziale analogia col rumeno come un caso di poligenesi.¹⁷

In realtà, per risolvere il problema ora enucleato disponiamo di un'importante testimonianza rinvenuta in Sardegna, che consente di retrodatare il passaggio della labiovelare sorda a labiale sonora e di considerarlo già avvenuto, o in ogni caso operante, alla metà del IV sec. d.C. Infatti, come ha segnalato per primo Giulio Paulis,¹⁸ in un'epigrafe latina che si data fra il 352 e il 361

¹³ Cfr., rispettivamente, *DES* I, p. 188, s.v. *battor*; *DES* I, p. 35, s.v. *ábba*; *DES* II, p. 28, s.v. *límba*.

¹⁴ *Ibid.* Cfr. anche M. L. Wagner, *Fonetica storica del sardo*, cit., §§ 214 ss.

¹⁵ Cfr. *DES* II, p. 417, s.v. *silíbbá*.

¹⁶ Cfr. *DES* I, p. 187, s.v. *báttile*. Si veda anche M. L. Wagner, *Fonetica storica del sardo*, cit., § 218.

¹⁷ *Ibid.*, § 496.

¹⁸ G. Paulis, *Sopravvivenze della lingua punica in Sardegna*, in *L'Africa romana*. Atti del VII Congresso di Studio (Sassari 1989), Sassari 1990, pp. 599–639, alle pp. 629–634. Si veda anche il nostro *Latino epigrafico della Sardegna*, cit., § 17, pp. 68–69.

d.C. ricorre il toponimo *Bitia* notato QVIZA.¹⁹ Si tratta, evidentemente, di una scrittura ipercorretta che dimostra che la labiovelare sorda aveva dato esito labiale sonoro già alla metà del IV sec. d.C.: questo passaggio *qu* > *b* doveva essere sentito come popolare e quindi evitato negli usi più colti, perciò nel nome *Bitia* si restituì per ipercorrettismo una *qu*- al posto della *b*- iniziale, erroneamente creduta l'esito popolare di una labiovelare sorda originaria.

Vi è almeno un altro caso in cui la testimonianza del 'latino epigrafico' è molto importante per comprendere le vicende di uno sviluppo fonetico affermatosi nel sardo, vale a dire la prostesi di *i*- davanti a *s*- impuro, svolgimento che in ambito romanzo trova continuazione – com'è noto – anche nell'italiano letterario e nelle lingue della Galloromania e dell'Iberoromania.²⁰ Prendendo anche in quest'occasione le mosse dalla moderna situazione dialettale, occorrerà ricordare che l'isoglossa relativa alla presenza di *i*- prostetica davanti a *s*- impuro divide l'area linguistica sarda in due metà pressoché uguali: a nord si ha la varietà logudorese, che presenta il fenomeno qui in esame, a sud il dialetto campidanese, che ne è privo.²¹ Ad es., dal lat. SCALA(M) si ha in logudorese *iskála* ma in campidanese *skála*;²² da STARE si ha log. *istáre* ma camp. *stái*.²³ Esaminando tuttavia i documenti del sardo medioevale, il quadro muta, poiché *i*- prostetica compare tanto nei testi d'area logudorese, quanto in quelli d'area campidanese, seppure in questi ultimi con alcune eccezioni.²⁴ In campidanese, dobbiamo perciò concludere, lo sviluppo qui in esame era un tempo diffuso e si dovette perdere, verosimilmente, sotto l'azione concomitante dell'influsso dell'italiano e di processi d'errata divisione sintattica. Relativamente a questi ultimi, in particolare, si consideri che in campidanese l'articolo determinativo plurale è *is* per entrambi i generi (in logudorese, invece, *sos* per il masch. e *sas* per il femm.)²⁵ e che esso prende spesso la vocale paragogica davanti a parole che cominciano per consonante: per es., *is* + *kòkkas* 'le oche' → *is kòkkas* o *isi kòkkas*, analizzato talora dai parlanti anche come *is ikòkkas*. Un sintagma come **is ispòrtas* 'le sporte' poté perciò essere scomposto, verosimilmente, come *isi spòrtas*, con la *i*- iniziale che fu separata dal nome perché interpretata erroneamente come la vocale paragogica dell'articolo.²⁶

¹⁹ L'iscrizione è pubblicata in *Ephemeris Epigraphica* VIII, n. 741.

²⁰ Cfr., ad es., H. Lausberg, *Linguistica romanza*, I: *fonetica*, Milano 1976², § 353.

²¹ Si veda a questo proposito la carta linguistica n. 2 approntata da G. Paulis in M. L. Wagner, *Fonetica storica del sardo*, cit. (senza pagina, ma in coda al volume); cfr. anche M. Viridis, *Aree linguistiche*, in G. Holtus – M. Metzeltin – Ch. Schmitt (a cura di), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, IV, Tübingen 1988, pp. 897–913, soprattutto a p. 908.

²² Cfr. *DES* I, p. 649, s.v. *iskála*.

²³ Cfr. *DES* I, p. 686, s.v. *istare*, e M. L. Wagner, *Fonetica storica del sardo*, cit., §§ 79–80.

²⁴ *Ibid.*, § 79.

²⁵ Cfr. M. L. Wagner, *Flessione nominale e verbale del sardo antico e moderno*, in "L'Italia dialettale" 14 (1938), pp. 93–170 e 15 (1939), pp. 1–29, specialmente al § 37.

²⁶ Seguiamo G. Paulis, *Introduzione* a M. L. Wagner, *Fonetica storica del sardo*, cit., pp. XXVII–XXIX.

Anche in questo caso, tuttavia, resta aperto un problema: quando e come prese piede in Sardegna questo particolare tipo di prostesi? A Wagner parve sufficiente, seguendo le osservazioni di Meyer-Lübke e di Prinz, notare che lo svolgimento era presente già nel latino d'epoca tardo-imperiale:²⁷ il latino volgare portato in Sardegna, di conseguenza, doveva conoscere il fenomeno che stiamo esaminando.

L'analisi delle iscrizioni latine della Sardegna offre ancora una volta qualche interessante elemento di giudizio in più.²⁸ Prima d'analizzare i dati epigrafici locali, tuttavia, è bene ricordare che la notazione grafica dello sviluppo di *i*-prostetica davanti a *s*-impuro compare nelle iscrizioni delle varie regioni dell'impero romano a partire dal II sec. d.C., con esempi numerosi a Roma e nell'Africa nordoccidentale, più sporadici altrove.²⁹

Un'altra circostanza d'ordine generale sulla quale occorre porre l'accento è che nelle iscrizioni delle varie località gli esempi di prostesi non sono mai numerosi, specie se confrontati con altre tipologie di grafie aberranti, quali, ad es., i casi di confusione fra B e V, fra E ed I etc. La ragione di questo fatto va ricercata nella composizione stessa del lessico epigrafico, ove i termini iniziati con *s*- + cons. sono abbastanza rari (perlopiù si tratta di nomi personali) e i casi in cui la prostesi è teoricamente possibile sono perciò limitati: per la Sardegna, ad esempio, ne abbiamo contato una novantina al termine dello spoglio pressoché completo di tutte le iscrizioni sinora pubblicate.

Arrivando finalmente alla testimonianza delle epigrafi sarde, si riscontra che i casi in cui il fenomeno è attestato sono cinque in tutto, quattro abbastanza sicuri e uno incerto:³⁰

²⁷ M. L. Wagner, *Fonetica storica del sardo*, cit., § 79 e nota 75.

²⁸ Si veda G. Lupinu, *Latino epigrafico della Sardegna*, cit., § 8, pp. 43–46.

²⁹ Si vedano M. Leumann, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München 1977, § 116; V. Väätänen, *Introduzione al latino volgare*, Bologna 1982³, § 82; O. Prinz, *Zur Entstehung der Prothese vor s-impurum im Lateinischen*, in "Glotta" 26 (1938), pp. 97–115; J. Pirson, *La langue des inscriptions latines de la Gaule*, Bruxelles 1901, pp. 59–60; A. Carnoy, *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions*, Bruxelles 1906², pp. 110–113; A. Acquati, *Il vocalismo latino-volgare nelle iscrizioni africane*, in "Acme" 24 (1971), pp. 155–184, specialmente alle pp. 182–184 (numerosi gli esempi segnalati); A. Zamboni, *Contributo allo studio del latino epigrafico della X Regio Augustea (Venetia et Histria)*. *Introduzione. Fonetica (vocalismo)*, in "Atti dell'Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti" (classe di scienze morali, lettere ed arti) 124 (1965–66), pp. 463–517, soprattutto a p. 512; H. Mihăescu, *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, București – Paris 1978, § 148; P. A. Gaeng, *An Inquiry into Local Variations in Vulgar Latin as Reflected in the Vocalism of Christian Inscriptions*, Chapel Hill 1968, pp. 263–266 (esempi soprattutto da Roma); S. W. Omeltchenko, *A Quantitative and Comparative Study of the Vocalism of the Latin Inscriptions of North Africa, Britain, Dalmatia, and the Balkans*, Chapel Hill 1977, pp. 418–427 (numerosi casi in Africa).

³⁰ Sono impiegate le seguenti abbreviazioni: CIL = *Corpus Inscriptionum Latinarum*, vol. X; ILSa = G. Sotgiu, *Iscrizioni latine della Sardegna*, I, Padova 1961; ANRW = G. Sotgiu, *L'epigrafia latina in Sardegna dopo il C.I.L. X e l'E.E. VIII*, in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 11/1, Berlin – New York 1988, pp. 552–739; CMPA = L. Pani Ermini – M. Marinone, *Museo Archeologico Nazionale di Cagliari. Catalogo dei materiali paleocristiani e altomedioevali*, Roma 1981; ICS = A. M. Corda, *Le iscrizioni cristiane della Sardegna anteriori al VII secolo*, Città del Vaticano 1999.

CIL 7551 = CMPA 40 = ICS NOR003 (V d.C.; Pula) INOCENTI ISPIRITO
 ILSa 368 = CMPA 22 = ICS IGN004 (V d.C.; Cagliari?) B(onaē) M(emoriae) ISPORTEL[/]A
 ANRW B37 = ICS CAR045 (V d.C.; Cagliari) BON(aē) M(emoriae) ISTEFANVS³¹

ANRW B61 = ICS CRN003 (VI d.C.; Cornus) ABVS ISCRIBONISSA
 CMPA 8 = ANRW add. A75 = ICS CAR016 (V d.C.; Cagliari) ...]IMIVS ISTE[*pbanus*

Il primo fatto che merita d'essere segnalato è che la presenza di *i*- prostetica, in questi esempi, non appare in relazione prevedibile con la circostanza che la parola precedente termini in consonante oppure in vocale, ciò che del resto si riscontra sovente anche altrove, operando su basi documentarie più consistenti;³² in altri termini, non si notano condizionamenti legati alla fonetica sintattica, da alcuni studiosi indicata come il fattore strutturale decisivo per spiegare il fenomeno ora in esame.³³

Un secondo fatto, di natura geografica, che deve poi essere posto in risalto è che la prostesi di *i*- davanti a *s*- impuro compare in Sardegna esclusivamente in epigrafi cristiane, databili ai secc. V–VI d.C. e provenienti quasi tutte dal sud (la più settentrionale proviene da Cornus, vicino all'odierna Oristano). La provenienza geografica delle iscrizioni sarde, dunque, pone in evidenza una concentrazione del fenomeno indagato nel meridione dell'isola, con esclusione della zona settentrionale; la loro datazione, inoltre, permette di cogliere un apparente ritardo delle attestazioni censite in Sardegna rispetto a quelle di

³¹ Diversa lettura è offerta da L. Pani Ermini, *Iscrizioni cristiane inedite di S. Saturno a Cagliari. Contributo allo studio del «defensor Ecclesiae» nell'antichità cristiana*, in "Rivista di storia della Chiesa in Italia" 23 (1969), pp. 1–20, a p. 19: la studiosa indica infatti il personale nella forma STEFANVS. L'esame autoptico, tuttavia, assicura la lettura ISTEFANVS, proposta da G. Sotgiu già nell'articolo *Nuove iscrizioni inedite sarde*, in "Annali delle Facoltà di Lettere, Filosofia e Magistero dell'Università di Cagliari" 32 (1969), pp. 5–72, a p. 66, e più recentemente confermata da A. M. Corda, *Le iscrizioni cristiane della Sardegna*, cit., p. 83, CAR045, con fotografia.

³² Si vedano, ad es., le osservazioni di S. W. Omeltchenko, *A Quantitative and Comparative Study*, cit., p. 423, a proposito dei numerosi casi di prostesi censiti per l'Africa.

³³ Questa spiegazione è accolta, seppure in termini generici, anche da V. Väänänen, *Introduzione al latino volgare*, cit., § 82, e, in tempi recenti, da A. Zamboni, *Alle origini dell'italiano. Dinamiche e tipologie della transizione dal latino*, Roma 2000, pp. 140–141, e solitamente preferita da coloro che considerano il tipo di prostesi qui in esame uno sviluppo spontaneo (cfr. B. Löfstedt, *Studien über die Sprache der langobardischen Gesetze*, Stockholm–Göteborg–Uppsala 1961, p. 108), anche se c'è chi considera l'ipotesi di un condizionamento determinato dalla fonetica sintattica (secondo un modello che si suppone conservato nell'italiano letterario: *la strada* ~ *in istrada*) non inconciliabile con quella di un unico centro d'irradiazione del fenomeno (M. Durante, *Dal latino all'italiano moderno*, Bologna 1981, p. 38). Va in ogni caso rilevato che è impossibile dimostrare, sulla base della documentazione latina in nostro possesso, che la vocale prostetica davanti a *s*- impuro si sia sviluppata in dipendenza di particolari condizioni di fonetica sintattica (cfr. S. Kiss, *Les transformations de la structure syllabique en latin tardif*, Debrecen 1972, pp. 91–92), sicché è ugualmente legittimo pensare che essa, sorta inizialmente presso talune popolazioni dell'impero romano in ragione di particolari condizioni di sostrato (così anche H. Lausberg, *Linguistica romanza*, I: *fonetica*, cit., § 104), sia stata soltanto in séguito vincolata a norme fonosintattiche.

altre regioni, in primo luogo l’Africa nordoccidentale, Roma, la Spagna e la Gallia Cisalpina, ove si registrano – come si è già rilevato – casi databili già al II–III sec. d.C. Ipoteticamente, l’assenza del fenomeno nelle iscrizioni sarde anteriori al V sec. d.C. potrebbe essere attribuita alla casualità dei ritrovamenti epigrafici o a un livello di correttezza grafica così elevato, in epoca precedente, da non far filtrare mutamenti fonetici in atto. Questa cautela, però, può essere in qualche modo superata con la considerazione che in Sardegna le epigrafi pagane mostrano in diversi casi tracce di fenomeni fonetici documentati più tardi anche in quelle cristiane e alla base di sviluppi del sardoromanzo: non si comprende, allora, come la correttezza grafica possa avere selezionato alcuni fatti a preferenza di altri.³⁴ In aggiunta, esistono alcuni altri elementi di giudizio che si uniscono a queste prime indicazioni di natura geografica e cronologica e rafforzano il ragionamento nella medesima direzione.

Le epigrafi sarde in cui compaiono i casi di prostesi presentano, in modo costante, elementi che suggeriscono un collegamento a un preciso ambito culturale. In una di esse (ANRW B61 = ICS CRN003) è nominato un personaggio, ABVS ISCRIBONISSA, che è stato definito “oriundo dell’Africa”, anche in base a ragioni onomastiche; la sua presenza si pone in relazione con una ‘fase africana’ della storia della città di Cornus, ove, all’inizio del VI sec. d.C., giunse il clero esiliato dai Vandali, evento del quale la documentazione archeologica offre testimonianza esplicita.³⁵ Un’altra iscrizione (ILSa 368 = CMPA 22 = ICS IGN004), rinvenuta forse a Cagliari,³⁶ ricorda un individuo chiamato ISPORTELLA, personale per il quale è stato trovato confronto soltanto in un’iscrizione della regione di Kélibia, in Tunisia.³⁷ Una terza epigrafe (ANRW B37 = ICS CAR045), proveniente da una sepoltura dell’area fune-

³⁴ Cfr. J. Herman, *Témoignage des inscriptions latines*, cit., e G. Lupinu, *Latino epigrafico della Sardegna*, cit.

³⁵ Cfr. P. Testini, *Il complesso paleocristiano di Cornus. Considerazioni e prospettive*, in *L’archeologia romana e altomedievale nell’Oristanese*. Atti del Convegno di Cuglieri (Cuglieri 1984), Taranto 1986 (= *Mediterraneo tardoantico e medievale*, 3), pp. 75–81, specie p. 79, donde è tratta la citazione nel testo. Si veda anche L. Pani Ermini, *Recenti contributi dell’archeologia per la Sardegna paleocristiana e altomedievale*, in “Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia” 53–54 (1980–81/1981–82), pp. 221–245, a p. 242, nota 41; Ead., *La Sardegna nel periodo vandalico*, in M. Guidetti (a cura di), *Storia dei Sardi e della Sardegna*, I: *Dalle origini alla fine dell’età bizantina*, Milano 1988, pp. 297–327, alle pp. 316–317. Relativamente all’antroponimo *Iscribonissa*, si tratta della variante con prostesi di uno *Scribonissa* non attestato (cfr. H. Solin – O. Salomies, *Repertorium nominum gentilium et cognominum Latinorum*, Hildesheim–Zürich–New York 1988, p. 399), in probabile relazione con la serie di *Scribonius* etc.

³⁶ Almeno, così parrebbe d’intendere da L. Pani Ermini, *La Sardegna e l’Africa nel periodo vandalico*, cit., p. 113; l’iscrizione è tuttavia inclusa da G. Sotgiu, *Iscrizioni latine della Sardegna*, I, cit., p. 237, n. 368, nel gruppo comprendente quelle di provenienza ignota, e così pure, più recentemente, da A. M. Corda, *Le iscrizioni cristiane della Sardegna*, cit., p. 223, IGN004.

³⁷ Cfr. L. Pani Ermini – M. Marinone, *Museo Archeologico Nazionale di Cagliari*, cit., p. 18, n. 22 (*Isportella* è qui correttamente interpretato come un diminutivo di *Sporta*).

raria di S. Saturno a Cagliari e dedicata all'arcipresbitero ISTE FANVS, è da porre probabilmente in relazione con l'arrivo in questa zona di San Fulgenzio e degli altri esuli africani, all'inizio del VI sec. d.C., dunque in età vandolica.³⁸ In una quarta iscrizione (CIL 7551 = CMPA 40 = ICS NOR003), in cui ricorre la forma ISPIRITO, è stato segnalato un importante riscontro con l'onomastica epigrafica e martiriale dell'Africa nell'uso del nome *Rogatus* per un *lector* della chiesa di Nora.³⁹ Una quinta iscrizione (CMPA 8 = ANRW add. A75 = ICS CAR016), infine, è molto danneggiata e conviene pertanto non tenere conto di essa, nonostante sia stata avanzata una proposta d'integrazione plausibile (ad ogni modo, si tenga presente che, anche in quest'ultimo caso, il titolo è cristiano e proviene da Cagliari).⁴⁰

Come si vede, tutte le epigrafi in cui ricorre il fenomeno della prostesi di *i-* davanti a *s-* impuro hanno in comune una datazione al V–VI sec. d.C. ed elementi che le collegano ad ambienti di cultura africana: in certi casi si può persino cogliere, grazie alla documentazione archeologica, un legame alle comunità dei cristiani esiliati in Sardegna in età vandolica (456–534 d.C.).

È noto che, in tempi più o meno recenti, alcuni studiosi – ci piace ricordare, in modo speciale, Marcello Durante – hanno indicato la latinità africana quale centro d'irradiazione del fenomeno della prostesi di *i-* davanti a *s-* impuro.⁴¹ In questo contesto non è possibile riesaminare una questione così complessa nella sua interezza, ma, sulla base dei dati mostrati, sembra tuttavia ragionevole ipotizzare la dipendenza della Sardegna dall'Africa in relazione allo sviluppo fonetico in esame: possiamo anzi supporre che tale sviluppo sia comparso nell'isola inizialmente nella pronuncia del latino propria d'individui, socialmente prestigiosi, provenienti dall'Africa nordoccidentale. In questa direzione, come già si è sottolineato, conduce in primo luogo il fatto che gli esempi epigrafici provengono quasi tutti dal sud dell'isola, ed è noto che le pianure dei Campidani costituiscono l'approdo naturale per le innovazioni provenienti dall'Africa, una sorta di corridoio verso il nord;⁴² in secondo

³⁸ Cfr. L. Pani Ermini, *Iscrizioni cristiane inedite di S. Saturno a Cagliari*, cit., pp. 19–20; Ead., *La Sardegna nel periodo vandalico*, cit., pp. 313–314.

³⁹ Cfr. L. Pani Ermini – M. Marinone, *Museo Archeologico Nazionale di Cagliari*, cit., pp. 30–31, n. 40, e L. Pani Ermini, *La Sardegna e l'Africa nel periodo vandalico*, cit., p. 109.

⁴⁰ G. Sotgiu, *L'epigrafia latina in Sardegna*, cit., add. A75.

⁴¹ M. Durante, *Dal latino all'italiano moderno*, cit., p. 38. L'idea non è comunque nuova: si veda, ad es., la rassegna delle varie posizioni fatta da B. Löfstedt, *Studien über die Sprache der langobardischen Gesetze*, cit., pp. 107 ss. Più recentemente segnaliamo l'opinione di A. Acquati, *Il vocalismo latino-volgare nelle iscrizioni africane*, cit., p. 184, e quella di G. B. Pellegrini, *Rapporti storici e linguistici tra le sponde occidentali del Mediterraneo*, in Atti del XIV Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza (Napoli 1974), I, Napoli–Amsterdam 1978, pp. 365–387, a p. 377.

⁴² Cfr. G. Paulis, *Introduzione a M. L. Wagner, Fonetica storica del sardo*, cit., p. L: "In conclusione, si può affermare che probabilmente la latinità sarda era già attraversata da qualche

luogo, porta alla medesima conclusione il fatto che lo svolgimento della *i*-prostetica sia documentato in Sardegna con un certo ritardo rispetto ad altre regioni, il che rafforza in qualche misura l'ipotesi di un'origine straniera e non autonoma di questo sviluppo; in terzo luogo, conduce sulla stessa linea di ragionamento il fatto che le iscrizioni in cui il fenomeno compare contengono elementi che permettono, in misura più o meno marcata, una contestualizzazione africana. Tutto ciò, a nostro avviso, riduce il rischio presente nell'analisi linguistica di un *corpus* epigrafico numericamente esiguo, quale è quello dell'isola, e permette d'ipotizzare che il fenomeno della prostesi di *i*- davanti a *s*- impuro sia giunto in Sardegna dall'Africa: verosimilmente, si diffuse e si consolidò in età vandalica, quando, fra l'altro, delle persecuzioni religiose causarono spostamenti di popolazione (e fra questa anche numerosi vescovi) in direzione dell'isola.⁴³

A questo punto è possibile trarre, brevemente, alcune conclusioni. Come si segnalava già in precedenza, negli ultimi tempi è emersa in diverse occasioni l'esigenza d'indagare più a fondo i processi di strutturazione del sistema fonetico del sardoromanzo, specialmente nel periodo precedente alla comparsa dei più antichi documenti in volgare: è un'esigenza facilmente condivisibile, per soddisfare la quale, tuttavia, si è avuta e si ha talora la tentazione di ricorrere soprattutto a procedimenti di carattere ricostruttivo, nella convinzione che la documentazione testuale in nostro possesso (le epigrafi latine, in primo luogo) sia priva d'ogni valore.⁴⁴ In realtà, ci pare che gli esempi discussi mostrino egregiamente che è sì necessario indagare meglio lo sviluppo diacronico del sistema fonetico sardo anteriormente all'XI sec., ma per farlo è auspicabile costruire, tutte le volte che ciò sia possibile, una solida diacronia testuale che sfrutti in modo adeguato le risorse documentarie disponibili.⁴⁵

differenziazione linguistica incipiente e che la parte meridionale dell'Isola poté recepire una serie di innovazioni tarde provenienti molto verosimilmente dall'Africa, secondo uno schema culturale che si ripete d'altronde anche in altri campi, ad esempio nei prodotti dell'arte musiva, che nella Sardegna meridionale guardano soprattutto all'Africa, mentre in quella settentrionale, a Portotorres, seguono preferibilmente modelli di Roma o del continente italiano".

⁴³ Cfr. E. Besta, *La Sardegna medioevale, I: Le vicende politiche dal 450 al 1326*, Palermo 1908–1909, pp. 1–12.

⁴⁴ Cfr., ad es., E. Blasco Ferrer, *Il latino e la romanizzazione della Sardegna. Vecchie e nuove ipotesi*, in "Archivio Glottologico Italiano" 74 (1989), pp. 5–89, e le riserve che abbiamo formulato nell'*Introduzione* al nostro *Latino epigrafico della Sardegna*, cit., pp. 9–13.

⁴⁵ Cfr. J. Herman, *El latín vulgar*, Barcelona 1997, p. 36.

ALGUNOS ARAGONESISMOS FONÉTICOS Y MORFOLÓGICOS EN EL *LIBRO DE MARCO POLO* DE JUAN FERNÁNDEZ DE HEREDIA

NÓRA RÓZSAVÁRI

Spanyol Tanszék
Bölcsészettudományi Kar
Pázmány Péter Katolikus Egyetem
Egyetem utca 1.
H–2087 Piliscsaba
nrozsav@btk.ppke.hu

When *Libro de Marco Polo* by Juan Fernández de Heredia was published in the 14th century, it was the most important corpus of Aragonese literature. The author of this paper determines the linguistic influences of the original dialect of Aragón tracable in the book.

El *Libro de Marco Polo* traducido por el Gran Maestre Juan Fernández de Heredia y editado por John J. Nitti¹ es uno de los documentos escritos en el siglo XIV que constituyen el corpus más importante de la literatura aragonesa. En el momento de la creación de la obra en estudio el dialecto original de Aragón, que de su parte se ha formado en un medio lingüísticamente heterogéneo, sólo conserva su modalidad autóctona en los valles aislados de los Pirineos, donde los monasterios (Ciellas, Navasal, San Pedro de Siresa), centros de la vida religiosa y también política y de la cultura latina, desempeñaban un papel primordial en la formación y propagación del dicho dialecto. La influencia francesa del siglo XII, la catalana de los siglos XII–XIII, y la castellana que está presente desde el siglo XIII iban acabando con las variantes aragonesas y en el siglo XIV el único representante de la lengua y literatura aragonesa es Juan Fernández de Heredia en cuyas obras, aunque no se escribían en el aragonés utilizado en los valles pirenaicos, todavía se descubren algunos rasgos lingüísticos aragoneses.

Juan Fernández de Heredia a quien se atribuyen las obras *Gran Crónica de Espanya*, *Crónica de los conqueredores*, *Crónica de los emperadores*, *Crónica de Morea*, *Tucídides*, *Crónica troyana*, *Orosio*, *Flor de las ystorias de Orient*, *Libro de Marco Polo*,

¹ Juan Fernández de Heredia's Aragonese Version of the *Libro de Marco Polo*, Madison 1980.

Libro de actoridades, Secreto secretorum, Plutarco, Eutropio es una de las figuras sobresalientes del siglo XIV, fundador de una escuela de traductores en la corte papal de Aviñón. No se sabe exactamente en qué medida participó Juan Fernández de Heredia en la recolección, traducción y redacción de las obras, sin embargo es indudable que le debemos a él el corpus más extenso y valioso de la literatura del siglo XIV.

En la fonética y morfología del *Libro de Marco Polo*, aunque es una de las obras más castellanizadas, se manifiesta la modalidad aragonesa cuyos rasgos más característicos, sin enumerar todos los detalles recojo a continuación.

Comparando con los otros dialectos de la península podemos afirmar que se consideran como típicos aragonesismos fonéticos, entre varios otros, los rasgos siguientes:

La conservación del diptongo *ie* < E breve tónica seguida de *ll* o en sílaba trabada que termina en *s*: *castiello, vaxiella, travesso*.

La presencia abundantemente documentada de la *-i* final: *estí, aquestí, quí*.

La fuerte tendencia de la aplicación de una consonante antihiática que generalmente es una *-y-*: *trayer, leyaes, sayetas, seyer, veyer, seyellados, creyerie*, etc. En algunos de estos ejemplos la *-y-* podría explicarse etimológicamente, no obstante la tendencia de evitar el hiato es tan fuerte en el texto que prefiero explicar los mencionados resultados fonéticos con la intercalación de una consonante antihiática.

La conservación inalterada de la F- inicial: *faze, fer, fecho, fillo, fembra, falcones, ferir, fumo, forraduras, fierro, fondo, fruyta, forado*, etc.

La conservación de la palatal evolucionada del latín G-, J-. Seguida de vocal velar siempre se conserva, *iunyo, iulio, loban, iugar, iusticia, iouenes, iutglares, iacobins, yazer*, y seguida de vocal palatal también predomina la conservación: *ienero, genolla*, etc.

La conservación de los grupos consonánticos PL-, CL-, FL- iniciales y -MPL- interior: *planos, pleno, pluuiá, plego, plegaron, clama, florin, flechas, amplo, implen*.

Grupos consonánticos finales que, debido a la apócope vocálica, son muy variados: *auant, leuant, grant, part, muert, aquest, buest, falcons, ladrons, barrals, terrenals, camells, mogolls, chamellots, gents, draps, lurs, carn, dulz*.

Están presentes unos fenómenos cuya evolución fonética coincide con los resultados castellanos como por ejemplo los resultados exclusivos *ué, ié* de O y E breves tónicas respectivamente, el hecho de que en ciertas condiciones la yod obstaculiza la diptongación, las formas epentéticas *-mpn-*, la conservación de *-o* y *-e* finales en posición final no absoluta, etc. Prescindo de la enumeración de los rasgos fonéticos que reflejan la influencia occitana y muestran evoluciones fonéticas que corresponden a las reglas de evolución del occitano que se limitan a dos o tres características.

Más importancia tiene el hecho de que varios fenómenos presentan vacilación entre la solución aragonesa y la castellana como por ejemplo:

La pérdida y conservación de la -D- intervocálica: *fè, piè, crebençia* pero *pies, frido*.

La palatalización de los grupos -CT-, -ULT- y la presencia de la forma primaria original -it-, -uit-: *echan, fecho, noche, dicho, leche, derecho, lecho, pechos, trecho, mucho, mucha*, etc, pero *fruyto, fruyta, esleydo, muyt, muytas*.

Aparición de -mbr- en oposición a las soluciones -mn-, -mpn-.

Los aragonesismos morfológicos se manifiestan con más claridad y evidencia en la obra. Los aragonesismos que documento son persistentes, no ofrecen ninguna vacilación, se utilizan en el texto con exclusividad (excepto la formación del plural):

Formación del plural de los sustantivos añadiendo una -s, aunque el singular acabe en consonante: *falcons, ladrons, barrals, terrenals, chamellots, gents, draps, lurs*, etc.

El dativo del pronombre personal de la tercera persona es *li*.

Gran peculiaridad muestran los pronombres posesivos que en la tercera persona presentan las formas *lur, lures/lurs*. Estas formas se documentan copiosamente y abundan en textos literarios hasta el siglo XVI.

Los pronombres demostrativos aparecen en la forma aragonesa que termina en -i: *estí, aqueshí*.

Los relativos tienen las formas *qui* y *que* en el aragonés, según se refirieran a personas o seres inanimados. El *Libro de Marco Polo* desconoce esta distinción, documento una confusión en la utilización de las dos formas, no obstante ambas se registran y abundan en el texto.

El vocablo *bombre* se usa con valor indefinido.

Las formas verbales también presentan la apócope de la -e final especialmente el preterito imperfecto de subjuntivo: *crebantas, quisies, enuias, supies, cessas*, pero la apócope verbal nunca se realiza detrás de -r.

El verbo COLLIGERE da doble resultado: *cullir* y *collir*.

Se documentan infinitivos que son derivados etimológicos en -er: *nozzer* <NOCERE, y los verbos en -ERE de la tercera conjugación siguen siendo -er: CONSTRINGERE >*constrenyer*, COMBATTUERE >*combater*. Tenemos cambios de conjugación de algunos verbos como por ejemplo ELIGERE >*esleyr*.

La mayor particularidad la presentan las diferentes partículas que se documentan copiosamente y con gran abundancia:

Entre los adverbios de lugar es sumamente característico el uso de *avant, devant, entro* <INTRU, *onde/ne* <UNDE, o el arcaísmo *dende*. Es abundantísima la presencia de *i* <IBI.

Frecuente adverbio de tiempo es *encara*.

Entre las preposiciones tiene uso general *enta* <INDE + AD 'hacia'.

La conjunción típica aragonesa *car* <QUARE tiene pleno uso en el documento.

Hay que afirmar, que en los casos de vacilación el texto tiene preferencia por la solución castellana, fenómeno que subraya y prueba la fuerte influencia del dialecto central sobre la modalidad aragonesa. La fecha del nacimiento de la obra es sumamente importante en este respecto ya que en el siglo XIV los rasgos autóctonos aragoneses van retrocediendo y el castellano gana cada vez más terreno. Este proceso es reflejado en el *Libro de Marco Polo*.

También tenemos que añadir en relación con las obras de Heredia que muchas veces es incierto el lugar de producción. No se sabe con exactitud que de las obras atribuidas a él cuáles fueron traducidas y redactadas en Aviñón y cuáles son originarias de la corte aragonesa de Pedro IV. Después de un pormenorizado estudio de los rasgos lingüísticos del *Libro de Marco Polo* inclino a opinar que la traducción de esta obra se hizo en la corte aragonesa. Las formas castellanas masivamente presentes en el habla en el siglo XIV invadieron el dialecto aragonés y los rasgos del habla iban penterando en las manifestaciones escritas también. El conservadurismo natural de los traductores de la corte puede explicar la presencia de las antiguas formas aragonesas, conservadurismo que hace aparecer las formas del habla en la escritura con considerable retraso. Del grado de las vacilaciones y la preferencia hacia las formas castellanas se deduce que en el habla dominaba ya el castellano que iba conquistando terreno en la *scripta* aragonesa, y las variantes aragonesas son registradas en cada vez menor cantidad.

Otro factor constituyen los supuestos modelos literarios que en aquella época se escribían en castellano. El hecho de que existiera una tradición de escribir historia en castellano implica que los autores y redactores de las obras de esta índole se atuvieran a las normas de esta tradición.

Aunque el *Libro de Marco Polo* es una obra muy castellanizada, como hemos comprobado, indudablemente contiene formas no castellanas, que nos probarán que en el siglo XIV el dialecto aragonés, dialecto en retroceso, todavía tuvo la fuerza y vigencia de manifestarse en la literatura.

BIBLIOGRAFÍA

- Alvar, M. (1953): *El dialecto aragonés*. Gredos, Madrid.
- Alvar, M. (1973): *Estudios sobre el dialecto aragonés. I*. Institución Fernando el Católico, Zaragoza.
- Alvar, M. (1996): *Manual de dialectología hispánica*. Ariel, Barcelona.
- Badía, A. (1941): Algunas notas sobre la lengua de Juan Fernández de Heredia. *RFE*, 28: 177–89.
- Buesa, T. (1980): Estado actual de los estudios sobre el dialecto aragonés. In: Ubieto, A. (ed.) *Estado actual de los estudios sobre Aragón*. Vol. 1. Cometa, Zaragoza, pp. 355–400.
- Geijerstam, R. af. (1964): *Juan Fernández de Heredia. La Grant Crónia de Espanya. Libros I–II*. Almqvist & Wiksell, Uppsala.
- Par, A. (1926): “Qui” y “que” en la Península Ibérica. *RFE*, 13: 337–49.
- Vives, J. (1927): Juan Fernández de Heredia, Gran Maestre de Rodas. Vida, obras, formas dialectales. *Analecta Sacra Tarraconensia*, 3: 121–192.

LA LIBERTÉ DÉRIVATIONNELLE EN ANCIEN FRANÇAIS

KRISZTINA MARÁDI

Francia Tanszék
Bölcsészettudományi Kar
Debreceni Tudományegyetem
Egyetem tér 1. Pf. 33.
H-4010 Debrecen
maradi@delfin.klte.hu

In this study, the author provides a survey on a lexical aspect of Old French, namely the liberty of derivation with the prefixes *entre-*, *mal-* and *mes-*. The study presents the semantic components of these prefixes as well as a related morphological analysis. At the end of the paper, the author offers a possible explanation for the frequency of these prefixed forms.

Au cours de l'étude des textes médiévaux, l'analyse du lexique va de pair, en général, avec celle de la grammaire, mais force est de reconnaître que l'étude du vocabulaire est moins aisée, exige plus d'initiatives, plus d'imagination et de recherches que celle de la grammaire. La matière en est dispersée et difficilement regroupable. Le lexique de l'ancien français est loin d'être connu dans son entier. On ne l'atteint qu'à travers des textes et ceux-ci ne livrent pas la totalité des mots effectivement employés. Par exemple le travail, ses instruments, la manière de les employer s'établissent dans le domaine le plus quotidien de l'existence, celui dont on ne parle guère et à propos duquel on écrit moins encore. Les oeuvres littéraires ne sont pas moins sélectives. Si variées soient-elles par le genre, le ton, les écrivains ont proscrit des mots, des locutions, des termes d'appellation qu'ils estimaient trop familiers ou vulgaires.

En plus, l'ensemble n'est pas homogène : les unités qu'il englobe ont des origines diverses et ne sont pas contemporaines. L'interprétation exacte de la référence est souvent rendue difficile par le fait que l'on n'a pas d'image exacte de la nature du référent. Georges Duby observe qu' «on ne connaît les outils du XII^e siècle, comme ceux du IX^e siècle, que par des mots c'est-à-dire qu'on ne sait rien d'eux» (1973:211).¹ Par conséquent, le travail des

¹ Avant d'entamer l'analyse proprement dite, je voudrais faire une précision terminologique : traditionnellement un mot dérivé est une unité lexicale formée sur une base par adjonction d'un suffixe, et le composé est une unité lexicale formée, soit par association de deux

bons commentateurs de textes consiste à utiliser l'étymologie, l'histoire, les ressources fournies par d'autres occurrences pour pouvoir délimiter après, au plus juste la portée des termes dont un contexte trop étroit ne révèle pas du premier coup la valeur. En effet, l'étymologie, avec la morphologie, est l'une des méthodes qui peut nous aider à nous connaître dans le jungle du lexique ancien. Elle se présente comme un bon moyen d'instaurer un ordre chronologique dans l'ensemble amorphe du lexique, comme, dès le IX^e siècle, le lexique de l'ancien français est composé d'éléments hétérogènes. Le plus important est le stock des mots latins dont les Gaulois avaient appris l'usage dès la conquête. Bien moindre, mais non négligeable, est celui des termes celtiques du substrat gaulois, dont les paysans n'avaient pas perdu l'emploi. Plus tard, au cours de la période de bilinguisme qui régnait en Gaule entre le V^e et le IX^e siècle, les Gallo-romans adjoignaient à leur vocabulaire des mots d'origine francique, venant du superstrat et ils les latinisaient, en les adaptant à la morphologie du gallo-roman.

L'autre méthode non moins utile est la morphologie. En effet, durant cette époque, la néologie s'exerçait librement, hors de la contrainte des puristes ; la découverte d'une matière, l'invention d'un engin appelaient la création ou l'emprunt de termes propres. Ainsi, le lexique s'enrichissait à l'initiative des locuteurs, qui maniaient la langue avec une liberté surprenante.

L'analyse morphologique introduit un autre type d'ordre dans l'ensemble apparemment confus du lexique, un ordre de caractère systématique qui classe les lexèmes en mots radicaux inanalysables et en mots construits. Pour regrouper objectivement ces derniers, la dérivation et la composition constituent des cadres propices. Le nombre élevé des formes dérivées en ancien français suggère que les sujets, à cette époque, avaient une conscience claire des moyens d'élargir une base radicale, même s'ils n'étaient pas en mesure de définir, comme on le fait aujourd'hui, la nature et la portée de ces transformations. De cette façon, il se dessine une classe très élargie de bases affixées qui se décompose elle-même en sous-classes suivant la position et la fonction de l'affixe.

Un coup d'oeil superficiel suffit pour constater que les procédés de dérivation étaient très productifs : le nombre des suffixes était relativement grand. En ce qui concerne la formation de mots nouveaux par la préfixation, cette forme de composition est également très fructueuse, de nombreux préfixes latins (*a, de, des, en, par, re*), restent vivants et l'ancien français avait souvent recours à ces éléments, comme par exemple aux préfixes qui font l'objet de la présente étude : *mes-, mal/mau-, entre-*.

lexèmes, soit par adjonction d'un préfixe à une base lexicale. Mais moi, je suis plutôt pour la tendance qui ne dissocie pas l'adjonction des suffixes et des préfixes, en les classant dans deux procédés morphologiques différents et je considère comme mots composés uniquement les unités formées de 2 lexèmes pouvant figurer de façon autonome dans des phrases.

Les préfixes que j'ai choisis pour l'analyse sont particulièrement fréquents et à première vue rien ne semble limiter leur prolifération. Ce sont, en effet, des préfixes très forts qui ne deviennent pas opaques plus tard non plus, les lexèmes formés pouvant garder ainsi leur motivation. Les études sur les suffixes ont démontré quelles sont les conditions dans lesquelles la dérivation suffixée est exploitée : ainsi par exemple la substantivation par *-ance* doit certainement sa prolifération aux besoins de rimes. Quant aux formes préfixées, l'une des explications de leur fréquence relativement grande se cache dans l'économie de discours, un dérivé épargnant de recourir à un syntagme complexe.

Certains points analysés seront complétés par une comparaison avec la situation en français moderne, sans m'efforcer pour autant d'atteindre l'exhaustivité.

1. LE CONTENU SÉMANTIQUE DES PRÉFIXES

1.1. Le contenu sémantique du préfixe *entre-*

- a. la réciprocité d'un même procès comportant deux actants – l'idée de la réciprocité est renforcée par la forme pronominale du verbe ;
- b. le procès atténué, accompli à moitié entre son sens positif et négatif ;
- c. le procès est situé à mi-chemin, entre deux termes implicites, désignant l'intervalle.

Ce dernier emploi correspond, d'ailleurs, au sémantisme de la préposition. Pour tous les trois cas on trouve des attestations en français moderne, seules les bases ont changé à partir desquelles la formation est faite.

Quelques exemples :

s'entraler	entrenchenu ²	entrelaissier ³
s'entrecommander	entreclorre	entrelarder
s'entrecompaignier	entrepelé ⁴	s'entremetre
s'entrecorre	entroblier	entreprendre
s'entredonner	entrebailleure	entreoeil
s'entr'encontrer		entrecheoir
s'entreférir		
s'entrehaïr		
s'entrevenir		

² *Entrenchenu*: 'à moitié chenu'.

³ *Entrelaissier*: 'laisser de côté, abandonner'.

⁴ *Entrepelé*: 'dégarni de poils ou de cheveux par endroits'.

L'exemple, choisi dans l'oeuvre de Chrétien de Troyes, montre l'extrême fréquence de ce type de dérivation : dans un passage de sept ligne, on en trouve quatre occurrences.

et maintenant qu'il s'antrevirent	S'aviez fait votre talent
s'antrevindrent et sanblant firent	Jeo sai de veir, ne dut riënt
qu'il s'antrehaissent de mort	Tost m'avriez entrelaissiee
Chascuns ot lance roide et fort	J'en sereie mut empeiriee
si s'antredonent si granz cos	(M. de France : <i>Equitan</i> , 125–128)
qu'andeus les escruz de lor cos	
percent, et li hauberc deslicent	
(Ch. de Troyes <i>Yvain</i> , 815–821)	

E tant li ad crié merci
 Que de s'amur aseüra
 E el sun cors li otria
 Par lurs anels s'entresaisirent
 Lur fiaunces s'entreplevirent⁵
 Bien les tiendrent ; mut s'entramerent
 Puis en mururent e finerent
 (M. de France : *Equitan*, 178–184)

1.2. Le contenu sémantique du préfixe mes-

Préfixe négatif, transformant le radical

a. en le neutralisant par la négation ; la meilleure méthode pour démontrer le sémantisme du préfixe est la transformation paraphrastique qui montre également que c'est dans cet emploi que l'économie du discours est le plus tangible ;

Ex. : *croire/mescroire* – *croire/ne pas croire*

b. en opposant son contraire, le radical étant un terme neutre ou positif ; transformation paraphrastique : *faire/faire le contraire* ;

Ex. : *amer/mesamer* – *aimer/haïr*

c. donnant une précision au terme et cette précision porte sur le caractère mauvais ou méchant de l'action, exprimée par le radical ; transformation paraphrastique : *faire quelque chose/faire cette même chose en mal*.

Ex. : *changier/meschangier* – *changer/changer en mal*

⁵ *S'entreplevirent*: 'ils se sont engagés mutuellement'.

Quelques exemples :

meschoisir	mesamer	mesavenir
mescroire	mesaise ⁶	mescheoir
mesentendre	mesbaillir ⁷	meschever
mesgarder	mesprisier	mesconseillier
mesoir	mesestance	mesdire
messavoir		meserrer
messeir		mesfaire
mesfiant		mesjuger
		mesparer ⁸
		mesparler
		mespenser
		mespartir ⁹
		mesprendre
		mestailler

Si m'avez vous ramenteüe
Une autre amour mesconneüe
(*Roman de la Rose*, 4659–4660)

De ma veisine dis folie :
De ses deux enfanz mesparlai.
Vers mei meïsmes meserrai!
(M. de France : *Fresne*, 468–470)

Vous avez tort de cest amant,
Qui par vous est trop malmenez.
Sachiez que trop en mesprenez,
Car je n'ai pas encor apris
Qu'il dit vers vous de rien mespris,
Qu'amors le fait par force aimer
(*Roman de la Rose*, 3256–3261)

Or te garde bien de retraire
Chose des genz qui face a taire :
N'est pas proesce de mesdire
(*Roman de la Rose*, 2085–2087)

1.3. Le contenu sémantique des préfixes mal-/mau-

Préfixe péjoratif, transformant le radical a) le sémantisme dominant du terme vient de son étymologie *malus*; donc le préfixe donne une précision péjorative au terme; b) en opposant son contraire le radical étant un terme positif; c) négation : neutralisation du radical.

On peut faire notre première remarque concernant les parallélismes entre les deux préfixes : leurs contenus sémantiques se correspondent (s'entrecorrespondent pour rester dans la mentalité médiévale).

⁶ *Mesaise*: 'embarras, chagrin, misère'.

⁷ *Mesbaillir*: 'maltraiter'.

⁸ *Mesparer*: 'mal fabriquer'.

⁹ *Mespartir*: 'mal partager'.

Quelques exemples :

malaventure	malbaillir	malfiant
malchief ¹⁰	malaisier	malcoulouré
malchevance	malgracier ¹¹	malsage
malcuidant		malsené
maldire		malseur
malencontre		
malescientus ¹²		
malfaire		
malmetre		
malparler		
malpenser		
maltailler		
maltalent		
malvoisin		
malvoloir		

Le bisclavret unt encontre
 A lui curuent tute jur
 E li chien e li veneür
 Tant que pur poi ne l'eurent pris
 E tut deciré e maumis
 (M. de France : *Bisclavret*, 140–144)

Keu par po que il ne creva
 De mautalant et de corroz
 (Ch. de Troyes : *Yvain*, 1226–1227)

Ha ! Percevaus, malaürous,
 Com iés or mal aventureus
 (Ch. de Troyes : *Yvain*, 3521–3522)

Pour ce dernier, les exemples de type b) et c) sont relativement peu fréquents, leur occurrence est due en premier lieu à l'influence de *mes-* : comme le troisième constituant du sémantisme de *mes-* (préfixe péjoratif) montre des parallélismes avec *mal*, les deux autres aussi ont fait leur apparition, par analogie, dans le paradigme de *mal-* aussi. Les exemples, imprimés en gras montrent les parallélismes qui constituent des cas de synonymie parfaite : c'est-à-dire ils peuvent se remplacer dans n'importe quel contexte, sans aucune restriction syntaxique ou sémantique. Voilà un exemple pour le parallélisme :

¹⁰ *Malchief*: 'mauvaise fin'.

¹¹ *Malgracier*: 'injurier'.

¹² *Malescientus*: 'malintentionné'.

Mas a damoisele n'afiert	Bien sembla male creature,
Que ele soit si maldisanz	Et sembla estre outrageuse
(Chr. de Troyes : <i>Yvain</i> , 7116–7117)	Et mesdissanz et ramponeuse.
	(<i>Roman de la Rose</i> , 160–162)

Comme on peut constater, les deux suivent le verbe copule *estre*, et occupent la fonction de l'attribut du sujet.

En ce qui concerne l'évolution des deux paradigmes en français moderne, toutes les deux formes sont gardées, avec une occurrence moins considérable quand même. La langue moderne préfère – comme c'était le cas pour l'évolution des temps verbaux aussi – les formes analytiques par rapport aux formes synthétiques ; donc les moyens lexicaux pour exprimer la négation, par exemple, seront substitués par des syntagmes avec des particules négatives. Quelques formes seront tout de même gardées : le préfixe *mal-* surtout dans son sens premier : *malaise, malfaçon, malfaiteur, maltraiter, malbonnête*. On peut cependant trouver quelques exemples pour le cas de neutralisation du radical : *malpropre, malbonnête ou malheureux*.

Tandis que *mé-* a laissé des traces dans les trois sens, et il reste plus productif en français moderne aussi :

méconnaître, méfier
 mépriser, mésestimer
 se méconduire, méprendre

Les parallélismes ont presque tous disparu, mais même, dans les peu de cas où ils sont restés, on voit une spécialisation des deux formes, donc on ne pourrait plus parler de synonymie. On pourrait dire que la langue s'est débarrassée de cette situation luxueuse d'avoir deux formes pour un seul contenu,¹³ pour cantonner chacune des formes dans un emploi donné.

méconnaître	malconnaître
(ne pas connaître)	(ne pas le connaître bien)
médire	maudire
(tenir sur qq des propos malveillants)	(appeler la malédiction sur qq)
mésaventure	
méprendre	
méfiant	
	malveillant
	maltraiter

¹³ Terminologie de Coseriu (1964).

Il est à remarquer en même temps que la langue moderne semble plus sélective au niveau des radicaux et semble avoir perdu cette liberté dérivationnelle qui caractérisait l'ancien français.

2. LES CATÉGORIES GRAMMATICALES REPRÉSENTÉES

Le contenu sémantique de ces trois préfixes préconditionne leur aire d'expansion ; comme il s'agit principalement de la modification ou de la précision d'une action, la catégorie grammaticale dominante, concernée par la préfixation est le verbe. Sans trop d'exagération on peut dire que presque chaque verbe peut subir cette modification de sens, si le besoin communicatif l'exige.

Quelques exemples très spéciaux démontrent jusqu'à quel point cette liberté de maniement de la langue pouvait aller :

entrebeuverie : action de plusieurs personnes qui boivent ensemble

entrechanter : correspondre par des chants

entreciller : entr'ouvrir les paupières

entreroy : celui qui fait les fonctions de roi pendant un interrègne

entreveille : état intermédiaire entre la veille et le sommeil

s'entrapartenir : être uni par des liens de parenté

maldigné : mal dîné

2.1. Le développement des champs morphologiques

Le développement des champs morphologiques autour des verbes préfixés n'est pas aussi évident, relativement peu de classes complètes sont composables :

Quelques exemples :

entrechanger

entrechange, entrechangeance, entrechangement, entrechangeableté

entrechangeable

entrechangeablement

Tant est souvent entrechangeable

Le mouvement et variable

(Le Fevre : *La Vieille*)

Il entrechanjablement

parlevent alcunes choses

(*Dial. St Greg*)

Quel joye quel envoisement, Quelz chans par joyeux entrechanges Meneront huy anges et arcanges (Greban : <i>Myst. de la Passion</i>)	Car a amitié convient entrechan- gabeté des oevres ki sont selonc le na- ture de li. (<i>Li Ars d'Amors</i>)
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

*entremetre**entremet**entremetable, entremetant* (hardi, entreprenant)*entremetier* (traducteur)*maldire**maldissement, maldiçon**maldisanz, maldit**maldisseor**mescongnaitre**mescongoissance**mesconnoissable, mesconnoissant**mesconnoisseur**mesconnoissamment* (adverbe)

Ces exemples nous mènent à constater que le choix des suffixes pour la formation du substantif est arbitraire, dans la plupart des cas, imprévisible et souvent donne, comme résultat, la coexistence de plusieurs formes sans distinction sémantique précise : *entrechange, entrechangeance, entrechangement*.

Il est à noter cependant une coïncidence entre les champs sémantiques et les champs morphologiques ; l'évolution indépendante (s'il y en a) des formes dérivées ne sera entamée que plus tard. Ce sera le cas surtout pour les formes avec le préfixe *entre-* (à voir : *entreprendre* – *entreprise*, qui est devenu complètement opaque, et le mot n'est plus considéré comme dérivé).

En ancien français les seuls exemples pour l'évolution différente des formes dérivées sont le verbe *entregeter* (intercaler) et *entremetre*. Pour ce qui est du premier, les deux substantifs tirés du verbe *entregetement* et *entregeterie* auront deux sens différents : *intervalle* pour le premier et *prestidigitation* pour le deuxième. Ce dernier a donné un autre substantif, d'ailleurs, *entregeteor* (escamoteur).

Quant à l'autre verbe – *entremetre* – l'emploi de la forme substantivée *entremet* s'est étendu sur tout ce qui peut exister entre les repas – les divertissements et par extension les plats eux-mêmes, alors que le verbe *entremetre* n'a pas suivi cette extension de sens.

En ce qui concerne les parallélismes des formes *mes/mal*, ces parallélismes ne se répètent pas au niveau des champs morphologiques.

<i>maldire</i>	<i>mesdire</i>
<i>maldissement, maldiçon</i>	<i>mesdit</i> (médisance)
<i>maldisanz, maldit</i> (malveillant)	<i>mesdit</i> (médisant)
<i>maldisseor</i>	
<i>malaisier</i>	<i>mesaisier</i>
<i>malaise</i>	<i>mesaise, mesaisais</i>
<i>malaisif, malaisu, malaisible</i>	<i>mesaisié, mesaisie</i>
<i>malaisibilité</i>	

S'il est vrai que les verbes dominent, il n'est pas niable que les autres catégories grammaticales : substantifs, adjectifs, adverbes sont aussi attestés.

entrechemin	entraidable	entrebas
entrecil	mesconeu	entredois
malchief	malartos	entresait
malengin	malauïrous	
mescreauncë		

Ne vodreie pur nule rien
 Que de mei i ait acheisun,
 Mescreauncë u suspesçun.
 (M. de France : *Yonec*, 146–148)

Ha ! Percevaus, malaürous,
 Com iés or mal aventurous.
 (Ch. de Troyes : *Yvain*, 3521–3522)

Le dernier point à examiner est

3. LA RELATION ENTRE LES FORMES SANS ET AVEC PRÉFIXE

Dans ce domaine deux questions à examiner se posent :

- est-ce qu'il existe des cas où la forme préfixée n'a pas de correspondant sans préfixe ?
- est-ce qu'on peut trouver des exemples d'évolution sémantique différente des formes sans ou avec préfixe ?

En ce qui concerne la première question, on peut constater qu'une écrasante majorité des formes préfixées ont un correspondant sans préfixe.

S'aviez fait votre **talent**
 Jeo sai de veir, ne dut rient,
 Tost m'avriez entrelaissiee
 J'en sereie mut empeiriee
 (M. de France : *Equitan*, 125–128)

Del respundre ne fu pas lenz
 Teu chose dist par **maltaent**
 (M. de France : *Lanval*, 288–289)

Les seuls contre-exemples sont les suivants : *meschater* (échouer) ; *malhé* (mauvais) (Il existe cependant une autre forme dérivée *desver*, *desvé*, ce qui montre qu'il doit y avoir une base *ver*, devenu obscur.)

En même temps il faut reconnaître que la méconnaissance de ces formes manquantes peut être imputée au manque d'attestation et pas forcément à leur non-existence effective. Considérant le nombre écrasant des paires bipartites, rien ne nous empêche de penser que chacune des formes préfixées possédait un équivalent non-préfixé, d'autant plus que le point de départ pour la formation dérivationnelle logiquement est la base non-préfixée, et la méthode rétrospective est plus difficile à imaginer.

En ce qui concerne la deuxième question, concernant l'évolution sémantique différente des paires, je voudrais renvoyer à la constatation, faite dans l'introduction, concernant le caractère très fort de ces préfixes et leur transparence sémantique. Dans ces conditions, il est évident que les préfixes ne pouvaient s'intégrer dans le mot à tel point, qu'ils permettent une évolution sémantique différente de celle du radical.

Pour revenir, pour un instant, au sujet des champs morphologiques : il est intéressant de constater que le verbe *cheoir* semble beaucoup moins productif au niveau de la constitution de familles morphologiques que son correspondant préfixé.

cheoir

cheement, cheoite

cheant, cheable

mescheoir

meschaement, mescheance, mescheu, mescheoite

mescheant

Mais il meschiet bien a prodome

(Chr. de Troyes : *Perceval*, 2720)

Le jor qu'il le puent veoir

Ne lor doit mie mescheoir

(*Roman de la Rose*, 2727–2728)

4. L'ÉCONOMIE DU DISCOURS COMME L'UNE DES CAUSES POSSIBLES DE LA GRANDE FRÉQUENCE DES FORMES PRÉFIXÉES

J'ai déjà évoqué dans l'introduction qu'une des explications possibles de l'abondance de ces formes, pourrait être l'économie du discours : en effet le recours à ce moyen lexical permet d'exprimer, sous forme condensée, un relative-

ment grand nombre d'informations. On peut dire, en règle générale, qu'une grande quantité de verbes, qui n'existent plus en français moderne, étaient capables de communiquer des informations, dont l'expression et l'interprétation en langue moderne exige l'emploi soit des syntagmes verbaux avec un complément d'objet, soit des formes impersonnelles.

Ex. : *forfaire – faire du mal, commettre une faute envers qq*

En plus, dans la plupart des cas, c'est le préfixe qui donnera la précision de l'action exprimée par le verbe – comme le préfixe *for* – dans l'exemple, qui marque l'exclusion, le rejet. Pour chacun des préfixes analysés, on pourrait énumérer beaucoup de cas où leur emploi permet une condensation considérable, je voudrais en citer quelques-uns à titre d'exemple, avec les paraphrases possibles :

1. précision par un adverbe :

S'en avoie tel guerredon	[Et il était pour moi une telle récompense
Que mes maus en antrobluoie	que j'en oubliais pour quelque temps
(<i>Roman de la Rose</i> , 1807–1808)	mes maux]

2. précision par un complément d'objet :

Mes je redoute tant sa menace,	[Mais je redoute tant ses menaces
Que je n'ai talent que rien mesface	que je n'ai aucune envie de
(<i>Roman de la Rose</i> , 5547–5548)	commettre une faute envers lui]

Mais se les genz bien s'antr'amoient,	[Si les gens s'aimaient bien les uns
Jamais ne s'antreforferoient.	les autres
(<i>Roman de la Rose</i> , 5547–5548)	Ils ne commettraient pas des
	fautes les uns envers les autres]

3. construction avec verbe impersonnel :

Le jor qu'il le puent veoir	[Le jour où ils peuvent le voir,
Ne lor doit mie mescheoir :	il ne devrait plus leur arriver de
Il ne doutent pluie ne vent	malheur]
Ne nule autre chose grevent.	
(<i>Roman de la Rose</i> , 2727–2728)	

4. négation :

Ne ja de rien que il deïst	[Quoi qu'il pût dire
Commant que la fins en preïst	et quelle qu'en fût l'issue,
Ne fust el chastel mescreüz	personne au château ne lui aurait
(Ch. de Troyes : <i>Perceval</i>)	refusé sa confiance]

La construction, proposée en traduction est beaucoup plus longue et beaucoup plus lourde, en fait, elle tue la légèreté du texte.

5. remplacement par un autre verbe :

Et s'asailliz ou mesamez	[Et si je n'avais craint d'être agressé et
Ne cremisse estre, j'en cuillise	maltraité , j'en aurais cueilli au moins
Au mains une, que je tenise	une]
En ma main	

(*Roman de la Rose*, 1627–1630)

Les jugements qu'on porte sur le lexique de l'ancien français sont contradictoires. Pauvre pour les uns, il semble trop riche pour les autres. Entre le IX^e et la fin du XIII^e siècle, sujets parlants, écrivains, rédacteurs d'actes ont successivement disposé de tout ce qui leur était nécessaire pour exprimer, chacun selon sa manière, ce qu'ils avaient à dire. Là où nous trouvons leur vocabulaire pauvre, c'est que ces gens n'avaient pas encore formé des concepts qui, beaucoup plus tard, nous sont devenus familiers. Là où nous le trouvons trop riche, c'est que nous manquons aujourd'hui le sens soit de certaines oppositions ou complémentarités de valeurs, soit d'alliances de caractère stylistique auxquelles les lecteurs alors étaient sensibles.

En tout cas, il ne faut jamais négliger l'étude du lexique par rapport à celle de la grammaire et dans ce travail la méthode morphologique semble apte à fournir un outil qui peut nous éclaircir sur certains valeurs du lexique ancien.

CORPUS

I. Oeuvres littéraires dépouillées :

France, M. de (1966) : *Les lais*. Champion, Paris.

Lorris, G. de, J. de Meun (1992) : *Le Roman de la Rose*. Librairie Générale Française, Collection : Le livre de poche.

Troyes, Ch. de (1990) : *Le Conte du Graal ou Le Roman de Perceval*. Librairie Générale Française, Collection : Le livre de poche.

Troyes, Ch. de (1992) : *Yvain ou Le Chevalier au Lion*. Librairie Générale Française, Collection : Le livre de poche.

II. Dictionnaires dépouillés :

Godefroy, F. (1961) : *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècles*. Paris, Vieweg.

Greimas, A. J. (1994) : *Dictionnaire de l'ancien français*. Larousse, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

Coseriu, E. (1964) : *Pour une sémantique diachronique structurale*. Travaux de Linguistique et de Littérature, Strasbourg.

Duby, G. (1973) : *Guerriers et Paysans*. Gallimard, Paris.

LA FLESSIONE NOMINALE DAL LATINO ALLE LINGUE ROMANZE

MORENO MORANI

Università degli Studi di Genova
Facoltà di Lettere e Filosofia
via Balbi 4 I 16126 – Genova
moreno.morani@iol.it

Only a consideration starting from the Indo-European age offers a correct point of view to investigate the collapse of the Latin nominal flection: an observation of Late Latin on the one hand and the ancient Romance languages on the other does not allow for a penetration into the question in its complexity. Latin represents an intermediate phase between the reconstructed Indo-European and the Romances languages: the marking of the relations of the nouns with other phrase elements in the Latin type prepositions and endings coexist, while in Romances languages prepositions are prevailing (but the development is slower in some areas, and we find declensions in the most archaic phase of French and Provençal, whereas remnants of declensions survive in modern Rumanian). There are various causes for the collapse of the nominal flection: they include the need to eliminate redundancies in the ancient system (endings coexist with vowel mutation, suppletivism and displacement of stress to individuate the cases) and the fact that many new linguistic categories appear for which an expression with a preposition plus a noun is obligatory, because the inventory of case endings is already closed in the most ancient Indo-European phase.

Pochi argomenti hanno attratto l'attenzione degli studiosi quanto il passaggio della flessione nominale dalla fase latina alla fase romanza. Nello studio di questo passaggio soprattutto la linguistica diacronica sperimenta la validità dei suoi assunti e dei suoi metodi d'indagine, ma un corretto esame del problema impone anche l'osservazione dei dati in una prospettiva sincronica o sociolinguistica. In una parola, lo studio di questa trasformazione sembra proporsi come un banco di prova privilegiato per la linguistica, anche se, per la verità, non è solamente in latino che assistiamo all'eliminazione della flessione: anche in altre lingue (nell'inglese, per restare nell'ambito delle lingue europee) abbiamo a che fare con processi analoghi e con l'approdo a risultati in buona parte simili a quelli del latino. La complessità di problemi che lo studio di questo passaggio suscita può essere verificata sia nelle trattazioni espressamente dedicate al problema (come la recente monografia di Nunzio La Fauci *Per una teoria grammaticale del mutamento morfosintattico dal latino verso il*

romanzo) sia in sintesi più rapide, ma tali comunque da mostrare quanta cautela si debba usare nella valutazione e interpretazione dei dati. Vorrei dedicare a questa importante e affascinante problematica un paio di rapide riflessioni, idealmente ricollegandomi ad alcune conclusioni che avevo proposte in una comunicazione su un tema analogo presentata quindici anni or sono a un convegno della SLI tenutosi a Catania.¹

1. Scrive La Fauci che ancora scarsa è la collaborazione fra romanisti e latinisti, che lavorano “come due squadre addette alla creazione di un tunnel che, lavorando dai due versanti di un monte, avessero sbagliato i calcoli”, cosicché “non si incontrano o si incontrano solo parzialmente”.² La storia del trapasso dalla flessione romanza alla situazione attuale sembra una specie di terra di nessuno, che interessa poco ai latinisti, perché situata in una zona cronologicamente periferica, in cui il latino sta perdendo molti dei tratti caratteristici della sua fisionomia, e interessa poco ai romanisti, perché, nella fase linguistica di cui essi si occupano, tale trapasso è avvenuto quasi integralmente, tanto da essere considerato praticamente alla stregua di preistoria. In realtà la prospettiva di questa vivace immagine di La Fauci potrebbe essere ancora prolungata all'indietro: scarsa è anche la collaborazione tra latinisti e indeuropeisti, cosicché raramente la storia della flessione e del suo decadere viene ripercorsa in modo più continuativo, rifacendosi alle origini ultime del fenomeno. Leggiamo nell'Introduzione *alla filologia romanza* di L. Renzi che “in una prospettiva ampia, il latino è un momento di trapasso tra l'antico indoeuropeo e il romanzo”:³ ma affermazioni di questo genere si sentono raramente sia tra gli indeuropeisti sia tra i romanisti.

Aggiungerei ancora che vi sono ragioni di etichetta che ci portano a ragionare in questo modo.

a. Quando consideriamo tipo latino e tipo romanzo come due realtà completamente diverse, operiamo una definizione basata su una scelta di tratti che, come tutte le scelte, ha in sé elementi parziali o arbitrari. È facile stabilire che il punto di partenza e il punto d'arrivo sono diversi; ma, se si seguono le vicende linguistiche da vicino, è poi difficile dire quando la fase latina lascia interamente il posto alla fase romanza, e la cronologia dei vari elementi che contrappongono il tipo latino al tipo romanzo è spesso sfasata, tanto per i fatti di fonologia quanto per i fatti di morfologia e sintassi: non vi è uno spartiacque netto e valido per tutti. L'esame concreto dei testi mette spesso in crisi gli schemi precostituiti, e vi sono testi che è imbarazzante definire piuttosto latini che preromanzi o pienamente romanzi, perché vi troviamo alcuni dei

¹ Morani 1987.

² La Fauci 1997, p. 1.

³ Renzi 1994, p. 131.

tratti che definiamo come romanzi accanto a tratti che consideriamo caratteristici del latino. In una prospettiva di continuità si potrebbe giustamente considerare l'italiano o il francese o le altre lingue di oggi come le varietà assunte dal latino in determinate aree, oppure dire, col Lüdtke, che “la lingua romanza più antica è il latino”.⁴ Non è solamente per un paradosso polemico che Väänänen, discutendo alcune tesi esposte da G. Bonfante, si chiedeva se Trimalcione e i suoi invitati parlavano italiano:⁵ se stabiliamo a priori che determinati svolgimenti fonetici sono da considerare “italiano”, e se poi ritroviamo molti di questi fatti già presenti nel *Satyricon*, è giocoforza concludere (per quanto la cosa ci possa sembrare sorprendente) che la lingua parlata ai tempi di Trimalcione deve essere chiamata italiano, non già latino.

b. Nel giudizio dei fatti siamo spesso condizionati da abitudini mentali che ci portano a operare confronti strutturali tra latino e lingue romanze, sovrapponendo schema a schema con risultati scarsamente validi dal punto di vista storico. Nella citata comunicazione del 1987 discutevo una tesi del Benveniste, che considera il passaggio dal sistema declinazionale latino al tipo romanzo fra le “trasformazioni conservative” (quelle che modificano la modalità di espressione di una categoria, senza alterare l'organico del sistema).⁶ Una tesi di questo genere nasce dal fatto che si sovrappone semplicisticamente al latino *pater patris patri* l'italiano *il padre del padre al padre*, dimenticando che *patris* e *del padre* sono due cose ben diverse, e sono comunque il risultato di una trasformazione che ha investito e trasformato radicalmente il sistema, passando attraverso varie fasi:⁷ non vi è corrispondenza tra il genitivo latino e il sintagma italiano con *di* in frasi come *morire di fame, più alto di Pietro, colpire di piede*. Ma l'equivalenza che porta a sovrapporre *patris* a *del padre* è ben radicata, se già Leon Battista Alberti affermava che “e' casi de' nomi si notano co' suoi articoli, de i quali sono varii e' masculini da e' feminini”⁸ proponendo il seguente “paradigma” di *cielo*: “*El cielo, del cielo, al cielo, el cielo, ó cielo, dal cielo*”: sorvoliamo sul fatto che il termine paradigma è improprio, essendo lo sche-

⁴ Lüdtke 1989, p. 9.

⁵ Väänänen 1969, in risposta a Bonfante 1986, pp. 553ss. Väänänen discute le tesi a cui era giunto Bonfante nel suo scritto *Quando si è cominciato a parlare italiano? I. Criteri fonologici* (redazione originaria nella *Festschrift W. von Wartburg*, Tübingen 1968, pp. 21–46): esaminando gli esiti di diversi fonemi e nessi latini nel latino volgare dei primi secoli imperiali il Bonfante era giunto alla conclusione che “si è cominciato a parlare italiano nel I o al massimo nel II secolo dell'era volgare: non in tutta l'Italia, ma certo in una parte notevole di essa (e anche in Àfrica)! [...] nel complesso possiamo dire che nel I o diciamo nel II secolo d.C. molte persone, in Italia (e soprattutto a Roma e a Pompei, e anche in Àfrica) parlavano una lingua che presentava tutte le caratteristiche principali che distinguono l'italiano dal latino”.

⁶ Benveniste 1968.

⁷ Si veda p.es. in Renzi 1994, pp. 139ss. o Michel 1997, pp. 60ss. o Zamboni 2000, pp. 110ss. quanto questa vicenda sia stata complessa e delicata.

⁸ Bonomi 1998, p. 109.

ma dell'Alberti la mera sovrapposizione (e imposizione) di uno schema latino sull'italiano, in quanto il "paradigma" di *cielo* in italiano prevede solamente l'opposizione del singolare *cielo* al plurale *cieli*.

c. Un'ulteriore complicazione è data dal fatto che, mentre siamo inclini a vedere nel tipo romanzo una realtà mutevole e variegata, tendiamo ad avere del latino una prospettiva più rigida. Non nel senso che ignoriamo l'esistenza di varietà diatopiche, diacroniche e diastratiche nel latino (anche se la sostanziale fissità del latino letterario e il suo prolungarsi nel tempo ha in parte mascherato molte dinamiche dell'evoluzione del latino), ma nel senso che ci accontentiamo di registrare nella fase terminale del latino l'affacciarsi di innovazioni che troveranno pieno sviluppo nella fase romanza. Dimentichiamo spesso che questa innovazioni sono a loro volta il risultato di spostamenti e trasformazioni dovute a ragioni interne del sistema, la cui origine va cercata indietro nei secoli.

Ciò che vorrei dire, è che per avere una dimensione più realistica della lunga fase di passaggio che trasforma in modo completo il sistema flessionale latino, occorre tener conto di dinamiche già avviate e in corso di svolgimento nel momento in cui in latino acquista la sua fisionomia. In altre parole, per rendersi pienamente conto di alcuni problemi, occorre rifarsi non solamente al latino arcaico, ma addirittura alla fase indeuropea.

2. Si contrappone abitualmente il carattere "sintetico" del latino al carattere "analitico" del romanzo: l'esistenza di sintagmi formati da preposizione + nome per esprimere i rapporti dei sostantivi nella frase è considerato come uno dei tratti che in modo più netto e vistoso differenziano i due tipi: il latino è caratterizzato da una flessione nominale complessa, mentre il tipo romanzo è caratterizzato dall'assenza di flessione nominale. Poco o tanto, mettiamo a confronto due sistemi che riteniamo stabilmente e saldamente organizzati, tra i quali poniamo una fase, più o meno lunga, di transizione, in cui il sistema si presenta instabile e percorso da onde di crisi. Questa descrizione è semplicistica. Certo, se i nostri punti d'osservazione sono il latino classico e l'italiano moderno (o lo spagnolo, o il francese), è innegabile che nell'italiano di oggi (come in spagnolo, in francese) vi è una totale assenza di declinazione. Ma non è del tutto vero che flessione nominale e tipo romanzo siano due realtà totalmente inconciliabili: vi sono lingue romanze con flessione, come il rumeno moderno o l'antico francese e l'antico provenzale, e vi è abbondanza di sintagmi preposizionali nel latino classico. La contrapposizione quindi non è poi così netta. Vi è una pagina di Bonnet che merita di essere riletta: dice Bonnet, a proposito dell'uso dei casi in Gregorio di Tours, che "la ressource nouvelle (*scil.* l'uso delle preposizioni) ne faisait pas négliger l'ancien moyen, et malgré les brèches déjà faites à la déclinaison, on n'eut recours aux prépositions que dans une mesure très restreinte. Il y a plus: pendant dès siècles

encore, alors que les cas ne se distinguaient plus de tout à l'oreille et presque pas à la vue, on continua de s'en servir, quoique les prépositions offrissent toutes les ressources nécessaires. Jusqu'à la fin de l'antiquité, en tout cas, il est manifeste que l'obscurité causée par l'altération phonétique de la déclinaison n'a pas sensiblement augmenté l'usage des prépositions, et que l'existence de tournures exprimant presque exactement les mêmes rapports que les cas ne fit pas renoncer à l'emploi de ces-ci. La substitution des prépositions à la déclinaison est donc, sauf de légers commencements, un fait postérieur à l'extinction du latin comme langue vivante".⁹ Che è tutto vero, salvo l'osservazione che è difficile dire quando si deve collocare l'estinzione del latino come lingua viva!¹⁰ Ma l'osservazione del Bonnet è fondamentale: l'offuscarsi delle desinenze non comporta l'offuscarsi della coscienza del caso. In un documento latino tardivo l'uso incerto o approssimativo delle desinenze non corrisponde necessariamente a una mancanza della categoria del caso (o almeno di certi casi): chi scrive *posuerunt ... militi legioni secundes*¹¹ o (*posuerunt*) *parentibus amicibus*¹² usa desinenze imprecise o scorrette, ma sa la differenza tra un nominativo e un genitivo (forse meno tra un genitivo e un dativo, o tra un accusativo e un ablativo). Analogamente chi scrive *iuxta patre et sororis patri* e poi, nella stessa iscrizione, *maximo lucto matris*¹³ è incerto nella grafia delle desinenze, ma sembra sapere bene che cos'è e a che cosa serve un genitivo.

In italiano antico, cioè in una fase pienamente romanza, qualche sia pure piccolo ricordo della declinazione esiste ancora. Non alludo a relitti come *di notte tempo* o, ancora meno probante, *la Dio mercé*,¹⁴ che potrebbe essere imitato sul fr. *la dieu merci*, ma a forme quali *peccatoro*, *angeloro*, *feminoro* che s'incontrano in testi arcaici. Rohlf s' sbarazza in modo abbastanza sbrigativo di queste forme e scrive che "questi antichi esempi son da considerare puri latinismi",¹⁵ e alla stregua di latinismi sono valutate forme come *parte sancti Benedicti* di sezioni pienamente romanze del *Placito Capuano* del 960, a cui aggiungerei il *kelle terre ... Pergoaldi foro* del *Placito di Sessa* (963) o il *kella terra sancte Marie* è del *Placito di Teano* (luglio 963) e altre simili che s'incontrano in testi coevi. Saranno anche latinismi, ma latinismi che mostrano come nella coscienza del parlante vi sia ancora un barlume di consapevolezza del fatto che il rapporto tra sostantivi poteva essere espresso anche con una modificazione della parte

⁹ Bonnet 1890, p. 625.

¹⁰ Vedi sopra n. 4, e la discussione del problema (col rinvio alla bibliografia sull'argomento) in Morani 2000, pp. 111ss.

¹¹ Gaeng 1984, p. 10 (*DVI* 924).

¹² Gaeng 1984, p. 51 (*DVI* 1043).

¹³ Gaeng 1984, p. 74.

¹⁴ Bocc., *Dec.* III 9. L'ipotesi che costruzioni di questo genere (come nell'ant. spagn. *por amor Dios*, Alfonso X) siano imitazioni dal francese è espressa anche da Renzi 1994, p. 144.

¹⁵ Rohlf 1966/1969, § 347 (vol. II, p. 9); cfr. anche § 630 (vol. III, p. 5ss.).

finale del nome. In questo senso il *casa magii* che troviamo più volte nella *carta di Travale* (1158) viene ad avere un valore ben diverso dal *casa Rossi* o *via Garibaldi* che ancora usiamo, perché non rappresentano un esempio di stato costruito, quale sarebbe nella coscienza del parlante italiano di oggi, ma l'ultimo resto di un modo di esprimere un rapporto di dipendenza di un sostantivo dall'altro con mezzi diversi da quello abituale del *di* + sostantivo.

Se osserviamo la questione dal versante del latino, ci rendiamo conto di quanto sia inesatta la definizione del latino come lingua pienamente flessiva. Vi sono numerosissimi rapporti che in latino si esprimono per mezzo di sintagmi preposizionali. Ed è proprio il carattere composito del sistema latino a portare con sé quei germi di crisi che sfoceranno nella completa dissoluzione della flessione nominale. Se già in Plauto leggiamo *dimidium de praeda* (*Capt.* 1019) e in Catone *addito de perna frustum* (*agr.* 158), saremmo tentati di dire che le prime avvisaglie del diffondersi dei sintagmi preposizionali vanno ricercate nella fase arcaica del latino, e che fu forse la lingua del modello ciceroniano, con la sua autorità assoluta e col suo proporsi come norma, a frenare o ritardare un processo che già nei testi arcaici si stava preannunciando come inarrestabile.

Quali allora le ragioni di questo processo? Il citato libro di La Fauci esamina in modo approfondito le ragioni interne al sistema che hanno portato a una sua completa riorganizzazione. Le ragioni interne costituiscono una potenzialità da cui non necessariamente scaturisce un effetto. Il sistema flessionale latino ripropone, con qualche correzione non essenziale e con qualche semplificazione, il sistema flessionale indeuropeo, con tutto il suo carico di ridondanze e di contraddizioni (*touffu* 'ingombro' l'aveva definito Meillet), un sistema che nella fase più antica utilizzava ben quattro mezzi differenti per l'individuazione dei rapporti grammaticali (l'uso di temi differenti nel paradigma, l'apofonia, lo spostamento dell'accento, i morfemi desinenziali). Poiché in latino tre su quattro di questi mezzi per l'individuazione dei casi non sono più vitali e produttivi,¹⁶ i resti della ridondanza antica assumono oltre tutto un carattere di assoluta arbitrarietà. Già in queste premessa era insita la necessità di una radicale trasformazione; eppure questo sistema si è mantenuto praticamente intatto fino ai nostri giorni nella maggioranza del territorio slavo o baltico, e le trasformazioni a cui è andato incontro nelle altre aree hanno proceduto in direzioni nettamente diverse: un sistema ricco di casi,

¹⁶ Sono rimasti come relitti il suppletivismo in *femur feminis*, *iter itineris* (a cui si aggiunge p.es. *Iuppiter Iovis*), e l'alternanza apofonica in *genus generis*, *homo hominis*, *frater fratris*; dell'antico spostamento dell'accento non vi è più traccia in latino (gr. πατήρ πατέρα πατρός, ma lat. *pater patris patrem* accentato sempre sulla stessa sillaba), perché il lat. ha sistemato le sue regole accentuative secondo nuovi criteri (le alternanze che si determinano in *femina feminarum* o *tribunal tribunalis* sono secondarie, dovute a evoluzioni interne del latino stesso). Rimane la produttività dei morfemi desinenziali, che sono in ogni epoca del latino il solo mezzo rimasto per l'individuazione di casi. Ulteriori informazioni su questa problematica in Morani 2000, pp. 196ss.

ma con passaggio dal tipo flessivo al tipo agglutinante in armeno moderno; la sostituzione della flessione casuale con sintagmi preposizionali nelle lingue romanze e nella maggior parte delle lingue germaniche; la sostituzione della flessione con sintagmi formati da nome + postposizione (che si avviano alla formazione di un nuovo sistema flessionale) nelle lingue indeuropee dell'India.¹⁷ Quando indaghiamo sulle ragioni del mutamento linguistico, dovremmo sempre ricordare che nessun mutamento è obbligato, che la direzione in cui il mutamento si avvia non è prevedibile e infine, per ovvia conseguenza, che le ragioni del mutamento possono essere indagate solamente a posteriori. Meyer-Lübke affermava che si rimane colpiti dalla differenza tra i destini della flessione nominale e della coniugazione verbale romanza: la prima è crollata quasi completamente, la seconda si è conservata in buono stato;¹⁸ aggiungeva Meillet che, mentre le forme nominali nelle lingue indeuropee tendono ovunque a ridurre la loro flessione (fino alla completa scomparsa del sistema flessionale in italiano, in inglese, in persiano), la flessione verbale è stata conservata in forme varie e complesse, perché il nome indica una nozione permanente, mentre il verbo indica un processo, e ciò comporta l'espressione delle forme pronominali e di sfumature più articolate.¹⁹ Per la verità, in inglese non solo il nome, ma anche il verbo è ridotto a un minimo di flessione, e nell'ambito romanzo solamente un terzo del sistema verbale latino è continuato con forme sintetiche, mentre per le altre si procede con verbi ausiliari o espressioni perifrastiche: se caratteristica della flessione nominale romanza è il fatto che l'espressione dei rapporti si è spostata e non è più nella parte finale della parola, bensì è attuata per mezzo di un elemento invariabile che precede la parola stessa, non si deve dimenticare che nel verbo francese è avvenuto qualcosa di simile: l'espressione della persona non è più nella parte finale della forma, ma è attuata per mezzo di un elemento praticamente inseparabile (è separabile solo nella coniugazione negativa e interrogativa, che hanno norme diverse) collocato alla sinistra del verbo e ormai ben poco lontano da una situazione di semplice prefisso: *je parle, tu parles, il parle, ils parlent*.

3. Tornando alla riduzione della flessione nominale, vi sono cause principali e vi sono concause, che hanno reso più agevole lo svilupparsi degli effetti.

a. Una delle concause, il cui valore è stato fin troppo enfatizzato anche in analisi moderne, è l'oscurarsi della sillaba finale, che portava diversi casi latini originariamente distinti ad assumere un'unica forma. L'importanza di questa concausa non può essere sopravvalutata, perché essa non giustifica, ad

¹⁷ Sulla sorte della flessione nominale nelle principali lingue indeuropee rimando a Morani 1992, pp. 60ss.

¹⁸ Meyer-Lübke 1894, pp. 2ss.

¹⁹ Meillet 1925, p. 93ss.

esempio, il venir meno del genitivo, che nella seconda declinazione aveva al singolare una forma in *-i* che non si confondeva con la forma in *-u* o *-o* a cui approdano gli altri casi e al plurale una forma in *-orum* che sarebbe andata indenne da qualsiasi riduzione di natura fonetica anche in quelle zone (come la Gallia) in cui era più vigorosa l'erosione del vocalismo delle sillabe finali. Ma vi sono testi che presentano differenziazioni delle desinenze e oscuramento della distinzione dei casi: se nel *Rythmus vitae sancti Zenonis* (VIII sec.) troviamo, a poca distanza e in contesti simili, prima *corona imperii* e poi *filia imperio* per dire 'figlia dell'imperatore', la questione non è che l'autore del testo non distingueva tra *-i* e *-o* in sillaba finale, ma che riteneva che entrambe le forme indifferentemente si prestassero a esprimere questo tipo di dipendenza: in una parola, genitivo e dativo erano ormai sincretizzati, almeno nell'espressione del possesso. Esattamente come il miceneo usa indifferentemente *-ei* (desinenza di dativo) e *-i* (desinenza di locativo) per esprimere i valori del dativo greco (che riassume in sé i valori di dativo, strumentale e locativo indeuropei): successivamente la lingua eliminerà la ridondanza utilizzando solamente l'antica desinenza di dativo nei temi in *-o* e *-ā* e la desinenza di locativo nei temi in consonante e assimilati.

b. Un'altra concausa è costituita dalla complessità di un sistema in cui coesistono una pluralità di desinenze diverse che si presentano in maniera incoerente. Qui la riduzione romanza non è altro che l'estremo esito di una riduzione già abbondantemente avviata agli albori della storia del latino: i numerosi tipi indeuropei sono prima ridotti a sei (temi in *-ā*, in *-o*, in consonante, in *-i*, in *-u*, in *-ē*: *deārum deōrum cōnsulum gentium manuum rerum*), e poi si ha il sostanziale abbandono dell'ultimo e una fusione di temi in *-i* e di temi consonantici (III declinazione), fusione che, per avere un notevole parallelismo nelle lingue baltiche e slave (oltre che sporadici riscontri in altre lingue),²⁰ difficilmente si può considerare come puramente latina. Il latino riorganizza il sistema su due assi, con una contrapposizione tra I-II declinazione da un lato e III-IV dall'altro (gen. sg. *rosae lupi* ~ *gentis manūs*; *rosārum lupōrum* ~ *gentium manuum*; *rosīs lupīs* ~ *gentibus manibus*) e la V che oscilla tra i due tipi.²¹ Ma neppure questo basta a ridurre il disordine iniziale, e le difficoltà emergono se si prendono in esame le incertezze e le oscillazioni nell'uso delle desinenze, non soltanto in testi volgari.

c. Altro motivo di debolezza della flessione è l'esistenza di regole di accordo che, in caso di sintagmi formati da più sostantivi o da sostantivi e aggettivi,

²⁰ Incertezze come quelle fra **nokt-* (tema in consonante) e **nokti-* (tema in *-i*) fanno pensare che questa tendenza fosse almeno presente in potenza nella fase comune (aind. *nakṭ-am* avverbio 'di notte', lat. *noctium* gen. plur.).

²¹ Sulla tendenza della flessione nominale lat. a disporsi su due assi fondamentali rinvio a Morani 2000, pp. 207ss., ove si troverà pure ulteriore bibliografia.

impongono l'espressione dei rapporti morfologici su ogni membro del sintagma. Si noterà che molto spesso in situazioni del genere capita che solo uno dei membri del sintagma abbia l'esatta desinenza: *sene ullo devitum, pro se et suorum, de rem sua*. Se negli *ostraka* di Wâdi Fawâkhir²² leggiamo esempi come *accipias caveam gallinaria* oppure *saluta ... Saturninum scriba Capitonem centurione ... et Frononem ... et Severinu et Marcellu collega tuum*, non è in questione solamente la diffusissima incertezza della scrizione di *-m* finale, ma il fatto che all'interno del sintagma l'autore del testo si sforza di indicare con esattezza la desinenza solamente su un membro del composto, mentre per gli altri vi è una caduta di tensione che rende meno urgente e necessaria l'utilizzazione di una forma precisa di desinenza. Così se leggiamo in un'iscrizione delle terme di Tito *Deanam et Iovem optumum maxum habeat iratos*²³ non è privo di significato che l'unica disattenzione nella scrittura di *-m* avvenga alla fine del sintagma, quando ormai il valore di complemento oggetto dei vari termini era stato ampiamente precisato da tutte le forme precedenti.

d. Associata a quest'ultima causa è l'emergere della categoria della determinazione. L'uso dell'articolo favorisce la decadenza della declinazione, ed è un'ulteriore conseguenza del principio appena affermato: un articolo declinato rende inutile l'indicazione del caso nel sostantivo: come mostrano varie lingue non romanze e, nell'ambito del romanzo, il rumeno, la declinazione dell'articolo da una parte è più resistente (al pari di quella dei pronomi) della declinazione dei sostantivi e dall'altra la rende superflua: l'uso dell'articolo posposto ha permesso in rumeno di mantenere paradigmi flessivi in misura più ampia di qualunque altra lingua romanza.

4. Se queste sono le concause, la causa principale è sempre comunque da cercare nelle ragioni semantiche, ed è questa che conferisce già al sistema latino un elevato grado di instabilità. Primo motivo di trasformazione è il venire meno di categorie precedentemente ritenute essenziali: ad esempio si perde, a partire almeno dall'epoca imperiale, la distinzione tra stato in luogo e moto a luogo: *ascendit Iesus in Hierosolymis ... Cum esset in Hierosolymis* leggiamo nell'Afra.²⁴ Ma è l'emergere di categorie nuove che crea le maggiori difficoltà al sistema, perché l'inventario dei morfemi desinenziali è pressoché chiuso fin da epoca indeuropea, e, mentre si dà il caso che forme declinate passino al rango di avverbi, non avviene quasi mai, in nessuna lingua indeuropea, che suffissi produttori di avverbi passino al rango di morfemi desinenziali legati per individuare nuove categorie emerse nel corso dell'evoluzione linguistica e affermatesi come obbligatorie. Se si esclude il caso di lingue marginali che hanno

²² Per una prima valutazione di questi testi e del loro valore linguistico rinvio a Durante 1988 p. 32.

²³ *CIL* VI 29848b.

²⁴ *Iob.* 3, 13. 23.

avuto vicende del tutto proprie e sono state ampiamente influenzate da lingue non indeuropee (come il tochario o l'osseto), può capitare, e raramente, che forme avverbiali siano parzialmente assimilate a forme casuali (come le forme in $-\theta\epsilon\nu$ del greco, spesso utilizzate in funzione di genitivi-ablativi); altrimenti forme avverbiali sono organicamente assunte nel sistema flessionale solo ed esclusivamente per rendere più visibili casi già presenti nel sistema, ma privi di desinenze autonome.²⁵ Per una nuova categoria non si inventa un nuovo caso, ma si usano elementi accessori al caso stesso. Ad esempio, nel momento in cui si comincia a ritenere il caso strumentale inadatto a esprimere da solo il valore comitativo, e si ritiene indispensabile provvedere a un'espressione adeguatamente visibile di questo valore, si iniziano a usare aggiunte esterne al caso, collocate indifferentemente prima o dopo il sostantivo che dovrebbero determinare (lat. *cum*, gr. $\sigma\acute{\upsilon}\nu$, ant. ind. *saba*, ted. *mit*, russo *с*, ecc.). Così elementi accessori che in origine semplicemente precisavano il valore del caso divengono mezzi morfologici indispensabili, nel momento in cui l'espressione di una categoria s'impone come obbligatoria, e il loro carattere obbligato rende ridondante, e quindi superfluo, il morfema del caso (in *cum amico* l'informazione essenziale del valore di comitativo risiede nella preposizione *cum*, non nella desinenza di ablativo in *-o*).

Si aggiunga che fin dal periodo indeuropeo i casi avevano una congerie di valori disparati, e molti di loro confini semantici molto labili. La divisione, spesso ripresa, tra casi grammaticali e casi localistici, ha scarso valore sul piano sincronico, perché vari casi veicolano informazioni di tipo localistico insieme con l'espressione di rapporti meramente grammaticali. Ad esempio l'accusativo esprime sia il complemento oggetto sia il punto d'arrivo del movimento, lo strumentale indica il mezzo, ma anche il complemento d'agente, e si presta anche per l'indicazione del tempo. L'incertezza dei confini semantici tra un caso e l'altro è antica, e spiega per esempio la frequente confusione di dativo e genitivo, o di dativo e locativo e così via, tanto da avviare ben presto la tendenza a fondere diversi casi in uno. In latino la tendenza a riorganizzare secondo principi nuovi tutto il materiale porta da una parte alla valorizzazione dell'antico ablativo, dall'altra all'assorbimento entro l'ablativo dello strumentale e (salvo alcune poche sopravvivenze) del locativo.

In conclusione, la compresenza di più valori all'interno del caso, l'affievolirsi di categorie preesistenti e il presentarsi di categorie nuove la cui espressione diviene indispensabile porta alla crisi del sistema. Vi sono categorie che possono essere espresse col semplice caso, e vi sono categorie per le quali è obbligatorio il sintagma preposizione + nome. Nella situazione più anti-

²⁵ Ad es. in pali le antiche forme avverbiali in *-tas* (da cui pali *-to*) sono assunte organicamente nel paradigma (*devato* 'a deo', *aggito* 'ab igne'), ma unicamente per realizzare una migliore individuazione dell'ablativo, privo di forme proprie nella maggior parte dei paradigmi e confuso ora col genitivo ora col dativo.

ca la preposizione semplicemente recava ulteriori sfumature all'interno della categoria generale espressa dal caso, tanto è vero che le preposizioni possono accompagnarsi a più di un caso (come ancora in latino con *in*, *sub*, ecc.): originariamente in *ad villam* è l'accusativo da solo che esprime il movimento, mentre la preposizione precisa che il moto è di semplice avvicinamento (forrendo un'informazione complementare a quella che il semplice accusativo poteva dare: *eo Capuam* ~ *eo ad Capuam*).²⁶ Il declino delle desinenze casuali in sintagmi del genere ha dunque una motivazione molto chiara: quando per una categoria è obbligatoria l'espressione per mezzo di una preposizione, la desinenza diventa un inutile ingombro, che può essere facilmente eliminato. La situazione diventa ancora più critica nel momento in cui si fissa stabilmente un legame organico fra determinate preposizioni e determinati casi, e sintagmi preposizionali equivalenti di espressioni casuali usano un caso diverso da quello fondamentale: *cum amico* in origine serve a precisare *amico*, che da solo non sarebbe in grado di esprimere la compagnia, ma in *per urbem* la preposizione *per* non può più essere considerata come un semplice completamento del caso, perché *per urbem* diviene, nell'espressione del movimento attraverso luogo, equivalente di espressioni in ablativo semplice quali *via*, *ponte Sublicio*, e il sintagma preposizionale non utilizza più l'ablativo (originario strumentale), ma l'accusativo. Qui la preposizione non aggiunge un'ulteriore sfumatura (come sarebbe in *ad Capuam* rispetto a *Capuam*), perché il sintagma, privato della preposizione, non sarebbe più in grado di indicare un movimento attraverso luogo. Questa stessa osservazione si potrebbe ripetere anche per molte altre espressioni per le quali si presentano fin dall'epoca arcaica del latino sovrapposizioni e interferenze fra costruzioni preposizionali e costruzioni col semplice morfema casuale (tipo *unus de multis* e *unus multorum*, *scribo fratri* e *scribo ad fratrem*), in cui il sintagma preposizionale usa un caso diverso rispetto all'espressione che usa il caso semplice. Ribadiamo solamente che la compresenza di tutti questi fatti sollecitava (non diciamo obbligava, perché, come abbiamo già detto, nessuna evoluzione linguistica è obbligata né prevedibile) una razionalizzazione del sistema, eliminando doppioni e favorendo delle due possibilità quella che appariva più semplice.

Lo stabilirsi di un rapporto univoco e organico tra preposizioni e casi rende superfluo l'uso della desinenza: in *anno* o *annum* le diverse desinenze individuano due valori, ma in *ante annum* l'informazione è già pienamente acquisita per mezzo di *ante*, e la desinenza di accusativo è superflua. Da qui le prime confusioni tra ablativo e accusativo: casi di *cum* + accusativo si trovano

²⁶ Cfr. ancora in Plauto la sfumatura di differenza che intercorre tra *mil. 111 filiam conicit in navem ... eamque huc invitam mulierem in Epbesum* (fin qui dentro a Efeso) *advehit* e *mil. 439 heri Athenis Epbesum* (da Atene a Efeso, in senso generale) *adveni vesperi*. Per *ad* cfr. Liv. VII 37, 5, 5 *ab Suessula nuntii trepidi Capuam ... veniunt* (da Suessula fino a Capua) ~ Liv. XXV, 19, 1 *Hannibal ... castra ad Capuam cum movisset* (in direzione di Capua, ma rimanendone fuori).

già nelle iscrizioni pompeiane: *cum discentes* CIL IV 275; *cum sodales* IV 698; *cum discentes suos* IV 698, e presto il prevalere delle preposizioni porta nella Romània occidentale al formarsi di una flessione bicasuale in cui un caso prepositivo indifferenziato (il futuro obliquo dell'antico francese) si contrappone a un caso soggetto.²⁷

La tendenza a collegare stabilmente le preposizioni a un caso è più avanzata in latino che in altre lingue indeuropee. Qualunque sommaria lettura di un testo in greco antico mostra come in questa lingua le preposizioni abbiano inizialmente un ruolo meno subordinato al caso: sono usate più liberamente e il loro contenuto semantico è assai più vago, e gli effetti di questa situazione si prolungano fino ad oggi: il sostanziale crollo in neogreco della flessione nominale (ormai ridotta a pochi resti) non è accompagnato da un uso di preposizioni paragonabile a quello che si ha nelle lingue romanze occidentali.²⁸ Inoltre in latino la fusione di ablativo e locativo restringe la sfera semantica delle preposizioni. In osco-umbro, grazie al mantenimento del locativo come caso autonomo, *in* si presta anche a indicare l'allontanamento (*imad-en* 'ab ima [via]'), e *anter* e *traf*, i corrispondenti di lat. *inter* e *trans*, hanno una duplice reggenza (accusativo e locativo), e il loro uso non si limita al solo accusativo, come in latino.

5. Se dunque tutta la vicenda del passaggio dai morfemi casuali ai sintagmi preposizionali è da vedere come l'esito di un travaglio plurimillenario, e non come una vicenda circoscritta alla sola fase finale del latino, alcuni altri aspetti ancora sarebbero da rilevare in modo particolare:

a. La tendenza generale a ridurre il sistema da sei a tre casi rientra nell'ambito di quei fenomeni di sincretismo che, in misura più o meno ampia, percorrono tutta l'area indeuropea. La fusione di ablativo e accusativo è favorita dall'essere questi i casi preposizionali per eccellenza, e l'equivalenza tra i due casi è praticamente già attuata nei secoli finali dell'impero. Dativo e genitivo rimangono più a lungo distinti, come appare ancora dalla situazione dell'italiano, ove funzioni accusative e genitive-dativali sono distinte nei pronomi: *lo vedo, la vedo* ma *gli offro, le offro, la loro casa*. La tendenza del dativo a invadere le funzioni del genitivo si percepisce già in Plauto (p.es. *mil.* 271 *illic est Philocomasio custos*; 1431 *Philocomasio amator*; *capt.* 633 *Fuit ne huic pater Thensau-rochrysonicochrysidēs?*; *ibid.* 1010-11 *nam tibi pater hic est*, ma 974-75 *is quidem huius*

²⁷ Cfr. Herman 1975, p. 65: "On peut supposer que, vers le milieu du I^{er} millénaire, la langue parlée ne connaissait plus qu'un seul cas oblique, en gros identique dans sa forme à l'ancien accusatif et représenté dans la graphie par la forme écrite de l'un ou de l'autre des anciens cas, forme prise au hasard dans les textes très vulgaires, choisie plus ou moins en conformité avec les règles classiques chez les auteurs relativement instruits".

²⁸ In neogreco si dice p.es. *μπουχάλι κρασί, ποτήρι νερό, ντάμα μπαστούνι* laddove in it. si direbbe *caraffa di vino, bicchiere d'acqua, dama di picche*.

est pater),²⁹ e probabilmente risale ancora più addietro, se funzioni genitivali e dativali si confondono in gran parte del territorio indeuropeo, e i due casi sono destinati a fondersi p.es. in armeno, in albanese, nella fase media delle lingue iraniche e delle lingue indiane, in greco tardo, in bulgaro e in macedone. La successiva evoluzione del sistema che ha portato al crollo della flessione ha però seguito linee di sviluppo diverse nelle varie aree del territorio romanzo, sia per la maggiore o minore velocità del processo (mantenimento del sistema bicasuale a lungo nella latinità di Gallia, p.es., a fronte di una maggiore rapidità dell'evoluzione in Italia e nella penisola iberica) ed è infine approdato a risultati sensibilmente differenti: l'assorbimento dell'obliquo nel nominativo in rumeno, col mantenimento di un genitivo-dativo autonomo, e viceversa in ant. franc. e in ant. prov. il mantenimento dell'opposizione tra caso retto e obliquo (con assorbimento nell'obliquo delle antiche funzioni genitivali-dativali), è una distinzione che ha un valore capitale, in quanto mostra due orientamenti sensibilmente diversi delle espressioni dei rapporti grammaticali.

b. In alcune circostanze sembra che l'uso del caso semplice sia debole. Nell'espressione della materia si evita di usare l'ablativo semplice, ma si può usare l'ablativo senza preposizione se il sostantivo è accompagnato da un aggettivo: non *calix vitro*, ma *calix de vitro* o *calix splendido vitro*. Questo fatto può riecheggiare una situazione molto antica: in sanscrito si usa il genitivo per indicare la materia, ma il genitivo è ammesso solo se il sostantivo è accompagnato da un altro elemento (p.es. *keṣṇānām vṛibhāṃ carum śraṇayati* 'fa cuocere un impasto di riso nero'): non si può dire *hemanah pātram*, ma solo *haimam pātram* o *hemapātram* 'aureum poculum'.³⁰ Col valorizzarsi delle costruzioni preposizionali, si assiste a una progressiva riduzione del numero delle preposizioni, proprio perché queste sono assunte per esprimere quei rapporti fondamentali che nella fase precedente erano designati dai casi.

c. Se si considerano in un'ottica unitaria le dinamiche che percorrono la latinità e la fase romanza arcaica, risalta il fatto che spesso, quando si contrappongono una costruzione col caso semplice e una preposizionale sostanzialmente equivalenti, la lingua cerca di operare delle distinzioni valorizzando categorie che, pur prive di espressione obbligatoria, risultano però di un qualche interesse per il parlante: tali sono l'opposizione determinato ~ indeterminato e l'opposizione animato ~ inanimato. Questi tentativi sono spesso parziali e frammentari, e nella maggioranza dei casi stentano ad affermarsi definitivamente; è interessante tuttavia prenderne in esame alcuni.

Il tentativo di differenziare animato ~ inanimato è visibile in latino nell'espressione del mezzo, preferendosi per l'animato il tipo *per nuntium* e per l'inanimato il tipo *saxo*, o nell'espressione dell'agente, ove il tipo *necatur a filio*

²⁹ Lindsay 1988, pp. 20–21.

³⁰ Cfr. Taraporewala 1967, p. 51.

(animato) si contrappone al tipo *necatur saxo* (inanimato). Una distinzione proprio ~ comune viene operata, sia pure in modo incerto e confuso, coi nomi geografici, ove *eo in urbem* si oppone a *eo Romam*.

Alcuni di questi tentativi vengono raccolti nelle lingue romanze. In antico francese per l'espressione del possesso si preferisce la costruzione sintetica, con l'obliquo non preceduto da preposizione, quando il possessore è individuato in modo preciso, e la costruzione analitica quando l'espressione è generica: *por l'amor mon pere*, ma *por l'amor d'un pere*, e così *la roi cort* 'la corte del re', *s'amie main puet tenir* 'può tenere la mano della sua amica'; quando la costruzione sintetica è sostituita da quella con *a*, si deve dire *li amors de la femme* e non *li amors a la femme*.³¹ Nell'espressione dell'oggetto le categorie animato ~ inanimato e determinato ~ indeterminato si incrociano in varie aree della Romania fino ad emergere come prioritarie in alcune aree marginali (penisola iberica, rumeno, dialetti italiani meridionali).³² È degno di nota il fatto che tendenze analoghe siano vive in varie altre aree: si pensi all'armeno e alle lingue slave, per fare un esempio, ove l'importanza di individuare le categorie di determinato e di animato fa sì che nell'espressione dell'oggetto siano usati casi o costruzioni diverse (talora con sfumature e incroci piuttosto complessi). Si sarebbe tentati di dire che anche qui tendenze plurimillinarie abbiano agito in modo più o meno incerto e sotterraneo, venendo però alla luce in un'epoca più recente e affermandosi in modo prepotente in alcune zone del territorio.

BIBLIOGRAFIA

- Benveniste, É. (1968): Mutations of linguistic categories. In: Lehmann, W., Malkiel, Y. (eds.) *Directions for historical linguistics*, University of Texas Press, Austin TX & London. pp. 85–94. (Trad. ital. col titolo *Nuove Tendenze della linguistica storica*, Il Mulino, Bologna 1977, lo scritto di Benveniste è alle pp. 91–99).
- Bonfante, G. (1986): *Scritti scelti, vol. II*. Edizioni Dell'Orso, Alessandria.
- Bonnet, M. (1890): *Le latin de Grégoire de Tours*. Hackette, Paris.
- Bonomi, I. (1998): *La grammaticografia italiana attraverso i secoli*. CUEM, Milano.
- Durante, M. (1988): *Dal latino all'italiano moderno*. Zanickelli, Bologna.
- Gaeng, P. A. (1984): *Collapse and reorganisation of the Latin nominal flexion as reflected in epigraphic sources*. Scripta Humanistica, Potomac.
- Gamillscheg, E. (1957): *Historische französische Syntax*. Niemeyer, Tübingen.
- Herman, J. (1975): *Le latin vulgaire*. Presses Universitaires de France, Paris.
- La Fauci, N. (1997): *Per una teoria grammaticale del mutamento morfosintattico dal latino verso il romanzo*. ETS, Pisa.
- Lindsay, W. M. (1988): *Syntax of Plautus*. Otto Zeller, Osnabruck.

³¹ Gamillscheg 1957, pp. 15ss.

³² Cfr. anche Morani 1992, pp. 17–18, con ulteriori rinvii bibliografici.

- Lüdtke, H. (1989): Prämissen für die Darstellung der romanischen Sprachgeschichte. In: Raible, W. (ed.) *Romanistik, Sprachtypologie und Universalienforschung*, Narr, Tübingen. pp. 1–10.
- Meillet, A. (1925): *La méthode comparative en linguistique historique*. Institutet for Sammenlignende Kulturforskning, Oslo.
- Meyer-Lübke, W. (1894): *Grammatik der romanischen Sprache, v. II*. Reisland, Leipzig.
- Michel, A. (1997): *Einführung in das Altitalienische*. Narr, Tübingen.
- Morani, M. (1987): La sostituzione della desinenza casuale col sintagma preposizione + nome: una “modificazione conservativa”? In: Mocciano, A., Soravia, G. (eds.) *L'Europa linguistica: contatti, contrasti, affinità di lingue, Atti del XX Congresso Internazionale di Studi, Catania 10–12 settembre 1987*, Bulzoni, Roma. pp. 219–225.
- Morani, M. (1992): *Linee di storia della flessione nominale indeuropea*. Ediz. Dell'Orso, Alessandria.
- Morani, M. (2000): *Introduzione alla linguistica latina*. Lincom Europa, München.
- Renzi, L. (1994): *Nuova introduzione alla filologia romanza*. Il Mulino, Bologna.
- Rohlf, G. (1966/1969): *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*. Einaudi, Torino. (Trad. ital. di *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, Francke AG Verlag, Bern 1949/1954).
- Taraporewala, I. J. S. (1967): *Sanskrit syntax*. Munshiram Manoharlal, Delhi.
- Väänänen, V. (1969): Trimalcion et ses convives parlaient-ils italien? *Neuphilologische Mitteilungen*, 70: 604–611.
- Zamboni, A. (2000): *Alle origini dell'italiano. Dinamiche e tipologie della transizione dal latino*. Carocci, Roma.

IL CONDIZIONALE NEI VOLGARI ITALIANI SETTENTRIONALI

GYÖRGY DOMOKOS

Olasz Tanszék
Romanisztika Intézet
Bölcsészettudományi Kar
Pázmány Péter Katolikus Egyetem
Egyetem utca 1.
H-2087 Piliscsaba
domokos@btk.ppke.hu

In this paper, our aim is to show the different ways of language evolution through examples of conditional mode morphology in various Romance languages: unsuccessful solutions that remain isolated and die out, local ones that will not expand far off the centre of the innovation, and ‘mainstream’ ones that, for one reason or other, affect a large number of related languages or dialects. The article focuses on medieval Northern Italian dialects, mainly 14th century Lombard where the three ways coexisted.

1. POSIZIONE DEL PROBLEMA

Nell’evoluzione della lingua possiamo individuare tre tipi di innovazioni: quelle che non avranno esito e costituiscono, per così dire una “via cieca”; quelle che, partendo da centri lontani, restano isolate (a livello di lingua, linguaggio settoriale o dialetto) e infine quelle che sono in grado di imporsi a un numero considerevole di parlate. Guardando solo i punti estremi dell’evoluzione tra latino classico e dialetti italiani settentrionali, possiamo constatare soltanto il cambiamento avvenuto. Qui cercheremo di eseguire una sezione trasversale delle linee di evoluzione del condizionale a “metà strada”, all’altezza del Due-Trecento, per poter meglio inquadrare le diverse soluzioni presenti, secondo la tipologia sopra esposta. Una tale analisi può avere il vantaggio, in caso fortunato, di gettare luce sul perché e sul come dell’evoluzione della lingua.

2. IL CONDIZIONALE NELLE LINGUE ROMANZE

Il latino (o, in verità, la tradizione delle grammatiche della lingua latina) distingueva tre categorie di frasi condizionali, a seconda della natura della condizione: (1) quella della **realtà** espressa dall'indicativo presente: *si vales, bene est* 'se stai bene, sono contento' o dall'indicativo futuro: *si hunc librum leges/legeris, laetabor* 'se leggi questo libro, ne sarò contento'. (2) La frase condizionale della **possibilità** (*si habeam, dem* 'se avessi, darei') e (3) quella della **irrealtà** (*si habuissem, dedissem* 'se avessi avuto, avrei dato') vengono espresse dal congiuntivo. Questo schema, peraltro poco rigorosamente osservato anche dal latino letterario, doveva vigere ancora meno nelle comunicazioni di tutti i giorni. Il tardo latino lascia intravedere alcune tendenze che annunciano già la sintassi romanza. Da Vitruvio e Columella troviamo come espressione della condizionale della **possibilità**: futuro anteriore + indicativo presente/futuro, *si fuerit, erit* e questa formula sopravvive anche nel lungo periodo di transizione, in testi come la Lex Salica, la Lex Ribuarica, l'Editto di Rotari, ecc. [Notiamo che le forme del futuro anteriore coincidevano, eccetto la I pers. sing., con il perfetto del congiuntivo]. Questa forma del futuro anteriore si è conservata come elemento del periodo ipotetico, in una parte della Romania, in particolare nelle lingue iberoromanze: sp. *si el tiempo fuere bueno, iremos a pasear* 'se il tempo sarà buono, andremo a passeggiare'; port. *se chover esta noite não saio* 'se piove stanotte, non esco'. Per quanto riguarda invece la frase condizionale dell'**irrealtà**, il fatto principale è la sostituzione dell'imperfetto del congiuntivo con il piuccheperfetto (che si estende anche al caso della **possibilità**). Citiamo da Arnobio (IV secolo, I,33) *biscere si animantia muta potuissent, si arbores vocis sonitum quirent integrare* 'se le bestie mute potessero parlare, se gli alberi potessero riprodurre la voce [...]'. – dove la prima forma verbale è vicino al parlato e la seconda invece è di sintassi letteraria, regolare. Il tipo *si habuissem, dedissem* guadagnerà terreno nell'Italia del Sud, nel ladino e in francese antico. Un'altra strada è quella dell'indicativo nelle frasi principali: Cicerone (Epist, 12,10,3) *praeclare viceramus, nisi Lepidus recepisset Antonium* 'avremmo vinto (lett. avevamo vinto) se Lepido avesse accolto Antonio' Val. Falcc. 7, 440. *si tenuissem, occideras* 'se avessi avuto paura, saresti morto', tipo corrente in latino tardo che si ritrova nel Medioevo in provenzale, italiano e spagnolo. L'ultima soluzione è quella dell'imperfetto indicativo nelle frasi principali che riscontriamo a partire dal latino merovingico: Fredeg. 80,11.: *Si iubebas, accederemus ad prilium* 'se tu ordinassi, andremmo in battaglia'.¹

Come ben si sa il condizionale costituisce un'innovazione panromanza, cioè è una novità rispetto al latino che quasi tutte le lingue romanze han-

¹ Gli esempi del paragrafo sono tratti da V. Väänänen, *Introduzione al latino volgare*, Bologna, 1982, pp. 278–279.

no sviluppato parallelamente (eccezion fatta per il ladino² e qualche dialetto italiano isolato³).

Come abbiamo appena visto, il latino classico non usava questo modo nel periodo ipotetico, e la ragione è che non possedeva questo modo verbale. Per esprimerlo ricorreva all'uso del congiuntivo o di altre soluzioni perifrastiche. Nel periodo di transizione, alle forme del congiuntivo subentrano le forme INFINITO + HABEBAT/HABUIT nelle apodosi del periodo ipotetico.⁴ Gli esempi noti sono dei secoli IV–VIII e dimostrano la tendenza del latino volgare a far cadere le forme verbali sintetiche ed ad adoperare quelle analitiche che sarebbero state alla base del nuovo modo verbale, il condizionale, appunto.

La fortuna ulteriore del nuovo modo verbale (che, secondo l'espressione di Brambilla Ageno raccoglie in sé diversi aspetti, dal futuro del passato al modo dell'“evasione”)⁵ non è uniforme sul territorio della Romània. Le lingue neolatine occidentali (quelle della Gallia: il francese, il franco-provenzale e il provenzale, e quelle della Penisola Iberica: il catalano, il portoghese e lo spagnolo) adoperano costruzioni derivate dalla struttura INFINITO + HABEBAM, in altre parole, composte dall'infinito del verbo lessicale unito all'imperfetto dell'ausiliare. L'italiano odierno adopera invece un condizionale basato sulla costruzione INFINITO + HABUI, cioè composta dall'infinito del verbo lessicale congiunto al perfetto dell'ausiliare.⁶ Tra i primi a notare l'esistenza

² G. Salvi, *Il Ladino*, *Verbum* 2000/1, p. 168.

³ G. Rohlfs, *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti II*, Torino, pp. 1566–1569, § 604.

⁴ P. Tekavčić, *Storia della lingua italiana*, II, *Morfosintassi*, Bologna 1972, §§ 855–856.

⁵ F. Brambilla ageno, *Il verbo nell'italiano antico. Ricerche di sintassi*, Milano & Napoli 1964, 195–196; 336–359; 368; 434–436.

⁶ Tekavčić accenna al fenomeno del condizionale analitico, caratteristico dei dialetti italiani settentrionali del Medioevo, considerandolo una “perifrasi”. Afferma che le forme autonome dell'ausiliare *avere* e dell'infinito “si possono staccare ed invertire” – espressione equivoca data la cronologia dell'evoluzione che segna il passaggio dalla forma analitica a quella sintetica. Tekavčić, *Storia*. II. § 1009.

Rohlfs, dal canto suo, ci offre invece il seguente panorama sul condizionale neolatino. Un tipo del condizionale è quello formato da INFINITO + HABEBAM. A suo parere la forma stessa (-*ia* invece di -*ea* che si trova per esempio in Guittone d'Arezzo e in altri poeti aretini) indica la provenienza provenzale. Il secondo tipo (che viene accompagnato normalmente dal primo) viene formato da INFINITO + HABUI. Questo secondo tipo di condizionale ha praticamente estromesso gli altri tipi nel toscano e nell'italiano letterario. Nel milanese di Bonvesin, secondo Rohlfs, il primo tipo si limita alle sole prima e terza persona del singolare (ciò è confermato anche dalla nostra indagine). Il terzo tipo di condizionale viene usato solamente dagli antichi scrittori toscani e nell'Italia meridionale: si tratta delle forme derivate dal piuccheperfecto dell'indicativo del latino (*cantaveram*). In Italia settentrionale ne troviamo solo alcuni esempi sporadici, nel piemontese antico dei *Sermoni Subalpini*: “fora”, “pogra”, “agra”. (F.A. Ugolini, *Testi antichi italiani*, Torino, Chiantore, 1942; G.P. Clivio & M. Danesi, *Concordanza linguistica dei “Sermoni Subalpini”*, Torino 1974). Per il quarto tipo del condizionale neolatino, quello separato,

del nuovo modo verbale del volgare furono Leon Battista Alberti⁷ e Pietro Bembo⁸.

Le tendenze a sostituire le forme sintetiche con quelle analitiche erano state sempre presenti all'interno del latino, ma fino al momento del crollo dell'Impero esse potevano essere frenate dalla tradizione della lingua scritta. La situazione esplose quindi solo quando l'unità politica è già venuta meno e questo potrebbe spiegare anche perché sul territorio della Romania si distinguono tipi diversi del futuro, del condizionale e, in parte, del passivo.⁹ Le due parti che costituiscono il condizionale e il futuro sono ancora distinte in portoghese, anche se ormai solo nella lingua scritta: un pronome può inserirsi tra l'infinito del verbo e la desinenza: *vendê-los-íamos* 'li venderemo', *falar-me-ão* 'mi parleranno'.

Accenniamo brevemente qui luogo anche alle vie di evoluzione diverse. In tre territori piuttosto isolati della Romania, in rumeno, in sardo e in dalmatico il condizionale si è formato indipendentemente. In rumeno l'ordine tra l'ausiliare e l'infinito è inverso: 'avere' + inf. Es.: *am cînta* 'canteremmo' (è testimoniato anche l'altro ordine: *cîntare am* – e la forma *am* pone altri problemi perché non può derivare né dall'imperfetto, né dal perfetto). Il sardo utilizza come ausiliare del condizionale il verbo *déppere* 'dovere': *deo dià domare*, letteralmente 'io dovevo domare'. Il dalmatico, infine ha conservato una forma sintetica, di tipo *kant(u)ora* che viene dal latino CANTAVERAM.¹⁰

Rohlf s riporta l'esempio degli stessi testi da noi esaminati, cioè di Bonvesin e dei *Monumenti antichi* pubblicati da Adolfo Mussafia (A. Mussafia, *Monumenti antichi di dialetti italiani*, Vienna 1864, ristampa Bologna 1980). C'è un esempio sorprendente che Rohlf s cita da Bonvesin, senza dare l'esatto luogo della citazione: *eo me perdereve e caze* ('io mi perdere e cadrei' A 320), dove chiaramente l'*eve* morfologizzato serve ancora da ausiliare all'infinito indipendente, coordinato, successivo.

⁷ Alberti si esprime in questi termini: "Hanno é Toscani certo modo subientivo, in voce, non notato da e Latini, e parmi nominarlo asseverativo". L.B. Alberti, *La prima grammatica della lingua volgare. La grammaticchetta vaticana, cod. Vat.Reg. Lat. 1370*, a c. di C. Grayson, Bologna, 1964, 50.

⁸ Pietro Bembo considera il condizionale una sottospecie del congiuntivo: "Ne' quali modi di ragionare ['condizionalmente' – dice poco sopra l'Autore] più ricca mostra che sia la nostra volgar lingua che la latina. Con ciò sia cosa che ella una sola guisa di proferimento ha in questa parte e noi n'abbiam due: [...] vorrei e volessi, amassi e ameresti [...] È il vero che ella termina eziandio così: amerìa, vorrià; ma toscanamente e solo nel verso, come che saria si legge alcuna volta eziandio nelle prose; poria poscia che disse il Petrarca in vece di potrià, è ancora maggiormente della mia lingua lontana. Nel qual verso ancora così termina alle volte io ameria, io vorrià in vece d'amerèi e di vorrei e così quelle delle altri". P. Bembo, *Prose della volgar lingua*, III, xliii, in *Trattatisti del Cinquecento I*, a c. M. Pozzi, Napoli & Milano 1978 (La letteratura italiana. Storia e testi 25.), 233.

⁹ Ch.H. Grandgent, *From Latin to Italian*, Cambridge Mass., 1940, 186–188

¹⁰ Gli esempi del paragrafo sono presi da L. Renzi, *Nuova introduzione alla filologia romanza*, Bologna, 1985, p. 376.

3. IL CONDIZIONALE NEI VOLGARI ITALIANI

Nei testi italiani antichi (come anche in diversi dialetti italiani moderni) accanto al condizionale di tipo CANTARE + HABUIT riscontriamo anche il condizionale di tipo occidentale CANTARE + HABEBAM, caratterizzato dalla desinenza *-ìa*. Questo fatto o si spiega con l'influsso letterario dei Provenzali, esercitato anche attraverso i Siciliani¹¹, oppure si può trattare anche di una poligenesi, cioè di uno sviluppo parallelo verificatosi in diversi territori dell'Impero Romano.

Sta di fatto che nella lingua letteraria dalle origini fino all'Ottocento le due forme coesistono.¹²

Conformemente a quanto afferma il Bembo, l'uso del condizionale "occidentale" si restringe man mano nell'italiano letterario solo alla tradizione in versi, per poi lentamente estinguersi.

Oltre alle due forme citate accenniamo al fatto che anche in molti dialetti italiani centro-meridionali esisteva una volta il condizionale di tipo CANTAVRAM (come nel dalmatico); e anche oggi nel Lazio meridionale ci sono forme come *avèra, putèra*.¹³ Come quarta soluzione parleremo più avanti del condizionale analitico del lombardo antico, tipo HABUI CANTARE.

Con l'aiuto della banca dati dell'Opera del Vocabolario Italiano¹⁴ è possibile tracciare un quadro riassuntivo della presenza di questi tipi del condizionale nei testi del Due-Trecento, scritti nei diversi volgari della penisola. Come verbo necessariamente presente nei testi pratici come in quelli letterari ho scelto ESSERE, e con l'opzione 'frequenza per titolo' si ottiene una statistica anche geograficamente rilevante di forme analoghe. Per assicurare l'analogia conviene scegliere una determinata forma, ed ho optato per la terza persona perché probabilmente offre più dati e così il margine di errore si limita.

Vediamo quindi che la forma SARIA si trova nel Corpus in 436 casi, di cui quasi tutti gli esempi sono toscani, per lo più fiorentini (Boccaccio, Monte Andrea, Chiaro Davanzati, Dante Alighieri, ecc.). La forma SAREA (162 occorrenze) si presenta nelle opere di Restoro d'Arezzo e del Dialogo di San Gregorio ligure-piemontese. Per contro, SEREA si riscontra solo in 45 occasioni, di cui 20 di area genovese (Luchetto, il Dialogo, ed altro) e altrettante di area toscana. Finalmente, abbiamo anche SERIA in 208 casi, di cui ben 80 di area veneta e altrettanti di area toscana, e presenze di volgare umbro, lombar-

¹¹ A. Schiaffini, *Influssi centro-meridionali sul toscano e sulla lingua letteraria. Italia dialettale* 5 (1929), 1-31.

¹² Per quanto riguarda l'uso del condizionale in Dante si veda. F. Brambilla Ageno, *Il condizionale*. In: *Enciclopedia Dantesca* VI, 261-266.

¹³ G. Rohlfs, *Grammatica storica*, § 602.

¹⁴ <http://ovisun199.csovi.fi.cnr.it>: TLIO (*Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*), sito web dell'Opera del Vocabolario Italiano.

do, messinese, bolognese. SIRIA e SIRRIA sono ovviamente prevalentemente di area siciliana, SERRIA siciliana, laziale e napoletana.

Per cercare la presenza del tipo INFINITO + HABUI, esaminiamo prima le numerosissime presenze della forma SAREBBE, 3011 in tutto, dove la stragrande maggioranza viene da testi toscani. Aggiungiamo pure le 124 occorrenze di SAREBE, tutte di area toscana ed emiliana. SEREB, SEREBE e SEREBBE danno in tutto 321 occorrenze, la maggioranza ancora dalla Toscana e in numero minore da Bologna e Venezia. Per contro, la forma SERAVE si dimostra del tutto settentrionale: le 377 occorrenze spaziano tra Venezia-Lombardia-Emilia. Abbiamo la forma SARAVE in soli 5 casi, toscani e settentrionali. Anche SAREVE è rarissimo: 1 solo caso, di Guido Faba, collocabile in area bolognese. Anche SEREVE è insignificante: solo 3 occorrenze, settentrionali, ovviamente (Milano-Verona). La forma tronca: SEREV si trova nell'intero Corpus 7 volte, tutte in Bonvesin.

4. IL CONDIZIONALE NEL LOMBARDO ANTICO E NEGLI ALTRI VOLGARI ITALIANI SETTENTRIONALI DEL DUE-TRECENTO – ASPETTI MORFOLOGICI

Ritornando all'argomento che mi sono prefisso di analizzare nel titolo di questa relazione, possiamo riassumere così la situazione dei volgari settentrionali nel periodo del Due-Trecento, dal punto di vista della morfologia del condizionale. Nell'area padana riscontriamo ancora tutti e quattro i tipi del condizionale romanzo: il tipo SARIA in testi liguri, piemontesi, lombardi e anche veneti, il tipo SAREVE in Veneto-Lombardia ed Emilia, il tipo FORA sporadicamente in testi piemontesi, e infine il condizionale analitico AV ESS in scritti lombardi. La situazione normale corrisponde quindi al toscano: due condizionali paralleli che convivono pacificamente per esempio anche nei testi di Lio Mazor.

È sicuramente non solo interessante, ma anche importante per la teoria linguistica il fatto che nelle opere di Bonvesin coesistano ben tre tipi di condizionale.¹⁵

Il milanese antico di Bonvesin presenta, infatti, oltre ai due tipi maggiori citati, anche il condizionale "analitico", cioè la forma in cui il perfetto dell'ausiliare *aver* e l'infinito del verbo lessicale si presentano staccati l'uno dall'altro e in ordine rovesciato rispetto alla forma sintetica. Si veda qualche esempio:

- (1) a. condizionale sintetico con l'imperfetto:
ben poco gbe 'n daria (B 117)

¹⁵ Gy. Domokos, Appunti sulla morfologia e sulla sintassi delle opere di Bonvesin de la Riva, *Aevum*, 1998/3, 619–631; Gy. Domokos, Pronomi personali ed elementi clitici nel volgare milanese antico, *Verbum* 2000/1, 171–181.

- b. condizionale sintetico con il perfetto:
mesté g'avrav ad'dba (B 910)
- c. condizionale analitico:
el hav ess lov e bruto (N 84)

Per un esame anche statisticamente fondato, ho contato le occorrenze dei tre tipi di condizionale in un *corpus* di quasi 3000 versi (circa un terzo della produzione bonvesiniana in volgare).¹⁶

(2) condizionale sintetico INFINITO + HABEBAM	2
condizionale sintetico INFINITO + HABUI	20
condizionale analitico	7

Dal punto di vista della distribuzione delle forme vediamo che il primo e il terzo tipo di condizionale appaiono solo nella terza persona del singolare, mentre il secondo tipo, anche numericamente più frequente, appare con tutte le persone del singolare. Questo suggerisce ovviamente l'uso "fraseologico", fissato e legato a particolari contesti, del primo e terzo tipo, contro la produttività del secondo tipo.

Il secondo e il terzo tipo, invece, si riscontrano in contesti diversi, con verbi di tutti i campi semantici. Questa è una situazione che possiamo chiamare "instabile" dal punto di vista del sistema intero: le soluzioni concorrenti non sono (ancora) in distribuzione complementare e non si vedono ancora ragioni sintattiche e semantiche che nel tempo hanno potuto portare alla scomparsa di una di esse.

5. IL PERIODO IPOTETICO NEGLI ANTICHI TESTI IN VOLGARI ITALIANI SETTENTRIONALI – ASPETTI SINTATTICI

Per quanto riguarda il periodo ipotetico, i testi di Bonvesin (che staranno per rappresentare tutta l'area per la loro compattezza) presentano ancora la nota oscillazione delle forme verbali nelle frasi matrici del periodo ipotetico tra

¹⁶ I testi analizzati sono tratti sostanzialmente da: G. Contini, *Le opere volgari di Bonvesin de la Riva*, Roma 1941. Altre edizioni delle opere di Bonvesin de la Riva si trovano in *Poeti del Duecento* I, a c. di G. Contini, *La letteratura italiana. Storia e testi*, 2. Milano & Napoli 1960; B. De La Riva, *De Cruce*, a c. di S. Isella Brusolamino, Milano 1979; una recente edizione è B. De La Riva, *Volgari scelti*, a c. di P.S. Diehl e R. Stefanini, New York & Bern & Frankfurt & Paris 1987.

I testi analizzati sono i seguenti: B *Vulgare de elymosinis*
 N *De quinquaginta curialitatibus ad mensam*
 O *Vulgare de passione sancti Iob*
 P *Vita beati Alexii*

Faccio riferimento alle sigle usate da Gianfranco Contini anche nelle citazioni che non sono tratte dal corpus qui utilizzato.

indicativo imperfetto, congiuntivo imperfetto e condizionale. Il condizionale inoltre, come abbiamo visto, presenta tre varietà.

- (3) a. congiuntivo + indicativo:
s' el avesse lassao[. . .] morto era incontinente (L 165)
- b. congiuntivo + congiuntivo (ma l'esempio non è sicuro):
mei foss k'i fossen morti (D 296)
- c. congiuntivo + condizionale (1. 2. e 3. tipo):
se'l peccaor no fosse, De no havrav mandao (I 85)
se'l cor fiss ben corregio le membre no haven fà ree ovre (E 387)
ki sover zo pensasse zamai no peccaria (SI 286)

Possiamo classificare i periodi ipotetici anche in base al contenuto: (a) reale, (b) possibile, (c) impossibile.

Per quanto riguarda il caso (a), i tempi verbali normali sono quelli dell'indicativo, ovviamente, il presente e il futuro.

- (4) s' el giama la Vergine, el fi tost redemudho (A 454)

Nel caso (b), la lingua di Bonvesin offre i tre condizionali per la frase matrice, mentre nella subordinata abbiamo il congiuntivo imperfetto, o l'indicativo imperfetto.

- (5) zo no serav de mi sed eo no fosse beadha (G 192)
no l' av poër describe scrivanti ni legiste (SII 136)
S' ella voless iustisia, ella hav fa oltramente (A 27)

Infine, nel caso (c) abbiamo nella frase matrice una delle forme del condizionale, mentre la subordinata presenta il congiuntivo trapassato.

- (6) per ti serev salvao, se tu haviss voiudho (E 488)
se'l cor fiss ben corregio le membre no haven fá ree ovre (E 387)
se i havessen voiudho, poëvan ben ess re (A 292)

6. CONCLUSIONE

In questa scheda di lavoro ho cercato di analizzare lo stadio dell'evoluzione del condizionale nei volgari italiani settentrionali del Medioevo, dai punti di vista della morfologia e della sintassi. Si vede chiaramente che la nascita del condizionale è accompagnato da molte incertezze, specie la coesistenza di soluzioni diverse. Una delle questioni più interessanti rimane quella del perché: come mai, nonostante la tendenza generale alla semplificazione del sistema

verbale in questo punto abbiamo una novità, praticamente una complicazione? La risposta va cercata probabilmente ancora nell'instabilità del sistema latino classico e specialmente tardo-latino, il quale non offriva una soluzione univoca per l'espressione di questa funzione. I volgari italiani hanno sviluppato parallelamente quattro tipi di condizionali e tutti e quattro sono presenti nel territorio esaminato nel periodo del Due-Trecento. La prima, detta 'occidentale' si conserverà solo nel linguaggio poetico, la seconda ('toscana') si generalizza. La terza (tipo 'FORA') e la quarta (AV ESS) invece spariscono senza lasciar tracce o relitti linguistici in questa zona. Certamente, le soluzioni analizzate non sono necessariamente compresenti in un linguaggio spontaneamente usato, ma le nostre fonti permettono solo un'analisi dell'uso letterario, dove più probabilmente esistono anche intenzioni stilistiche.

L'OGGETTO PREPOSIZIONALE NEL LIGURE MEDIEVALE*

MAIR PARRY

University of Bristol
Department of Italian
19, Woodland Road
Bristol BS8 1TE
United Kingdom
m.m.parry@bristol.ac.uk

Prepositional objects are not usually associated with Northern Italian dialects, but a detailed analysis of medieval Ligurian texts reveals a number of examples that cannot be interpreted as datives. The data are consistent with the initial stage of the phenomenon in other Romance areas and the discussion highlights the complex origin of differential object marking.

1. INTRODUZIONE

Moltissimi studiosi si sono cimentati con il tema che mi propongo di trattare, quello dell'Oggetto Preposizionale (OP), un argomento che per le lingue romanze può essere studiato anche nei suoi aspetti diacronici, dato il numero cospicuo delle attestazioni già in epoca medievale. Malgrado i numerosi studi sull'OP,¹ l'origine del fenomeno è ancora assai dibattuta, come rivelano molti studi recenti di linguisti italiani: La Fauci (1988; 2001); Zamboni (1993; 1998); Sornicola (1997; 2000), e due articoli di Fiorentino (in corso di stampa, a. e b.). Per La Fauci, in particolare, si tratta di un riflesso del riemergere di un tipo di codifica accusativo/nominativa, venuto meno per la diffusione di tendenze di tipo attivo/stativo (La Fauci 2001: 23). Sornicola (2000: 420), invece, insiste sul fatto che le funzioni che esso svolge nelle lingue moderne non rendono conto dell'origine complessa del fenomeno, collegata in particolare, almeno inizialmente, a proprietà morfosintattiche del verbo e del sintagma nominale. In effetti, la situazione moderna sembra risultare dalla convergenza di molti

* Questo studio è una versione lievemente ampliata di un articolo in corso di stampa fra gli Atti del XXIII Congreso Internacional de Lingüística y Filología Románica, Salamanca 24–30.9.2001.

¹ Si veda la nutrita bibliografia ad es. in Zamboni (1993).

fattori diversi (sintattici/pragmatici/semantici), che hanno influito in tempi e modi diversi sulla nascita di questo costrutto.

Un piccolo contributo al difficile compito di districare questo complesso groviglio di fattori può essere apportato da una serie di esempi tratti da un volgare italiano settentrionale del XIV secolo. La Liguria non fa parte tradizionalmente dell'area interessata dall'OP (ibero-romanzo, alcune varietà dell'occitano e dell'engadinese, dialetti italiani meridionali, corso, sardo, e rumeno) e, inoltre, l'oggetto preposizionale non è considerato una caratteristica delle varietà liguri contemporanee. Un dato sporadico è riportato, tuttavia, in Rohlf's (1969:8) per il genovese (col verbo *picchiare*), e confermato per questo verbo da Toso (1997:126): *o l'à piccòu a 'n compagno* 'ha picchiato un compagno'.

Due brevi inchieste ad Arenzano (prov. di Genova) e a Calasetta (Sardegna), eseguite da F. Toso, confermano la possibilità (facoltativa) di introdurre un pronome personale tonico con *a* in alcuni dialetti moderni; la tendenza è più spiccata nel tabarchino (dialetto di matrice genovese parlato nella Sardegna sud-occidentale):²

- (1) Arenzano (GE):
te cercàva (a) ti, nu a Maria 'Cercavo te, non Maria'
t'invitan a ti perché te cunuscian 'Invitano te perché ti conoscono'
- (2) Tabarchino (Calasetta):
te cercòva (a) ti, nu a Maria
t'invian a ti perché te cunuscian

Ovviamente gli esempi riportati non sono comparabili con la ricchezza e la varietà di attestazioni nei dialetti meridionali antichi e contemporanei. Conformemente all'impressione ricavata dagli studi dedicati all'OP nelle lingue romanze, la maggior parte dei testi liguri antichi non rivela alcun esempio di OP che non sia ambiguo, cioè suscettibile di una spiegazione come erede di un dativo ammesso dal verbo latino reggente.³ Ne troviamo, ad esempio, nell'Anonimo Genovese (Nicolas 1994):

- (3) a. *contrastavi a lo marvaxe tirano* (2, 14–15)
 b. *e' servo a quello signor sobrer, / Ieso Criste, re de cel* (12, 324–325)

²Tale varietà conosciuta come 'tabarchino' è una varietà di genovese trasferita dapprima (sec. XVI) sull'isola di Tabarca in Tunisia, e successivamente trapiantata nelle sedi attuali (isole di San Pietro e di Sant'Antioco) e sull'isola di Nueva Tabarca (Alicante, Spagna), ove risulta estinta dall'inizio del sec. XX (si veda Orioles & Toso 2001). Chiaramente, bisognerebbe appurare in questo caso un possibile influsso sardo.

³Si tratta spesso di verbi che ammettevano una costruzione col dativo in latino pre-classico e/o post-classico (o persino, in epoca classica), e per i quali sovente si possono trovare riscontri di costruzione con O prep in italiano antico' (Sornicola 1997:71).

- c. *Elo, guardando semper a mi* (16, 113)

ma anche casi senza preposizione:

- (4) quello *che servi noite e di / ni si pò ayar ni ti* (12, 328–329)

Per contro, l'oggetto diretto non è normalmente introdotto da una preposizione:

- (5) *Chi iustamenti lavora / sè noriga e De onora* (46, 29–30)

Esempi analoghi di reggenza col dativo si trovano nei testi antichi toscani e veneti:

- (6) Veneto (Cennamo, in c. di stampa):
- a. *e l-imperador per si per altri lu ora a dio* (*Cronica* 206, 33b)
 - b. *tu sera aprestado de servir alei* (*Panfilo* 67)
 - c. *quando e lo senti enprimeramente la ruinosa onda contrastar ala nave* (*Panfilo* 96)
- (7) Toscano:
- a. *e s'e' furon dinanzi al cristianesimo, non adorar debitamente a Dio* (Dante, *Inf.* 4, 37–38)
 - b. *in quanto voi a voi medesimi avete offeso* (Bocc. *Dec.* 5,5; GDLI XI, 823)⁴

Invece, alcuni esempi che non sembrano dipendere dalla reggenza verbale occorrono nei testi liguri; in particolare, in una versione della *Passione* (*Pass B*), edita da P. E. Guarnerio (1893). Il manoscritto da cui è tratta fa parte del codice D. bis 1.3.19 della Biblioteca Civica Beriana di Genova, e secondo il Guarnerio presenta un 'genovese, che non può andare oltre gli ultimi anni del sec. XIV', e, inoltre, 'non poco italianizzato'. L'influsso italiano sul nostro testo non sembra, tuttavia, particolarmente forte, e non incide ovviamente sulla comparsa dell'OP, se non in senso negativo. Invece, nella versione più conosciuta della *Passione* (*Pass A*), pubblicata da E. G. Parodi (1898) e proveniente da un manoscritto conservato anch'esso alla Beriana e datato 1353, non compare alcun esempio dell'OP che non potesse continuare una costruzione col dativo. Questo testo può servire da utile confronto per i nostri dati, mentre altri due testi, 'Laudi genovesi del secolo XIV' (*Laudi*), curati da V. Crescini e G. D. Belletti (1883), e *De Sancta Margarita vergem e martira* (XIV sec.) (*SM*), curata da L. Cocito (1970 e 1971), forniscono ulteriori esempi dell'OP.

⁴ Altri ess. si trovano in Sornicola (1997).

2. ESEMPI LIGURI DELL'OP

Gli esempi di oggetto preposizionale negli antichi testi liguri verranno presentati secondo i diversi tipi di sintagmi che sono forse all'origine del fenomeno attuale. Si comincerà con gli esempi in cui la presenza della preposizione potrebbe dipendere da proprietà lessicali di reggenza. Come osserva Sornicola (1997: 71, 74), alcuni verbi latini ammettevano una costruzione sia coll'accusativo che col dativo, e tale possibilità viene spesso tramandata nei volgari romanzi.⁵

2.1. Casi 'ambigui'

Oltre agli esempi di sintagmi preposizionali il cui status è ambiguo fra Oggetto indiretto (dativo) e Oggetto preposizionale, l'elenco che segue include esempi di oscillazioni fra l'uso con e senza preposizione.

(8) *adorar*

- a. *tuti li santi pairi ... si adoran* allo signor (*Pass B 381*)
- b. *Quar dee adori tu? ... E' adoro* lo Ognipossente Dee e a lo so figjo Messer Jhesu Criste (*SM 163*) [si noti SN coordinato]

(9) *ibamar*

- a. *e cun grandissimi lamenti ibamava* allo so figjo (*Pass B 369*)
- b. *apreso a queste parole lo signor si ibiama* a san zoane (*Pass B 374*)

vs.

(10) a. *ella si ibiama* la madareina (*Pass B 289*)

- b. *In apresso la vergen maria ibama* so figior (*Pass B 382*)

(11) *creer*

- a. *Margherita, crei* a mi (*SM 169*)
- b. *pregai per la gente pagana, / che elli crean* allo Creatore (*Laudi, 334: VII, 41–41*)

(12) *ferir*

- a. *e si ferì son la testa* a un de quelli (*Pass B 283*)

⁵ Ad es. il lat. *adorare* si costruisce normalmente con l' acc. ma si trova anche col dativo: *deo magno Mercurio adoravit* (*CIL 3–79; OLD, 53*).

- b. *como lo segnar chi se mete allo bersagio a chi caschun fiere* (*Pass B 284*)
- c. *si grande maselai / ferivan allo fijor me* (*Laudi, 348; XXV : 63–64*)

vs.

(13) *e si lo ferì da lo lao drito* (*Pass B 376*)

(14) *guardar*

- a. *e guardando li discipori l uno a l altro* (*Pass B 277*) [si noti la costruzione reciproca]
- b. *La maire goardava allo figio* (*Pass B 370*)
- c. *la vergen gloriosa [...] / guardando a lo so figo* (*Laudi, 330 : II, 23*)
- d. *allo so maistro aguardava* (*Laudi, 346 : XXI, 31*)
- e. *allo me fijor pu e' goardava* (*Laudi, 350 : XXV, 202*)
- f. *goarda a mi solla del paire* (*SM 165*)

vs.

(15) *guardando lo mio fijor* (*Laudi, 343 : XVIII, 3; e simili ess. ai vv. 7, 63*)

La reggenza (facoltativa) del dativo viene infatti confermata dal pronome clitico in:

(16) *la Madareina gi aguardava* (*Laudi, 346 : XXI, 14*)

(17) *menare*⁶

per menar a ti in cielo / alla soa compagnia (*Laudi, 331; III : 67*)

(18) *meritar*

tu ai mar meritao allo me figior (*Pass B 285*)

(la *Pass. A* ha invece: *tu ay mal meritao lo me figlor*)

(19) *pregar*

- a. *poi si ze a monte oliueto a pregar a so paire* (*Pass B 281*)
- b. *e tamen lo doce christe si pregava per elli a so payre* (*Pass B 289*)
- c. *e priego a piascuna persona* (*Pass B 382–383*)

⁶ Deriva da *minari* 'minacciare' che ammetteva la costruzione con il dativo della persona interessata (INE 959, OLD 1112).

- d. *pregai a Iexu Criste / per tuti li peccaoi (Laudi, 337; XI : 11)*
- e. *Or pregai a Criste tuta via (Laudi, 338; XIII : 9)*

vs.

- (20) a. *e preixe christe a pregar lo so paire (Pass B 281)*
- b. *pregai lo doce Criste (Laudi, 337; XI : 15)*

(21) *perdonar*

- a. *e se uoi no uorei allo figior perdonar (Pass B 370)*
- b. *perdona a quelli che elli no san zo che elli fan (Pass B 372)*
- c. *che ello debia perdonar / a tuti li peccaoi (Laudi, 338; XIII : 7–8)*

vs.

(22) *O paire me celestial perdonali (Pass B289)*

Qui la *Pass A* ha un dativo:

(23) *Perdona gue, si ve piaxe. (Pass A 35 : 16)*

(24) *servir*

ella no serve a li nostri dee, ma serve a quello chi fu cruciffao da li Zué (SM162)

In alcuni casi la costruzione con *a* risale probabilmente alla possibilità di una doppia valenza (accusativo e dativo), ad es. *perdonare i peccati ai peccatori, ferire un colpo a qc.*

Altri verbi che possono reggere sia l'accusativo che il dativo:

(25) *demandar*

e caifas si incomenza a demandar a christe de monte cosse (Pass B 288)

vs.

(26) a. *si comenza Cayphas a interrogar e a demandar Criste de monte cosse (Pass A, 34 : 29)*

b. *et si lo incomenza a demandar berodes de monte cosse (Pass B 293)*

(27) *parlar*

si llo incomenza a parlar (Pass B 289)

vs.

(28) *ella incomenza a parlar a pillato* (Pass B 293)

Come nelle varietà romanze contemporanee, l'occorrenza dell'OP con i Verbi psicologici il cui oggetto è un esperiente (Benincà 1988; Berretta 1989:17), caratterizza anche i nostri testi:

Verbi psicologici

(29) *satisfar*

- a. *se christe auesse satisfaito a herodes de zo che gi domandaua* (Pass B 293)
- b. *e si vosse satisfar alli zue in alcuna cosa* (Pass B 294)

(30) *ofender*

Or chi a ofeiso a Criste / si sea doloroxo (Laudi, 331; IV : 37)

Anche nell'italiano popolare e nei dialetti meridionali antichi, l'oggetto dei verbi sentiendi e causativi, che corrisponde ad un agente oppure esperiente del verbo subordinato, viene spesso introdotto dalla preposizione *a* (Berretta 1989:20–21), Sornicola (1997:76):

Verbi sentiendi

(31) *la dona inteixe cossi pianzer a san zoane* (Pass B 284)

vs.

(32) *uide la soa maire pianzer* (Pass B 370)

È possibile che la posizione del sintagma nominale, prima o dopo l'infinito, sia determinante in questo caso.

Verbi causativi

(33) a. *caifas si fe tuto despogiar a christe tuto nuo* (Pass B 289)

b. *alli sordi a faito parlar, alli ciegi darge la vista* (Pass B 293)

c. *pilato fe vestir a christe de una purpura* (Pass B 294) [l'oggetto diretto è qui introdotto da *de*]

(34) *Lassa pianze a mi dolento* (Laudi, 346; XXI:27)

vs.

(35) *lassai andar* questi mei discipoli (Pass B 284)

2.2. Esempi 'non ambigui' di SN introdotto da a

Gli esempi che seguono, a differenza di quelli appena visti, non sono suscettibili di un'interpretazione dativale. Essi saranno classificati in base al tipo di sintagma nominale:

Nomi propri

(36) *e como la madareina porta cun ella lo unguento per unzer* a christe (Pass B 276)

(37) *Et quando ello aue cognosuo* a san piero (Pass B 287)

(38) *Quando li zue aven cossi preixo, e ligao* a christe (Pass B 286)

vs.

(39) *como se ligan li layroin, e quando elli¹ auen cossi ligao* (Pass B 284)

(40) a. a. *uisto che aue* a san piero *si lo aue recognosuo* (Pass B 286)

b. *e uno homo della famiglia de caifas si aue uisto* a san piero (Pass B 286)

vs.

(41) a. *se ella poeiva uei lo so figio* (Pass B 291)

b. *se ella poesse vei lo so figio* (ib.)

c. *uegando christe so figio son la croxe* (Pass B 373)

(42) *Como la vergen maria si andaua cerchando* a Ihesu christe (Pass B 289)

(43) *questo e quello chi resuscita l altro giorno* a Lazaro (Pass B379)

vs.

(44) *e si gi resuscitaua li lor morti* (Pass B 285)

(45) *Et lantora lo signor si preixe adam cun l'unna man, et a Eva cun l'altra man* (Pass B 381) [si noti il SN coordinato]

(46) *como san piero si renega* a christe (Pass B 286)

(47) *non e tu quello che tu pasesti* a questi zue *in lo dexerto* (Pass B 375)

Pronomi personali

- (48) *così como uoi sauei che mi e o amao a uoi* (*Pass B* 281)
- (49) *et ello ve prenda a voi per maire* (*Laudi XV*: 51) (più ripresa proclitica del pronome tonico, non rara nel dialetto moderno)

Pronome relativo

- (50) *quello a chi baxero quello si e chrite* (*Pass B* 279) [forse qui si tratta dell'influenza del costrutto a doppia valenza del tipo, *baciare la bocca/le mani a qc.*, si veda Dante, *Inf.* (5: 138)].

Costrutto reciproco

- (51) *uoi ue debiai amar l un al altro* (*Pass B* 281)

Nome semplice

- (52) *e si libera a tuti quelli santi pairi* (*Pass B* 381)

3. DISCUSSIONE

Alcuni degli esempi illustrati in § 2. contengono strutture sintatticamente marcate, che secondo varie analisi dell'OP nelle lingue romanze possono aver favorito lo sviluppo della costruzione (si vedano, ad esempio, le discussioni in Rohlfs 1971; Nocentini 1985; Pensado 1985; Zamboni 1991 e 1993). Si tratta di contesti in cui l'oggetto diretto non compare nella posizione canonica immediatamente postverbale. Come notano Berretta (1989:15ff) e Benincà (1988:155f.), anche nell'italiano colloquiale moderno, sia settentrionale che toscano, l'oggetto dislocato a sinistra viene spesso preceduto dalla preposizione *a*, se si tratta di un pronome deittico (preferibilmente singolare), ad es.

- (53) *A te non ti vogliamo* (ital. colloquiale)

Nel nostro corpus mancano esempi di dislocazioni correlate coll'OP, ma in (14d) abbiamo un oggetto tematizzato in posizione preverbale, secondo l'ordine TVX degli antichi volgari italiani in cui vigeva la regola del Verbo Secondo,⁷ e in (45) la coordinazione di sintagmi nominali.

⁷ Si tratta, in ogni caso, di un esempio 'ambiguo', retto dal verbo *aguardar*.

La stragrande maggioranza dei nostri esempi del ligure antico, tuttavia, non rientra nella categoria di sintagmi preverbalmente che mettono in rilievo l'oggetto. Ciò concorda con la dichiarazione di Sornicola (2000:420) che 'spogli condotti su fasi cronologiche diverse di più lingue romanze mostrano che la frequenza di tale fattore non è elevata', e con i rilevamenti napoletani di Fiorentino (in c. di stampa a. e b.): 'Il dato da evidenziare in questo caso è che la correlazione con le dislocazioni diventa particolarmente significativa solo a partire dal '800'. Nei nostri testi la preposizione non compare in tali costruzioni di solito:

(54) *Veive madona che lo to figior lo meinan alla morte* (Pass B 370)

e non mancano perfino i temi sospesi; ad es. in (55) solo il pronome clítico *gi* indica la funzione di oggetto indiretto di *la toa maire*:

(55) *e la toa maire si non gi uo parlar* (Pass B 373)

Colpisce invece la notevole fedeltà ai criteri che nella casistica romanza dell'OP determinano le proprietà del SN, ossia l'occorrenza della preposizione davanti a SN altamente collocati sulla gerarchia di animatezza e di referenzialità (Bossong 1991:160–161). Le analisi effettuate da studiosi quali Meyer-Lübke (1899:§350); Reichenkron (1951); Zorraquino (1976) sugli antichi testi romanzi hanno messo in luce la preminenza dei pronomi personali, seguiti dai nomi propri, nei sintagmi preposizionali aventi il ruolo di Oggetto diretto. A differenza di quanto attestato nel *Cid* (Reichenkron 1951) e negli antichi testi siciliani esaminati da Sornicola (1997:70), nei nostri testi liguri non si può affatto parlare di obbligatorietà della preposizione con i pronomi personali tonici, come d'altronde sembra il caso del napoletano antico (Fiorentino in c. di stampa b: 103). Nel testo ligure caratterizzato dalla più alta incidenza di *a* (*Pass. B*) sono pochissimi gli esempi di pronomi personali tonici con la funzione di oggetto – quattro casi solamente, di cui uno solo (si veda (48) sopra) è preceduto da *a*, mentre gli altri tre sono senza preposizione:

(56) *Ma uoi non auerei semper mai mi* (Pass B 276)

(57) *perche non salui tu ti mesmo e noi* (Pass B 373)

In (57) manca la preposizione perfino davanti al sintagma pronominale coordinato. In (56) la mancanza della preposizione potrebbe spiegarsi in modo soddisfacente facendo ricorso alla sua caratteristica mancanza nell'ant. sp. con i verbi *haber* e *tener* (Reichenkron 1951:386).⁸

⁸ Ancora oggi lo sp. *ter* non richiede *a* davanti al SN oggetto salvo quando significa 'mantenere' (Butt & Benjamin 1994:314).

Invece, per quanto riguarda i nomi propri, nella *Pass. B*, 15 su 55 sono preceduti dalla preposizione, fra cui 10 che non si presentano come ambigui rispetto alla reggenza verbale (purtroppo negli altri testi citati non compare nessun esempio sicuro). Una simile incidenza sembra degna di nota, e tale da confermare la pertinenza del fattore semantico a quest'epoca. La maggior parte dei nomi si riferiscono inevitabilmente, dato il contesto, a persone altamente collocate dal punto di vista dello status socio-religioso, ad. es. *chryste*, *san piero*, il che fa pensare alla categoria di *Acusativo prepositional de divindade* proposta da Meier (1947:244-246).⁹

4. CONCLUSIONE

Riassumendo la nostra analisi dell'antico ligure, si può osservare che nei pochi testi in cui compare l'OP, esso segue la casistica che caratterizza la fase incipiente del fenomeno in altre aree, ad esempio nell'Italia meridionale e nelle varietà iberoromanze, per le quali l'origine del tipo è stata ricondotta ai sintagmi 'personali', dotati in modo forte dei tratti di animatezza e di definitezza. Nel dibattito attuale sulla spiegazione dell'OP spiccano i contributi di indirizzo tipologico-funzionalista (Berretta 1989; Nocentini 1985; Bossong 1991) che inquadrano il fenomeno in un contesto più ampio e ne osservano l'affinità con sistemi linguistici dotati di una marcatura differenziale dell'oggetto (di solito vengono marcati oggetti atipici, quelli caratterizzati dalle proprietà tipiche del soggetto) (Bossong 1991:162).¹⁰ L'ipermarcatura di tratti semantici 'alti' non è infrequente, specie nei confronti dei pronomi personali (ad es. raddoppiamento clitico con pronomi tonici, con il dativo, ripetizione di clitici pronominali nelle forme verbali perifrastiche), ma se la motivazione primaria dell'OP era di distinguere l'oggetto atipico, non è chiaro perché non abbia avuto fortuna in un volgare settentrionale in cui tutti i casi del pronome tonico di prima e seconda singolare erano rappresentati da una forma sola, *mi*, *ti* (a differenza dei volgari meridionali che conservano l'opposizione tonica fra *eu~mi*, *tu~ti*):

(58) *Et mi* (sogg.) *si ue digo una cossa, voi si auerei semper mai li poueri cun voi. Ma uoi non auerei semper mai mi* (ogg.) (*Pass B* 276).

Riaprendo il vecchio dibattito sulla causa della perdita della declinazione nominale nelle lingue romanze, i lavori di La Fauci (1988; 1991; 2001), con cui concordano Zamboni (1998), e Fiorentino (in c. di stampa, a. e b.), vedono

⁹ Tale categoria potrebbe forse spiegare l'uso della preposizione in (52) davanti a un nome comune al plurale.

¹⁰ Come rileva Zamboni (1991:53), non si tratta evidentemente di un semplice meccanismo contro l'ambiguità in senso stretto, che per esempio non si dà proprio nei pronomi personali.

nell'OP una spia morfologica rivelatrice dell'evoluzione profonda della lingua, nel caso specifico – di un riorientamento verso il tipo nominativo/accusativo originario.¹¹ Riprendo la concisa formulazione di Zamboni (2000:128–129):

L'ipotesi diacronica proposta da La Fauci (1991:140–142; 147–149) è così formulata: nel lungo processo evolutivo del sistema latino deperiscono e cambiano i fenomeni di opposizione nominativo/accusativo e attivo/medio a vantaggio di altri che contrappongono attivo a inattivo (e in misura più limitata ergativo ad assoluto), il tutto però nella vicenda di un conflitto mai concluso determinato dall'apparizione di nuovi fenomeni di tipo nominativo/accusativo e dalla progressiva differenziazione delle precedenti innovazioni all'interno della compagine romanza, differenziazione che disegna nel tempo e nello spazio una Romània settentrionale e una meridionale basate rispettivamente sugli areali storici del galloromanzo (GR) e italo-romanzo settentrionale (IS), da una parte e dell'iberoromanzo (IR), sardo (Sa), italo-romanzo (centro)meridionale (IM) e balcanoromanzo (BR) dall'altra e in termini sistematici su una serie di opposizioni strutturali (marcatura di S e sviluppo del partitivo ~ marcatura di O e sviluppo dell'accusativo preposizionale; sviluppo di pronomi S clitici obbligatori ~ S nullo; accordo ~ non accordo del PP; Aux *essere/avere* ~ Aux *avere* ecc.).

In tale contesto la scomparsa dell'OP in ligure potrebbe essere attribuita alla maggiore conservatività dell'assetto innovativo romanzo da parte delle varietà settentrionali (La Fauci 1991:155).

Sottolineando la necessità di distinguere fra tendenze che possono giustificare l'estensione del fenomeno e motivazioni originarie, Sornicola propone, invece, una motivazione prosodica operante sui pronomi personali, la quale avrebbe costituito la condizione 'più forte e pervasiva nell'attivazione del tipo' (2000:425):

[L]a preposizione *a* potrebbe essersi innestata davanti ai pronomi personali tonici di prima e seconda persona come un mero elemento espletivo, la cui aggiunta sarebbe dovuta a ragioni prosodiche di allungamento di forme monosillabiche.¹²

Anche se nei testi liguri medievali la frequenza della preposizione *a* con i pronomi personali tonici è bassa, la generalizzazione nei volgari italiani settentrionali delle forme dativali come unica forma del pronome personale tonico (si veda sopra, es. 58) potrebbe aiutare a spiegare la genesi dell'OP. Se nel latino tardo, come sembra probabile, forme dativali come *mi* (<MIHI) e *ti* (<TIBI) potevano alternare con forme preposizionali del tipo *a me*, *a te*, che poi si sovrapposero ai primi per dare le forme ibride, *a mi*, *a ti*, veniva a crearsi un modello morfologico che poteva essere sfruttato per altri scopi. La preposizione poteva forse supplire ad esigenze prosodiche fornendo una sillaba in

¹¹ 'In altre parole, la marcatura preposizionale dell'oggetto è un fenomeno dall'orientamento accusativo/nominativo' (La Fauci 1991:152).

¹² Tale motivazione potrebbe forse spiegare la mancanza della preposizione davanti al *ti* dell'es. (57) rafforzato da *mesmo*.

più, di ampliamento del pronome monosillabico, come vuole Sornicola (2000 : 424), oppure, come vogliono i tipologi, fungere da marca morfologica per i SN caratterizzati da tratti semantici particolarmente salienti: [+Referenziale], [+Umano], o forse in un primo tempo [+Divinità], che non svolgevano il loro ruolo normale di Agente.¹³ E ciò ci riporta al primo tipo di OP considerato, quello che dipendeva dalla reggenza verbale – il dativo che anch'esso marcava normalmente un SN dotato dei tratti [+Referenziale], [+Umano].

ANTICO LIGURE

- Anonimo Genovese: Nicolas, J. (ed.) (1994): *Anonimo Genovese. Rime e ritmi latini*, Bologna, Commissione per i testi di lingua.
- Laudi*: Crescini, V. e G. D. Belletti (ed.) (1883): *Laudi genovesi del secolo XIV*, *Giornale Ligustico*, 10 : 321–59.
- Pass. A*: Parodi, E. G. (1898): *Studj liguri*, *AGI*, 15 : 1–110.
- Pass. B*: Guarnerio, P. E. (1893): *La passione ed altre prose religiose in dialetto genovese del sec. XIV*, *Giornale Ligustico*, 20 : 270–295, 369–83.
- SM*: Cocito, Luciana (1970): *Un inedito testo genovese della leggenda di S. Margherita D'Antiochia*, *Rivista di Storia e Letteratura Religiosa*, 6 : 344–349; e anche in: *Saggi di filologia romanza*, Genova, Bozzi, 1971, 157–178.

ANTICO VENEZIANO

- Cronica*: Ceruti, A. (1878): *Cronica degli Imperadori*, *AGI*, 3 : 177–243.
- Panfilo*: Tobler, A. (1886): *Il Panfilo in antico veneziano*, *AGI*, 10 : 179–243.

BIBLIOGRAFIA

- Benincà, P. (1988): *L'ordine degli elementi della frase e le costruzioni marcate*. In: Renzi, L. (ed.) *Grande grammatica italiana di consultazione, vol. I. La frase. I sintagmi nominale e preposizionale*, Il Mulino, Bologna. pp. 115–225.
- Berretta, M. (1989): *Sulla presenza dell'accusativo preposizionale in italiano settentrionale: note tipologiche*. *Vox Romanica*, 48 : 13–37.
- Bossong, G. (1991): *Differential object marking in Romance and beyond*. In: Kibbee, D., Wanner, D. (eds.) *New analyses in Romance linguistics*, John Benjamins, Amsterdam & Philadelphia. pp. 143–171.
- Butt, J., Benjamin, C. (1994): *A new reference grammar of Modern Spanish*. Edward Arnold, London.
- Cennamo, M. (in c. di stampa): *Perifrasi passive in testi non toscani delle origini*. In: Maraschio et al. (in c. di stampa).
- Fiorentino, G. (in c. di stampa a): *Oggetto preposizionale: ipotesi sul napoletano*. In: Maraschio et al. (in c. di stampa).
- Fiorentino, G. (in c. di stampa b): *Prepositional objects in Neapolitan*. In: Fiorentino, G., Simone, R. (eds.) *Romance objects*, Berlin & New York, Mouton de Gruyter.

¹³ 'Positive object marking inside a DOM system marks subject-like objects' (Bossong 1991 : 162).

- GDLI = Battaglia, S. (1961): *Grande Dizionario della Lingua Italiana*. UTET, Torino.
- INE = Cortelazzo, M., Zolli P., Cortelazzo M.A. (1999): *Il Nuovo Etimologico. DELI – Dizionario Etimologico della Lingua Italiana*. Zanichelli, Bologna.
- La Fauci, N. (1988): *Oggetti e soggetti nella formazione della morfologia romanza*. Giardini, Pisa. (Trad. inglese: *Objects and subjects in the formation of Romance morphosyntax*, IULC, Bloomington, 1994).
- La Fauci, N. (1991): La continuità nella diversità formale. Aspetti di morfologia diacronica romanza. In: Orioles, V. (ed.) *Innovazione e conservazione nelle lingue, Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia, Messina, 9–11 novembre 1989*, Giardini, Pisa. pp. 135–158.
- La Fauci, N. (2001): Quel pasticciaccio brutto della declinazione scomparsa. *VR*, 60: 15–24.
- Maraschio, N. et al. (ed.) (in c. di stampa): *Italia linguistica anno mille. Italia linguistica anno Duemila. Atti del XXXIV Congresso Internazionale di Studi, Società di Linguistica Italiana, Firenze, 19–21 Ottobre 2000*. Bulzoni, Roma.
- Meier, H. (1947): O problema do acusativo preposicional no catalão. *BF*, 8: 237–260.
- Meyer-Lübke, W. (1899): *Grammatik der romanischen Sprache, v. III*. Reiland, Leipzig.
- Nocentini, A. (1985): Sulla genesi dell'oggetto preposizionale nelle lingue romanze. In: *Studi linguistici e filologici per Carlo Mastrelli*, Pacini, Pisa. pp. 299–311.
- OLD = Glare, P.W. (1982): *Oxford Latin Dictionary*. Clarendon Press, Oxford.
- Orioles, V., Toso, F. (eds.) (2001): *Insularità linguistica e culturale. Il caso dei Tabarchini di Sardegna*. Le Mani, Genova.
- Pensado, C. (1985): La creación del objeto directo preposicional y la flexión de los pronombres personales en las lenguas románicas. *RRL*, 30: 124–158.
- Reichenkron, G. (1951): Das präpositionale Akkusativobjekt im ältesten Spanisch. *Romanische Forschungen*, 63: 342–397.
- Rohlf, G. (1969): *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti III. Sintassi e formazione delle parole*. Einaudi, Torino.
- Rohlf, G. (1971): Autour de l'accusatif prépositionnel dans les langues romanes (concordances e discordances). *RLiR*, 35: 312–334.
- Sornicola, R. (1997): L'oggetto preposizionale in siciliano antico e in napoletano antico. considerazioni su un problema di tipologia diacronica. *ItStudien*, 18: 66–80.
- Sornicola, R. (2000): Processi di convergenza nella formazione di un tipo sintattico: la genesi ibrida dell'oggetto preposizionale. In: *Actes du XXIIe CILPR, Bruxelles 1998*, Niemeyer, Tübingen. pp. 419–427.
- Toso, F. (1997): *Grammatica del genovese, varietà urbana e di koiné*. Le Mani, Genova.
- Zamboni, A. (1991): Postille alla discussione sull'accusativo preposizionale. In: *Quaderni dell'Istituto di Glottologia, Università degli studi Gabriele D'Annunzio di Chieti* 3: 51–69.
- Zamboni, A. (1998): Dal latino tardo al romanzo arcaico: aspetti diacronico–tipologici della flessione nominale. In: Ramat, P., Roma, E. (eds.) *Sintassi storica. Atti del XXX Congresso internazionale della Società Linguistica Italiana*, Bulzoni, Roma. pp. 127–146.
- Zamboni, A. (2000): *Alle origini dell'italiano. Dinamiche e tipologie della transizione dal latino*. Carocci, Roma.
- Zorraquino, M. A. (1976): A + objecto directo en el *Cantar de Mio Cid*. In: Colòn, G., Kopp, R. (eds.) *Mélanges offerts à C. Th. Gossen*, Francke, Bern-Liège. pp. 554–566.

SINTAXIS MEDIEVAL IBERORROMÁNICA: LA ESTRUCTURA DE CONSTRUCCIONES CON VERBO REGENTE E INFINITIVO EN TEXTOS ESPAÑOLES Y PORTUGUESES MEDIEVALES*

TIBOR BERTA

Hispanisztika Tanszék
Neolatin Kultúrák Intézete
Bölcsészettudományi Kar
Szegedi Tudományegyetem
Petőfi sgt. 30–34.
H–6722 Szeged
tberta@hist.u-szeged.hu

Spanish and Portuguese, the two most representative Iberoromance languages, coincide in having preserved the phenomenon of clitic promotion since ancient times. According to certain theories, the realization or non-realization of the promotion depend on the structural characteristics of the constructions made up of a regent verb and a dependent infinitive. The detailed analysis of the phenomenon mentioned above in a medieval and a modern corpus presented in this article demonstrates that, in spite of the apparent similarities, there are considerable differences between the structure of the constructions composed of a regent verb and an infinitive in the two periods.

1. INTRODUCCIÓN

El español y el portugués, las dos lenguas más representativas de la llamada Iberorromania coinciden en el hecho de que tanto en sus variantes medievales como en sus variantes actuales existen construcciones constituidas por un verbo regente y un infinitivo dependiente en las que los pronombres clíticos que representan complementos – objeto directo o indirecto – del segundo verbo no sólo pueden apoyarse en éste sino también en aquél; cf. (1) y (2). En este último caso se trata del fenómeno de la llamada promoción de clíticos.¹

* Agradezco los comentarios y observaciones del Prof. Dr. Giampaolo Salvi (Universidad Loránd Eötvös de Budapest). Naturalmente, todos los errores que aparezcan son de mi absoluta responsabilidad.

¹ La alternancia de las dos posiciones y el fenómeno de la promoción de clíticos han sido abundantemente estudiados en español por una larga serie de autores, entre ellos Bolinger

- (1) a. esp. act. Juan puede hacer*lo*.
 b. ptg. act. O João pode fazê-*lo*.
 c. esp. ant. Et sy q(u)¡sieren negar *lo* [...] (FUE, 92)
 d. ptg. ant. [...] e nom ousei a prová-*la*. (GRA, 33)
- (2) a. esp. act. Juan *lo* puede hacer.
 b. ptg. act. O João não *o* pode fazer.
 c. esp. ant. yo quiero *gelo* dar. (VEI, 45)
 d. ptg. ant. quero-*lhe* tolher a coroa (GRA, 64)
 e. esp. ant. assi *la* podedes cobrar por el (ULT, 7)
 f. ptg. ant. E, quando o assy vyo, non *o* quis matar. (CGE, 31)

Las teorías modernas atribuyen la aparición de las dos secuencias sintácticas mencionadas a ciertas diferencias estructurales que existen entre los dos tipos de construcción. La teoría de la reestructuración propuesta por Rizzi (1982) para el caso del italiano moderno admite que el clítico debe encontrarse en la misma frase en la que se sitúa el infinitivo al que pertenece y supone que cuando el clítico no se aleja del infinitivo, los dos verbos funcionan como núcleos de dos frases distintas – como en (3a) –, pero cuando se produce la promoción, los dos verbos llegan a formar una unidad verbal compleja – como en (3b) – a consecuencia de una reestructuración.²

- (3) a. esp. act. [Juan [_V debe] [_F decír*te*lo]]
 b. esp. act. [_F Juan *te lo* [_V debe decir]]

Aplicando los términos utilizados por Benucci (1990) se puede decir que en (3a) la construcción es “difrástica”, mientras que en (3b) es “monofrástica”.

El objetivo de este trabajo es demostrar que la reestructuración puede ser considerada condición de la promoción de clíticos en el caso de las variantes actuales del español y del portugués pero no en el caso de sus variantes medievales y que por ello se deben atribuir estructuras distintas a las construcciones

(1949); Colburn (1928); Davies (1995; 1997b); Fernández (2000); Luján (1993); Pizzini (1982); Rivero (1991; 1993); Spaulding (1927) y Wanner (1982). Las condiciones de la misma alternancia en el portugués han sido analizadas por Pizzini (1981) y Quicoli (1976) mientras que Davies (1997a) se ha dedicado a la historia del mismo fenómeno en portugués. Nosotros también hemos dedicado algunas páginas a la misma cuestión examinando la promoción de clíticos en español sincrónicamente en Berta (2000a) y diacrónicamente en Berta (2000b), mientras que en Berta (2001) se ha examinado la situación medieval del español y del portugués.

² Nótese que esta unidad verbal reestructurada no corresponde a la unidad entendida como perífrasis verbal porque sólo se refiere al caso de (3b), mientras que el concepto tradicional de la perífrasis no hace distinción entre (3a) y (3b).

de infinitivo modernas y medievales, respectivamente. Nuestra hipótesis se basa en la comparación de ejemplos modernos contruidos por nosotros y comprobados por hablantes nativos³ con ejemplos antiguos registrados en textos procedentes de los siglos XIII–XV. El análisis se limita a aquellas construcciones en las que el pronombre clítico representa un complemento regido por el infinitivo, es decir, se excluirán las construcciones causativas y con verbos de percepción, en las cuales el clítico se asocia con el sujeto del infinitivo dependiente – del tipo *los hice salir* y *los vi llegar*, respectivamente.

2. LA TEORÍA DE LA RESTRUCTURACIÓN EN ESPAÑOL Y PORTUGUÉS

2.1. El caso del infinitivo antepuesto

Como se ha mencionado, la teoría de la restructuración supone que la promoción de clíticos es posible porque el verbo regente y el infinitivo forman una unidad sintáctica restructurada. Asimismo, cuando las circunstancias sintácticas demuestran que los dos verbos no constituyen una unidad, la promoción no puede producirse. De acuerdo con ello, no es posible anteponer al verbo regente el constituyente que contiene el infinitivo cuando se produce la restructuración y, gracias a ésta, la promoción de clíticos. Esta idea se puede ilustrar en las fórmulas que aparecen en (4a) y (4b). En (4a) el infinitivo (V) y su complemento (X) forman un constituyente (S), que puede anteponerse al verbo regente (Aux). En (4b), sin embargo, el conjunto Z, formado por V y X, no puede desplazarse debido a que V forma un constituyente con Aux y no con X. Los ejemplos del español actual que se presentan en (4c–e), que corresponden a los ejemplos italianos aducidos por Rizzi (1982: 6–7), ilustran esta situación.

- (4) a. Aux [_S V X] → [_S V X] Aux
 b. [Aux V] X → *V X Aux
 └─┬─┘ └─┬─┘
 Z Z
 c. Estos problemas, hablar_{te} de los cuales quiero más tarde...
 d. *Estos problemas, hablar de losó cuales _{te} quiero más tarde...
 e. Estos problemas, de los cuales _{te} quiero hablar más tarde...

De acuerdo con lo expuesto, (4c) es gramatical debido a que tiene una estructura correspondiente a (4a), mientras que (4d) es agramatical porque la

³ Una parte de las frases modernas son reproducciones de los ejemplos italianos de Rizzi. En estos casos se indicará su procedencia.

anteposición de la unidad que contiene el infinitivo – *hablar de los cuales* – sólo es posible si éste y el verbo regente no forman una unidad, sin embargo en este caso el clítico no debería haberse colocado delante de la forma verbal *quiero*. En los textos medievales la anteposición del infinitivo no impide la promoción de clíticos, como demuestran los ejemplos de (5).

- (5) a. esp. ant. [...] & el pescado que p(r)i'siere pechar/lo aa su due(n)no. (FUE, 80)
- b. ptg. ant. Leixar-*nos* queredes a tal festa [...] ? (GRA, 20)
- c. esp. ant. ca de partir *vos* quiero yo lo que [...] (VEI, 15)
- d. esp. ant. Que dixieran del Theodosio si alcançar *le* mereçieran? (ARA, 20)
- e. esp. ant. Et si saluar non *se* q(u)i'siere deue gela pechar. (FUE, 91)
- f. ptg. ant. Confessar no(m) *sse* deue ne(m) huu(m) se [...] (SET, 129)
- g. esp. ant. [...] el propheta Hieremias conparar ni significar no *la* sabe [...] (ARA, 50)
- h. esp. ant. [...] y mayor procurar no *le* podemos que sacar delas manos del ingrato y rebelde oluido [...] (ARA, 42)

Desde el punto de vista de la hipótesis inicial que defendemos se deben tener en cuenta dos problemas relacionados con tales ejemplos. Por una parte, nótese que la ortografía en el ejemplo español de (5a), así como en el ejemplo portugués aducido en (5b), presentado con las normas ortográficas de la edición modernizada utilizada durante el análisis, sugieren que en estos casos el infinitivo y el clítico han sido desplazados juntos. En (5c–d), por otra parte, la ortografía medieval no aclara si se ha producido la promoción de clíticos o no. Teóricamente se puede suponer que en todos estos casos el clítico y el infinitivo han sido movidos juntos, lo cual significa que no se ha producido la promoción del pronombre átono. Los ejemplos presentados en (5e–h), sin embargo, demuestran la posibilidad de que el infinitivo sea movido independientemente del clítico. En ellos el clítico y el infinitivo están separados por el adverbio negativo – *non* y *no*, respectivamente –, lo cual es prueba de que el infinitivo y el clítico han sido movidos independientemente. El otro problema mencionado es que el mero desplazamiento por separado del infinitivo y del clítico demuestra únicamente que la anteposición de aquél no bloquea la promoción pero en realidad no contradice la posibilidad de la reestructuración. Nótese que Rizzi demuestra que, de acuerdo con (4b), el infinitivo (V) y su complemento (X) no pueden desplazarse juntos cuando aquél pertenece a una unidad verbal reestructurada [Aux V], pero sostiene que esta unidad no se

comporta como una categoría léxica.⁴ Si se acepta esta afirmación, se puede suponer también que los dos componentes del complejo verbal pueden extraerse de él independientemente, es decir, no está prohibido que sólo V se anteponga a Aux abandonando la unidad reestructurada, más o menos como aparece en la siguiente fórmula: [Aux V] → V [Aux _]. Admitiendo esta posibilidad, (5e–g) no contradicen la teoría de la reestructuración. En (5h), sin embargo, en que también se produce la promoción, el infinitivo (V) ha sido desplazado junto con su complemento (X), lo cual indica que X y V – *mayor procurar* – son un constituyente. Este ejemplo, por lo tanto, sugiere que la promoción de clíticos medieval no necesariamente supone la reestructuración de la construcción de infinitivo.

2.2. El caso de la intercalación de constituyentes

Como resaltan varios autores, la promoción de clíticos en el español actual así como en el portugués actual exige la adyacencia del verbo regente y del infinitivo, es decir, a excepción de ciertas preposiciones y partículas, no puede aparecer prácticamente ningún elemento entre los dos verbos de la construcción.⁵ Esta restricción aparentemente apoya la teoría de la reestructuración puesto que la intercalación de constituyentes como el sujeto y de complementos del infinitivo implica que los dos verbos no constituyan una unidad sintáctica y por lo tanto bloquea la promoción de clíticos, como se ve en (6).

- (6) a. esp. act. **Te* quiere mi hermano llamar.
 b. ptg. act. **Quer-te* o meu irmão chamar.
 c. esp. act. ?*Quiere* mi hermano llamar*te*.
 d. ptg. act. ?*Quer* o meu irmão chamar-*te*.
 e. esp. act. **Le* quiero el libro dar.
 f. ptg. act. **Quero-lhe* o livro dar.

⁴ Los argumentos de Rizzi (1982:38) se basan principalmente en la separabilidad de los componentes del complejo verbal: “If the verbal complex were dominated by the lexical category V, [...] we would expect that no other lexical material could intrude within its elements, this being a trivial property of lexical categories. However, this prediction is false: many kinds of adverbs can break into the verbal complex”. Su conclusión es que el complejo verbal reestructurado no funciona como un verbo: “If this is correct, we are led to conclude that Italian syntax makes use of a syntactic category, distinct from V, dominating nonlexical verbal compounds”.

⁵ Las observaciones de Bolinger (1949); Bok-Bennema & Crouchs-Hageman (1980); Fernández (2000:§19.5.5); Luna Traill (1972); Pizzini (1982) referentes al caso del español son unánimes desde este punto de vista. En relación con el portugués actual confirman la necesidad de adyacencia Pizzini (1981:417) y Salvi (1991b:164–166), aunque éste aduce contraejemplos también.

- g. esp. act. *Quiero el libro dar/*e*.
 h. ptg. act. *Quero o livro dar-*lbe*.

Se puede objetar que, según se ve en (6g–h), la intercalación del argumento interno entre los dos verbos es agramatical también cuando no se produce la promoción de clíticos, o sea, la agramaticalidad de (6g–h) se debe a esta misma intercalación y no depende de la colocación de los clíticos. Sin embargo, (6c–d) – con sujeto intercalado y clíticos no promovidos – son aceptables en el lenguaje coloquial, lo cual significa que la agramaticalidad de (6a–b) se debe a que la promoción de clíticos es incompatible con la intercalación del sujeto.

Rivero (1993:118) observa que, a diferencia de la situación actual, ilustrada en (6), en el español antiguo en los casos de promoción, “[...] el material que puede intervenir era mucho más variado que actualmente”. El análisis de los textos medievales confirma dicha afirmación no sólo en el caso del español sino también en relación con el portugués. El corpus medieval en ambos idiomas contiene numerosos casos en los que el elemento adverbial intercalado entre los dos verbos no impide la promoción de clíticos; cf. (7a–b). La intercalación del sujeto ha sido registrada con promoción de clíticos en los textos medievales analizados procedentes de ambas lenguas – cf. (7c–f). En los textos portugueses, además, se puede observar también la posibilidad de intercalar complementos regidos por el infinitivo – cf. (7g–h) – e incluso la intercalación simultánea del sujeto pronominal y del complemento regido – cf. (7i).

- (7) a. esp. ant.[...] bien *me* cueydo agora vengar de vos. (VEI, 38)
 b. ptg. ant. [...] que se *os* no⟨m⟩ podessem e⟨m⟩ esse dya ve⟨n⟩cer [...] (CGE, 53)
 c. esp. ant. [...] deue/*el* merino coger sus derechos [...] (FUE, 37)
 d. esp. ant. Et deue/*el* Rey justiciar el cuerpo por este fecho. (FUE, 83)
 e. ptg. ant. [...] a que *se* deue⟨m⟩ os home⟨n⟩s co⟨n⟩ffessar [...] (SET, 140)
 f. ptg. a. Ca *a* nom quer niuu⟨m⟩ provar [...] (GRA, 32)
 g. ptg. ant. nam *se* podía a el chegar niuu⟨m⟩ que se nam queimasse. (GRA, 25)
 h. ptg. ant. E fezeo consigo levar muy honrradame⟨n⟩te (CGE, 44)
 i. [...] tam bem *o* poderedes vós a mim dizer como eu a vós. (GRA, 42)

En relación con los ejemplos presentados en (7) conviene hacer algunas observaciones. Aunque la posibilidad de intercalar elementos entre las dos formas verbales es un factor que distingue la situación medieval de la actual,

cabe señalar que la adyacencia de los dos verbos no es exigida por la teoría de la restructuración. Según explica Rivero (1993:124), “los adverbios o los complementantes pueden formar parte del complejo restructurado”, así que los ejemplos presentados en (7a–b), con elementos adverbiales intercalados, son compatibles con la teoría de Rizzi (*vid. supra*, nota 4). En conformidad con esta situación, sólo los ejemplos que aparecen en (7c–i) pueden tenerse en cuenta como contraejemplos potenciales de la teoría de la restructuración. Además, es preciso llamar la atención también sobre el hecho de que, aunque todos los ejemplos aducidos en (7) coinciden en contener constituyentes intercalados entre el verbo regente y el infinitivo, en realidad dicha intercalación es manifestación de fenómenos sintácticos distintos. Tal como se propone en Berta (2001:39), la intercalación del sujeto, ilustrada en (7c–f), debe ser interpretada como una posibilidad asegurada por el sistema llamado V2, conocido en las lenguas romances medievales, que permitía que el sujeto siguiera al verbo si otro constituyente lo precedía. También era posible la posposición del sujeto cuando el verbo se colocaba al comienzo de la frase (orden V1). Así, cuando el sujeto medieval sigue a un verbo que rige un infinitivo, puede situarse entre las dos formas verbales separándolas. La intercalación de los complementos regidos por el infinitivo, sin embargo, se debe a otro fenómeno sintáctico, en concreto a la conservación del antiguo orden SOV, en el que los complementos podían preceder al verbo que los regía. De acuerdo con ello, en (7g–h) los complementos regidos por el infinitivo se colocan entre éste y el verbo supraordinado. Nótese que la colocación simultánea del sujeto y del complemento del infinitivo entre las dos formas verbales en nuestro (7i) se debe a la manifestación simultánea de ambos fenómenos mencionados: el sujeto – *vós* – se intercala como consecuencia del sistema V2, mientras que el objeto indirecto – *a mim* – se intercala porque dentro del grupo del infinitivo regido el orden de los constituyentes es OV.

La distinción de los tipos de intercalación también es importante desde el punto de vista de la aplicabilidad de la teoría de la restructuración porque los constituyentes de categoría diferente se comportan de manera distinta. Frente a los elementos adverbiales intercalados, los cuales, como se ha señalado arriba, son compatibles con la restructuración, los argumentos internos intercalados bloquean la formación de un complejo verbal restructurado. Esta diferencia se ilustra en las fórmulas que se proponen en (8a) – donde Adv es el elemento adverbial intercalado – y (8b) – donde X es el argumento interno intercalado. Tal interpretación significa que aunque los ejemplos presentados en (7a–b) no descartan la condición de la formación de un complejo verbal restructurado, los de (7g–i) demuestran que la promoción de clíticos medieval es posible también en aquellos casos en los que la restructuración no se puede producir. A diferencia de estos dos casos bastante claros, la intercalación del sujeto, debida al funcionamiento del sistema V2 – *vid. supra* – es un

caso problemático. Rivero no menciona que el sujeto pueda formar parte del complejo reestructurado, por lo tanto se puede suponer – como se hace en Berta (2001: 38–39) – que su intercalación impide la reestructuración. De esta manera los ejemplos medievales de (7c–f) demostrarían que la promoción de clíticos se puede realizar sin que se haya producido la formación de un complejo verbal. Sin embargo, la intercalación del sujeto puede tener una explicación compatible con la reestructuración si se supone que el verbo regente puede desplazarse hacia la izquierda después de haberse realizado la formación del complejo verbal reestructurado. Tal hipótesis coincide con la idea ya mencionada de que dicho complejo verbal no se comporta como un verbo único, por lo tanto sus componentes – tanto el verbo regente como el infinitivo regido (*vid. supra*, en 2.1.) – pueden extraerse de ella independientemente. En (8c) se propone una fórmula que ilustra primero la formación de complejo verbal – [Aux V] – y después el desplazamiento del verbo regente – representado por Aux – hacia la izquierda así dejando el sujeto – representado por S – entre las dos formas verbales.

- (8) a. Aux [Adv V] → [Aux Adv V]
 b. Aux [X V] → *[Aux X V]
 c. S Aux [V X] → S [Aux V]X → Aux S [_V]X

En resumen, se puede concluir que, aunque la adyacencia léxica de las dos formas verbales de la construcción no es un factor decisivo desde el punto de vista de la teoría de la reestructuración – con la cual la intercalación del sujeto y de elementos adverbiales es perfectamente compatible –, la existencia de ejemplos medievales que contienen argumentos internos intercalados entre el verbo regente y el infinitivo demuestra que en el período medieval la promoción de clíticos no exigía necesariamente la formación de un complejo verbal reestructurado.

2.3. *El caso de dos verbos regentes*

En algunos casos el mismo infinitivo depende de dos – o más – verbos regentes distintos. Los ejemplos de (9), tomados de Rizzi (1982: 11) y aplicados al español, demuestran que en estos casos en el español actual no se produce la promoción de clíticos.

- (9) a. Mario debería – pero a mi parecer no podrá nunca – pagar_{le} enteramente su deuda.
 b. *Mario *le* debería – pero a mi parecer no *le* podrá nunca – pagar enteramente su deuda.

Se supone que en casos como (9) ambos verbos regentes exigen la aparición de un infinitivo pero como los dos infinitivos regidos son idénticos, se elimina uno. Siguiendo a Rizzi se debe suponer que para que se pueda eliminar un elemento idéntico evitando su repetición, en este caso el infinitivo regido por ambos verbos regentes, este elemento debe ser un constituyente independiente como en (10a) y no parte de un constituyente como en (10b).

- (10) a. $V[\text{INFX}] + V[\text{INFX}] \rightarrow V + V[\text{INFX}]$
 b. $[\text{VINFX}]X + [\text{VINFX}]X \rightarrow *V + [\text{VINFX}]X$

Sin embargo, la promoción de clíticos en las variantes actuales de las lenguas analizadas exige la estructura (10b), en la que el verbo regente y el infinitivo forman una unidad verbal compleja, es decir, un único constituyente, por eso la eliminación del infinitivo repetido es incompatible con la promoción de clíticos, es decir, con la reestructuración. En los textos antiguos, en cambio, se documentan algunos casos en los que el infinitivo complemento depende de dos verbos regentes sin que esta situación bloquee la promoción de clíticos, como se ve en (11).

- (11) a. esp. ant. [...] q(ue) nu(n)ca los presentes *le* podra(n) ni sabran dar.
 (ARA, 5)
 b. esp. ant. [...] q(ue) ni el q(ue) los gusta *los* sabe ni puede ta(n)to encareçer como deue (ARA, 31)
 c. esp. ant. [...] ni el q(ue) dellos carece *los* puede ni sabe creer como cu(m)ple. (ARA, 31)
 d. esp. ant. qua(n)do y por do(n)de *lo* pueda(n) y deua(n) mejor fazer [...]. (ARA, 14)
 e. ptg. ant. [...] maas que ante *as* no(m) saberia ne(m) poderia penssar. (SET, 135)

Siguiendo la argumentación anterior, estos hechos también apoyan la idea de que, según el testimonio de las fuentes medievales, en las variantes antiguas del español y del portugués la promoción de clíticos no exige la reestructuración de las construcciones de infinitivo. Se debe reconocer, por otra parte, que interpretando los dos verbos regentes como una unidad sintáctica que rige un infinitivo, – suponiendo una estructura como $[V+V] \text{ INF}$ –, no sería necesario suponer la eliminación del infinitivo. Si se tiene en cuenta que los dos verbos que rigen el mismo infinitivo son casi siempre los mismos, – *poder* y *saber*, usados antiguamente casi como sinónimos según Yllera (1980:137) – se puede confirmar tal interpretación y entonces los ejemplos aducidos en (11) no deben tenerse en cuenta como pruebas en contra de la teoría de la reestructuración.

3. CONCLUSIONES

En las líneas precedentes se ha examinado la estructura de las construcciones de infinitivo en las variantes medievales y actuales del español y del portugués, teniendo en cuenta principalmente la posibilidad de aplicar la teoría de la restructuración como posible explicación del fenómeno de la promoción de clíticos. La comparación de los ejemplos modernos con frases procedentes de un corpus medieval ha demostrado que mientras que en las variantes actuales de dichas lenguas iberorrománicas la promoción de clíticos exige que el verbo regente y el infinitivo formen una unidad verbal compleja, según el testimonio de los textos medievales analizados en el período medieval tal restructuración de la construcción no era condición de la promoción de clíticos. Esta conclusión se basa en el análisis de ejemplos con infinitivos complementos antepuestos al verbo regente, constituyentes regidos intercalados e infinitivos complementos regidos por varios verbos supraordinados, el cual demuestra que en los textos medievales la promoción de clíticos se documenta también en construcciones en las cuales se debe excluir la restructuración.

Aunque los resultados del análisis realizado apoyan nuestra hipótesis inicial – consistente en que las construcciones medievales y actuales deben de tener estructura distinta –, las conclusiones arriba formuladas hacen surgir una contradicción que todavía se debe solucionar. Como se ha mencionado en la Introducción, el punto de partida para el análisis de Rizzi era que los clíticos deben encontrarse dentro de la misma frase en la que se sitúa el infinitivo. También Salvi (1991a;b), al tratar de las reglas de la colocación de los clíticos medievales en portugués afirma que el clítico medieval se coloca inmediatamente detrás del primer elemento (o constituyente) de la frase en la que se encuentra. Estas hipótesis implican que el clítico no puede abandonar la frase del infinitivo, por lo cual en los casos de promoción el verbo regente y el infinitivo deben pertenecer a la misma frase, o sea, la promoción de clíticos exige que la construcción sea “monofrástica”. El problema consiste en que, frente a las variantes actuales de los idiomas examinados, en las que la restructuración es aplicable como explicación de la formación de la estructura “monofrástica”, según nuestro análisis en sus variantes medievales se pueden aducir varios ejemplos en los que, aunque la promoción de clíticos indica que la construcción tiene que ser “monofrástica”, ciertas circunstancias sintácticas demuestran que no se puede aplicar la restructuración. Esta situación aparentemente contradictoria significa que para explicar la colocación de los clíticos en los casos de promoción, se debe buscar una solución diferente de la teoría de la restructuración.

Un posible análisis que puede resolver el problema arriba mencionado puede ser el que se propone en Berta (2001:42–43), que, aplicando la teoría de Pearce, elaborada para el caso del francés antiguo, atribuye al infinitivo de-

pendiente un rango inferior al de frase, suponiendo que la unidad formada por el infinitivo y sus complementos no tiene la autonomía de una frase, sino que se comporta como un sintagma – que se puede llamar grupo verbal (GV) – regido por el verbo estructuralmente supraordinado. La ventaja de este análisis es que se puede aplicar tanto en casos semejantes a (12a), en que la restructuración se debe excluir como en casos similares a (12b–c), en los que la restructuración también sería aplicable.

- (12) a. [F fezeo [GV [consigo levar] [muy honrradame(n)te]]]
 b. [F quiero *gelo* [GV dar]]
 c. [F quero-*lbe* [GV tolher a coroa]]

Considerando que el constituyente cuyo núcleo es el infinitivo regido no tiene el rango de frase, la estructura de las construcciones con promoción de clíticos, de acuerdo con Benucci (1990) será “monofrástica” pero sin tener que suponer la restructuración propuesta por Rizzi para la situación actual.

TEXTOS ANALIZADOS

Textos españoles

ADMYTE (1995) = Archivo Digital de Manuscritos y Textos Españoles. Madrid: Micro-net S.A.

ARA (1995) = Gauberto Fabricio de Vagad, *Crónica de Aragón*. ADMYTE, CD-ROM, disco 1.

FUE (1995) = *Fueros de Castilla*. ADMYTE, CD-ROM, disco 0.

ULT (1995) = *Gran conquista de Ultramar*. ADMYTE, CD-ROM, disco 0.

VEI (1995) = *Crónica de veinte reyes*. ADMYTE, CD-ROM, disco 0.

Textos portugueses

CGE (1959) = *Crónica Geral de Espanha de 1344. Edição crítica do texto português*. Ed. de L. F. Lindley Cintra, vol. III, Lisboa, Imprensa Nacional/Casa da Moeda.

SET (1980) = *Alphonse X: Primeyra Partida. Édition et Étude*. Ed. de J. de Azevedo Ferreira, Braga, Instituto Nacional de Investigação Científica.

GRA (1995) = *A Demanda do Santo Graal*. Ed. de I. Freire Nunes, Lisboa, Imprensa Nacional/Casa da Moeda.

BIBLIOGRAFÍA

Benucci, F. (1990): *Destrutturazione. Classi verbali e costruzioni perifrastiche nelle lingue romanze antiche e moderne*. Unipress, Padova.

Berta, T. (2000a): La posición de los pronombres clíticos españoles en construcciones con infinitivo. In: Franco Figueroa, M., et al. (eds.) *Nuevas perspectivas en la enseñanza del español como lengua extranjera. Actas del X Congreso Internacional de la Asociación para la Enseñanza del Español como Lengua Extranjera (ASELE), 22–25 de septiembre de 1999. Vol. 1*, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, Cádiz. pp. 123–132.

- Berta, T. (2000b): La subida de clíticos en español medieval y en español moderno. *Acta Univ. Szegediensis, Acta Hispanica*, 5: 83–99.
- Berta, T. (2001): La estructura de las construcciones de infinitivo en textos españoles y portugueses medievales. In: Kiss, S., Salvi, G., Szijj, I. (eds.) *rom.bu. Études de linguistique romane*, Íbisz/Programme doctoral de linguistique romane de l'Université Eötvös Loránd, Budapest. pp. 33–47.
- Bok-Bennema, R., Crouchs-Hageman, A. (1980): La subida de los clíticos en castellano. In: *Diálogos hispánicos de Amsterdam I. Los clíticos en el español actual*, Universiteit von Amsterdam, Amsterdam. pp. 63–92.
- Bolinger, D. L. (1949): Discontinuity of the Spanish conjunctive pronoun. *Language*, 25: 253–260.
- Colburn, G. B. (1928): The complementary infinitive and its pronoun object. *Hispania*, 11: 424–429.
- Davies, M. (1995): Analyzing syntactic variation with computer-based corpora: the case of modern Spanish clitic climbing. *Hispania*, 78: 370–380.
- Davies, M. (1997a): A corpus-based approach to diachronic clitic climbing in Portuguese. *Hispanic Journal*, 17: 93–111.
- Davies, M. (1997b): The evolution of Spanish clitic climbing: a corpus-based approach. *StN*, 69: 251–263.
- Fernández, O. (ed.) (1993): *Los pronombres átonos*. Santillana, Taurus, Madrid.
- Fernández, O. (2000): El pronombre personal. Formas y distribuciones. Pronombres átonos y tónicos. In: Bosque, I., Demonte, V. (eds.) *Gramática descriptiva de la lengua española*, Espasa, Real Academia Española, Madrid. pp. 1262–1269.
- Luján, M. (1993): La subida de clíticos y el modo verbal en los complementos verbales del español. In: Fernández (1993:235–282).
- Luna Traill, E. (1972): Sobre la sintaxis de los pronombres átonos en construcciones de infinitivo. *Anuario de Letras*, 10: 191–200.
- Pizzini, Q. A. (1981): The placement of clitic pronouns in Portuguese. *Linguistic Analysis*, 8: 403–430.
- Pizzini, Q. A. (1982): The positioning of clitic pronouns in Spanish. *Lingua*, 57: 47–69.
- Quicoli, A. C. (1976): Conditions on Clitic-Movement in Portuguese. *Linguistic Analysis*, 2: 199–221.
- Rivero, M.-L. (1991): Clitics and NP climbing in Old Spanish. In: Gil, F. M., Campos, H. (eds.) *Current Studies in Spanish Linguistics*, Georgetown Univ. Press, Washington D. C. pp. 241–282.
- Rivero, M.-L. (1993): Subida de Clíticos y de SN en español antiguo. In: (Fernández 1993: 101–136).
- Rizzi, L. (1982): *Issues in Italian syntax*. Foris, Dordrecht.
- Salvi, G. (1991a): Difesa e illustrazione della Legge di Wackernagel applicata alle lingue romanze antiche: la posizione delle forme pronominali clitiche. In: *Miscellanea G. B. Pellegrini*, Unipress, Padova. pp. 439–462.
- Salvi, G. (1991b): La struttura della frase e l'ordine delle parole in galego-portoghese. Tesis de candidatura a doctor académico, Universidad Loránd Eötvös, Budapest.
- Spaulding, R. K. (1927): Puedo hacerlo versus lo puedo hacer and similar cases. *Hispania*, 10: 343–348.
- Wanner, D. (1982): A history of Spanish clitic movement. In: Macaulay, M., et al. (eds.) *Proceedings of the 8th Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society*, Berkeley Linguistic Society, Berkeley. pp. 135–147.
- Yllera, A. (1980): *Sintaxis histórica del verbo español: las perífrasis medievales*. Universidad de Zaragoza, Zaragoza.

L'ORDINE DELLE PAROLE DEL DIALETTO TOSCANO DEL TARDO MEDIOEVO

IMRE SZILÁGYI

Olasz Nyelv és Irodalom Tanszék
Romanisztika Intézet
Bölcsészettudományi Kar
Eötvös Loránd Tudományegyetem
Múzeum krt. 4/c.
H-1088 Budapest

In the present article, we examine the word order of the late medieval Toscan dialect. The analysis is based on a corpus which dates back to the end of the 15th century, the *Motti e facezie del Piovano Arlotto*. First, we briefly present the word order of the late medieval Romance languages. Then we focus on the word order of the late medieval Toscan dialect and we show that all the characteristics observable in the medieval Romance languages (V2 phenomena, inversion, separation of the finite and non-finite for of the verb, etc.) are to be found also in our late medieval corpus. The apparently problematic case of the V1 order is given an account compatible with the old system (even though it assumes the presence of an adverb before the subject in the base order), and this account is also confirmed by examples which contain compound verb-forms.

INTRODUZIONE

In questo articolo verranno presentate alcune delle caratteristiche più importanti dell'ordine delle parole del dialetto toscano del tardo medioevo. Nel compiere tale analisi ci basiamo su una fonte che risale alla fine del '400, i *Motti e facezie del Piovano Arlotto*. Questo testo relativamente lungo (circa trecento pagine nell'edizione stampata) è alla portata dei lettori e dei ricercatori grazie all'accuratissimo lavoro filologico di Gianfranco Folena (Milano & Napoli, Riccardo Ricciardi Editore, 1953).¹

Nella prima parte presentiamo brevemente le proprietà più importanti dell'ordine delle parole delle lingue romanze medievali. Nella seconda parte ci

¹ Il presente articolo si basa su Szilágyi (2001b), ne è una variante in parte modificata e semplificata.

chiediamo invece se e quanto il linguaggio del nostro testo fiorentino rispecchi l'ordine delle parole delle lingue romanze medievali.²

1. L'ORDINE DELLE PAROLE DELLE LINGUE ROMANZE MEDIEVALI

È stato più volte notato (cfr. p.es. Benincà 1994: cap. VIII) che l'ordine delle parole delle lingue romanze medievali mostra una stretta somiglianza con quello del tedesco moderno: i fenomeni che si possono osservare in quest'ultima lingua sono riscontrabili pure nelle lingue romanze medievali. In questo studio prescindiamo dall'analisi del tedesco (per cui v. Benincà 1994 e Szilágyi 2001b) e ci concentriamo invece soltanto sulle lingue romanze medievali. All'interno di queste lingue, poi, è possibile fare una distinzione a seconda che il sistema V2 sia rigido (cioè il verbo si trova (quasi) sempre nella seconda posizione lineare, come nell'antico francese classico) o meno (come nei dialetti italiani settentrionali e nel fiorentino antico, dove il verbo può trovarsi sia nella seconda che nella prima, terza, quarta ecc. posizione della frase; l'importanza di questa distinzione si vedrà più avanti).

Per illustrare come funziona il sistema dell'ordine delle parole delle lingue romanze medievali, vediamo qualche esempio dal libro di Benincà.³

L'ordine basilico delle lingue romanze medievali è SVO, ordine che si riscontra nella frase subordinata. Partiamo quindi da questo ordine di base. Nella frase principale il verbo (finito) si sposta in una posizione superiore rispetto a quella basilica, posizione che è, secondo una delle ipotesi formulate nell'ambito delle analisi generative, la testa della proiezione chiamata CP (cfr. Benincà 1994: cap. VIII):

(1) [CP [C' Avez [IP vos t_v veüe la chiere]]]?⁴ (201/8a)

Lo spostamento del verbo in C, però, il più delle volte non avviene nella sua forma pura, come in (1), che è una frase interrogativa sì/no, ma è accompagnato dallo spostamento di un costituente davanti al verbo (cioè, secondo l'ipotesi, nella posizione di specificatore dello stesso CP), come nel seguente esempio, il cui ordine (superficiale) è SVO:

(2) [CP La negra gallineta [C' fa [IP t_{NP} t_v ov de grand blancheza]]] (202/11c)

² Il modello linguistico utilizzato in questo studio è quello della teoria della reggenza e del legame della grammatica generativo-trasformatzionale, per il quale v. Graffi (1994).

³ Nelle citazioni che seguono ci riferiamo al numero della pagina e dell'esempio di Benincà (1994), senza menzionare la fonte originaria.

⁴ Indichiamo con *t* la traccia, cioè la posizione strutturale basilica occupata dal costituente spostato, e mettiamo in pedice il tipo di categoria.

In casi come l'esempio (2), benché apparentemente non succeda niente rispetto all'ordine di partenza, secondo la teoria avvengono ben due spostamenti: quello del verbo in C e quello del soggetto in SpecCP.

Oltre al soggetto, gli altri elementi che occupano tipicamente la posizione di SpecCP, sono certi elementi avverbiali da un lato e l'oggetto preverbale dall'altro. Il soggetto, quando è espresso, si trova in questi casi nella posizione immediatamente postverbale, determinando le costruzioni di inversione. I due esempi seguenti mostrano quanto detto:

(3) [CP Bon vin [C' fa [IP l'uga negra t_v t_{NP}]]] (200/6c)

(4) E [CP così [C' vogà [IP eli t_v t_{ADV} fina ala punta del canal]]] (181/5a)

Gli ultimi tre esempi nello stesso tempo illustrano anche il sistema V2: il verbo si trova nella seconda posizione lineare della frase.

Consideriamo infine un ultimo esempio:

(5) [CP poi [C' fu [IP Azolino t_v preso t_{ADV} in battaglia]]] (203/12d)

Qui vediamo che, nel caso delle forme verbali composte, dal momento che lo spostamento del verbo riguarda soltanto la forma finita, essa si stacca da quella non finita e tra le due si inserisce il soggetto.

2. L'ORDINE DELLE PAROLE DEL DIALETTO TOSCANO DEL TARDO MEDIOEVO

In questa parte affrontiamo la questione se il dialetto toscano del tardo medioevo mostri le caratteristiche delle lingue romanze medievali nel campo dell'ordine delle parole. In 2.1. dimostriamo che il linguaggio dei *Motti e facezie del Piovano Arlotto* è caratterizzato dagli stessi fenomeni che abbiamo presentato a proposito delle lingue romanze medievali. In 2.2. analizziamo invece un fenomeno che è in qualche maniera diverso rispetto al sistema "standard" di 2.1. Come vedremo, anche questo caso problematico è compatibile con quanto detto sull'ordine delle parole delle lingue romanze medievali.

2.1. Le proprietà presentate in 1. sono tutte riscontrabili anche nel dialetto toscano del tardo medioevo. Lo spostamento del verbo, nella sua forma pura, senza lo spostamento di qualche altro costituente, si osserva, tra l'altro, nelle domande sì/no (cfr. anche l'esempio (1)):

- (6) a. Cognoscesti tu mio padre? (65/35)
 b. Siamo noi venuti ad ora? (62/21)
 c. Hai tu cotta quella carne io ti portai? (136/96)

Nelle frasi (6b, c) nello stesso tempo, si vede anche il distacco della forma finita da quella non finita: in tutti e due i casi il soggetto pronominale si inserisce tra le due forme del verbo. Nelle seguenti frasi si osserva la stessa proprietà del distacco delle due forme verbali nelle frasi dichiarative (il soggetto che si inserisce tra le due forme del verbo è indicato con la sottolineatura):

- (7) a. Se tu avessi fatto come ho fatto io non le aresti tu perdute (11/33)
 b. E però hai tu errato (64/35)
 c. Questa voglio io guastare (128/10)
 d. e con assai artiglieria ne furo gran moltitudine presi da quelli del paese (32/14)

Passiamo adesso a considerare le proprietà che determinano il sistema V2 (proprietà che si possono osservare anche negli esempi (7)): quella dello spostamento di qualche costituente nello SpecCP e quella dell'inversione. Nel nostro testo tardo medievale troviamo parecchi esempi il cui ordine è SVO: possiamo analizzare questi esempi come casi di sollevamento del verbo in C e del soggetto in SpecCP:

- (8) Uno suo nipote desiderava la morte sua per insignorirsi di quella armata (29/215)

Tuttavia, gli elementi che occupano tipicamente lo SpecCP nel nostro testo fiorentino (come anche nelle lingue romanze medievali) sono l'oggetto diretto da un lato e certi elementi avverbiali dall'altro.

Quando un oggetto è preverbale, esso si trova, il più delle volte, nella posizione immediatamente davanti al verbo e non è accompagnato da un clitico di ripresa (a differenza dell'italiano moderno, cfr. Salvi & Vanelli (1992: IV. 1.4.); v. anche l'esempio (7c)).

- (9) a. tutto il resto ebbono i poveri di Dio (112/28)⁵
 b. quello che io dovevo mangiare ieri l'altro, cioè il giorno di Pasqua, detti io a una povera donna (124/12)

⁵ Tra i numerosi esempi, ho scelto alcuni di quelli in cui il soggetto è espresso, e quindi si può osservare anche il fenomeno dell'inversione: il soggetto immediatamente postverbale è indicato con la sottolineatura sia negli esempi (9) che (10).

- c. Nonché la bottega confortavano quelli odori, ma chiunque passava per la via (153/6)

Negli esempi che seguono vediamo che oltre all'oggetto diretto, anche certi elementi avverbiali possono trovarsi nello SpecCP e quindi causare inversione (cfr. anche (7d)):

- (10) a. e così fece il contadino (26/39)
 b. Graziosamente sovenne il signore il calzolaio di parecchi ducati (136/31)
 c. Assai gli piacque quello consiglio (137/22)
 d. [...] forte si meravigliò lo inglese (7/23)

In conclusione possiamo dire che gli esempi della sezione 2.1. presentano tutte le proprietà che sono riscontrabili nelle lingue romanze medievali.

2.2. Dopo aver considerato alcuni esempi del nostro testo toscano che confermano la teoria sull'ordine delle parole delle lingue romanze medievali, passiamo a considerarne altri che pongono invece problemi dal punto di vista di tale teoria. Uno di questi problemi è costituito da alcune frasi in cui il verbo si trova nella prima posizione.⁶

Ho analizzato dettagliatamente la problematica dell'ordine V1 sia in Szilágyi (2001a), sia in Szilágyi (2001d). In questi lavori ho illustrato con numerosi esempi il fatto che con questo ordine delle parole il soggetto, spesso, non si trova nella posizione immediatamente postverbale, poiché tra il verbo in prima posizione e il soggetto postverbale si trovano uno o più elementi, che sono, il più delle volte, elementi avverbiali. I seguenti esempi mostrano quanto detto nel caso dei verbi intransitivi (11) e di quelli transitivi (12) (in questi esempi il soggetto è evidenziato con la sottolineatura):

- (11) a. Passa una mattina il Piovano per la chiesa [...] (27/1)
 b. Rispose con impeto grande e tutto pieno d'ira e di rabbia quello gentile giovane (111/190)
 c. Fu tra loro molte e varie opinioni (38/4)

⁶ Come abbiamo già accennato in 1., il fiorentino antico non è una lingua con un sistema V2 rigido, quindi il verbo non deve trovarsi necessariamente nella seconda posizione della frase.

- (12) a. Riceve volentieri messere Giovanni il Piovano (44/13)⁷
 b. Aveva indosso il Piovano uno mantello (89/22)
 c. Intese a punto la novella il cardinale (111/206)⁸

In Szilágyi (2001a;d) ho mostrato che ci sono almeno due spiegazioni che sono compatibili con la teoria sulle lingue romanze medievali riguardante il movimento del verbo in C. Qui presentiamo soltanto una delle due spiegazioni proposte, quella che può risolvere anche altri casi problematici dal punto di vista dell'ordine delle parole.⁹

Per salvare l'ipotesi del movimento del verbo nella posizione C possiamo supporre che l'ordine di partenza sia AdvSV(O). Notiamo infatti che l'elemento che separa il soggetto dal verbo è sempre un avverbio (ma anche l'oggetto, come in (12c)). Se ipotizziamo anche in questi casi lo spostamento del verbo nella posizione C, otteniamo gli ordini VAdvS e VAdvSO. Il primo ordine caratterizza tutti gli esempi (11) (verbi intransitivi), il secondo invece una parte degli esempi transitivi, qui rappresentata da (12a) e (12b) (in esempi come (12c), invece, il soggetto segue l'oggetto: questo può essere spiegato con l'ulteriore dislocazione del soggetto verso destra).

A prima vista, l'ordine base AdvSVO può sembrare un po' *ad hoc*. Ma oltre all'ordine V1 c'è anche un altro fenomeno nel nostro testo tardo medievale che può essere spiegato con lo stesso ordine di partenza. Si tratta delle frasi che contengono forme composte del verbo.

Abbiamo già visto in 1. (cfr. gli esempi (6) e (7)) che nel nostro testo toscano (al pari delle lingue romanze medievali) la forma finita del verbo si stacca da quella non finita, e tra le due, nelle costruzioni di inversione, si inserisce il soggetto. Nelle frasi che contengono forme composte si nota inoltre che spesso, quando il soggetto si trova davanti al verbo coniugato, tra le due forme del verbo si inserisce un avverbio (indicato con la sottolineatura):

- (13) a. Io t'ho pure oggi chiarito che tu se' [...] (61/14)
 b. Voi avete questa sera iscambiate le vivande (68/41)
 c. Voi mi avete questa mattina iscaciato (111/215)
 d. Tu se' dua volte caduto in peccato mortale (123/13)

⁷ In (12a), in teoria, sia il costituente *messere Giovanni* che il *Piovano* potrebbero essere sia il soggetto che l'oggetto, ma dal contesto appare univoco che abbiamo a che fare con l'ordine VXSO.

⁸ In (12c), a differenza di (12a) e (12b), l'oggetto precede il soggetto; cfr. quanto si dirà più avanti.

⁹ L'altra spiegazione si basa su fenomeni di accordo (v. p.es. (11c)), dove il verbo *fu* non è accordato con il suo soggetto postverbale *molte e varie opinioni*, e quindi sull'ipotesi di un soggetto espletivo foneticamente non realizzato. Per ulteriori dettagli cfr. anche Szilágyi (2001c).

- e. Io sono molto bene soddisfatto da voi (153/36)

I seguenti esempi illustrano invece che l'inserimento di un avverbio tra le due forme del verbo è possibile anche quando il soggetto non è espresso:

- (14) a. [...] e holli sempre aiutati [...] (148/24)
 b. [...] e quelle ho sempre mandate [...] (148/40)

Vediamo infine un ultimo esempio:

- (15) Aveva una domenica mattina el Piovano Arlotto invitato tre suoi amici [...] (87/1)

In (15) si vede che tra le due forme del verbo si trovano l'avverbio di tempo *una domenica mattina* e il soggetto *el Piovano Arlotto*, in questo ordine.

Anche gli esempi (13)–(15) possono essere spiegati facilmente partendo dall'ordine di base AdvSV(O). In (15) il verbo (coniugato) si sposta nella posizione C, e così otteniamo l'ordine superficiale $V_{fin. Adv} S V_{inf. O}$. Lo stesso vale anche per (14a), con la differenza che il soggetto (che si troverebbe dopo l'avverbio) viene omesso.¹⁰

Nelle altre frasi lo spostamento del verbo in C è accompagnato dallo spostamento di qualche costituente in SpecCP: in (14b) è l'oggetto *quelle* che si sposta in SpecCP (e il soggetto non è espresso, come in (14a)), in tutti gli esempi (13) invece è il soggetto.

Vediamo dunque che l'ordine di partenza AdvSVO per spiegare i fenomeni V1 non è stato creato *ad hoc*, ma ha fondamento anche in altre costruzioni, p.es. nelle frasi che contengono forme composte del verbo.

3. CONCLUSIONE

In 1. abbiamo analizzato la sintassi delle lingue romanze medievali. In 2.1. abbiamo dimostrato che tutte le proprietà osservabili nella frase principale delle lingue romanze medievali ci sono anche nel dialetto toscano del tardo medioevo. In 2.2. abbiamo mostrato un caso problematico dal punto di vista del sistema medievale dell'ordine delle parole. Come abbiamo visto, l'ordine V1 ha una spiegazione compatibile con il sistema antico (anche se essa presuppone la presenza di un avverbio prima del soggetto nell'ordine di base), e questa spiegazione è confermata anche dalle frasi che contengono forme composte del verbo.

¹⁰ Nel nostro testo toscano, infatti, è possibile il soggetto nullo.

BIBLIOGRAFIA

- Benincà, P. (1994): *La variazione sintattica. Studi di dialettologia romanza*. il Mulino, Bologna.
- Graffi, G. (1994): *Sintassi*. il Mulino, Bologna.
- Salvi, G., Vanelli, L. (1992): *Grammatica essenziale di riferimento della lingua italiana*. Istituto Geografico De Agostini Le Monnier, Firenze.
- Szilágyi, I. (2001a): A késő középkori toszkán dialektus szintaktikai elemzése a *Motti e facezie del Piovano Arlotto* alapján [Analisi sintattica del dialetto toscano del tardo medioevo in base ai *Motti e facezie del Piovano Arlotto*]. Tesi di dottorato PhD, Università ELTE, Budapest.
- Szilágyi, I. (2001b): Alcuni aspetti dell'ordine delle parole del dialetto toscano del tardo medioevo. In: Szathmári, J. (ed.) *Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis de Rolando Eötvös Nominatae. Sectio Linguistica. XXV*. ELTE, Budapest. pp. 195–202.
- Szilágyi, I. (2001c): Il soggetto espletivo nel dialetto toscano del tardo medioevo in base ai *Motti e facezie del Piovano Arlotto*. In: Salvi, G., Takács, J. (eds.) *A piè del vero. Studi in onore di Géza Sallay*, Íbisz, Budapest. pp. 285–298
- Szilágyi, I. (2001d): L'ordine V1 nel dialetto toscano del tardo medioevo in base ai *Motti e facezie del Piovano Arlotto*. In: Kiss, S., Salvi, G., Szijj, I. (eds.) *rom.hu. Études de linguistique romane*, Íbisz/Programme doctoral de linguistique romane de l'Université Eötvös Loránd, Budapest. pp. 165–173

ROMENO ANTICO E LINGUA DELLA POESIA POPOLARE: IL PROBLEMA DEGLI ARCAISMI

DAN OCTAVIAN CEPRAGA

Università di Padova
Via Beato Pellegrino 1, Padova
pi13182@iperbole.bologna.it

The language of Romanian oral poetry, especially that of narrative genres like winter-solstice songs (*colinde*) and epic songs (*cîntece bătrînesti*), is marked by a large number of lexical and morphological archaisms. In this paper we analyse some lexical items (*mohorît, pelita, a se nadai, a se mîneca*, etc.) and a morphological phenomenon (the inversion of the auxiliary and the participle), to point out the relationship between the folk texts and the most ancient documents of Romanian (principally religious texts of the 16th and 17th century).

“Vecinul meu nu ştia că fără să vrea se încurcase în ştiinţa folclorică a vorbelor vechi şi că acolo românul n-a glumit nici-odată în gol”

Ştefan Bănulescu

1. Le presenti osservazioni hanno come oggetto la lingua della poesia popolare romena, in particolare quella dei due più importanti generi versificati a carattere narrativo, la *colinda* e il *cîntec bătrînesc*. Il problema generale che le brevi schede qui riportate vorrebbero circoscrivere riguarda la presenza degli arcaismi all'interno della poesia orale tradizionale. L'estensione e la qualità del fenomeno, nonché la sua valutazione in una prospettiva stilistica e storico-linguistica, sono questioni che, per quanto ne sappiamo, non sono ancora state affrontate in maniera complessiva e sistematica.

Prima di iniziare sono necessarie alcune precisazioni. Consideriamo, esplicitamente, la lingua della poesia popolare una lingua speciale, che, in virtù di una serie di tratti distintivi e caratteristici, si differenzia dalla lingua della comunicazione quotidiana. Il carattere fortemente conservativo, la codificazione formulare, particolari scarti registrali e altri fenomeni riconducibili, in generale, a quella che potremmo chiamare, nei termini di Jakobson, la funzione poetica del linguaggio, segnano a diversi livelli la difformità linguistica della poesia orale rispetto alla lingua d'uso della comunità rurale, all'interno della

quale essa viene prodotta e fruita.¹ Numerosi lavori hanno messo in evidenza la specificità retorica e stilistica della produzione orale romena, a cominciare dallo studio fondamentale di Lorenzo Renzi sullo stile formulare dei canti narrativi, al quale sono seguite altre opere di vasto impegno, che hanno tracciato un'immagine pressochè esaustiva delle tecniche poetiche tradizionali e della retorica del folclore romeno.² Più esigue sono, invece, le ricerche di taglio propriamente linguistico, che diano conto delle particolarità lessicali, morfologiche o sintattiche della lingua della poesia orale. In questo campo, riteniamo che molto si possa ancora fare, essendo lontani da una compiuta valutazione del posto da assegnare ai prodotti poetici popolari all'interno di un quadro generale della storia della lingua romena.³

Si ricordi, a questo proposito, che la questione della "lingua del folclore" e dei suoi rapporti con la "lingua letteraria" è stata al centro di una nota controversia critica, consegnata da ultimo, con ampio rilievo, alle pagine della più importante *Storia della lingua letteraria romena*. Contro le posizioni di Graur e di Coteanu, che in sostanza volevano ricondurre le origini del romeno letterario alla lingua della poesia popolare, Alexandru Rosetti considerava indebita l'estensione del concetto di lingua letteraria alle creazioni folcloriche, negando, di conseguenza, l'esistenza di una lingua letteraria precedente alle prime attestazioni scritte del romeno e ancora identificabile nelle forme della poesia popolare tradizionale.⁴ Per quanto ci riguarda, siamo d'accordo con Rosetti nel ritenere impraticabile l'equiparazione fra le testimonianze folcloriche orali e i documenti letterari scritti. Se, infatti, è possibile collocare questi ultimi nel tempo con una certa precisione e vedervi riflessa una fase della lingua storicamente determinata, risulta molto più problematica la definizione della storicità dei prodotti folclorici. Per sua stessa natura, la poesia orale ha un duplice statuto: da una parte essa è strettamente legata al momento della sua esecuzione all'interno di determinate circostanze e di una determinata comunità. Da questo punto di vista, sarà inopportuno considerare *tout court* i testi

¹ Concordiamo, su questo punto specifico, con le affermazioni di Graur (1970:96): "Limba literaturii populare nu este și nu a fost niciodată identică cu limba obișnuită în conversații. [...] Limba în care erau compuse operele artistice orale (poezia populară și chiar basmele) diferea de cea a conversației, era mai îngrijită decât aceasta din urmă, folosea unele clișee specifice, urma anumite norme care-i confereau superioritate asupra limbii conversației".

² Cfr. Renzi (1968); Amzulescu (1970); Vrabie (1978); Fochi (1980).

³ Segnaliamo, tuttavia, l'esemplare studio di Onu (1958) sul valore dell'imperfetto nella poesia narrativa tradizionale; ad esso andranno aggiunti i puntuali interventi di Brâncuș (1990) e (1977), nonché le pregevoli analisi di Barindi (1995), parte di una più ampia tesi di laurea discussa presso l'Università di Padova (relatore Lorenzo Renzi), dedicata alle particolarità linguistiche del folclore romeno. Si vedano inoltre le interessanti ricerche dialettologiche condotte sui testi folclorici da Frățilă (1993) e (1999).

⁴ Cfr. Rosetti et al. (1971:51-56); per le posizioni contrarie cfr. Graur (1970) e Coteanu (1961). Una discussione recente della questione, dove si concorda sostanzialmente con le tesi di Rosetti, in Gheție (1982:45-51).

orali come testimonianze di una fase linguistica precedente alla data della loro effettiva esecuzione e raccolta. D'altra parte, la poesia orale, in quanto tradizionale, è condizionata da vasti fenomeni di inerzia e di conservazione, che agiscono a tutti i livelli e che spesso sfuggono alla coscienza degli esecutori popolari. In questo senso, una lettura stratigrafica dei testi poetici orali potrà individuare la presenza di forme lessicali e costruzioni sintattiche che appartengono ad uno stato antico della lingua, non più in uso nella comunicazione quotidiana della comunità popolare che quei testi ha prodotto.

Per quanto riguarda il concetto di arcaismo, distinguiamo anche noi, come fa giustamente Vlad (1973), fra arcaismo "linguistico" e arcaismo come procedimento "stilistico". Riteniamo, cioè, utile tenere distinta la constatazione della presenza, in una data sincronia, di forme appartenenti ad un sistema scomparso o in via di sparizione, dalla valutazione dell'uso cosciente degli arcaismi al fine di ottenere determinati effetti stilistici.⁵ Come si vedrà, nello studio della poesia orale tradizionale bisognerà tenere conto di entrambe le prospettive.

2. La lingua delle colinde rappresenta, per diverse ragioni, un punto di osservazione privilegiato per studiare la presenza degli arcaismi nella poesia popolare. Si tratta di un genere di antica tradizione e fortemente conservativo, come hanno dimostrato, a più riprese, le analisi dei contenuti tematici e simbolici, nonché quelle delle strutture metrico-musicali. L'estensione ridotta dei testi e la particolare prassi della loro esecuzione e trasmissione rendono inoltre le colinde meno esposte di altri generi folclorici, come ad esempio il *cîntec bătrînesc*, a fenomeni di attualizzazione, innovazione individuale e oscillazione variantistica, dovuti all'interprete. I canti, infatti, vengono eseguiti in gruppo, in seguito a diverse sedute di memorizzazione collettiva, che lasciano margini molto ristretti all'improvvisazione esecutiva, operata cioè nel corso stesso della *performance*.⁶ La funzione rituale e protocollare dei testi assicura, infine, una spiccata codificazione e cristallizzazione delle forme, che interessa sia il livello dei contenuti sia quello dell'espressione linguistica.⁷

Un esempio interessante dei modi in cui gli arcaismi segnano la lingua delle colinde, è rappresentato dall'aggettivo *mohorît, -ă* (da *mohor*, nome di diverse piante erbacee, della famiglia delle graminacee, con fiori di colore rosso (Setaria), per cui cfr. ungh. *mohar, muhar* "setaria").⁸ I tre significati principali che gli

⁵ Sull'arcaismo come procedimento stilistico cfr. anche Riffaterre (1971:39-40).

⁶ Per una riflessione sui rapporti complessi fra improvvisazione e memorizzazione all'interno dell'esecuzione orale cfr. Renzi (1971).

⁷ Per uno sguardo generale ed un primo orientamento bibliografico sulle colinde cfr. ora Talos (2001:41-42).

⁸ Si noti che in ungherese *muhar* è probabilmente un prestito dallo slavo, cfr. serbo-croato *muhar* (vedi EWU, s. v. muhar).

vengono assegnati nel DLR sono: 1. ‘care are culoarea de la roșu-cărămiziu pînă la roșu-vînăt’ “che è di un colore dal rosso-mattone fino al rosso-violaceo”; 2. ‘de culoare închisă; lipsit de strălucire, de lumină; întunecos’ “di colore scuro; privo di lucentezza, di luce; oscuro”; 3. ‘(despre oameni și despre înfățișarea, privirea, gîndurile lor) trist, mîhnit, posomorît’ “(riguardante le persone, il loro aspetto, sguardo, pensieri) triste, afflitto, maldisposto”. In realtà, i tre significati non sono sincronici. Nell’accezione comunemente diffusa nel romeno moderno e nelle sue varietà dialettali l’aggettivo non si riferisce più a specifiche tonalità di ‘rosso’, ma indica, in generale, una qualsiasi tinta scura o priva di lucentezza. A tale significato andrà ricondotto anche il cambiamento semantico registrato al punto 3, per cui si è passati, in virtù di un procedimento metaforico, dal significato di ‘scuro’ a quello di ‘triste’. L’attestazione più alta, schedata nel DLR, per *mohorît* ‘di colore scuro’ è del 1829. Per la sua diffusione nella lingua popolare e nelle varietà regionali si potrà vedere, ad esempio, la carta 14 (*brunet*) del ALRR-Transilvania dove si ha *mohorît* (383 Augustin, Brașov), come risposta alla domanda indiretta *cum ziceți că este omul care nu-i alb la față și are părul negru* “come dite che è l’uomo che non ha la pelle chiara e ha i capelli neri”. Allo stesso modo si veda *mohorală* s. f. nel senso di ‘tempo piovoso, scuro’, registrato in alcune parlate regionali (Udrescu 1967, s.v.).

Il riferimento al colore ‘rosso’ si mantiene soltanto in alcuni derivati, di circolazione dialettale, come, ad esempio, *mohorițeală* s. f. ‘vernice rossa di origine vegetale’, limitato all’area moldava.

Se ora consideriamo la situazione di *mohorît* in romeno antico, sulla base dei testi del XVI e del XVII secolo, constateremo che l’aggettivo ha sempre e soltanto il significato ‘di colore rosso’, essendo impiegato in senso generico, come nel caso del nome proprio *Marea Mohorîtă* “il Mar Rosso”, oppure specificamente per indicare la tonalità del ‘rosso purpureo’ (cfr. anche TDR s.v.: “purpur-, dunkelrot”). Nella *Palia de la Orăștie*, traduzione dei primi due libri dell’Antico Testamento del 1582, si opera, ad esempio, chiaramente la distinzione fra *roșu* ‘rosso’ e *mohorît* ‘purpureo’:

- (1) *Cortul iară să-l faci den dzeace pocroave, den răsucită mătase albă, mătase galbină, mătase mohorîtă și den mătase roșie*⁹

‘La tenda poi la farai con dieci teli, di intrecciata seta bianca, seta gialla, seta purpurea e seta rossa’

dove *mohorît* corrisponde ad un *szederyies* del modello magiaro sul quale principalmente è stata condotta la traduzione romena.¹⁰ Similmente, nei testi core-

⁹ Cfr. Pamfil (1968:264); il passo corrisponde a Ex 26, 1.

¹⁰ Il modello ungherese sul quale è stata condotta in larghissima misura la traduzione romena è il *Pentateuco* di Gaspar Heltai; il passo corrispondente è: *A Satort kedig chinalyad tiz Kárpitbol, viszsztalt feier seymböl, sarga seymböl, szederyies seymböl, es veres seymböl* (cfr. Pamfil 1968:246). Si veda anche Niculescu & Dimitrescu (1970:30–31).

siani *mohorît* è impiegato per designare la veste di porpora che i soldati mettono adosso a Gesù, nel noto episodio evangelico narrato in Giovanni 19, 2–5. Vedi ad esempio nel *Tetraevangelo* del 1561:

(2) [...] *și în vășmânt mohorât îmbrăcară el* [...] *Eși afară Isus, purta cunună de mărâcin și vășmânt mohorât*¹¹

‘[...] e con un mantello purpureo lo vestirono [...] Gesù uscì fuori, portava corona di spine e un mantello purpureo’

che nella *Vulgata* corrisponde a: *et veste purpurea circumdederunt eum* [...] *Exiit ergo Iesus portans spineam coronam et purpureum vestimentum*.¹² A questa particolare accezione va ricondotta anche la forma sostantivata *mohorîta* per ‘vestito di porpora’, attestata sempre nel *Tetraevangelo* di Coresi (cfr. ancora TDR, s.v.).

È stato Alexandru Rosetti (1920:45) a segnalare un gruppo di colinde popolari, in cui l’aggettivo *mohorît* conserva chiaramente il senso di ‘purpureo’, rilevando una corrispondenza puntuale fra il canto di tradizione orale e il testo evangelico nella versione coresiana. Si tratta di un particolare tipo di colinde, in cui viene messo in scena l’avvento notturno dei *colindători* sulle strade del villaggio ed il risveglio dei padroni di casa: insieme al gruppo degli esecutori tradizionali dei canti arriva anche Gesù (a volte Dio o il vecchio *Crăciun*, il Natale personificato), che indossa una lunga veste di porpora sulla quale sono dipinti il sole, la luna e le stelle. Diffuso prevalentemente nell’area transilvana, compreso il Maramureș e le regioni di Crișana e di Suceava, il tipo tematico è stato registrato, in maniera più sporadica, anche in alcune località della Muntenia: fa parte, quindi, del repertorio comune alle due grandi aree di circolazione del *colindat*. Le varianti più antiche a noi note sono state raccolte alla fine dell’Ottocento nella regione di Bihor e nel villaggio di Vilcele (Covasna), per cui si veda rispettivamente Daulu (1890:15) e Bibicescu (1893:233).¹³

A titolo di esempio, si consideri la seguente variante raccolta da Béla Bartók, tra il 1909–1910, a Urisiu de Sus, un villaggio della Transilvania nord-orientale, nell’attuale dipartimento di Mureș:¹⁴

(3) Sculați, sculați boieri mari,
Ler Domniale
 de vă sculați fetile-re,
 să aștearnă mesile,

¹¹ Cfr. Dimitrescu (1963:229).

¹² Si cita dall’edizione Weber & Gryson (1994).

¹³ Si tratta dei tipi tematici nr. 26 A e 26 B nella classificazione di Brătulescu (1981), dove si troverà anche una *recensio* pressochè completa delle varianti.

¹⁴ Cfr. Bartók (1975: nr. 58a).

să măture curțile,
 să umplă păharile,
 că vă vin colindători,
 noaptea pi la cîntători.
 Și printr-înșii cine-și vine?
 Vine-și bunul Dumnezeu,
 cu-on **văzmîntu mohorît**,
 lungu-i lung pînă-n pămînt,
 dar în spate și în piept
 scrisă-i luna și lumina,
 soarele și razile,
 iar în cei doi umerei
 scriși îs doi luceferei,
 la-mprejurul poalilor
 scrise-s stele mărunțele,
 mai în sus mai măricele.

‘Sveglia, sveglia, grandi boiari,/ *Ler, Signore*/ e svegliate le vostre figlie,/ che preparino le tavole/ e spazzino i cortili/ e riempiano i bicchieri,/ che vi arrivano *colindători*/ di notte, quando cantano i galli./ E fra loro chi arriva ?/ Arriva il buon Dio,/ con un vestito purpureo,/ lungo è lungo fino a terra,/ e sulla schiena e sul petto/ è dipinta la luna con la luce,/ il sole con i raggi,/ e sulle due spalle/ sono dipinte due stelle luminose,/ tutt’intorno all’orlo/ sono dipinte stelle piccoline,/ più in alto [stelle] più grandi.’

In tutte le varianti, il vestito indossato dal personaggio sacro è indicato con il sintagma *vășmînt mohorît*, che presenta, come ha già notato Rosetti, una perfetta coincidenza formale e semantica con la lezione impiegata nella traduzione coresiana del *Tetraevangelo* per designare l’abito di porpora indossato da Cristo. Nonostante la presenza pervasiva del lessico cristiano all’interno delle colinde, non sono molti i casi in cui si possa stabilire, con così grande precisione, un rapporto intertestuale fra i canti orali e la tradizione scritta del testo biblico. La continuità lessicale, nonché la similarità dei contesti e dei referenti, confermano, per quanto ci riguarda, lo statuto di arcaismo che *mohorît* possiede nel gruppo di colinde in questione.

Il *veșmînt mohorît* dei testi popolari rimanda, in questo modo, direttamente all’immagine evangelica del *purpureum vestimentum*, strumento della Passione di Cristo, ma anche, su di un piano più generale, al vestito di porpora quale simbolo, di vasta diffusione culturale, della sovranità spirituale e politica. Si noterà, infatti, che le colinde che raffigurano l’apparizione di Dio in mezzo agli esecutori popolari del rito, mettono in scena un vero e proprio *adventus*,

una epifania in cui il personaggio sacro indossa la porpora e i simboli astrali, insegne della regalità terrena e celeste.¹⁵

Solo partendo dal senso antico di *mohorît* quale ‘purpureo’, si potrà inoltre spiegare l’uso frequente dell’aggettivo in altri contesti della poesia popolare. In molte colinde, ad esempio, *mohorît* è un epiteto generico, che si può applicare a qualsiasi oggetto o realtà materiale, di cui si voglia indicare la preziosità o la sacralità. Sono *mohorîte* le pareti delle case presso le quali arrivano i cantori, oppure sono chiamate *mohorîțele* i tre fiori del grano, del vino e dell’olio santo, che in un tipo particolare di testi si disputano la supremazia: *cruciș peste mese/ sînt trei floricele,/ trei mohorîțele* ‘in croce sopra i tavoli/ sono tre fiorellini/ tre [bei fiori] di porpora’.¹⁶ I tratti della preziosità e della sacralità, che fanno parte della semantica di ‘purpureo’, nonché il riferimento autorevole al vestito di porpora evangelico, possono essere considerati il punto di partenza per le successive generalizzazioni che il termine *mohorît* ha subito nella cromatica della poesia popolare romena.

3. Un altro caso di arcaismo semantico conservato nella lingua delle colinde è rappresentato dal verbo *a (se) nădăi (nădmi)*. Scomparso dal romeno moderno, nella sua variante standard e letteraria, il verbo è attestato nella lingua popolare di alcune aree dialettali, con i significati di ‘presupporre, immaginare, aspettarsi qlc.’ e di ‘rendersi conto, comprendere’ (cfr. DLR, s. v.: *a se aștepta la ceva; a presimți, a bănuî, a presupune e a-și da seama; a se dumiri, a pricepe*). Nei testi romeni antichi *a se nădăi* è attestato invece, in maniera compatta, con il significato, specificamente religioso, di ‘avere fede in Dio; sperare, credere in qlc.’. Nel merito, si considerino i seguenti esempi tratti dalla *Psaltirea Scheiană*, della metà del XVI secolo, fra le prime traduzioni dallo slavo in romeno, comprendente i Salmi di David (seguono, a confronto, i passi corrispondenti della *Vulgata*):

- (4) *Nădăiaște-te în Domnul și fă dulceață; împle pământul și paște-te întru bogăție-i*
(Candrea 1916:67, 1)

spera in Domino et fac bonitatem et inhabita terram et pasceris in divitiis eius (*Psalmi iuxta Septuaginta* 36, 3)

- (5) *Miluiiaște-me, Zeu, miluiiaște-me, că în tire upuvăi sufletul meu și întru umbra arepilor tale nădăescu-me* (Candrea 1916:108, 12)

Miserere mei Deus miserere mei quoniam in te confidit anima mea et in umbra alarum tuarum sperabo (*Psalmi iuxta Septuaginta* 56, 2)

¹⁵ Per un’interpretazione delle colinde in questione ci permettiamo di rimandare a Cepraga (1995:29–31).

¹⁶ Cfr. Viciu (1914:98) (testo raccolto a Cetea, Bihor).

Il senso cristiano di ‘credere, avere fede in Dio’, testimoniato dai testi antichi, sopravvive in alcune attestazioni di *a (se) nădui* + Dativo nella poesia popolare, in particolare nelle colinde. Si consideri, ad esempio, il tipo tematico che raffigura il padrone di casa mentre si bagna in un fiume edenico assieme a Dio, Crăciun (Natale personificato) e agli altri santi. Nei testi, Dio stesso rivolge la parola all’uomo, chiedendogli esplicitamente in chi crede, in chi ripone la sua fede:¹⁷

(6) [..]

Atunci Dumnezeu grăia-ră:

– “Cui, domn bun, **te năduiești**,

de te scalzi în rînd cu noi,

sau mie sau lui Crăciun?”

– “**Mă năduiesc** faptei mele [..]”

‘Allora Dio parlava:/ – “In chi credi, buon signore,/ che ti bagni insieme a noi,/ in me o in Crăciun?”/ – “Credo nelle mie azioni [..]”’

Il significato specificamente religioso di *a (se) nădui* si ritrova anche all’interno di un gruppo di colinde transilvane, che fanno parte del ciclo della Natività. Secondo uno schema narrativo diffuso nelle colinde e nelle leggende orali in prosa, i testi raccontano di come la Madonna e San Giuseppe abbiano chiesto riparo, la notte della Vigilia, ad un ricco signore malvagio di nome *Crăciun* (Natale), che si rifiuta di accoglierli nella propria casa, relegandoli nelle stalle. In questo contesto si inserisce l’episodio del pentimento e della conversione di Crăciun, che compare solo nel repertorio di colinde di alcune zone della Transilvania: accortosi della nascita miracolosa, che ha provocato un repentino cambio di stagione (i servi mandati a vedere riferiscono che “fuori è estate, in casa è inverno”), il ricco Crăciun si pente di aver relegato i viandanti nelle stalle e, offrendo in dono stoffe preziose, chiede alla Madonna di essere perdonato. Si legga l’episodio in una colinda raccolta da Bartók, tra il 1909–1910, nella regione di Bihor, nel villaggio di Urviș (attualmente Șoimi):¹⁸

(7) [..]

– “Stăpîne Crăciune,

ce lucru și-ar putè fi,

că d-afară-i vară

și d-în casă-i iarnă”.

Crăciun **năduiè**,

sus-# săriè,

¹⁷ Cfr. Neagu (1946:10) (località Deleni, Constanaa); Brătulescu (1981: tipo 160 A).

¹⁸ Cfr. Bartók (1975: nr. 105a). Nella tipologia tematica di Brătulescu (1981) cfr. i tipi nr. 168 B, 169.

chei în brînci prindè,
 [...]
 și-n brață-și prindè
 văluri, postavuri
 și mîndru le-ntinde,
 la maică d-ajunge.
 Crăciun grăiè:
 – “O iartă-mă, maică, iartă,
 că n-am **năduit**
 io d-aista lucru [...]”

“Padrone Crăciun,/ che cosa potrebbe essere/ che fuori è estate/ e in casa è inverno”./ Crăciun credeva (aveva fede)/ saltava su,/ chiavi nelle mani prendeva/ [...]/ e in braccio prendeva/ rulli di stoffa/ per bene li stende/ dalla Madre giunge./ Crăciun diceva:/ – “O perdonami, madre, perdonami,/ che non ho capito[?]/ questa cosa [...]”

In un'altra variante della colinda, proveniente sempre dal Bihor (località Balc) compare il medesimo verbo in forma riflessiva:¹⁹

(8) [...]
 Crăciun nu știa,
 da **se năduia**
 șî-n acol merea,
 în coți și-n genunți,
 mîndru se ruga:
 – “Hoi, iartă-mă, iartă,
 că io n-am știut [...]”

“Crăciun non sapeva,/ ma aveva fede/ e lì si dirigeva,/ sui gomiti e sulle ginocchia,/ per bene pregava: – “O perdonami, perdona/ che io non ho saputo [...]”

Anche in questi casi, *a (se) nădai* (punti 7 e 8) descrive con precisione il momento del pentimento e della conversione, indicando il passaggio alla nuova fede compiuto dal pagano Crăciun. L'arcaismo segna, con sufficiente evidenza, anche un'inarcatura stilistica, che sottolinea la solennità e l'importanza rituale dell'atto di conversione. Il modello autorevole, al quale andranno ricondotti gli esempi popolari orali, saranno ancora una volta le formule impiegate nella tradizione scritta del testo biblico, così come si era andata configurando a partire dalle prime traduzioni del XVI secolo.

¹⁹ Cfr. Alexici (1899:167).

Si dovrà inoltre notare che in romeno antico sembrerebbe attestata esclusivamente la forma riflessiva del verbo *a se nădai îm*, con il significato di “sperare, avere fede in qualcuno, qualcora”. Nelle attestazioni dialettali moderne si è regolarmente sviluppata, accanto alla forma riflessiva, anche quella transitiva *nădăi (nădui)*, con il significato, già indicato, di “comprendere, sospettare, aspettarsi qlc.”. Tale fenomeno ha favorito una serie di usi ambigui, come quelli esemplificati dal testo 7, dove viene impiegata costantemente la forma transitiva, a conferma di un certo grado di interferenza fra i due significati del verbo e della sovrapponibilità delle sue due forme, dovuta anche all’opacità dell’arcaismo e alla sua incompiensione da parte degli esecutori popolari.

Sarà interessante rilevare, inoltre, che l’utilizzo di *a se nădăi* nel senso di “avere fede” è arcaismo specifico della lingua delle colinde. Nei canti vecchi (*cântece bătrânești*) il verbo è attestato di norma, per quanto i repertori disponibili permettono di vedere, soltanto con il significato di “comprendere, rendersi conto, ecc. . .”, come nell’esempio seguente, dove la costruzione con il verbo in clausola ha valore formulare:

- (9) Dacă Bula îmi vedea/ că Gruia nu mai venea,/ ea bine **se nădăia**,/
la-mpăratu se ducea
‘Se Bula [mi] vedeva/ che Gruia non arrivava più,/ lei per bene si rendeva
conto/ dal re se ne andava’²⁰

4. I due casi appena discussi fanno parte di una categoria più ampia di arcaismi provenienti dal lessico religioso ed ecclesiastico, che caratterizzano, in larga misura, la lingua delle colinde, costituendo uno dei tratti distintivi del genere. Accanto a *mohorît* e *a se nădăi*, è possibile indicare altre voci, per le quali sembrerebbe accertata la dipendenza dai modelli della tradizione scritta del testo biblico e della letteratura cristiana in generale, veicolati all’interno della dimensione orale per i vari tramiti della predicazione e dell’omiletica.

Si consideri, ancora, il s. f. *pelîță*, con il significato di “corpo umano, carne”, termine saldamente attestato nel lessico cristiano del romeno antico.²¹ Si legga, ad esempio, nella *Psaltirea slavo-română* stampata da Coresi (1577):

²⁰ Cfr. Amzulescu (1964:II, 47); località: Coștei, Banato serbo.

²¹ Nel DLR la forma *pelîță* viene considerata come una variante della forma dittongata *pieliță* (accentuata anche *pielîță*), il cui significato corrente è “pelle sottile, pellicina”. L’interferenza semantica tra “pelle” e “carne, corpo” sarebbe da ricondurre ad un calco sullo slavo *pluti*. Si dovranno, tuttavia, tenere in conto le obiezioni, di ordine fonetico, avanzate da Tiktin contro una derivazione di *pelîță* da *piele* + suffisso *-iță*: “Der Herleitung von *piele* steht die Form entgegen (es war *pielîță* zu erwarten); ebenso dem Zshg. mit ksl. *plutu* (nslov. *polt*, *pelt*, serb. *put*, czech. *plj*, *pletj*, etc.) das jedoch sicherlich auf die Bedeutung eingewirkt hat, vgl. zB. nslov., serb. *Fleisch*, *Leib*, *Haut*, *Hautfarbe*” (cfr. TDR, s.v.). Si noti, inoltre, che nel REW il romeno antico *pelîță* è annoverato fra i continuatori del lat. PELLICEUS, accanto all’it. *pelliccia*, fr. *pelisse*, ecc.

- (10) *Inema mea și pelița mea bucură-se în Zeul viu*
 ‘cor meum et caro mea exultavit in Deum vivum’
- (11) *Peri inema mea și pelița mea*
 ‘defecit caro mea et cor meum’²²

dove la coppia *inema / pelița* corrisponde alla dicotomia biblica fra “cor” e “caro”. Allo stesso modo, nei testi antichi il termine è impiegato costantemente nei riferimenti all’Incarnazione. I seguenti esempi provengono dal *Codex Sturdzãnnus*, importante miscellanea, allestita tra la fine del XVI secolo e i primi decenni del XVII, che contiene le prime traduzioni romene di apocrifi cristiani:

- (12) *n-au crezut că dintru tine născutu-se-au Isus Hristos și au primit peliță*
 ‘non hanno creduto che da te è nato Gesù Cristo e ha ricevuto il corpo [si è incarnato]’
- (13) *Și între elu să stai cu pelița și cu sufletul*
 ‘In lui starai con il corpo e con lo spirito’²³

Nelle colinde, *peliță* è impiegato in alcune formule conclusive di richiesta dei doni, modellate sul formulario eucaristico ortodosso, come nella già citata colinda della Natività raccolta nel Bihor:²⁴

- (14) Să plătești colinda noastră
 cu-n colac mîndru frumos,
 din **pelița** lui Hristos
 ‘Paga la nostra colinda/ con una ciambella ben fatta e bella/ dal corpo di Cristo’

Il termine può, tuttavia, comparire anche in contesti diversi dall’ambito dell’Incarnazione o delle formule eucaristiche. In un gruppo di colinde della zona di Hundeoara, ad esempio, indica il corpo nudo di Santa Domenica, che si lava ad una fontana, prima di recarsi a battezzare il bambino santo. L’arcaismo, fortemente connotato in senso religioso, segna, in questo caso, le caratteristiche di sacralità e purezza rituale del corpo della santa levatrice:²⁵

²² Cfr. Toma (1976), rispettivamente p. 356 e p. 307 (i passi corrispondono a *Psalmi iuxta Septuaginta* 83, 3 e 72, 26)

²³ Cfr. Chivu (1993), rispettivamente p. 250 e p. 299 (*Codex Sturdzãnnus* 19v, 5–7; 117v, 5–6).

²⁴ Cfr. Alexici (1899:168).

²⁵ Cfr. Bartók (1975:109a); località: Păucinești (Sarmizegetusa), Hunedoara.

- (15) Și să da și să spăla,/ și pe față și pe brață,/ și pe dalbă de **peșiță**
 ‘E prendeva e si lavava/ sul viso e sulle braccia/ e sul bianco corpo’

Alla stessa categoria dei precedenti appartiene anche il verbo *a înțelepți* “rendere saggio”, arcaismo crudo, di formazione dotta, penetrato, ancora una volta, nei canti orali tramite la tradizione del testo biblico.²⁶ Una colinda tradizionale sul Battesimo del bambino santo raccolta a Bordușani, Ialomița, riporta i seguenti versi:²⁷

- (16) Sus la cer să-l ridicăm,
 sus, cerul să-l stăpînească,
 jos, lumea să-**nțelepțească**
 ‘su nel cielo che lo innalziamo,/ su, che il cielo padroneggi,/ giù, che il mondo renda saggio’

Si consideri, ancora, il caso particolare del verbo *a (se) mîneca* “svegliarsi di buon ora, all’alba”, e in generale “partire, mettersi in cammino, dirigersi”. Il termine è largamente attestato nella lingua della poesia popolare, attraversando la maggior parte dei generi tradizionali, dai canti narrativi alle colinde fino agli scongiuri (*descîntece*).²⁸ Nelle colinde si ritrova all’interno di una delle formule più diffuse nei testi protocollari, con cui il padrone di casa si rivolge agli esecutori dei canti, che si sono presentati nel cuore della notte alle sue finestre:²⁹

- (17) – “Da voi cete de ficiori
 și voi juni colindători,
 prea de nopate-**ați mînecat**,
 cu colinda ce-ați plecat?”
 ‘Ma voi gruppi di ragazzi,/ voi giovani *colindători*,/ troppo [presto] di notte vi siete svegliati,/ con la *colinda* perché siete partiti?’

Anche nell’epica orale del *cîntec bătrînesc*, il verbo possiede il medesimo valore formulare, fissato in determinati contesti tematici, quale, ad esempio, la partenza del protagonista alle prime luci dell’alba, che rappresenta, in certi casi, la scena iniziale del canto.³⁰

²⁶ Cfr. TDR, s.v., che indica un passo della *Biblia* del 1688.

²⁷ Cfr. Neagu (1946:13); Brătulescu (1981: tipo 173).

²⁸ Sulla presenza degli arcaismi nella lingua degli scongiuri sono fondamentali le pionieristiche ricerche di Ovid Densusianu pubblicate nel 1931 nella rivista “Grai și suflet”, ora in Densusianu (1968:231–265).

²⁹ Cfr. Ispas (1987:13); il testo è stato raccolto a Goleș, Hunedoara.

³⁰ Cfr. Amzulescu (1964:III 214); il testo è stato raccolto a Negrilești (Tecuci), Galați.

- (18) Călina–Mălina,
 frumoasa copilă,
 tânăra mezină,
 ea **se mîneca**
 cu roua-n picioare,
 cu bruma-n spinare
 ‘Călina–Mălina,/ la bella bambina,/ la più giovane [tra le sue sorelle],/
 lei partiva di buon mattino/ con la rugiada sui piedi,/ con la nebbia in
 spalla’

Negli scongiuri, infine, *a se mîneca* è una presenza costante, spesso in endiadi con il verbo *a se sineca*, nella tipica formula incipitaria *m-am sinecat,/ m-am mînecat,/ pe cale pe cărare/ m-am pornit* “mi sono [. . .],/ di buon ora mi sono svegliato,/ sulla via, sul sentiero/ sono partito”³¹. Nonostante le diverse proposte etimologiche di Tiktin, Pușcariu, Densusianu, è stato, con ogni probabilità, Jacques Byck (1958:26) a spiegare correttamente la forma *sineca* come una deformazione di *mîneca*, “deformat de descîntătoarele în graiul căroră nu exista acest cuvînt”, secondo il procedimento stilistico della paronomasia, assai frequente in tutto il folclore romeno. In virtù della sua grande diffusione all’interno della poesia tradizionale, il verbo *a (se) mîneca* è entrato a far parte anche di alcune espressioni proverbiali (*cine mînecă de dimineață, el izbuteste mai mult în piață* “chi si sveglia presto al mattino, guadagna di più al mercato”, citato da Anton Pann, per cui cfr. DLR, s.v.), circolando, probabilmente in misura limitata, nelle parlate popolari, anche all’infuori dell’ambito specifico della lingua delle creazioni folcloriche.

La fortuna del verbo nella lingua poetica popolare potrà, tuttavia, essere valutata compiutamente solo all’interno del quadro, qui delineato, degli arcaismi stilistici e della rete organica di corrispondenze fra il lessico del folclore e quello del romeno antico. Nei testi romeni antichi il verbo è documentato fin dalle prime traduzioni dei salmi del XVI secolo (*Psaltirea Scheiană*), ed è forma caratteristica della lingua dei primi testi religiosi. Si veda ad esempio ancora il *Codex Sturdzannus*:³²

- (19) *Mărecă amu sufletulu mieu cătră beseareca* [. . .]
 ‘Si dirige ora la mia anima verso la chiesa’

oppure uno dei monumenti della lingua romena letteraria del XVII secolo, la cosiddetta *Biblia de la București* del 1688:³³

³¹ Cfr. Marian (1893:174); raccolto a Pătrăuți, Suceava.

³² Cfr. Chivu (1993:293) (108v, 9–12); la forma *mărecă* è dovuta al noto fenomeno del rotacismo, che interessa un parte dei testi trãditi dal Codex Sturdzannus.

³³ Cfr. Biblia 1991, p. 102 (Exodus 8, 20) e p. 270.

- (20) *Și zise Domnul către Moisi: Mânecă-te diminieată* [. . .]
 ‘E disse il Signore a Mosé: svegliati presto alla mattina[. . .]’

Anche in questo caso, si potrà osservare che il modello autorevole, rappresentato dalla lingua della Chiesa, della predicazione e degli antichi testi religiosi, ha determinato e orientato, in varia misura, le scelte lessicali dei testi poetici popolari.

Negli esempi finora considerati, gli arcaismi lessicali e semantici veicolati dai testi folclorici sono a tutti gli effetti un retaggio esclusivo della lingua della poesia tradizionale, non essendo altrimenti attestati nella lingua d’uso quotidiano della comunità popolare. Un’analisi attenta dovrà sempre distinguere tra questi arcaismi poetici, di rilevanza stilistica, ed altri casi, in cui gli elementi lessicali arcaici presenti all’interno della poesia tradizionale circolano anche al di fuori dell’ambito specifico della lingua poetica, essendo tuttora conservati nelle parlate dialettali.

Rientrano in quest’ultima categoria, ad esempio, *ceț*, *ceată* “assenza di vento, bonaccia”, presente nelle colinde (*bată vîntu, fie-și ceată, / frunza ta să se tot bată* “tiri il vento o ci sia bonaccia, / le tue foglie si muovano sempre”)³⁴ e nei testi rotacizzanti del XVI secolo (*Psaltirea Voronețeană*), ma documentato anche nelle varietà dialettali odierne del Banato.³⁵ O ancora il verbo *a (se) învolba* “rotolare, avvolgere, avvolgersi a spire”, usato in alcune colinde per riferirsi al volo dei colombi (*sus mai sus că se-nvolbară / și se deteră a zăbura* “su più su che si avvolsero a spire / e si misero a volare”)³⁶ e attestato, in una diversa accezione, già in Coresi, *Psaltirea slavo-română* 101, 27 (*și ca veșmânt învolbi-le*). Il termine è stato registrato anche nel corso delle inchieste per l’atlante linguistico del Banato, nella parte nord-occidentale della regione, con riferimento ai grandi mucchi di neve (chiamati *troian*, *troiene*) in forma di onde o dune (*zăpada e învolbită* “la neve è avvoltoata”).³⁷ Tali casi andranno presi in considerazione e vagliati criticamente, al fine di tracciare un quadro completo e fedele della complessa tramatura lessicale della lingua poetica popolare.

5. Accanto ai processi arcaizzanti del lessico, andranno considerati anche una serie di fenomeni di tipo morfologico che interessano la lingua della poesia tradizionale. Alcuni sono già stati segnalati brevemente da Densusianu per la lingua degli scongiuri, quali, ad esempio, le forme flessionali arcaiche dei sostantivi (*mîn* “mani”, dalla forma antica del pl. *mînu*[le], dove *-u* finale cade) e

³⁴ Cfr. Viciu (1914:47); raccolta nella regione di Hațeg.

³⁵ Vedi Purdela-Sitaru (1979:517) e Beltechi (1978:122).

³⁶ Cfr. Bartók (1975:nr. 77b); raccolta a Rîu de mori, Hunedoara.

³⁷ Cfr. ancora Purdela-Sitaru (1979:518).

dei verbi (*am fapt* per *am făcut*), la suffissazione (*-oiae* invece di *-oiacă*, in *lupoaiie*, *ursoaie*, *drăcoaiie*), ecc.³⁸

Per quanto ci riguarda, vorremmo segnalare, invece, un fenomeno morfosintattico, che interessa, parimenti, la lingua delle colinde, dei canti vecchi e degli scongiuri: si tratta della posposizione dell'ausiliare al participio passato nelle forme composte del verbo. Nella poesia popolare il procedimento si è cristallizzato in schemi formulari, di pertinenza stilistica, impiegati in determinati contesti per ottenere effetti di *gravitas* e di innalzamento del tono del discorso. Nelle colinde, ad esempio, sono frequenti formule incipitarie del tipo seguente:³⁹

(21) **Porînsit-o, porînsit-o**

Io Sîntă Mărie Marea
la Sîntă Dumineca

‘Ha ordinato, ha ordinato/ Io, Santa Maria la grande/ a Santa Domenica’

Traian Herseni (1977:201) ha giustamente notato che formule di questo genere sembrano ricalcare il formulario delle *porunci*, le ordinanze delle autorità feudali che venivano comunicate a voce a tutto il villaggio, di norma all'uscita dalla chiesa. L'osservazione è interessante in quanto conferma l'ipotesi che il testo folclorico ricrei particolari effetti di solennità stilistica, mediante il ricorso a modelli lessicali e sintattici alti (lingua dell'amministrazione feudale, testi sacri, ... ecc.). Nei canti vecchi il procedimento può servire, invece, per mettere in rilievo l'entrata in scena del personaggio principale:

(22) La tulpina cu cincî ulmi,
cu cincî ulmi dintr-o tulpină
ca cincî frați buni de la mumă,
nemerit-a, tăbărit-a

Savai Toma Dalimoș

‘Al tronco con cinque olmi,/ con cinque olmi da un solo tronco,/ come cinque buoni fratelli dalla mamma,/ è arrivato, si è precipitato/ proprio Toma Dalimoș’

Vi sono poi altri casi più complessi, in cui il procedimento della posposizione coinvolge oltre agli ausiliari anche i pronomi. Per le colinde si potrà citare la topografia edenica, dove si descrive la nascita dei tre fiumi sacri d'acqua, di vino e d'olio santo:⁴⁰

³⁸ Vedi Densusianu (1968:231–236).

³⁹ Cfr. Bartók (1975: nr. 109); località: Păucinești, Hunedoara.

⁴⁰ Cfr. Neagu (1946:10); località: Deleni, Constanța.

(23) **Crescutu-mi-au, născutu-mi-au,**

doi meri nalți și minunați,

[. . .]

sus mai sus pe la vîrșori

mi-arde-și nouă lumînări,

sus îmi arde, jos îmi pică,

din ceale nouă picături

ruptu-mi-s-a, faptu-mi-s-a

rîu de vin și altul de mir

și-altul de apă limpejoară

‘[Mi] sono cresciuti, [mi] sono nati/ due meli alti e meravigliosi/ [. . .]/ su più su, in cima/ [mi] ardono nove candele,/ sopra [mi] ardono, giù [mi] sgocciolano/ da quelle nove gocce/ [mi] si è staccato, [mi] si è formato, / un fiume di vino e un altro d’olio santo/ e un altro d’acqua bella limpida’

Oppure la messa in scena dell’arrivo degli esecutori tradizionali dei canti presso le case del villaggio, momento di particolare importanza rituale. Nel brano citato si potrà notare che l’enclisi del pronome si è estesa anche alle forme non composte del verbo (*numește-ne, grăiește-ne*, dove ci si sarebbe aspettati *ne numește, ne grăiește*):⁴¹

(24) Nemerirăm l-astă casă,

l-astă casă, l-ăst domn bun,

el de veste **prinsu-și-a,**‘nainte **ieșitu-ne-a,**cu clondirul-*u* d-a stînga,cu paharul-*u* d-a dreapta,din pahar **numește-ne,**din gură **grăiește-ne**

‘siamo capitati in questa casa,/ in questa casa, da questo buon signore,/ lui l’ha saputo/ e ci è venuto incontro/ con la brocca nella sinistra,/ col bicchiere nella destra,/ col bicchiere ci chiama per nome, / con la bocca ci parla’

Si tenga presente che la posposizione dell’ausiliare al participio passato non è un fenomeno esclusivo della poesia tradizionale: esso è corrente nella lingua popolare d’uso quotidiano, essendo attestato, in determinati contesti, anche nella varietà standard e letteraria del romeno. La codificazione formulare e la particolare funzione retorico-stilistica, che l’inversione assume all’interno della poesia popolare non si può, tuttavia, spiegare, se non si prende in con-

⁴¹ Cfr. Teodorescu (1885:17); località: București.

siderazione la frequenza e la rilevanza stilistica che tale fenomeno possiede nelle testimonianze letterarie del romeno antico. Nei testi del XVI e del XVII secolo è attestata, infatti, sia la posposizione degli ausiliari in tutti i tempi composti, sia la posposizione del pronome nei verbi pronominali.⁴² Il modello di riferimento per la poesia popolare sarà, ancora una volta, la tradizione biblica e omiletica, che più di altre ha potuto incidere sulla dimensione dell'oralità. Valgano gli esempi seguenti, tratti rispettivamente dalla traduzione coresiana dei Salmi (*Psaltirea slavo-română*, 1577), dalla *Psaltirea Scheiană* e dalla leggenda apocrifia di Santa Venerdi contenuta nel *Codex Sturdzanus*:⁴³

(25) *Ținut-ai mîna dereaptă a mea și cu sfeatul tău deresu-m-ai*
 ‘Hai tenuto la mia mano destra e con il tuo consiglio mi hai condotto’

(26) *Multe fapt-ai tu, Dumnezeuul mieu*
 ‘Molte [cose] hai fatto tu, mio Dio’

(27) *Și fost-au tăierea capului ei, Svintei Veneri, în luna lui cuptoriu*
 ‘Ed è avvenuto il taglio della sua testa, di Santa Venrdi, nel mese di agosto’

Dal punto di vista retorico-stilistico, gli arcaismi nella poesia popolare svolgono la medesima funzione che gli veniva attribuita dalla retorica classica, dove l'uso di antiche forme linguistiche veniva consigliato per raggiungere la *maiestas* poetica, cioè un certo grado di gravità e solennità stilistica. Allo stesso tempo, gli arcaismi, essendo per lo più forme lessicali insolite, dismesse dall'uso corrente, generano effetti di imprevisto e di oscurità, che corroborano lo straniamento poetico. Si legga, a questo proposito, la formulazione classica di Quintiliano, *Inst. or.* 1, 6, 39: “verba a vetustate repetita [...] afferunt orationi maiestatem aliquam non sine delectatione, nam auctoritatem antiquitatis habent et, quia intermissa sunt, gratiam novitati simile parant”.⁴⁴

Ogni genere poetico popolare ricorrerà, pertanto, a determinati modelli linguistici, che possiedano appunto la *auctoritas antiquitatis*, per orientare, quando necessario, le proprie scelte lessicali nella direzione della *gravitas*, della solennità rituale, dell'insolito, dell'esotico. Come è ovvio, tali procedimenti agiscono all'interno della tradizione, della sua forza inerziale, e possono sfuggire, a volte, alla volontà dell'esecutore o all'intelligenza dei destinatari.

Nelle colinde, ad esempio, gli arcaismi provenienti dal lessico cristiano ed ecclesiastico sono il riflesso, sul piano lessicale, di dinamiche più vaste che

⁴² Vedi Niculescu & Dimitrescu (1970:119–120). Altri esempi in Densusianu (1997: 564, 726)

⁴³ Gli esempi si trovano rispettivamente in Toma (1976:307); Candrea (1916:76); Chivu (1993:288).

⁴⁴ Cfr. Lausberg (1960:§ 467)

coinvolgono l'intera pratica cerimoniale, che cerca di emulare e di concorrere con la liturgia, i temi e l'ideologia cristiana nel suo insieme. All'interno di un genere come quello dei canti vecchi si potranno trovare riferimenti a modelli linguistici differenti, come testimoniano, ad esempio, i turchismi che compaiono in alcuni tipi tematici di ambientazione danubiana, incentrati sulla lotta anti-ottomana.

In conclusione, si ha l'impressione che la serie di fenomeni e problemi, qui brevemente accennati, costituiscano un capitolo importante e ancora, in parte, non scritto della storia della lingua e della cultura romena. In questa prospettiva, sarebbe auspicabile che venissero approntati strumenti lessicografici e *corpora* testuali adeguati, che permettano una migliore conoscenza della lingua poetica del folclore romeno.

BIBLIOGRAFIA

- Alexici, G. (1899): *Texte din literatura poporană română. Tomul I: Poesia tradițională*. Editura autorului, Budapest.
- ALRR-Transilvania = Rusu, G., Bidian, V., Loșonți, D. (1992): *Atlasul lingvistic român pe regiuni. Transilvania, vol. I*. Editura Academiei, București.
- Amzulescu, A. (1964): *Balade populare românești, III voll*. Editura pentru literatură, București.
- Amzulescu, A. (1970): Despre stilistica oralității cîntecelor epice românești. *Revista de Etnografie și Folclor*, 15: 461–494.
- Barindi, M. (1995): Una particolarità sintattica della lingua del folclore romeno. In: Lupu, C., Renzi, L. (eds.) *Studi rumeni e romanzî. Omaggio a Florica Dimitrescu e Alexandru Niculescu*, Unipress, Padova.
- Bartók, B. (1975): *Rumanian folk music, vol. IV: carols and Christmas songs (Colinde)*. Martinus Nijhoff, The Hague.
- Beltechi, E. (1978): Elemente arhaice în graiurile din Almăj (Banat). *Studii de limbă, literatură și folclor*, 4: 115–127.
- Bibicescu, I. (1893): *Poesii populare din Transilvania*. Imprimeria Statului, București.
- Biblia (1991): *Pars II. Exodus, Monumenta Linguae Dacoromanorum*. Editura Universității “Al. I. Cuza”, Iași.
- Brâncuș, G. (1977): Că “narativ” în balada populară. *Limba română*, 26: 505–508.
- Brâncuș, G. (1990): Un tip special de interogativă în balada populară. *Limba română*, 39: 133–138.
- Brătulescu, M. (1981): *Colinda românească*. Minerva, București.
- Byck, J. (1958): Din istoria vocabularului romînesc. *Limba romînă*, 7: 19–26.
- Candrea, I. A. (ed.) (1916): *Psaltirea Scheiană comparată cu celelalte Psaltiri din sec. XVI și XVII traduse din slavonește*. Socec, București.
- Cepraga, D. (1995): *Graiurile Domnului. Colinda creștină tradițională*. Clusium, Cluj.
- Chivu, G. (ed.) (1993): *Codex Sturdzanus*. Editura Academiei, București.
- Coteanu, I. (1961): *Româna literară și problemele ei principale*. Editura Științifică, București.
- Daulu, T. (1890): *Colindă și cîntece poporale*. Arad.

- Densusianu, O. (1968): Limba descîntecelor. In: Cazacu, B., Rusu, V., Şerb, I. (eds.) *Opere. I Lingvistică*, Editura pentru literatură, Bucureşti.
- Densusianu, O. (1997): *Histoire de la langue roumaine*. “Graii şi suflet” – Cultura naţională, Bucureşti.
- Dimitrescu, F. (ed.) (1963): *Tetraevangelul tipărit de Coresi*. Editura Academiei, Bucureşti.
- DLR (1965) = *Dicţionarul limbii române*. Editura Academiei, Bucureşti.
- EWU = Benkő, L. (1993–1997): *Etymologisches Wörterbuch des Ungarischen I–III*. Akadémiai Kiadó, Budapest.
- Fochi, A. (1980): *Eстетica oralităţii*. Minerva, Bucureşti.
- Frăţilă, V. (1993): Folclor şi dialectologie. Morfologia subdialectului bănăţean în colecţii de folclor. In: Frăţilă, V. (ed.) *Contribuţii lingvistice*, Editura de Vest, Timişoara. pp. 19–80.
- Frăţilă, V. (1999): Graiuri bănăţene de est într-o recentă culegere de folclor. Fonetica şi lexicul. In: Frăţilă, V. (ed.) *Studii lingvistice*, Excelsior, Timişoara. pp. 92–133.
- Gheţie, I. (1982): *Introducere în studiul limbii române literare*. Editura Academiei, Bucureşti.
- Graur, A. (1970): Cum se studiază limba literară. In: Graur, A. (ed.) *Scrieri de ieri şi de azi*, Editura Ştiinţifică, Bucureşti. pp. 89–112.
- Herseni, T. (1977): *Forme străvechi de cultură populară românească*. Cluj-Napoca, Dacia.
- Ispas, S. (1987): *Flori dalbe de măr. Din poezia obiceiurilor de iarnă*. Editura Academiei, Bucureşti.
- Lausberg, H. (1960): *Handbuch der literarischen Rhetorik. Eine Grundlegung der Literaturwissenschaft*. Max Hueber Verlag, München.
- Marian, S. F. (1893): *Vrăji, farmece şi desfaceri*. Tipografia Carol Göbl, Bucureşti.
- Neagu, G. (1946): *Colinde din Ialomiţa. Roşiorii de vede*.
- Niculescu, A., Dimitrescu, F. (1970): *Testi romeni antichi (secoli XVI–XVIII)*. Antenore, Padova.
- Onu, L. (1958): Unele probleme ale imperfectului românesc. In: *Omagiu lui Iorgu Iordan*, Editura Academiei, Bucureşti. pp. 645–660.
- Pamfil, V. (ed.) (1968): *Palia de la Orăştie 1581–1582*. Editura Academiei, Bucureşti.
- Purdela-Sitaru, M. (1979): Elemente lexicale conservatoare în subdialectul bănăţean. *Limba română*, 28 : 515–519.
- Renzi, L. (1968): *Canti narrativi tradizionali romeni. Studio e testi*. Olschki, Firenze.
- Renzi, L. (1971): “Varianti d’interprete” nei canti tradizionali romeni. In: *Actele celui de-al XII-lea Congres Internaţional de Lingvistică şi Filologie Romanică II*, Editura Academiei, Bucureşti.
- Riffaterre, M. (1971): *Essais de stylistique structurale*. Flammarion, Paris.
- Rosetti, A. (1920): *Colindele religioase la români. Extras din Analele Academiei Române, seria II, 40*. Bucureşti.
- Rosetti, A., Cazacu, B., Onu, L. (1971): *Istoria limbii române literare. De la origini pînă la începutul secolului al XIX-lea. Ediţia a doua, revăzută şi adăugită*. Minerva, Bucureşti.
- Taloş, I. (2001): *Gândirea magico-religioasă la români. Dicţionar*. Editura enciclopedică, Bucureşti.
- TDR = Tiktin, H. (1986): *Rumänisch–Deutsches Wörterbuch, überarbeitete und ergänzte Auflage von Paul Miron*. O. Harrassowitz, Wiesbaden.
- Teodorescu, G. D. (1885): *Poesii populare române*. Tipografia Gregorie Luis, Bucureşti.
- Toma, S. (ed.) (1976): *Coresi, Psaltirea slavo-română 1577*. Editura Academiei, Bucureşti.
- Udrescu, D. (1967): *Glosar regional. Argeş*. Editura Academiei, Bucureşti.
- Viciu, A. (1914): *Colinde din Ardeal. Datini de Crăciun şi credinţe populare*. Sococ & Comp. şi C. Sfetea, Bucureşti.

Vlad, C. (1973): Conceptul de arhaism. *Limba română*, 22: 183–190.

Vrabie, G. (1978): *Retorica folclorului*. Minerva, București.

Weber, R., Gryson, R. (1994): *Biblia Sacra iuxta Vulgatam versionem*. Deutsche Bibelgesellschaft, Stuttgart.

PER UNA STORIA DEL VOLGARE A GENOVA TRA QUATTRO E CINQUECENTO

FIorenzo TOSO

Università Degli Studi di Udine
Centro Internazionale sul Plurilinguismo
Via Mazzini, 3
33100–Udine, Italia
yanselm@tin.it

The present paper deals with the history of the vulgar in Genova in the 15th and 16th century. As a starting point, the author discusses the very close relationship between the city's political and literary-linguistic history. It is shown that two systems had coexisted since the Middle Ages: one in encomiastic poems and another for vernacular ones. The period examined was already a time of subordination for Genova compared with Tuscany; therefore, it is important that we show the elements of the vulgar in different types of texts.

La storia linguistico-letteraria della Liguria si svolge a partire dal sec. XII all'insegna di alcune costanti ideologiche che ne chiariscono l'intima relazione con le vicende politiche e civili dello stato genovese.¹

La puntuale registrazione delle tappe che scandiscono l'affermazione della potenza politico-economica genovese si coniuga, fin dagli *Annali* di Caffaro,² con esigenze di rappresentazione dell'"ideologia" comunale, e la stessa letteratura latina a carattere religioso rivela analoghe finalità almeno in un testo come la *Chronica civitatis Ianuensis* di Iacopo da Varagine:³ in quest'opera, il passaggio dalla "cronaca" alla "storia" si attua attraverso il recupero dell'interesse per la concatenazione dei fatti nel lungo periodo e soprattutto nelle esigenze interpretative che la caratterizzano, tentativo di collocare le vicende genovesi

¹ Sulle vicende storiche del periodo si veda l'interpretazione di G. Airaldi, *Genova e la Liguria nel Medio Evo*, Torino, Utet, 1986; per la cultura e la società anche G. Petti Balbi, *Una città e il suo mare. Genova nel Medio Evo*, Bologna, Cleub, 1991; per le vicende linguistiche, F. Toso, *Storia linguistica della Liguria. Vol. I, Dalle origini al 1528*, Recco, Le Mani, 1995; per la letteratura in volgare, Id., *La letteratura in genovese. Vol. I, Il Medio Evo*, Recco, Le Mani, 1999.

² *Annali di Caffaro e de' suoi continuatori dal MXCIX al MCCXCIII* a c. di L.T. Belgrano, Roma, Istituto Storico Italiano, 1890.

³ Iacopo da Varagine, *Cronaca della città di Genova dalle origini al 1297. Testo latino in Appendice* a c. di S. Bertini Guidetti, Genova, Ecig, 1995.

in una dimensione esemplare che trascenda la pura e semplice registrazione dell'attualità.

In quello che è stato giustamente definito un vero e proprio “manuale di teologia politica comunale” applicato al governo della città,⁴ la storia locale, che in larga misura è anche storia internazionale, diventa, alla luce del pensiero tomista, materia di edificazione e istruzione attraverso l'analisi dei fattori sociali e istituzionali che stanno a monte degli eventi, giustificandone la scansione.

L'assunto morale non cessa per un istante di associarsi, peraltro, all'esaltazione delle glorie patrie: il motivo per il quale le vicende genovesi assumono carattere esemplare è dato dalla constatazione che la città ha raggiunto un suo stato di “perfezione”, passando per le diverse fasi di un'esperienza istituzionale rivolta alla ricerca costante di un bene comune che si identifica, in ultima analisi, nel bene individuale:

Et quoniam mentionem fecimus de regimine quo regitur et gubernatur Ianua, ideo de regimine et rectoribus quedam posuimus generalia documenta, ubi etiam quedam generalis exortatio ponitur, per quam cives utiliter instruuntur.⁵

Analoga convergenza tra esaltazione delle patrie glorie e ammaestramento morale caratterizza, immediatamente dopo, l'opera del primo autore in volgare genovese, l'Anonimo,⁶ per il quale “retener in memoria” (rima 49, v. 19) le vittorie navali sui Veneziani e lo stato di perfezione raggiunto da “lo nostro Comun”, costituisce il soddisfacimento di una esigenza didascalica che si appoggia anche e soprattutto sull'utilizzo del volgare:⁷ l'“unitae” dei Liguri contrapposta al disordine dei Veneziani rappresenta, nel poemetto sulla battaglia di Curzola, la trasposizione dell'esemplarità cara anche altrove al poeta in un contesto tematico più risentito; essa prelude alla componente “alta” della letteratura genovese dei secoli successivi, così come i contrasti tra Carnevale e Venerdì o le poesiole sulle virtù delle castagne ne anticipano la componente “dialettale”.⁸

⁴ G. Airdi, *op. cit.*, p. 96.

⁵ Iacopo da Varagine, *ed. cit.*, p. 338.

⁶ Sotto la denominazione di Anonimo Genovese è compresa la vasta raccolta di rime volgari e latine, composte tra il 1284 e il 1311, tramandate dal codice Molino dell'Archivio Storico del Comune di Genova, più volte edite a partire dal secolo scorso. Si rimanda alle due edizioni complete, Anonimo Genovese, *Poesie*, Edizione critica, introduzione, commento e glossario a c. di L. Cocito, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1970, e Anonimo Genovese, *Rime e ritmi latini*, Edizione critica a c. di J. Nicolas, Bologna, Commissione per i testi di lingua, 1994. Viene ormai ampiamente accreditata l'identificazione del poeta in un Luchetto, secondo quanto proposto da J. Nicolas, ‘Moi, Luchetto?’, in *Mélanges italiens autour de l'écriture du moi*, Nice, Université de Sophia-Antipolis, 1998, pp. 11–15.

⁷ Cfr. Luchetto (= Anonimo Genovese), *Lo nobel cor de li Zenoexi. Odi per le vittorie navali di Laiazzo e di Curzola*, a c. di J. Nicolas e F. Toso, Recco, Le Mani, 1998.

⁸ La dipendenza del testo del poeta dal cap. III della parte V della *Chronica* di Iacopo è evi-

La duplicità di registri in questo “temperamento assolutamente incomparabile nell’Italia duecentesca”⁹ pone quindi, fin dalle origini, il problema centrale dell’espressione letteraria in genovese: la coesistenza in essa di un livello non vernacolare e di una produzione che sfrutta invece la componente espressiva del dettato “dialettale”.

La complessità tematica dell’Anonimo presuppone del resto un ruolo pubblico della poesia volgare che corrisponde a una funzione identificante dell’idioma: nel passaggio dal latino al genovese si attua non solo il soddisfacimento di un’esigenza di volgarizzazione, ma anche la presa di coscienza di una comunità, che sente ora il bisogno di celebrare se stessa attraverso un codice diffuso come lingua commerciale e diplomatica ben oltre i confini dello stato regionale.¹⁰

Dal nesso che precocemente pare instaurarsi tra identità linguistica e senso di appartenenza, consegue inevitabilmente, quindi, che “la *scripta* ligure, che partiva con l’Anonimo da una posizione centripeta forte, unificante” mostra disinteresse per “un ulteriore avanzamento verso l’ipotesi illustre. La via negativa alla koinè, l’espunzione cioè dei tratti dialettali, viene subito bloccata dalla funzione di amalgama di fattori grafico-fonetici distintivi, quando non contrastivi rispetto alle *scriptae* limitrofe”:¹¹ la proiezione internazionale dell’esperienza genovese genera, a fine Duecento, una presa di distanza dal contesto settentrionale, destinata ad associarsi ben presto alla ricerca di un autonomo raccordo con le esperienze linguistiche e letterarie toscane.

Nel secolo successivo la produzione in volgare conferma, pur nella sua ineludibile modestia, questo panorama. I codici tramandano una letteratura didascalica di ampio consumo e ancor più ampia circolazione, in cui confluiscono modelli mediolatini, francesi, catalani e toscani secondo stratigrafie che

dente non solo per l’impianto esemplare dell’esposizione, ma anche per il puntuale riferimento ad osservazioni più precise: il vescovo domenicano insiste ad esempio sulla non idoneità di equipaggi raccogliatici, formati da uomini reclutati in Lombardia, ad affrontare le battaglie navali; attribuisce alla scelta di questi mercenari le trascorse sconfitte subite dai Genovesi – esattamente come farà l’Anonimo nella rima 138, vv. 53–64 – e sottolinea poi il clima di rinnovata unione che consente ai Liguri di palesare il proprio valore: queste considerazioni si ritrovano identiche nell’ode del poeta per la battaglia di Curzola, ove acquisiscono una particolare valenza esemplare – suggerita ancora dal pensiero politico di Iacopo – sul tema della concordia e dell’unità come elementi costitutivi dello stato di perfezione raggiunto da Genova all’apice delle sue fortune, retoricamente contrapposto alle discordie e alle divisioni dei Veneziani.

⁹ G. Contini, *Poeti del Duecento*, Milano–Napoli, Ricciardi, 1960, p. 713.

¹⁰ Per le conseguenze linguistiche dell’espansione genovese cfr. Ž. Muljačić, ‘Colonie italiane nel Mar Nero’, in *Les Langues Néolatines*, 76, 1982, 2, pp. 43–62 e id., ‘Due idiomi illustri (il genovese e il veneziano): parallelismi e differenze concernenti il loro status’, in corso di stampa in *Atti del convegno internazionale Una lingua del mare: il genovese tra Liguria e Mediterraneo (Genova, 21–22 novembre 1998)*. Il richiamo a una valenza identitaria del volgare si coglie in particolare, nell’Anonimo, nel riferimento a “lo nostro latin volgar” di rima 156, v. 15.

¹¹ A. Stella, ‘Profilo linguistico dei volgari medievali. Liguria’, in *Storia della lingua italiana* diretta da L. Serianni e P. Trifone, vol. III, *Le altre lingue*, Einaudi, Torino 1994, p. 120.

sfuggono tuttora – in assenza di un’accurata esegesi delle fonti – a una considerazione generale della loro portata storico-letteraria e sociolinguistica. Si delinea l’immagine di una cultura ricettiva – attraverso gli *scriptoria* conventuali che surrogano all’assenza di altre istituzioni culturali – nei confronti di testi diversi non solo e non tanto per la provenienza geografica e per l’originario rivestimento idiomático, quanto per qualità letteraria e modalità di fruizione: da un trattato sui peccati mortali scritto da “um frae pricaor a la requesta de lo rey de Franza”, tradotto “de gramayga in francescho” e di qui in genovese da Gerolamo da Bavari,¹² alle *Questioim de Boecio* esemplate sulla traduzione francese di Jean de Meung “per la maistae real / de Filippo quarto de Franssa”,¹³ giù giù fino alla traduzione delle operette agiografiche toscane di gusto popolare di Zuccherò Bencivenni o Domenico Cavalca.

L’affiorare dei palinsesti linguistici originari mostra in questo tipo di letteratura “come gli antichi testi rivieraschi passino, nel corso di un secolo, dai tersi nitori dell’Anonimo, da quella *scripta* salda e perspicua e, si direbbe, superbamente equilibrata fra tradizione e innovazione, alla crisi del Trecento e del primissimo Quattrocento, in cui la novità linguistica emerge e si scontra con durezza con quell’eredità”:¹⁴ ma la dialettica tra conservazione della componente idiomática – che rappresenta il carattere unificante della tradizione trecentesca – e fattori di innovazione – tra i quali l’influsso toscano rappresenta l’elemento dirompente –, non genera ancora una tendenza alla progressiva espunzione dei tratti più nettamente caratterizzanti, bensì un arroccamento sull’inflexione locale, secondo una posizione che suscita velleità puristiche nell’anonimo volgarizzatore delle *Cronache* di Martin Polono, tradotte

de profunda gramatica in jairo vorgà çenoeyse, et no sença grandissima breyga. Et se per aventura in tuta questa opera [...] se ge trovasse arcuny vocaboli gasmureschi, prego che alo scrittor et alo translataor sea perdonao,¹⁵

e riflessioni di natura metalinguistica in Gerolamo da Bavari, che scrive “per comuna hutilitae de li homi e de le femene cossí como de quilli chi sam letera como de quilli chi no la sam”¹⁶ e arriva a interrogarsi sulla effettiva validità del proprio operato:

¹² Cfr. *Antichi volgarizzamenti genovesi da S. Gerolamo*, a c. di C. Marchiori, vol. I, Genova, Tilgher 1989, p. 219.

¹³ Cfr. E.G. Parodi, ‘Studj liguri’, in *Archivio Glottologico Italiano*, XIV, 1898, p. 4.

¹⁴ ‘Nota al testo’ in *Dialogo de Sam Gregorio composito in vorgà* a c. di M. Porro, Firenze, Accademia della Crusca, 1979, p. 65.

¹⁵ Cfr. A. Cornagliotti, ‘Una storia biblica in antico genovese: preliminari per una edizione’, in *Miscellanea di studi romanzi offerti a Giuliano Gasca Queirazza*, Alessandria, Ed. dell’Orso, vol. I, p. 182.

¹⁶ *Antichi volgarizzamenti...*, cit., p. 22.

Queste vertue no pò miga bem l'omo in romam sí propriamenti anomar, como l'entendimento de questa parola lo dixè in latim.¹⁷

La ricerca di una autonoma grammaticalità, sostenendosi in questa fase più sul vagheggiato ritorno alle condizioni tardo-duecentesche che su un reale confronto con l'alternativa toscana, genera così una frammentazione della *scripta*, sulla quale incidono componenti sociolettali – legate alle modalità di fruizione di una letteratura diffusa in confraternite articolate per arti e per ceti –, diatopiche, idiolettali almeno per quanto attiene le diverse soluzioni in cui “la relativa compattezza della norma scritta genovese due-trecentesca” si articola, a partire dalla seconda metà del secolo e poi nel Quattrocento, per il “confluire di tradizioni grafiche diverse e spesso contrastanti, in una serie pressoché infinita di episodi individuali, dove i diversi ingredienti culturali possono entrare in combinazione in maniera estremamente varia”.¹⁸

Il subordine della “periferia” genovese al “centro” toscano si palesa sempre più, anche a livello linguistico, a mano a mano che si sfilacciano i rapporti con la cultura d'Oltralpe: l'acclimatazione in Riviera delle laudi tosco-umbre è ad esempio, in questo senso, indicativa della difficoltà crescente della capitale regionale a proporsi come punto di raccordo e di sintesi per la elaborazione di un modello convincente di lingua letteraria autonoma.¹⁹ La pratica di un genovese riconoscibile nei suoi tratti caratterizzanti si attesta invece, tra la seconda metà del sec. XIV e la prima metà del XV, soprattutto nelle consuetudini scritte della cancelleria comunale, la cui produzione in volgare lascia scorgere, in continuità con le funzioni dispiegate dalla poesia “civile” dell'Anonimo, il soddisfacimento di esigenze di carattere rappresentativo non meno che pratico.²⁰

Significativo è in questo senso il rapporto che si instaura tra le consuetudini della cancelleria locale e le amministrazioni straniere che si alternano, dalla metà del sec. XIV, ai momenti di precaria gestione del potere da parte delle diverse fazioni cittadine: persino nel corso delle diverse signorie del re di Francia il rispetto della prassi politica locale si accompagna all'uso del volgare genovese in quegli usi scritti in cui esso appare principalmente accreditato, come la trascrizione delle “Proposizioni” che aprivano i dibattiti del Consiglio degli Anziani e delle successive discussioni, nella registrazione delle quali

¹⁷ Id., p. 175.

¹⁸ G. Folena, ‘Nota linguistica’ in Cassiano da Langasco e p. Rotondi, *La Consortia deli foresteri a Genova*. Genova, Sigla Effe, 1957, p. 101.

¹⁹ Su alcuni aspetti linguistici delle laudi liguri trecentesche cfr. G. Petracco Sicardi, ‘Le laudi liguri’, in *Studi Genuensi*, n.s., 1983, 10, pp. 53–61.

²⁰ L'assoluta preponderanza del latino in ambito cancelleresco sembra far escludere che i documenti trecenteschi di questo tenore possano rappresentare semplici “copie d'uso interno” come sostenuto da A. Stella, *op. cit.*, p. 141: lo stesso legame dei testi più antichi con la politica estera dell’“honorao Comum” lascia percepire, al contrario, la funzionalità di un codice linguistico proficuamente acclimatatosi negli usi commerciali e politici dell’*Otramar* genovese.

“l’uso del volgare serviva a sottolineare ulteriormente la funzione di sostegno e di consulenza svolta dai cittadini nei confronti dell’azione del governo”.²¹

Fin verso la metà del Quattrocento, dunque, non solo il volgare utilizzato dalla cancelleria genovese mantiene una decisa connotazione linguistica in senso locale, ma tale connotazione appare certamente intenzionale e programmaticamente perseguita.

Il dato di questa intenzionalità – che saldandosi con la ricerca due-trecentesca di una via autonoma al “jairo vorgà” assume particolare rilievo storico-linguistico –, appare comprovato anche dal fatto che la modesta cultura umanistica locale, che è lo sfondo sul quale si formano e agiscono i principali cancellieri genovesi dell’epoca, è dichiaratamente consapevole dell’esistenza di due volgari nettamente differenziati, uno di tradizione e di ambito strettamente regionale, l’altro che è riflesso di una prospettiva comunicativa e relazionale più ampia, alla quale, malgrado la preferenza costantemente accordata al latino, ci si sforza individualmente di aderire.²²

La consapevolezza della distinzione tra volgare genovese e italiano appare dimostrata chiaramente, ad esempio, dal confronto di due testi letterari a diverso titolo inseribili nella tradizione “civile” instaurata dall’Anonimo: opere quasi coeve di autori tra di loro in relazione e appartenenti a quei cenacoli nei quali si esauriva, di fatto, la non massiccia partecipazione dei letterati locali al panorama umanistico italiano.²³

Nel primo caso Andrea Bulgaro de Franchi (ca. 1359–post 1446), medico e uomo politico strettamente legato agli ambienti della curia genovese, si rivolge in volgare, nel 1425 o nel 1426, all’arcivescovo Pileo de Marini in una sorta di relazione scherzosa su una missione a Savona affidatagli dal prelado stesso:²⁴

²¹ L. Malfatto, ‘Su alcuni documenti in volgare della prima metà del Quattrocento’, in *La Berio*, XXV, 1985, 1, p. 48.

²² Sull’Umanesimo in Liguria e sugli umanisti liguri, in particolare nei loro rapporti con la cancelleria del Comune, cfr. in particolare gli studi raccolti nell’opera postuma di G.G. Musso, *La cultura genovese nell’età dell’Umanesimo*, Genova 1985.

²³ La scarsa propensione dei Genovesi per le belle lettere è quasi un *topos* della pubblicistica umanistica italiana, e trova riscontro nella polemica di alcuni intellettuali esuli – come Battista Fregoso – nei confronti dei loro compatrioti: “Scientia parum cupidi, gramaticam ad necessitatem student, cetera studiorum genera parvi faciunt”, scriverà ad esempio dei Genovesi Enea Silvio Piccolomini; e Flavio Biondo, più pacatamente, concluderà che ‘Genua paucos habet litteratos’ (le due citazioni in G. Airaldi, ‘L’“umanesimo” dei Liguri’, in *La civiltà in Liguria dalle origini al Quattrocento*, Torino, Coop, 1992, p. 296). Altre osservazioni sul tema in G. Pistarino, ‘Libri e cultura in Liguria tra Medio Evo ed età moderna’, in *Il libro nella cultura ligure tra Medio Evo ed età moderna. Atti del II Convegno Storico Savonese. Savona, 9–10 novembre 1974*, Savona, Società Savonese di Storia Patria, 1976, vol. I, pp. 17–54.

²⁴ Sul testo e l’autore cfr. F. Toso, ‘Una poesia in volgare del Quattrocento genovese. Prospettive di ricerca per la storia linguistica della Liguria in età tardo-medievale’, in *Bollettino dell’Atlante Linguistico Italiano*, III serie, 1997, 21, pp. 165–184. Su Pileo de Marini e il suo ruolo nel contesto dell’Umanesimo genovese cfr. D. Puncuh, ‘Il carteggio di Pileo de Marini arcive-

Segnor mè monto honorao
 tropo stago in questa Saonna
 den che è lo cor xachao²⁵
 e la mente pocho sanna.

E' no trovo chì boteta
 chi me daga de tal vim
 como fa la Gaiardeta
 ni sò figio botesim,

ben che lo vescho condanao
 voiendo mendar la falla
 per tuto so veschoao
 de cerchar certo no calla

se in pareise o in secreto
 fosse una tal boteta
 chi per conçar lo mè peto
 me ne desse unna iarreta.

Vegandolo in gran atea
 armao forte de tute arme
 steti monto in dubieça
 che o no dovesse pagarme

nientemen cum cortesia
 ben che o fosse monto stanchio,
 cum boim cibi e diragia²⁶
 o fè mette um bello bancho.

Pagao me à ⟨a⟩ compimento
 sea dra xorta, sea dre speise,
 Dè ge dea in firmamento
 megior vim che non è roçeise.²⁷

Però, karo segnor mè
 fai che lo zuxe competente
 tire processi in derrè
 sì che o no paghe pù niente.

Cercherò quanto e' porrò
 de vegnì a vostra presença
 e ben ihairo²⁸ mostrerò
 sempre cum gran reverença

scovo di Genova (1400–1429)', *Atti della Società Ligure di Storia Patria*, 85, 1971 (vol. monografico), che contiene anche la prima edizione della poesia del Bulgaro, qui ripresa tenendo conto dell'originale (*Archivio della Curia Arcivescovile di San Lorenzo*, cart. 391, n. 103).

²⁵ *Xachao* 'fiaccato': x rende l'esito locale di FL che passa a fricativa palatale sorda.

²⁶ *Diragia* 'confetto dolce' (fr. ant. *dragie*), comune nel lat. mediev. lig.

²⁷ *Roçeise* 'razzese', 'rossese', vitigno tuttora tipico della Liguria.

²⁸ *Ihairo* 'chiaro', 'chiaramente': *ib-* rende tradizionalmente l'affricata palatale sorda.

che 'l prelato sovradicto
 si è axoto da ogni penna
 avesse ello sovrascripto
 che a lo gram vescho de Senna.

Infra tanto grande payre
 e' me recomando a voi
 cossi fosse, e de bonne ayre
 como e' sum bem um dei doy

chi a' vostri mandamenti
 seam pu presti apparegiay
 de poy li streiti parenti
 sempre che o' vorei prohay.

Lo Segnor omnipotente
 dägave tal stao felice
 como vorem vostre gente
 bem che o' no mangei pernixe.

L'altro testo è la *Relazione dell'attacco e difesa di Scio* scritta dall'umanista Andreolo Giustiniani nel 1431, in cui si descrive con toni epicheggianti la difesa della colonia genovese dall'assalto di una flotta veneziana:²⁹

[..]

Poscia ch'el Scaramusa si fu morto
 lor capitano cum la gente d'arme
 pensaro d'assalire il nostro porto;
 e se del vero ben ricordar parme
 ai vinti fu del novembreo mese,
 nell'ora propria usata a posarme,
 su 'n l'albore del dì alor destese
 fuor le lor fune per poter tirarsi
 cum più barbote che no erano offese.

Eccoti a poco a poco approssimarsi
 lor due gran nave cum tre galeasse
 e li homi in lor al ben coperto starsi;

²⁹ Andreolo Giustiniani Banca, governatore di Scio (Chios), zio paterno di monsignor Agostino – che nel suo *Dialogo nominato Corsica* lo definirà “sapiantissimo e possessore di una bellissima biblioteca” (A. Giustiniani, *Description de la Corse* a c. di A.M. Graziani, Ajaccio, Éditions Alain Piazzola, 1993, p. XIV) –, dedicò a Iacopo Bracelli il racconto in versi del fatto d'armi di cui fu testimone. Se ne riprende qui uno stralcio (vv. 101–157) dall'unica edizione esistente (‘Relazione dell'attacco e difesa di Scio nel 1431 di Andreolo Giustiniani’, edita da G. Porro-Lambertenghi, in *Miscellanea di Storia Italiana*, 6, 1865, pp. 543–558), rifatta sul testo contenuto in un codice miscelaneo del sec. XV “passato dalla libreria dei SS. Cosma e Damiano (a Milano) alla Biblioteca Archinto e poi in altre mani”. Del testo sono ora noti due nuovi manoscritti, sui quali si baserà l'edizione critica che stiamo elaborando.

e come 'l giorno rischiarito fasse
 furo sul posto presso a la catena
 e di bombarde l'uno a l'altro trasse;
 e 'l par che rabbia infernal li mena,
 tant'eran caldi e sì volenterosi,
 ma i nostri vereton lor voglia affrena.

Cum cridi, co' strumenti bellicosi
 gridavano i nostri: "Mora, mora,
 moran li bruti porci leverosi".

Per molto spacio combatero alora,
 ma i' ti juro ch'una de lor nave
 fu presto al perir s'el vento e l'ora
 se fusse posto più pesante e grave,
 perch'era negli scogli traversata
 e quasi derelicta in quelle cave:
 perché più gente lì fu darmogiata³⁰
 dai nostri dele nave e dele torre
 che poca forza in loro era restata.

Vegne la notte per dir quel che occorre,
 vedendo i nostri non poter salvare,
 nè fare ingegno de dover soccorre
 le nave nostre poste ad obviare
 la loro entrata essendo, a tale invito
 dispose parte di quella afundare,
 e come quel ch'il subito partito
 lo manco mal prende per bon consiglio
 quando da ogni speranza è derelitto,
 e perché far tal extremo periglio
 a le due nave preciose e grosse
 e non vincer sotto loro artiglio
 volsero nanti che cremata fosse
 la Catania e Spinola tanto rica,
 che terminasser mai sotto lor posse.

Lo lor incendio n'è mester ch'io dica
 che ogn'omo fa lo grande e bon effecto
 lo qual seguì da sì pungente ortica.

Stete 'l vexil de Santa Croxe erecto
 tutto quel dì sum³¹ la torre del porto,
 e poi la nocte, non senza suspecto

³⁰ *Darmogiata* 'danneggiata', cfr. genov. ant. *darmaiar* 'danneggiare', it. a. *dalmazzo* 'danno', LEI s.v. *dannum* in corso di stampa.

³¹ *Sum* 'su', con appendice nasale frequente in genov. ant.

per alcun segno ben claro fu scorto
 che nostri patteggiavano cum loro,
 unde de dogia ogni om parv'esser morto.

Renderovi senz'alcun premio d'oro
 l'arme e le torre, salve le persone,
 tanto de quel bruxar territi foro.

Lo stacco esistente tra i versi a carattere giocoso del Bulgaro e quelli della *Relazione* del Giustiniani non è soltanto di carattere linguistico, ma anche tematico: se il Bulgaro utilizza, nelle sue quartine di ottonari, il volgare genovese a scopi evidentemente espressivi, nella ricerca di una sorta di cameratesca complicità con il suo corrispondente, il Giustiniani punta al superamento delle idiosincrasie linguistiche locali per raggiungere – senza con ciò rinunciare all'ironia – toni risentiti ed epicheggianti, scanditi dall'incedere solenne della terza rima.

In ambedue i casi la continuità col modello rappresentato dall'Anonimo Genovese appare evidente: nel Bulgaro, in primo luogo, per la soluzione metrica adottata, le quartine di ottonari a rima alternata di tradizione giullaresca,³² poi nell'andamento cronachistico e a tratti ironico della composizione, che richiama immediatamente la produzione “politica” e civile dell'autore trecentesco – con le frequenti “lettere” in verso indirizzate a suoi corrispondenti da varie parti della Riviera (la rima 144 da Albenga, la 57 da Savona, la 36 da Voltri) dove il poeta si trovava a svolgere incarichi ufficiali –, o anche quelle rime a carattere più faceto nelle quali non sono infrequenti i riferimenti ai piaceri della tavola.

Il Giustiniani a sua volta riprende abbondantemente lo spirito delle composizioni dell'Anonimo sulle vittorie navali dei Genovesi, e addirittura l'epiteto “bruti porci leverosi” che viene rivolto ai Veneziani è un chiaro richiamo a rima 47, vv. 17–19, in cui il medesimo insulto (si noti che in genovese *brutto* vale tuttora ‘sozzo’, ‘sporco’) viene rivolto dai Veneziani ai Genovesi:

Fucí som, in terr'asoxi:
 sperdui som, noi avisando,
 li soci porci levroxi;

Giustiniani si ricorda in particolare, evidentemente, dell'invettiva dell'Anonimo ai vv. 48–55, quando, salutando la disfatta della flotta veneta, afferma sarcasticamente:

Or par ben chi som pagai
 li Venician tignosi,
 ni conseio che zà mai
 mentoem porci levroxi;

³² G. Contini, *op. cit.*, p. 714

che la lengua no à osso
 e par cossa monto mole,
 ma sì fa rompir lo dosso
 per usar mate parole.³³

A questa comune dipendenza dall'Anonimo, tuttavia, non corrisponde più una generalizzata fedeltà idiomatica, e il rapporto tra “genovese” e “italiano” appare già *in nuce*, quello che caratterizza gli sviluppi della dialettalità riflessa secondo la ben nota definizione crociana: la cultura umanistica genovese sembra avere ben chiare quindi, e precocemente, non solo l'esistenza di due codici linguistici diversi, ma anche le possibilità offerte dall'utilizzo dell'uno o dell'altro a seconda dei temi e dei contesti nei quali si opera.³⁴

La consapevolezza, da parte dei circoli umanistici genovesi, del diverso valore connotante dei due codici linguistici – quello di tradizione indigena e quello soprarregionale – non è tuttavia, come ci si potrebbe aspettare, sintomo di una più generale disposizione del contesto culturale ligure a rinunciare all'idiomaticità del dettato linguistico locale per operare un raccordo, nei testi ufficiali e in altre occasioni di prestigio, con i modelli di più ampia circolazione: anche sotto il punto di vista della storia linguistica del volgare, occorrerà sottoscrivere quindi la constatazione del Musso, secondo il quale l'Umanesimo non incise tutto sommato in Liguria che per “certi caratteri esterni, che possono essere forme architettoniche, o retorica ufficiale e costume diplomatico”, presentandosi come “cosa del tutto avulsa rispetto alla società e alla vita pubblica della città”.³⁵

Resistenze profonde dovettero caratterizzare l'arroccamento dell'ambiente genovese sulle tradizioni idiomatiche locali, in nome di un antico utilizzo della specificità linguistica come oggetto di riconoscimento collettivo, che andava in quel periodo attualizzandosi sulla scorta di fattori politici e sociali ben precisi, quali la reazione alle intermittenti – ma pur sempre frequenti – dominazioni straniere, o il tentativo reiterato, da parte di personalità politiche “forti” di costruire una stabile signoria che basasse i propri presupposti ideologici e il proprio consenso sul richiamo retorico alle tradizioni dell’“unitae” e della

³³ Luchetto, *ed. cit.*, pp. 28 e 30.

³⁴ L'origine della letteratura dialettale riflessa a partire dal sec. XVII fu, come noto, sostenuta da B. Croce, *La letteratura dialettale riflessa* (ristampato in *Uomini e cose della vecchia Italia*, Bari, Laterza, 1927 [III ed. 1943], pp. 225–234) e opportunamente precisata nelle sue motivazioni e nelle prospettive storiche da M. Sansone, ‘Relazioni fra la letteratura italiana e le letterature dialettali’ in AA.VV. *Letterature comparate*, Milano, Marzorati, 1948, pp. 261–327. Sulla base delle indicazioni critiche di Sansone è ormai ampiamente accreditata l'esistenza di un gusto “dialettale” precedente all'età barocca, a partire quanto meno dal periodo umanistico. Si vedano in proposito le osservazioni di G. Folena, ‘Vocaboli e sonetti milanesi di Benedetto Dei’, ora in *Il linguaggio del caos. Studi sul plurilinguismo rinascimentale*, Torino, Bollati Boringhieri, 1991, pp. 18–68 (soprattutto a pp. 33–35).

³⁵ G.G. Musso, *op. cit.*, pp. 10–11.

libertà civica, così intimamente legate, come si è visto, a un senso di appartenenza nel quale entrava in gioco anche il fattore della originalità idiomatica del “jairo vorgà çenoeyse”.

Ciò appare con particolare evidenza quando si prendano in esame i testi redatti con caratteri di ufficialità, nell’ambito della cancelleria comunale, da personalità che – come nel caso di Biagio Assereto o di Iacopo Bracelli – appartengano in pieno, per gusti e per formazione, al contesto umanistico, e presso le quali l’utilizzo pubblico di un volgare così visibilmente fedele alle tradizioni idiomatiche locali non può essere considerato spia di una conoscenza deficitaria di codici linguistici di più ampia circolazione: il dato di un ricorso così radicato al volgare di impronta locale tradisce in queste personalità, evidentemente, il peso di tradizioni consolidate e di condizionamenti ideologici particolarmente vincolanti.

Il caso dell’Assereto assume rilievo anche alla luce dei suoi forti legami con la signoria milanese.³⁶ La lettera del 6 agosto 1435, con la quale dà succinta relazione della vittoria da lui conseguita al largo di Ponza sulla flotta catalano-aragonese, ci è stata tramandata in diverse versioni, due delle quali, ritenute le più autorevoli, sembrano rappresentare altrettanti originali, uno in “genovese”, destinato al Consiglio degli Anziani, uno in volgare di impronta genericamente settentrionale, destinato a Filippo Maria Visconti:³⁷

Testo “italiano”: Avanti che noi scriviamo altro alle Magnificencie e spettabilità vostre noi vi suplichemo vi piaccia reconoscer questa singular vittoria dall’alto, e sommo Iddio, e dal vittorioso confarone_ nostro sancto Giorgio, per intercessione ancora del glorioso santo Dominico, in la festa del quale in venerdì fu la nostra assai crudele e sanguinolenta battaglia, della quale noi per divina gratia siamo restati vittoriosi, non per nostri meriti, ma per buontà de Dio omnipotente habbiamo giusticia dalla nostra parte. Sommo cum gaudio, vi notificemo come al quarto giorno di questo mese la matina per tempo intre l’aurora noi habbiamo trovato in lo mare di Terracina assai presso terra potentissima armata del rei di Aragona de navi quatordece elette tra vinti, delle quali otto erano assai grosse,

³⁶ Nato alla fine del sec. XIV, Assereto fu cancelliere della Repubblica dal 1423 al 1435 ed entrò fin dal 1421 in stretti rapporti con i Visconti, dei quali sostenne costantemente le ingerenze nella politica genovese e la precaria signoria sullo stato ligure. Nel 1435 il duca Filippo Maria lo pose a capo della flotta che, accorsa in sostegno di Gaeta assediata dagli Aragonesi, conseguì sull’armata navale catalana la clamorosa vittoria di Ponza. Costretto all’esilio dopo la vittoria a Genova del partito anti-milanese, si ritirò nel proprio feudo di Serravalle, dedicandosi agli studi e alla corrispondenza con illustri letterati italiani, tra i quali il Filelfo.

³⁷ Cfr. G. Petracco Sicardi, “Scripta” volgare e “scripta” dialettale in Liguria’, in *Bibliografia Dialettale Ligure* a c. di L. Coveri, G. Petracco Sicardi e W. Piastra, Genova, A Compagna, 1980, p. 14: “L’Assereto indirizza la relazione ad duca Filippo Maria e al consiglio genovese degli Anziani. La relazione dialettale rientra coerentemente nella prassi del Consiglio degli Anziani, che usava come lingua il genovese, mentre appare per lo meno strano che in genovese fosse scritta la copia che doveva pervenire al Visconti. Non si può escludere quindi che la doppia redazione sia originale e rifletta i due esemplari, quello fatto pervenire direttamente al duca e quello inviato a Genova agli Anziani”.

l'altre comuni, sopra le quali sono li rei e lor baroni, come intenderete di sotto, con homini vittoriosi, per quel (che) possiam saper da elli si che la menor nave di quelle CC in CCC huomini havea, l'altre più grosse da cinquecento in seicento, le reali nave di ottocento in mille, tra le quali era il rei d'Aragona, l'infante, il duca di Sessa, il prencipe di Taranto, il figliolo del conte di Fondi, il maestro di Santo Giacomo, et oltra centoventicinque cavaglieri aureati, e con le dette nave erano galere doe, sei galeotte ben armate, et era il levante al Gaetano, si che era in quel giorno con sua possa de investirne [...].

Testo "genovese": Avanti che noi scrivemo altro, noi vi suplichemo che ve piase de recognose_ questa singola_ vittoria da lo nostro Segno_ Dè, e da lo be(a)o San Georgio e da San Domenego, in ra festa de lo qua_, in venerdì, fu la nostra assai sanguinenta battaia, della qua_ noi semo steti vittoriosi no per le nostre forze, ma per la virtù de Dè, abiando la giustitia dala nostra parte. Lo quarto dì di questo meise, la mattin per tempo, noi trovamo in lo mar di Terracina assai presso terra la armâ dello re di Aragone de nave 14 elette inter vinti; delle quae nave erano e sono sei grosse, le altre commune, con li re e baroin li quai voi audirei de sotta, co_ huomini sei millia, per quello che possemo saver de elli; sì che la meno_ nave da 300 a 400 huomini havea, le altre 500 in 600, la reale homini 800, inter la quale era lo re d'Aragone, lo infante, lo duca de Sessa, lo Principe de Taranto, lo figliolo de lo conte dei Fondi, e 120 cavalieri. Erano con le dette navi galee undixi e barbotte sei, et era lo vento allo Garigliano, sì che in sua possanza era quello di de investirne [...].³⁸

La vicenda della lettera dell'Assereto documenta, in un autore dichiaratamente filo-milanese, non solo la percezione dello stacco esistente tra le consuetudini scritte genovesi e la koinè settentrionale in uso presso la signoria lombarda, ma anche l'opportunità politica di non enfatizzare, mediante l'invio al Consiglio genovese di un documento poco in linea con le tradizioni cancelleresche locali, un rapporto di dipendenza dalla corte di Milano, che le autorità locali, come dimostreranno clamorosamente i fatti successivi, mal tolleravano e non perdevano l'occasione per mettere in discussione, anche e soprattutto attraverso una decisa affermazione dei simboli stessi dell'autonomia cittadina.

³⁸ I due brani sono tratti, con emendamenti suggeriti da verifiche sugli originali (per il testo "genovese", Archivio di Stato di Genova, Sez. Manoscritti, segn. 47, vol. II, c. 62 r.v.), da V. Vitale, 'La relazione di Biagio Assereto sulla battaglia di Ponza', in *Bollettino Ligustico*, 1953, 5, pp. 99–104. Va sottolineato che la versione "genovese", pervenutaci grazie a una trascrizione effettuata nel 1634 da Federico Federici su un originale posseduto da Marc'Antonio Lomellini, presenta caratteristiche grafiche e fonetiche che corrispondono solo in parte al genovese cancelleresco di quella fase del Quattrocento, e che fanno sospettare più di una correzione, sia in senso toscaneggiante, sia nel senso di un aggiornamento del genovese all'evoluzione cinquecentesca (cfr. in proposito F. Toso, *Storia linguistica...*, cit., pp. 148–151). Si consideri del resto che l'eco letteraria suscitata dalla battaglia di Ponza (ricordata anche in ambito ispanico nella *Comedieta de Ponça* del Santillana e nelle opere del catalano Jordi de Sant Jordi) potrebbe avere indotto i trascrittori e gli editori antichi a dotare il testo di "abbellimenti" e adeguamenti linguistici.

Nelle sue scelte linguistiche l'Assereto, già visto con sospetto per i suoi stretti legami con il Visconti, subisce quindi un condizionamento di carattere politico, che gli suggerisce di sottolineare la differenza idiomatica tra le due cancellerie nel tentativo di accreditare un'immagine di se stesso – e del potere ducale – formalmente rispettosa delle consuetudini genovesi.³⁹

Nel caso di Iacopo Bracelli⁴⁰ la consapevolezza della distinzione tra il volgare di tradizione locale e i modelli linguistici di maggiore circolazione diventa ancor più evidente, e altrettanto palese si rivela l'impermeabilità esistente tra la sua personale competenza di modelli linguistici soprarregionali e la prassi alla quale si adegua nel momento in cui, in qualità di responsabile della cancelleria genovese, viene chiamato a firmare un documento ufficiale.

Per dimostrarlo, sarà utile mettere a confronto una sua epistola in versi a carattere privato – unico testo poetico in volgare a noi noto del Bracelli –, con una delle proposizioni da lui trascritte – e certamente composte – negli anni Quaranta del sec. XV.

Il primo testo è dunque un epitalamio a carattere scherzoso che si desume dal voluminoso manoscritto contenente la corrispondenza latina dell'autore, scritto in un volgare nel quale lo sforzo di adeguamento a un codice sopralocale è del tutto evidente, malgrado i pesanti affioramenti del dettato locale.⁴¹

³⁹ Le vicende connesse con la battaglia di Ponza segnarono non a caso la fine della precaria signoria viscontea su Genova. Il duca Filippo Maria ordinò il rilascio degli illustri prigionieri catalano-aragonesi in cambio di un ricco riscatto, e suscitò così il risentimento nazionalistico dei Genovesi, che, lapidato il governatore milanese Opizzino d'Alzate e bandito l'Assereto, proclamarono il governo di otto Capitani del Popolo, sostituiti poi da un doge costituzionale e infine, pochi mesi dopo, da Tomaso Campofregoso ritornato dall'esilio.

⁴⁰ Nato probabilmente a Sarzana (per inciso, centro linguisticamente non ligure) nel 1390, è considerato la figura più importante dell'Umanesimo in Liguria, e l'autore che meglio si inserisce nel più ampio contesto culturale e italiano dell'epoca. Fu diplomatico, accorto uomo politico e cancelliere a partire dal 1411 per circa mezzo secolo; come scrittore in latino fu soprattutto storico (*De bello hispaniensi libri V*, sulla guerra condotta da Genova contro gli Aragonesi), autore di encomi (*De claris Genuensibus libellus*) e corografie (*Orae ligusticae descriptio*). L'epistolario rivela i rapporti del Bracelli con figure importanti della cultura genovese e italiana dell'epoca: B. Assereto, A. Giustiniani, G.D. Aurispa, P. Bracciolini, F. Barbaro, C. D'Ancona, G.M. Filelfo, F. Biondo. Morì probabilmente a Genova nel 1466. Sulla figura e l'opera si vedano tra gli altri i saggi di G. Braggio, 'Giacomo Bracelli e l'Umanesimo dei Liguri', in *Atti della Società Ligure di Storia Patria*, 23, 1880, 1, pp. 5–296 e F. Gabotto, 'Un nuovo contributo alla storia dell'Umanesimo dei Liguri', id., 24, 1891, pp. 7–331. Le lettere sono state pubblicate da G. Balbi, *L'epistolario di Iacopo Bracelli*, Genova, Collana Storica di Fonti e Studi, 1969.

⁴¹ Il testo (ms. fol. 125 della Biblioteca Civica Berio, c. 181r., del sec. XV, contenente la corrispondenza privata del Bracelli) non è stato inserito nell'edizione cit. di G. Balbi, *L'epistolario...*; una edizione venne invece effettuata da L.T. Belgrano, 'Usanze nuziali in Genova nel sec. XV', in *Giornale Ligustico*, 14, 1887, pp. 446–451. Lo si riprende qui dall'originale, ricostruendo la scansione dei versi e introducendo la punteggiatura.

A le done de la spoza
 questa letera sia daa,
 ve farò sta' tanto alegrete
 che lo cor ve farà galete.
 Spectabile done lizadre e generoze,
 la vostra letera ò ricevuta,
 ben ornata e ben compita;
 como è debito e raxun,
 ve farò presto responsiun
 e certo, in veritae,
 tute meritae de esse adoraie;
 e de la vostra goardia bonna
 meritè tute unna coronna.
 state constante in bon proponimento
 de mantenere il vostro castello arditamenti
 gloria e honor ne acquisterey da tuta gente;
 dal canto nostro vi provederemo celerementi
 d'un nobile e valorozo
 capitano ben ardito
 chi sarà bem fornito
 d'armi cavalli e balestreri
 e d'ogni cossa chi serà mesteri.
 O vi convem aver vulpina pelle
 e con inzegno e arte
 aquisterey victoria da ogni parte;
 perchè, done valoroze,
 state allegramenti,
 ve mandarò presto doin
 e boim prezenti,
 e riceverei la scorta
 como lo debito inporta;
 e state tute
 cum allegra e bonna jera
 che venardi
 vi manderò bonna peschera,
 e non dormite,
 il chucho veihia.
 E goardatevi bene dal marito
 chi è fante uzato et bem ardito
 che non volza le spalle
 al tecto avanti tempo,
 che seria mal contento
 che 'l mio e vostro honor
 non fosse resarvato,
 e como savie e dote,
 aspetate a darla
 fim al sabo a note.

Gaudeant feliciter vidue
gaudebunt feliciter coniugate.
Valete, et sponsam salutate.

Jacobus
totus vester

Il secondo testo si riprende dai registri degli atti del Consiglio degli Anziani, ed è una proposizione del 7 marzo 1449 contenente l'esortazione a deliberare contro l'eccessivo lusso nelle vesti:⁴²

Segnoi, voi sei demandae cocì per cosa la qual toca grandementi a lo honor de Dè e a la conscentia e a la fama vostra e de tuta questa citae, e brevementi a lo universal bem de ogni homo; per le quae raxoim voi avei a intender bem quello chi se proponne, e a conseiar saviamenti la materia de la quale se dè parlar. Voi vei tuti quanto abuso e eccesso se comette ogni iorno pù in li superflui vestimenti et ornamenti, principalmente de le done, sum la qua' dannosa e pocho savia speiza lo illustre meser lo Duxe e questi magnifici segnoi Antiaim ham spesso avuo monte exhortation e preghere de volei provei; arregordando tae persone che questa inutile pompa monto despiaxeiva a Dè, era contra ogni moralitae e virtute, adduxeiva ruinna e destruction a monti in particularitae, e generalmenti a tuta la citae, era caxum che monti o rumpissem o feissem contracti illiciti e mille atre peccae per poei mantegì questi inutili superchii.

Poiva etiamdè intender ogni homo de mezzam intellecto che redugandose a stao moderao e honesto grande quantitae de monea, la qual se tegneiva morta e occupà in vestimente e ioie, convertandose in mercantia poiva addur grandi fructi e grainde utilitae.

Arregordavam etiamdè che li nostri antecessoi, li quae de vera virtute e de magnanimitae valeivam monto meio cha noi – come le lor victorie e conquisti demonstram – e li quae guagnavan monto pù lengeramenti cha a lo tempo de adesso, persochè lo mundo era monto meio disposto ala mercantia che ello non è aora, mae no se lassam precipitar in questa pompa, ma pù tosto, seando li guagni monto grandi e le altre speize assae moderae, stem sempre contenti de vestimente utile e honeste e remote da ogni pompa e reprehensium; perché, par anchora esser maior la ignorantia nostra, che seando li guagni [e] piceni e cum grande stento e perigo, noi spendemo cum sì poca consideratium in cose vane e de nisun fructo.

Cum le quae exortatioin e raxoim questi tae pregavam lo illustre meser lo Duxe e questi magnifici segnoi Antiaim che elli se volessem desveiar e provei a così manifesta destrutium de la citae; la qual chi altramenti no l'avesse inteiza, saltem la poiva intender in li pochi parentae chi se eram facti da alchuni agni in sa, la qual cosa no seguiva se non per le excessive speize.

⁴² Testo già edito da L.T. Belgrano, *Della vita privata dei Genovesi*, Genova 1875, pp. 493–495 e ripreso da B. Migliorini e G. Folena, *Testi non toscani del Quattrocento*, Modena, Società Tipografica Modenese, 1953, pp. 62–64. La nostra trascrizione tiene conto del raffronto con l'originale conservato in *Archivio di Stato di Genova*, Cod. Diversorum, Iacobi de Bracellis, X.978, anno 1449.

Lo illustre messer lo Duxe e questi magnifici segnoi de Conseio non se sum vol-sui mover a far alchuna provioxion o remedio fim a tanto che elli no ham inteizo cum che vie se deveiva provei che se observasse quello chi se feise, persochè elli cognosceivam bem che far leze contra questo abuso e no servarle era mont-pezo cha non farle. Ma possia de longhi e varii pensamenti, paerando a lor che lo remedio de la observantia se troverà, non ham volsuo haveir a Dè e a mundo questo carrego, che seando exhortae e pregae elli non se movan a far le provioim necessarie.

E intendando lor questo tocar universalmente a tuta la citae, ve ham volsuo odir e intender, e haveir lo conseio vostro avanti che se proceda più oltre. Voi avei donca a conseiar, se a voi par ben che elli provegan contra tanti eccessi secondo che parrà a le Signorie soe o a quelli a chi lor la commetteram, o che se lasse la cosa in bando e se patissa visibilmente la destrutium de la citae.

Lo stacco tra i due codici adottati è talmente evidente, e talmente evidente è in ambedue i casi la ricerca di una cifra stilistica autonoma – più rilassata e divertita nel testo poetico “italiano”, più sostenuta e caratterizzata dalla ricerca di una gravità che corrisponda alla funzione pubblica del testo nel documento ufficiale “genovese” –, che non pare esservi dubbio sull’intenzionalità e la consapevolezza degli usi linguistici adottati dal Bracelli nelle due distinte occasioni.

La tensione verso un modello di superstrato, temperata dagli esiti di un ibridismo linguistico analogo a quello che si rileva nell’epitalamio, appare anche negli *excerpta* volgarizzati, risalenti al 1453–1456, di operette latine del Bracelli, contenuti nel primo testo a stampa in genovese (1473). In questo caso, però, va osservato che la paternità del Bracelli non riguarda necessariamente il rivestimento volgare, che fu probabilmente effettuato da altri:⁴³

[...] A Dio piauque Vai, cavo, monti, piana, porto lato e sodo:
 quatro migia d’arena verso Savona stende
 de nave, barche, homi⟨ni⟩ non vodo.
 Saona nobilissima tra piano e monte
 cum nove valle ‘e contadini piene
 de vini, vitualie, boschi, aque e fronde.
 Plinio la dice Sabacia e Pomponio Veihio,
 e poi Livio la dimandò Saona:
 à ora suo porto un pocho mesto

⁴³ L’almanacco *La raxone de la Pasca*, in cui sono contenuti i volgarizzamenti parziali della *Orae ligusticae descriptio* e del *De claris Genuensibus libellus* del Bracelli, costituisce in assoluto il primo testo a stampa realizzato in Liguria, nella stamperia di Antonio Matie da Anversa. I testi volgari, ai quali se ne accompagnano altri a carattere religioso in latino e in un italiano assai meno tipicizzato, furono composti precedentemente, come si evince da riferimenti alla recente caduta di Costantinopoli (1453) e a Biagio Assereto (m. 1456) dato ancora per vivente e impegnato nel comando di una guarnigione a Serravalle Scrivia. Si veda la recente riedizione dell’almanacco completo, *La raxone de la Pasca. Opus aureum et fructuosum* a c. di R. Bagnasco, N. Boccalatte e F. Toso, Recco, Le Mani, 1997, che qui si riprende da pp. 35–37.

ma di darsena, darsenale e galee si vede coda.
 Essendo mansueta con ognuno
 papa (e) cardinali soi li faran dota:
 el suo ecelentissimo signore e la gran Genua
 amore gli porteranno sincero
 come a homi cesarei e de leotà.
 De mare e terra a Dio non ingrata,
 è frequentata de tanti forestieri
 che par di grazie e di splendor sì charca.
 Saonesi, sani siate tra voi e in tuto gravi
 come dece a figlioli papali e cardinaleschi:
 se procurate esser ben grati
 haveti novi e vegi testamenti
 e pastor de sancta giexia e suo sacro senato,
 lo piissimo signore duca contenti
 de relasciarve tuto lo pasato.
 Unde tra voi siati tuti sancti
 e corteixi e urbani cum altri in ogni lato.
 Doe Arbisole, la Steila, Cele e Viraze
 cum fructi marini e montani homi in copia
 ala gran Genua persice ve e agle:
 vira è vico dala Virgine construto,
 tien presidente per tute dicte terre
 senza lo quale si streperiam ogni fructo.
 Poi quatro migia Cogoreo petrozo e bruno in aqua
 dà calcina bianca a ognuno,
 ni teme ogni altra schiata
 al cavo de Panagi Arensano
 de belle donne dotato, de marinari
 chi navicando le lascian in beli monti e piano.

Pare quindi di dover concludere che Iacopo Bracelli, umanista di riconosciuto prestigio, fine latinista e corrispondente di alcuni tra i maggiori letterati italiani dell'epoca, non solo avesse chiara la distinzione tra "genovese" e "italiano", ma che anch'egli come l'Assereto, sullo sfondo della sua preponderante attività di scrittore in latino, preferisse adottare – per convinta adesione alla tradizione locale, oppure spintovi da motivi di opportunità politica – il genovese in occasioni ufficiali, riservando l'italiano a una sfera minore, legata al suo *otium* di letterato e a corrispondenze occasionali.⁴⁴

La lingua del testo ufficiale presentato qui sopra corrisponde, pur nell'oscillare continuo degli esiti individuali, alla media delle consuetudini scritte

⁴⁴ Un "Decreto relativo al versamento per il funzionamento annuale del Banco di San Giorgio" del 1472, più italianizzante, viene erroneamente attribuito al Bracelli (morto, come si è visto, intorno al 1466) da L. Coveri, *La Liguria in L'Italiano nelle regioni. Testi e documenti* a c. di F. Bruni, Torino, Utet, 1994, pp. 72–73.

della cancelleria genovese fino a tutti gli anni Quaranta del sec. XV: in quest'ambito, la fedeltà al dettato locale⁴⁵ non impedisce affatto – tutt'altro – la ricerca di una eleganza formale e di ricorsi stilistici destinati a cristallizzarsi in stereotipi, come nel caso del rituale richiamo al bene comune e a quello delle generazioni future, con il quale si aprono normalmente le proposizioni presentate al Consiglio degli Anziani.

In sostanza, ancora per diversi decenni nel corso del Quattrocento, un volgare piuttosto lontano da convergenze effettive con modelli soprarregionali è fatto oggetto, da parte della cancelleria comunale, di un processo di elaborazione formale che sembra partire dall'ipotesi di una conservazione e attualizzazione dell'idiomaticità genovese, malgrado gli stessi cancellieri che operano in questo senso risultino in grado di procedere a un aggiornamento delle consuetudini locali. Di fatto, l'influsso della cultura umanistica sulla prassi cancelleresca finisce così per limitarsi a una ricerca di maggiore eleganza sintattica e a qualche richiamo ideologico di gusto classicheggiante, o all'acclimatazione di ricorsi retorici, di riferimenti letterari utili a supportare la funzione eminentemente pratica dei testi, come nel caso di questa riproposta dell'apologo di Menenio Agrippa in un testo del 1439:

Meser Cattanio de Dernise adugando in esempio quello che se scrive de le membre quando tardam a dar ajtorio a lo corpo intanto che e lo corpo e le membre vegnem a debilitarse e perdesse, etiam adugando a proposito li esempi de Padoa e Piza, conclude che questo caxo tanto arduo a lo bem publico non se abandonne ma che e cum dinari e con ogni altra presta e sollicita provisiom se adoperi a tegnì lo ditto logo de Piombim per modo che ello non caza in man de li Firentim in tanto danno e iactura de la nostra Republica.⁴⁶

L'utilizzo del volgare locale si mantiene dunque come elemento ineludibile delle consuetudini scritte degli uffici pubblici genovesi: ad esso Assereto sacrifica un'ipotesi fortemente perseguita di raccordo politico e di integrazione economico-culturale col retroterra lombardo e la sua signoria, e in ossequio ad esso Bracelli rinuncia al retaggio linguistico della propria ampiezza di orizzonti culturali e di relazioni extralocali. Il contesto umanistico genove-

⁴⁵ Non è qui il caso di riassumere gli aspetti connotanti del volgare ligure quattrocentesco, per un'utile sintesi dei quali si rimanda all'*Analisi linguistica* (pp. 31–78) presentata da L. Borghi Cedrini, *Via de lo Paraiso. Un "modello per le signore liguri della prima metà del Quattrocento"*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1998 (II ed.). La corrispondenza di testi cancellereschi come quello del Bracelli con la fonetica del genovese quattrocentesco è pressoché assoluta, tenendo naturalmente conto delle ricostruzioni in senso latineggiante e di peculiarità grafiche quali la resa delle palatizzazioni dei nessi PL-, BL-, FL- rispettivamente con *pi-*, *bi-* e *fi-* da pronunciare, come testimoniano le soluzioni ipercorrette (ad esempio *pimar* < CLAMARE) rispettivamente *c(i)-*, *g(i)-*, *sc(i)-*.

⁴⁶ Brano inedito da un *Consiglio relativo alla nomina di quattro delegati che trattino insieme al Doge le condizioni di alleanza col signore di Piombino*, ms. miscellaneo C.V.12. della Biblioteca Universitaria di Genova, cc. 25r./30v., a c. 27r.

se, “patrimonio morale di alcuni pochi che rimasero sempre degli isolati nei confronti dei propri concittadini”, consistente pertanto “in una serie di casi individuali, di posizioni personali che nulla hanno a che vedere col complesso sociale in cui si trovano”⁴⁷ non ebbe dunque la forza sufficiente per sovvertire tradizioni idiomatiche consolidate, e ad esse, al contrario, fu chiamato ad adeguarsi, almeno negli usi ufficiali: non solo, a quanto pare, per soddisfare esigenze di comprensione immediata, ma anche per la precisa volontà politica di assicurare al volgare locale quella funzione connotante che esso si vedeva accreditato, in linea con la tradizione instaurata dall’Anonimo, quale elemento costitutivo di una originalità.

Ciò vale in epoca di dominazioni straniere, come si è accennato, quando il rispetto delle consuetudini scritte locali può servire a sottolineare – come in fondo nella Catalogna aragonese – l’autonomia culturale da un centro politico esterno, e ad affermare l’autonomia del Comune genovese rispetto al re di Francia o al duca di Milano,⁴⁸ ma anche, ad esempio, nel momento in cui una personalità dotata di grande fascino intellettuale e di significativo spessore politico come Tomaso Campofregoso tenta di instaurare a Genova una signoria personale, uno potere forte in grado di smorzare le discordie civili e le rivalità tra fazioni e consorterie, appoggiandosi al richiamo retorico all’“unità” genovese, tema che da Iacopo da Varagine e dall’Anonimo in poi costituirà sempre, anche dopo le riforme istituzionali del 1528, uno dei miti fondanti delle esperienze istituzionali genovesi.⁴⁹

La fedeltà alle consuetudini linguistiche locali diventa, durante l’intermittente dogato di Tomaso (1415–1421, 1435–1442) il simbolo tangibile del riferimento a valori che si intende propagandare come stesso, in un discorso in volgare di incerta tradizione (1438), riassume nel richiamo retorico al superiore interesse della patria.⁵⁰

⁴⁷ G. L. Musso, *op. cit.*, p. 11.

⁴⁸ Sembra verificarsi quindi, anche se in proporzioni evidentemente minori, ciò che era accaduto qualche decennio prima nel dominio linguistico catalano presso la cancelleria di Pere el Cerimoniós, la quale “no solo actuó como instancia aglutinadora de la lengua [...] sino que además permitió, gracias a una concepción más moderna del estado, que sus notarios y escribanos aplicasen a las tres lenguas oficiales, las pautas estilísticas de los autores clásicos” (A.M. Espadaler, *Literatura catalana*, Madrid, Taurus, 1989, p. 24).

⁴⁹ Al dogato di Tomaso Campofregoso, un “vero principe del Rinascimento, intelligente uomo di cultura, ambizioso, audace, munifico e magnifico” (E. Howard, *Breve storia di Genova*, Genova, Sagep, 1986, p. 37) risalgono alcuni dei testi ufficiali nei quali si avverte maggiormente la ricerca del nesso tra una idiomatichità linguistica forte e i valori retorici della genovesità strumentalmente chiamati a giustificare l’operato del governo: è il caso ad esempio della proposizione contro Galeotto del Carretto (1437) commentata in F. Toso, *La letteratura...*, cit., pp. 223–225.

⁵⁰ Il testo che si legge, in copia cinquecentesca, in un manoscritto miscelaneo della Biblioteca Universitaria di Genova (segn. C.V.12, c. 23) è sostanzialmente identico a quello attribuito altrove a un discendente di Tomaso, il Doge Pietro Campofregoso, che lo avrebbe pronuncia-

L'appoggio dato dal Bracelli, nel suo ruolo istituzionale, al disegno politico del Campofregoso,⁵¹ se non basta a motivare l'ortodossia delle sue scelte idiomatiche in ambito ufficiale anche dopo l'uscita di scena di Tomaso, può essere sufficiente a evidenziare l'intenzionalità delle idiosincrasie linguistiche di una cancelleria nella quale l'adozione di un codice linguistico decisamente connotato in senso locale non appare né casuale, né legata a fattori di mero conservatorismo culturale, ma si rivela al contrario, come si è visto, intimamente legata a un utilizzo retorico piuttosto smalzato del nesso intercorrente tra identità linguistica e percezione della specificità politica e istituzionale genovese.

Col progressivo venir meno delle preoccupazioni di ordine ideologico che si dibattono nella prima metà del sec. XV, i successivi passaggi evolutivi verso una scrittura cancelleresca sempre più orientata verso modelli soprarregionali rivelano la progressione – faticosa e costellata da soluzioni individuali, auto-correzioni, fughe in avanti e ripiegamenti verso le consuetudini del periodo precedente – del raccordo con l'area culturale e linguistica toscana, progressione testimoniata in Liguria, con più decisa e precoce adesione ai modelli di superstrato (e in continuità con le esperienze tardo trecentesche di quest'ambito), soprattutto dalla sostanziale espunzione di molti tratti locali nei testi a carattere didascalico e religioso⁵² e nelle canzoni a tema politico.

Un piccolo ciclo di cantari e “lamenti” di Genova, composti a partire dagli anni Sessanta del sec. XV, scandisce così il continuo deteriorarsi delle vicende interne della Repubblica, e si esaurisce significativamente in una serie di testi che, associando all'esaltazione di Andrea Doria quella dei suoi diversi alleati, preludono al colpo di mano con il quale il futuro Principe, nel 1528, rifonderà lo stato genovese sulla base di un rapporto di interdipendenza politico-economica con la corona spagnola. La sostanza di una toscanizzazione spesso soltanto superficiale si può constatare ad esempio in un testo a sostegno della signoria milanese (1467) nel quale il reintegro degli esiti genovesi restituisce coerenza metrica alle dubbiose quartine di ottonari: la scrizione

Lo populo crida e mia no sa
ciaschauno dice voria lo bene

to nel 1454 in occasione di una convenzione con gli artigiani cittadini: si veda in proposito A. Borlandi, *Ragione politica e ragione di famiglia nel dogato di Pietro Fregoso*, in “La Storia dei Genovesi. Atti del Convegno di Studi sui ceti dirigenti nelle Istituzioni della Repubblica di Genova”, vol. IV, Genova, 1983, pp. 353–402, dove (p. 378) la studiosa si chiede opportunamente: “Trattasi di tradizione viziata? ma ‘viziata’ quando e perché? Oppure dell’esistenza di schemi ed argomentazioni d’obbligo, di *topoi* irrinunciabili come la mistica dell’unione e della pace? Anche la tecnica di sollecitazione del consenso nella Genova dei Dogi popolari è tutta da studiare”.

⁵¹ Sui rapporti tra il Bracelli e Tomaso Campofregoso cfr. C. Braggio, *op. cit.*, p. 25 e G. G. Musso, *op. cit.*, p. 12.

⁵² Cfr. il caso della *Via de lo Paraiso*, cit., e anche quello del *Confortatorio della Compagnia della Misericordia* (1492), del quale si discute in F. Toso, *Storia linguistica*, cit., pp. 169–170.

pare in galea de Chatelani
 tanto se lassa subiugare,
 in ogni rivera malcontenti
 perchè non ponno navigare,
 gi è stato cavato fin ala coradella
 da quisti cavadori de denti

può così essere ricostruita opportunamente in

*Lo populo cria e mia no sa
 ciaschaun dixè voria lo ben
 par in galea de Chatelen
 tanto se lassa subiuga',
 in [ogni] rivera macontenti
 perchè no pon navega'
 ge an cavao fin ala cora'
 esti cavaoi de denti.⁵³

A questi fenomeni va associato, a livello di influssi più genericamente letterari e culturali, il rinnovato interesse della cultura locale per le opere del Boccaccio e soprattutto di Dante:⁵⁴ Bartolomeo Falamonica è, nell'ultimo scorcio del secolo, l'autore genovese che per primo si richiama al modello dantesco anche attraverso un intenso lavoro di affinamento della propria lingua, testimoniato

⁵³ F. Toso, *La letteratura...*, cit., pp. 239–241; cfr. anche G. Petracco Sicardi, “Scripta” volgare...’, cit., p. 15). In casi come questo si verifica allora il contrario di quanto viene segnalato in generale per il nord Italia, dove “sono numerosi i testi che, settentrionali a prima vista, rivelano ad un più attento esame la loro toscaneità originaria, garantita magari dal recupero dell’esatto giuoco di rime” (A. Stussi, *Lingua, dialetto e letteratura*, Torino, Einaudi, 1993, p. 16). Per quanto concerne il rapporto tra l’evoluzione linguistica nell’ambito letterario e in quello cancelleresco, e soprattutto le diverse velocità nell’accoglimento dei modelli soprarregionali, val comunque la pena di sottolineare ancora un parallelo con la situazione catalana: “Sin embargo, desde la introducción de la dinastía de los Trastámara, el catalán ya no era lengua de corte en propio dominio lingüístico, aunque la cancellería continuó funcionando en esta lengua y continuó ejerciendo su papel que podríamos llamar *normativo*. Sea por este motivo o porque a fines del siglo XV el castellano se convierte en una especie de *koiné* literaria en toda la Península, el hecho es que se advierte una progresiva tendencia de los poetas catalanes al empleo del bilingüismo” (A. Comas, ‘Literatura catalana’, in *Historia de las literaturas hispánicas no castellanas* planeada y coordinada por J.M. Diez Borque, Madrid, Taurus, 1980, p. 482).

⁵⁴ Il precoce interesse degli ambienti culturali genovesi per la *Commedia* si concretizzò anche, come è noto, con l’esportazione del modello dantesco in area iberica, dove il primo imitatore di Dante è, verso il 1380, il mercante e ammiraglio genovese *micer* Francisco Imperial. Per tutto il sec. XV Dante continuerà a essere uno degli autori volgari più letti e conosciuti in Liguria: manoscritti danteschi vengono lasciati in eredità o sono citati negli inventari delle biblioteche private, e richiami alla poesia del fiorentino si ritrovano in testi popolareggianti come lo stesso *Opus aureum et fructuosum* inserito nell’almanacco *La raxone de la Pasca*.

dalle vicende del suo poema⁵⁵ e verificabile attraverso il raffronto di due successive stesure dei suoi sonetti religiosi, che costituiscono il primo esempio di adozione di tale forma metrica da parte di un autore ligure.

La versione più antica è tramandata dalla silloge di testi del poeta genovese inserita nel *Cancionero General* del 1514; la seconda, frutto di un rimaneggiamento successivo, appare in appendice al manoscritto che contiene la stesura definitiva dei *Canti* dello stesso autore:

Versione dal Cancionero 1514

Maria è il nome ch'al mar s'asomigla
ch'inpigua la terra e la fa fecunda,
fiorita e bella, la netegia e munda
d'ogni macula che seco s'apigla.

Indi sagle aqua di gran maravigla
che riega l'alme nostre e le circunda,
di poi ritorna a lei e mai non redunda,
felice è bem chi seco se consiglia.

Son soi venti quatro infiamati archieri;
l'un vien dal sole e acende le virtute,
quel d'aquilone afrena i dexidieri,
oi vien l'ocaso e n'mostra le ferute
di morte, e l'austro ascalda i bon pensieri;
cossì ne impinge al porto di salute.

Stesura seriore

Maria al mar nel nome s'assomiglia
che fa fiorir la terra e la feconda
d'ogni virtù la purga ancor e monda
di quanto male ognior seco s'appiglia.

Così feconda lei per maraviglia
nostre alme con sua gratia e le circonda
da poi ritorna a lei né mai ridonda,
felice è ben chi seco si consiglia.

Sono i soi venti quattro alati archieri,
vien l'un dal sole e accende le virtute
quel d'aquilone affrena i desidieri,

⁵⁵ Su Bartolomeo Falamonica e sul suo poema di imitazione dantesca cfr. i recenti contributi di T. Cirillo, 'Ramon Llull "duca e maestro" nel poema di Bartolomeo Gentile Fallamonica', in *Atti del Convegno Internazionale Ramon Llull, il lullismo internazionale, l'Italia (Napoli 1989)*, Napoli, Istituto Universitario Orientale, 1992, pp. 339–364, e G. Ponte, 'Bartolomeo Gentile Falamonica', in *Studi di filologia e letteratura offerti a Franco Croce*, Roma, Bulzoni, 1997, pp. 73–89.

l'ocaso poi dimostra le ferute
 di morte e l'austro ascalda i buon pensieri,
 così ne spinge in porto di salute.⁵⁶

Fino ai primi decenni del Cinquecento si riconosce dunque, nei testi letterari e documentari genovesi, una situazione di incertezza nelle scelte idiomatiche, che testimonia la crisi di una specificità linguistica che non ha ancora riorganizzato la propria risposta alla pressione di quello che si configura, ormai, come un vero e proprio superstrato culturale.

In ambito cancelleresco, la consapevolezza di una originalità linguistica non è più in grado di eludere, ormai, l'esigenza di un raccordo con modalità scritte soprarregionali: esso si attuerà principalmente mediante il rivestimento grafofonetico di materiale lessicale locale chiamato essenzialmente a sostenere esigenze pratiche di comunicatività. In questo modo, ancora negli anni Ottanta la cancelleria genovese non rinuncia del tutto alle proprie peculiarità idiomatiche, che traspasano però sotto un impianto ormai solidamente innervato su modelli toscani o di koinè settentrionale, come nel caso di una dichiarazione dello stato di guerra contro Firenze (1484):

Per parte de lo Reverendissimo Monsignore lo cardinale et illustre Duxe de Zenoesi et defendeo' de povo et de lo Magnifico Consegio de li Signori Antiani, et spectabili etiam officii de balia e San Zorzo. Se significa a ciaschuna persona como, havendo la signoria de Firensa a questi dì proximi movudo guerra contra la città de Sarzana nostra, et apresso misso campo a Petrasancta, unde al presente se trova el campo loro contra la paxe chi era da questa excelsa comunità a quella signoria, et cum ogni deshonestade loro, et contra ogni bona uzansa, senza farne noticia et diffidantia alchuna, per questo se è deliberado per contra de fare guerra a loro in ogni loco et in mare et in terra et perpetuamenti, a ciò che elli intendam noi non voleire patire tanta iniuria da loro, parendone per la Dio gratia essere sufficienti a reprimere la loro forsia e insolentie. Sì che da questo dì inanti se intenda essere publica guerra de Zenoexi a' Fiorentini per tuto lo mondo per mare e per terra, e chi pigerà le persone loro o soi subditi li possa tenere prexoni et farli recatare como inimixi, et como per bona guerra, e cossì chi pigerà de la soa roba se intenda essere ben preza et guadagnada de bona guerra, et ogni altri chi prendesse dele persone loro et de soi subditi e robe loro o de soi subditi, habia recepto cossì in la città de Zenoa como in lo dominio so, e de quelli e de

⁵⁶ Bartolomeo Falamonica Gentile, formatosi e vissuto a lungo in Catalogna, ove fece propria la filosofia morale di Ramon Llull, affidò i suoi *Sonetos en lengua toscana* al *Cancionero General* pubblicato a València nel 1514: tali testi sono stati riediti e studiati da L. Chalon, 'Bartolomeo Gentile poète italien du Cancionero General', in *Le Moyen Age*, 94, 1988, pp. 406–417, che si segue per la prima versione del sonetto. Il manoscritto definitivo dei suoi *Canti* (E.1.11 della Biblioteca Universitaria di Genova, che qui si riprende da c. 668r.) contiene anche una versione dei sonetti, che rivela il lavoro di affinamento linguistico operato del poeta sulle proprie composizioni. Sugli aspetti filologici cfr. la tesi di laurea di A. Anselmo, *Il poema di Bartolomeo Gentile Falamonica (sec. XV). Ricerche filologiche*. Università degli Studi di Genova, Facoltà di Lettere e Filosofia, a.a. 1988–1989.

quela possa disporre ad ogni sua volontà, remota ogni exceptione, siché ognum sia valentomo a far guerra a' Fiorentini et soi subditi per tuto cum lo nome de Dio e de lo victorioso confalonero nostro san Zorzo cum bona speransa, cossì como per ogni tempo cum dicti Fiorentini li Zenoexi hano semper havudo victoria, cossì haverano a lo presente, e tanto più havendo iusta caxum et essendo noi provocadi da loro e lacessiti.⁵⁷

Velleità localistiche, contraddette dall'adozione di un codice che reca ormai pochissime tracce degli esiti regionali più vistosi si riscontrano ancora nelle registrazioni cancelliere Stefano Bracelli, subentrato al padre Iacopo nel 1466. Traducendo nel 1499 alcuni documenti ufficiali dal francese, egli afferma, in periodo di signoria transalpina, "traducte sunt suprascripte littere ex lingua gallica in Italam nostram", da intendere evidentemente "nel nostro specifico volgare italiano":⁵⁸ un atteggiamento sostanzialmente analogo appare non a caso condiviso pochi anni dopo dall'autore che meglio incarna il trapasso dal modesto Umanesimo quattrocentesco al dubbioso Rinascimento genovese, monsignor Agostino Giustiniani.⁵⁹

In questa personalità di respiro europeo, formatasi tra Milano e Parigi, uno spirito cosmopolita aperto alle più disparate esperienze intellettuali convive con un forte interesse per la cultura locale: nipote di Andreolo Giustiniani, del quale eredita probabilmente la ricca biblioteca⁶⁰ pubblicherà a Parigi l'opera omnia del Bracelli latino,⁶¹ e comporrà in volgare i suoi *Castigatissimi annali della Repubblica di Genova*.⁶²

Ciò che colpisce nelle sue posizioni linguistiche è, in perfetta consonanza con l'atteggiamento di Stefano Bracelli, il discrimine tra una prassi ormai

⁵⁷ Archivio di Stato di Genova, *Diversorum Comm. Ianue*, anno 1484, Filza 42. Il testo, pubblicato per la prima volta da C. Bornate, *La guerra di Pietrasanta (1484-1485) secondo i documenti dell'archivio genovese*, in *Miscellanea Storica Italiana*, serie III, 1922, 19, pp. 141-221, è stato ripreso da B. Migliorini e G. Folena, *op. cit.*, pp. 130-131, che qui si segue.

⁵⁸ Editto in L. Coveri, "Traducte sunt suprascripte littere ex lingua gallica in Italam nostram: un testo cancelleresco genovese del 1499", in *Studi di filologia e letteratura...*, cit., pp. 65-72. L'editore intravede un po' troppo ottimisticamente nella formula *ex lingua gallica in Italam nostram* "una sorta di 'preitalianità' linguistica", ma, alla luce della documentazione del periodo, appare evidente come il *nostram* ribadisca, al contrario, il riferimento a modalità specifiche di volgare.

⁵⁹ Su Agostino Giustiniani e la sua posizione nella cultura genovese e italiana del tempo si vedano in particolare i saggi contenuti in *Agostino Giustiniani annalista genovese ed i suoi tempi. Atti del convegno di studi (1982)*, Genova, Compagnia dei Librai, 1984.

⁶⁰ Sulla biblioteca di monsignor Giustiniani cfr. N. Salvini, 'Biblioteche rinascimentali in Liguria', in *Il libro nella cultura ligure...*, cit., vol. II, pp. 97-107, e G.G. Musso, *op. cit.*, pp. 91-110.

⁶¹ *Lucubrationes. De bello Hispaniensi libri quinque. De claris Genuensibus libellus unus. Descriptio Lyguriae libro uno. Epistolarum lib. unus. Additumque diploma mirae antiquitatis tabelle in agro Genuensi reperte*, Parigi, J.B. Ascensius, 1520.

⁶² *Castigatissimi annali con la loro copiosa tavola della Eccelsa et Illustrissima Repubblica di Genova, da fedeli et approvati Scrittori, per el Reverendo Monsignore Genoese Vescovo di Nebio accuratamente raccolti...*, Genova, Antonio Belloni, 1537.

decisamente orientata verso modelli soprarregionali,⁶³ e la dichiarazione di fedeltà agli usi linguistici tradizionali che il vescovo di Nebbio affida al *proemio* del suo lavoro di storiografo:

[. . .] la qual ⟨opera⟩ desiderando che sia comune a più persone, e pregati da molti, volsemo far quella volgare e latina, non curandosi però nella volgare di osservare in tutto le regole degli authori di questi tempi della lingua toscana, parendomi loro esser stati più sottili, anzi più scrupolosi nei suoi precetti ⟨che⟩ non era il convenevole [. . .]. Né di questo tal mio gusto accade rendere altra ragione, se non che mi è parso far così, non curandomi punto essere riputato Toscano, sendo nato Genovese. Et anchor che il scrivere volgare rare volte diletta agli huomini litterati et dotti, come ha scritto il venerando mio vecchio Giacomo antiquario, nondimeno mi è parso ben fatto farmi conto della moltitudine et haver rispetto alla plebe, acciò che coloro che non sano latino non rimanghino in tutto ignoranti delle cose accadute nei corso dei passati tempi, anzi per la cognitione di quelle possano acquistar prudenza et dar opera, quanto è possibile, alla utilità publica, sendo la via della virtù comune a tutti. Et non è da diffidarsi che gli ingegni dei volgari et illeterati non si possino inalzare a cose grandi. Perché come che la fortuna si intrometta et habbi non poca forza nelle cose humane, accade sovente, come si suol dire in proverbio, che i re sono fatti servi et i servi sono fatti re.⁶⁴

Affermazioni che, mentre rivelano da un lato una non del tutto ingiustificata prudenza riguardo alla qualità della propria lingua,⁶⁵ riflettono ancora, in qualche modo, la vagheggiata ricerca di un modello linguistico peculiare, ma non più basato, ormai, sul richiamo a una idiomatichità forte, bensì sulla promozione di una lingua “italam nostram”, diversa dal modello bembiano e in qualche modo connotata in senso genovese nella velleitaria ricerca di una via locale all’idioma cortigiano.⁶⁶

⁶³ Nondimeno, second. Angelo Stella, “questo genovese europeo, uomo di religione, segnala [. . .] il possesso di una lingua comune altoitaliana postumanistica, in ritardo, non sul Bembo, ma sul Trissino e anche sul Calmeta, quasi si confrontasse con la situazione dell’ultimo Quattrocento” (A. Stella, *op. cit.*, p. 152).

⁶⁴ *Castigatissimi Annali* . . . , cit., c. Aa 1r.

⁶⁵ Sulle idiosincrasie linguistiche del Giustiniani, e in particolare sul suo ripetuto utilizzo di genovesismi lessicali, cfr. G. Ponte, ‘Lingua e stile di Agostino Giustiniani’, in *Agostino Giustiniani* . . . , cit., pp. 121–134.

⁶⁶ Se nel caso del Giustiniani non si tratta più, evidentemente, della ricerca di un “nostro latin volgar”, come nel Trecento basato sull’idiomaticità del “jairo vorgà çenoeyse”, l’autore non rinuncia per questo a sottolineare polemicamente la differenza dei suoi usi linguistici rispetto ai modelli toscani, arrivando altrove a definire il suo italiano d’inflessione genovese “materna lingua”: “Ho voluto in un volume distinto in sei libri, ridurre non solamente gli annali nostri per noi illustrati, ma etiandio quanto hanno scritto gli approvati autori delle cose nostre, disposto il senso in *materna lingua* acciocché l’opera si comunicassi fra tutte le persone ugualmente” (*Epistola di Agostino Iustiniano Vescovo di Nebio al Duce, al Senato et a tutto il popolo di Genoa* [. . .] *il dì X agosto MDXXXV*); “Et i frutti del mio otio sono stati che io ho fatto imprimere in Parigi dodici opere in utilità dei studiosi, ho tradotto più cose in *materna lingua* per utilità dei chierici della mia diocesi che sono tutti ignari di litere” (*Castigatissimi Annali* . . . , *op. cit.*, c. CCXXIII–S).

L'impraticabilità, dal punto di vista funzionale e simbolico, della ricerca attuata dal Giustiniani, viene colta da un anonimo parente del vescovo di Nebbio, che in appendice al proemio del manoscritto della *Corsica* tenta di giustificarne le scelte linguistiche in nome di esigenze di comprensibilità e immediatezza, che suonano evidentemente strumentali, però, alla volontà di salvaguardare da critiche ingiuste l'inflessione adottata da Agostino:

Si quel opra del dotto mio parente
intitulata a tua chiara eccellenza
non sia sì verso illustre et eminente
come esser debbe di toska eloquenza
non vien per no' saper, ma che la gente
del suo parlare intenda la sentenza,
che in ogni loco vi son più ch'alcuni
d'argento ornati et di virtù degiuni.⁶⁷

Le incertezze linguistiche degli esponenti del secondo Umanesimo genovese riflettono quindi i dilemmi di un ambiente intellettuale diviso tra adesione ai modelli di superstrato e perseguimento di una inflessione locale che, senza pregiudicare l'inserimento della cultura ligure in orizzonti più ampi, ne garantisca in qualche modo la riconoscibilità, conformandosi in ciò al retaggio ideale di quel nesso tra identità linguistica e specificità culturale che si era dimostrato funzionale, a partire dal Trecento, alla rappresentazione retorica di una "diversità" percepita come valore fondante delle esperienze politico-istituzionali genovesi.

L'aggiornamento della prassi scrittoria cancelleresca si compie intanto tra la fine del sec. XV e la prima metà del sec. XVI, periodo in cui l'emergenza di elementi lessicali locali tradisce sempre più, nei testi ufficiali, esigenze pressoché esclusive di comprensibilità immediata. È il caso ad esempio del decreto *Nova forma pro navibus* (1497), in cui la funzione del volgare viene esplicitamente rivelata all'inizio del testo:

Et ne diversitate et asperitate vocabulorum aliquis vel errare vel dubitare possit, maxime si latina fiant, quod difficile etiam fieret et non sine multis verbis vulgaris sermone quo quoque res appellatur annotabit;⁶⁸

ed è il caso di un decreto relativo alle leggi suntuarie del 1512, in cui al lessico locale è affidata la precisione dei dettagli sui quali si dilunga il provvedimento nell'elencare le restrizioni introdotte nell'abbigliamento femminile:

⁶⁷ Versione del manoscritto Vat. Lat. 4812, c. 3r., edita da A.M. Graziani, *op. cit.*, p. 9. Lo studioso riporta anche un'altra versione del testo da una diversa redazione della *Corsica*: "Petiza / Si quest'opra del dotto mio parente / intitulata a tua clara eccellenza / no' fie si terza, illustre et eminente / quanto esser debbe di toska eloquenza / non vien per no' saper ma, che la gente / del suo parlar intende la sentenza, / essendo in ogni loco vi son più che alcuni / d'argento ornati et di virtù digiuni" (Ms. 411 dell'Archivio Storico del Comune di Genova, c. 2v).

⁶⁸ Cfr. L. Coveri, *La Liguria*, cit., pp. 73-75.

Primo hano ordinato [...] che tute le done [...] debeno de chi avanti andare cum lo pecto coperto, et similementi le spale, ita che vengano a coprire le doe osse davanti de la gora; e la copertura del dicto pecto e spale sia de lo rebusto de sue iachete o veste, o de uno coletto de septa, pur che non sia de cremexi, o de drapo, o saia, o de tella de Olanda, e non de altra qual si voglia cossa; perché cossì se conviene a la honestà muliebre.

Item [...] che dicte done non possano portare maniche de che natura se sia aperte; ma dicte maniche debiano essere ihose da ogni banda, excepto la parte dove essie la mano, in modo alcuno che non possano mostrare la camixa o maniche de quella.

Item [...] che le camixe de dicte donne, similementi lor maniche de epse camixe, non possano essere de tella de Cambrè, ni de Nivella, ni de altra cossa più sottile de tella de Olanda; e dicte maniche non avansano fuora de le maniche de la iacheta; e in le quale maniche, cossì colareti e manexeleti, a modo alcuno non possa essere lavoro de alcuna mainera de oro ni de argento.

Item [...] che dicte done non possano portare in testa rete ni scofie de oro ni de argento, ni etiam in le veste loro [...], compresi li bottoni cossì de oro como de argento, escluso li cordoneti se meteno a le vesti di septa; ni etiamdio dicte done possano portare vestimente, ni maniche o altra cossa chi sia de borcato de oro e de argento [...]. Declarato tamen che le fainte fino a tanto che se mariterano, e possa che sarano maritate fino a tanto che se menerano, possano portare una rete o scofia de oro de valuta scuti doi e non ultra [...].

Item [...] che dicte donne non possano portare ni usare salvo robe tree de septa, zoè doe ihachete e una de sopra, e una de ipse robe tantum possa essere de cremexi; e dicte ihachete se intendano de palmi XXXVIII singula, e quella de sopra de palmi LXV fino in LXX et non de più; e se declara che quella persona chi se elezerà prima vice de portare dicta roba de cremexi, o sia de sopra o sia de sotto, quella medesima debia portare apresso e non cambiarla, zoè se sarà roba de sopra debia portare per ogni tempo roba de sopra, et se sarà ihacheta debia sempre portare ihacheta, e ultra ge sia lecito la estade havere e usare una ihacheta de tafetà, pur che non sia de cremexi [...].

Item [...] che le fardigie⁶⁹ non possano portare più larghe in lo fondo o da basso più de parmi nove [...].

Item [...] che de cetero non si possa più fare fozia alcuna ni garibo novo de vestire de che qualità o nome se sia o se potesse comprehendere [...].⁷⁰

⁶⁹ *Fardigie* ‘guardinfante’, precoce ispanismo (*faldillas* è documentato nel 1497 secondo J. Corominas, *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana*, Madrid, Gredos, 1967); la voce ricompare nella forma italianizzata *faldiglia* in un dizionario manoscritto italiano-genovese della prima metà del sec. XVIII; il castiglianismo è ben noto anche in italiano (G. L. Beccaria, *Spagnolo e Spagnoli in Italia. Riflessi ispanici sulla lingua italiana del Cinque e del Seicento*, Torino, Giappichelli, 1968, p. 101).

⁷⁰ Archivio di Stato di Genova, *Cod. Diversorum X*, 1114 (1511–1512), parzialmente pubblicato da L. T. Belgrano, *Della vita privata...*, cit., che qui si segue da p. 257. Analoga funzione svolge il lessico locale in un provvedimento suntuario del 4 gennaio 1516, ove si chiarisce: “Volentes que sibi commissa sunt exequi sicut a tota civitate desiderari videtur et rebus huius-

Le riforme istituzionali che nel 1528 segnano il passaggio della Liguria all'età moderna,⁷¹ sollecitando una ridefinizione simbolica dello stato impongono alla classe dirigente di ridisegnare il proprio ruolo, valorizzando quegli elementi culturali che contribuiscano alla formulazione dell'originalità di un progetto politico che esalti le motivazioni profonde della "libertà" genovese.⁷²

In questa operazione di immagine anche la questione della lingua assume una propria funzione: in una Liguria schiacciata dalla "protezione" spagnola, un'intellettualità poco convinta della funzionalità, per la rappresentazione della specificità locale, di modelli linguistici come quelli promossi dal Giustiniani a livello letterario o come quelli elaborati dalla cancelleria del Comune nelle ultime fasi dell'evoluzione delle proprie consuetudini scritte, si fa allora carico di pulsioni che aggiornano la funzione identitaria del fatto linguistico come era percepito fra Tre e Quattrocento, sviluppando la polemica antiscandale a partire dal recupero dell'antico nesso tra idioma locale e originalità dell'esperienza politica e culturale genovese.

L'ipotesi di un "italiano" che, acclimatandosi in Liguria, finiva di fatto per dequalificarsi a contatto con l'inflessione locale, si trova così sottoposta alla duplice critica dei sostenitori di una depurazione degli usi linguistici: sia di quanti – come Paolo Foglietta – individuano nel genovese la forma espressiva più consona a un'adeguata rappresentazione simbolica della specificità ligure, sia di quanti vagheggiano un ritorno al latino, e sono semmai disposti, in una prospettiva di relazioni extralocali, ad ammettere la validità di un volgare illustre del tutto privo di connotazioni regionali, come nel caso di suo fratello Oberto, che così si esprime a proposito della codificazione operata dal Bembo:

Ille enim in tribus iis libris, quos prosas inscripsit, in quibus hanc eandem questionem copiosissime et acutissime tractat, nostrae aetatis homines hortatur, ut aliquam operae et temporis partem ad huius italicae linguae studium conferrant, quam a calumniis obtrectatorum conatur defendere, cum doceat commode et

smodi sepe examinata que sicut nova lege exercende sunt, ita singularem examine digne erant, omni igitur iure, via, modo et forma quibus melius et validius potuerunt et possunt et ex omni potestate ac balia ipsis attributis statuerunt, ordinaverunt, mandaverunt ac leges condiderunt in omnibus ut infra et omnia in sermone vulgari describi mandaverunt ut ea facilius et clarius ab omnibus tam maribus quam feminis intelligi possint et ne ipse ordinationes quam ut iacent a nemine interpretari possint" (Archivio di Stato di Genova, Archivio Segreto, *Diversorum* n. 684, a. 1515, c. 25r. e sgg., edito da G. Roccatagliata, 'La moda, i fasti e le leggi sontuarie nel '500 a Genova', in *La storia dei Genovesi*, vol. cit., pp. 77–95, a pp. 87–88.

⁷¹ Sull'evoluzione costituzionale successiva alle riforme del 1528 e sulle sue conseguenze storico-sociali cfr. C. Costantini, *La Repubblica di Genova*, Torino, Utet, 1986.

⁷² Sulle conseguenze culturali delle riforme del 1528 cfr. in particolare il saggio di C. Bitossi, *Città, repubblica e nobiltà nella cultura genovese fra Cinque e Seicento*, in AA.VV. *La letteratura ligure. La Repubblica aristocratica (1528–1797)*, Genova, Costa & Nolan, 1992, tomo I, pp. 9–35.

ornate omnes res hetrusco sermone litteris posse mandari, iuventutemque ad huius linguae studio deterrentes refellit.⁷³

Non è certo un caso che Paolo Foglietta,⁷⁴ principale rappresentante di una nuova tendenza alla valorizzazione dell'idioma vernacolo, che pare francamente assurdo associare a un atteggiamento di mera "archeologia linguistica",⁷⁵ appartenga a una famiglia tradizionalmente legata al notariato e alla cancelleria,⁷⁶ e non è un caso che la prassi del discorso politico in genovese venga fatta propria da un cancelliere e poi Doge come Matteo Senarega, la cui famiglia si era tramandata a partire dal secolo precedente, in forma praticamente ereditaria, la professione cancelleresca.⁷⁷

Fra molte misericordie che reconosco da Dè, che se chiù voeggio numerà chiù murtiplican, no è questa ra men benigna o ra men pia: che dopo esse mi passao fra motivi così perigorosi e quasi mortè, se sè degnao preservàme fin a questo momento, porto a mi dri mè travaggi, e a ra Repùbblica vivo retreto dra sò libertè.

Giurno felice veramente, rapresentandone, come o fa, così caro e salubre misterio: poescia che questo varià de magistrati – governà ancoe e obedì deman, e tutti insieme aceisi de vivo zelo servì pe ra nazione, a noi meximi captivando l'intelletto nostro contra ogni instinto de natura in obsequio dra leze, con vuci questa sola per norma –, frè di nostri affetti e de nostre opinioin, atro in somma no è che un renovane ro vero aspetto e ri veri gusti dro vive libero.

⁷³ *De linguae latinae usu et praestantia libri tres*, Roma, De Angelis, 1574, p. 43. Per il resto, nell'operetta di Oberto, figura centrale della cultura cinquecentesca genovese, il latino viene polemicamente contrapposto alla varietà dei volgari italiani (cfr. AA.VV., *La Liguria in L'italiano nelle regioni. Lingua nazionale e identità regionali* a c. di F. Bruni, Torino, Utet, 1992, p. 55).

⁷⁴ Nato intorno al 1520 e morto intorno al 1596, il maggior poeta genovese del sec. XVI sostenne con lucidità teorica l'utilizzo letterario del dialetto in polemica con l'adozione del toscano. Le sue poesie, pubblicate in una prima silloge nel 1570, vennero costantemente riproposte dall'editore Cristoforo Zabata nelle diverse ristampe dell'antologia *Rime diverse in lingua zeneise*, apparsa a partire dal 1575 e più volte riedita fino al 1612. Un'ampia scelta commentata è in corso di stampa col titolo *Rime in lingua zeneise* a c. di F. Vazzoler, Recco, Le Mani, 1999 (vol. I). Sul Foglietta cfr. anche F. Toso, *La letteratura in genovese. Vol. II, Età Repubblicana*, Genova, Le Mani, 2000.

⁷⁵ AA.VV., *La Liguria*, in *L'italiano nelle regioni*, cit., p. 53. Questa immagine di un Foglietta linguisticamente "conservatore" non tiene conto dell'atteggiamento polemico del poeta rispetto alle consuetudini scritte tardo-quattrocentesche e primo-cinquecentesche e dell'evoluzione generale della Questione della lingua nei suoi sviluppi italiani ed europei, in un'epoca in cui la ricerca della "norma" (in questo caso dialettale) è, al contrario, l'elemento centrale di un dibattito intellettuale estremamente avanzato.

⁷⁶ Il legame di Paolo con il ruolo istituzionale a lungo svolto da membri della sua famiglia aiuta a comprendere tra l'altro la non casuale consonanza dei suoi accenti polemicici in favore del mantenimento delle tradizioni locali con i richiami retorici presenti nella prassi delle orazioni politiche quattrocentesche. Il suo ciclo di sonetti in difesa dell'abito maschile tradizionale, la toga, sviluppa ad esempio, con piena aderenza, gli argomenti del discorso del Bracelli contro il lusso delle vesti.

⁷⁷ Cfr. C. Costantini, *op. cit.*, p. 103.

Feito grave è ben ro governo, e ben l'ho provao mi; chi però con chiù talento l'exersita e chi con men, secondo che reparte re soè grazie Dè; e dove mi, de corpo exangue, se ben chiéro tutto sangue, d'intelletto debole, mendico presso Dè de memoeria, oppresso da mille moè, poco atro ho possùo promette e partori che languide azion – sincere però, se non m'inganno fondè su ro ben, e forse axì, senza arrogame, no men felice che sincere –, essendome toccò in sòrte de servì questi doi agni a collegghi umanissimi, ornè de singulà prudencia, con ra quà, sollevando in un mesmo tempo ra Republica, han non solo dissimulao, ma sarcio e largamente compensao ogni mè deffetto: de chi è che, quando dè avei cara bon citen ra publica salute e ra propria sò reputacion, de tanto confesse mi esse debitó a ognun dre sig. rie vv. ill.me, re què sarà ben raxon che aggien accion libera de comandame in ogni ocajon de ló servixo e de ló gusto, accertandose che avvanterò sempre in servire ogni ló aspettacion per devei pareggià in mi ra gratitudine a ri mè obrighi, zà che no posso ri singolè ló meriti.

Reste servio Nostro Segnó de provei presto de sucessó chi per proprio való illuminao da Lè, corrisponde a ra gravezza de tanto peiso, e a ra gravità insemme de tanto Senato.⁷⁸

Le posizioni che segnano il rilancio dell'espressione genovese nel corso del Cinquecento riflettono dunque il dibattito interno di un ceto intellettuale e professionale ben definito, solidamente ancorato alle tradizioni di cui si ritiene depositario, ma anche l'evoluzione di un atteggiamento storicamente favorevole alla valorizzazione e all'utilizzo in chiave politica dell'inflessione linguistica locale, con una attualizzazione del "purismo" della prima metà del sec. XV che soddisfi al tempo stesso esigenze di rappresentatività e di resa funzionale dell'idioma: esigenze che appaiono strettamente connesse al dibattito istituzionale interno e all'evolversi della Questione della lingua a livello sopralocale. È da questi ambienti che nasce l'attacco frontale a pratiche linguistiche compromissorie come quelle propugnate dal Giustiniani, ritenute francamente inadeguate al gusto dei tempi⁷⁹ e violentemente contestate da Foglietta in nome di criteri di buon gusto che salvino al tempo stesso la funzione connotante dell'idioma:

⁷⁸ *Discorso a chiusura del proprio mandato dogale* pronunciato davanti al Senato nel 1597 (Biblioteca Universitaria di Genova, ms. B.V.23, c. 11v.).

⁷⁹ Il permanere di un volgare di tradizione quattrocentesca nelle consuetudini scritte della periferia ligure può tradire, a fronte dell'evoluzione in atto nella capitale, un atteggiamento di sconcerto o addirittura di resistenza nei confronti del nuovo ordine politico, che è lo sfondo ideologico sul quale si attua la riforma del codice linguistico. Con un'operazione che potrebbe essere effettivamente interpretata come atto deliberato di "archeologia linguistica", il cronista savonese Giovanni Agostino Abate redige tra la fine degli anni Sessanta e l'inizio dei Settanta del sec. XVI il proprio zibaldone di memorie e di "ricordi", scritto in una lingua di tradizione tardo-quattrocentesca, dal quale emerge in più occasioni la polemica con il potere politico centrale. Sull'argomento cfr. il saggio di S. Aproso, 'Giovanni Agostino Abate e la sua scrittura', in *Giovanni Agostino Abate. Una fonte per la storia di Savona nel XVI secolo. Studi in occasione del quinto centenario della nascita (1495–1995)*, Genova, Biblioteca Franzoniana, 1995, pp. 169–227.

Ri costumi, e re lengue hemo cangiè
 puoe che re toghe chiù n'usemo chie,
 che galere dighemo a re garie
 e fradelli dighemo à nostri frè,
 e scarpe ancon dighemo a ri cazè
 e insalatinna à l'insisamme assie,
 sì che un vegio zeneize come mie
 questi tuschen no intende azencizè.
 E pà che lengue d'atri haora gustemo
 in bocca chiù dre nostre tutti quenti,
 ch'ognun re lengue d'atri in bocca vuoe.

Ni maraveggia è za se cangiamenti
 de lengue e d'ogni cosa femo ancuae,
 perchè à fa cangi tutti aviè semo.⁸⁰

L'esigenza di una distinzione chiara tra due codici, uno di tradizione locale e uno di più ampia circolazione, viene così risolta definitivamente, da Foglietta, mediante la promozione letteraria del genovese, e ciò avviene anche in aperta risposta alle provocazioni di Benedetto Varchi,⁸¹ nella ferma convinzione del ruolo centrale storicamente assunto dal genovese nella rappresentazione retorica della “diversità” locale. L'ambizioso progetto di realizzare la traduzione in genovese della *Genuensium historia* del fratello Oberto⁸² “in lenga vorgà, a sò che l'intendan no soramenti ri letterai, ma quelli ancora che no san de

⁸⁰ Sonetto di Paolo Foglietta da *Rime diverse in lingua genovese, le quali per la novità de' soggetti sono molto dilettevoli da leggere. Di nuovo date in luce in questa seconda impressione*, Pavia, Eredi di G. Bartoli, 1595, pp. 71–72. Il testo risale almeno al 1570, quando risulta inserito nella prima silloge poetica dell'autore, e fa riferimento nell'ultima terzina alla polemica intrattenuta dall'autore contro la nuova economia finanziaria che vincolava sempre più la politica estera della Repubblica alla monarchia spagnola.

⁸¹ Facendo propri giudizi ampiamente divulgati a partire dal *De vulgari eloquentia*, Benedetto Varchi nell'*Ercolano* (1570) aveva più volte sottolineato il carattere rozzo e inelegante del genovese, lingua “da tutte l'altre diversa” e paragonata addirittura al brettone come esempio di idioma inarticolato. La reazione degli intellettuali liguri a posizioni destinate a perpetuarsi nei giudizi sostanzialmente identici di autori secenteschi come il Perrucci o il Ménage, avviene alla luce dell'identificazione dell'idioma genovese con una delle componenti essenziali dell'identità locale: come i Genovesi, a partire dalle dure condizioni naturali descritte da Cicerone (*De leg. agr.*, II 35, 95) e più volte riprese a partire dall'Umanesimo, avevano conseguito uno stato di civiltà e raffinatezza comprovato dall'originalità del loro sistema politico, così il loro idioma, “barbaro” nel giudizio dei puristi italiani, una volta sottoposto a un processo di elaborazione letteraria, si dimostrava in grado di competere con le finezze della lingua toscana. Su questi temi cfr. F. Toso, ‘Per una storia dell'identità linguistica ligure in età moderna’, in *Bibliografia Dialettale Ligure. Aggiornamento 1979–1993*, Genova, A Compagna, 1994, pp. 5–43.

⁸² Alla morte di Oberto (1581), il Senato affidò al fratello la cura della stampa dell'opera storiografica e la sua traduzione, destinata alla pubblicazione, in lingua volgare. Paolo portò a termine il primo incarico e si accinse personalmente alla versione, che non venne però accettata in ragione delle scelte linguistiche eccessivamente idiomatiche, che avrebbero vanificato un

lettera”⁸³ non fa in fondo che aggiornare alla temperie rinascimentale le tradizionali esigenze di volgarizzazione insite nell’utilizzo letterario e ufficiale del genovese fra Tre e Quattrocento,⁸⁴ e testimonia al tempo stesso la funzione connotante che si riconosce all’idioma in quanto elemento costitutivo dell’esperienza storica genovese.⁸⁵

Pur inserendosi su una precisa tradizione quattrocentesca, Foglietta, in sostanza, è tutt’altro che “conservatore” dal punto di vista letterario e dell’elaborazione linguistica, perché del Quattrocento ripudia apertamente le esperienze che più direttamente si rifanno a consuetudini scritte che egli, ai tempi suoi, apertamente sconfessa: sul suo genovese ricondotto a una “purezza” che coincide del resto con i canoni della teoria linguistica rinascimentale,⁸⁶ egli sperimenta a partire dagli anni Cinquanta i metri d’importazione

progetto di promozione dell’“immagine” politica dello stato genovese a livello peninsulare. Una nuova traduzione, affidata al fiorentino Francesco Serdonati, venne poi data alle stampe nel 1591.

⁸³ Da una lettera del maggio 1589 (Archivio di Stato di Genova, *Senato*, filza 313), edita da U. Cotignoli, *Uberto Foglietta. Notizie biografiche e bibliografiche*, in *Giornale Storico e Letterario della Liguria*, 6, 1905, pp. 121–127 che si cita p. 169.

⁸⁴ Si noti infatti, nel passo citato, come la consonanza con le aspirazioni pedagogiche dei Giustiniani non implichi in Foglietta, che scrive in genovese persino le lettere indirizzate al Senato, l’accettazione del modello linguistico proposto al vescovo di Nebbio, ma presupponga piuttosto un riferimento indiretto alle posizioni linguistiche e agli intendimenti didascalici del volgarizzatore trecentesco Gerolamo da Bavari.

⁸⁵ In un altro passo della lettera cit., Paolo, attribuendosi il merito di avere indotto il fratello a redigere la versione latina della *Genuensium Historia*, insiste retoricamente sul valore patriottico ed educativo dell’iniziativa, al quale risultano evidentemente connessi i presupposti della traduzione: “Conoscendo mie che l’antiga gloria de Zena restava sepolta, e parendome che mè frè fosse atto a cavara fuò dra sepotura e a fara vive sempre, ghe fei scrive l’historia di nostri gloriosi strappassè, comensando da che se ha notitia dre cose de Zena e de tutta ra Liguria: donde o travaggiò tanto che o fini la vitta insieme con l’historia, sì che l’è morto in servixo dra cara patria, ra gloria dra quà anderà per mè frè sempre atorno per tutto l’universo con grand’honó de Zeneixi”.

⁸⁶ Sullo sfondo della Questione della lingua come viene vissuta nella riflessione sui grandi idiomi nazionali che cominciano allora a dividersi lo spazio linguistico europeo, il disegno di Foglietta si inserisce coerentemente nel contesto delle iniziative di promozione dei vari idiomi regionali e minoritari europei nel corso del Rinascimento: non meno delle traduzioni bibliche in lingua volgare nei paesi romanci (1560) o nel basco della Navarra riformata (1571) – ove contemporaneamente vengono proposti anche i salmi in béarnese (1565) – e non meno delle teorizzazioni apologetiche di un nazionalismo linguistico catalano o provenzale. Il poeta genovese adatta però le istanze di riordino e normalizzazione degli idiomi regionali alla matrice fondamentalmente laica e costituzionalmente codificata dello stato ligure, nella quale una storia “ufficiale” in genovese avrebbe avuto, evidentemente, un valore non meno dirompente. La scelta del Senato in favore dell’italiano, altrettanto al passo con i tempi, prende atto invece dell’esigenza di collocare l’esperienza storica genovese in un contesto più ampio, affidando a un codice di maggiore circolazione la divulgazione del valore esemplare di una pratica politica e, con essa, la rappresentazione retorica di un’originalità istituzionale.

toscana – anticipando l’affermazione locale del petrarchismo in italiano⁸⁷ –, e all’impegno politico di tradizione medievale associa i temi erotici alla moda, rivivendoli, non senza ironia, alla luce di un gusto manieristico che prelude ormai al barocco. Sconfessando dunque i “ritardi” e le “spontaneità” che vengono talvolta attribuiti all’espressione dialettale, la poesia di Foglietta, che si affanna anzi a “vinse con l’arte ra natura”, è così il prodotto meno provinciale di una civiltà urbana tutta tesa ad affermare la propria originalità e impegnata in una riflessione collettiva – ai limiti dell’ipertrofia – sulle proprie peculiarità istituzionali e sul modo di giustificarle attraverso l’“invenzione” di una tradizione nella quale l’identità linguistica finirà per assumere, anche nel secolo successivo, un aspetto importante.

Il manifesto della “nuova” letteratura cinquecentesca, la raccolta delle *Rime diverse in lingua zeneixe* accoglierà così gli esiti più celebrati della produzione fogliettiana e una scelta di altri poeti ugualmente impegnati sul fronte di una estrema raffinatezza formale: l’esaurirsi della letteratura di devozione (favorito, in obbedienza alle disposizioni tridentine, dalla distruzione degli “antichi e vecchi libri” in volgare),⁸⁸ agevolerà al tempo stesso l’affermazione di un genovese rinnovato, depurato dall’ibridismo linguistico dei testi di devozione quattrocenteschi, e il liberarsi di spazi per una poesia di carattere personale e introspettivo; la “moralità” dei secoli precedenti si trasfonderà, in Barnaba Cigala Casero o in Benedetto Schenone, in una lirica a carattere amoroso che, autocorretta già in Foglietta con il ripudio dei “sensi doggi” e delle “matte parolle” (confinata nelle inedite *fröttore* carnascialesche), si presenterà all’insegna della castigatezza e dell’“onestà” di stampo controriformistico. Al tempo stesso il rinnovamento linguistico consentirà di precisare ulteriormente i ruoli funzionali e ideologici del genovese: proprio con Casero si afferma il genere encomiastico dell’orazione in versi,⁸⁹ che assicurerà al genovese una funzione non secondaria – in un contesto che non solo ne ammette, ma ne raccomanda l’utilizzo pubblico⁹⁰ – nella definizione simbolica della sovranità repubblicana.

⁸⁷ Cfr. A. Stella, *op. cit.*, p. 153.

⁸⁸ Cfr. R. Saggini, *Laudi sacre e preghiere in volgare ligure antico*, in *Miscellanea I di storia savonese*, Bordighera, Istituto Internazionale di Studi Liguri, 1, 1972, p. 23. La vera e propria caccia ai testi in volgare tre e quattrocentesco promossa dai sinodi locali dopo il Concilio di Trento, ricostruita dall’autrice, si colloca significativamente proprio nel periodo che vede l’affermazione del nuovo modello linguistico fogliettiano.

⁸⁹ Il primo esempio oggi noto di questo genere letterario di fondamentale importanza per la definizione del ruolo pubblico e istituzionale del genovese soprattutto nel corso del sec. XVII è rappresentato da un testo del Casero, *Discorso in lingua genovese, doppo la electione del Sereniss. Duce di genova, il sig. Antonio Cebà*, Genova, Eredi di G. Bartoli, s.a. (ma 1593).

⁹⁰ Sull’utilità di praticare il genovese nelle riunioni accademiche insiste in più occasioni, all’inizio del sec. XVII, il polemistia Andrea Spinola, impegnato in una critica serrata dei costumi spagnoleggianti della nobiltà ligure, ai quali veniva volentieri associato anche l’uso dell’italiano: “Il trattar delle materie delle quali di sopra ho detto doversi trattare nelle academie non ricerca concetti sottili e platonici, ma senso comune; et il spiegarsi in nostra lingua genovese è più

La continuità ideologica tra le esperienze medievali e una letteratura fortemente tipizzata in senso “alto” quale risulta essere nei suoi esiti più significativi quella in genovese dal Cinque al Settecento, risulta provata, attraverso la feconda “crisi” quattrocentesca, ben al di là dei pur presenti riscontri puntuali. In questo contesto, l'utilizzo del volgare in ambito cancelleresco nella prima metà del Quattrocento assume un ruolo decisivo per la definizione di un prestigio locale che giustifica in gran parte gli sviluppi successivi dell'uso letterario del genovese: è in quell'epoca e in quel contesto che si precisa il ruolo di un idioma la cui valorizzazione simbolica assumerà nel corso del sec. XVI una funzione determinante nella costruzione dell'immagine complessiva di una società, senza per questo porsi in polemica o in competizione con modelli linguistici di più ampia circolazione, con i quali si attuerà una sorta di consapevole complementarietà.

Se col sec. XVI il volgare cancelleresco si orienterà sempre più verso l'adozione dei modelli di superstrato, l'ipotesi di promozione del genovese sviluppata nella prima metà del secolo precedente continuerà comunque a costituire un supporto importante per l'azione di quanti, nel corso del Cinquecento, intenderanno ribadire la funzionalità del codice linguistico locale come strumento non minore per l'affermazione di una peculiarità.

L'impostazione umanistica di un rapporto “riflesso” tra le espressioni poetiche in genovese e in italiano viene così parzialmente superata sulla base delle resistenze che il modello culturale propugnato dagli Umanisti genovesi incontra nella prassi della cancelleria comunale, resistenze che sono eredità di un Medio Evo coerentemente impegnato nella nobilitazione del “jairo vorgà” secondo processi che si riverberano a distanza nelle scelte degli autori cinquecenteschi, chiamati ad aggiornare quelle istanze alla luce dell'esigenza rinascimentale di uno o più modelli linguistici “depurati” e ricondotti a canoni formali di eleganza e funzionalità.

Il genovese moderno nasce quindi in Liguria, contemporaneamente all'italiano, dal precisarsi dei ruoli delle diverse componenti del volgare quattrocentesco.

Ma non si tratterà, come altrove, di una distribuzione ordinata sul gioco dei livelli diastratici che individuano una “lingua” e un “dialetto” precisamente connotati, in ambito letterario, sulla base di competenze nettamente differenziate: il rapporto di complementarietà tra i due idiomi si attuerà piuttosto sulla diversa incidenza nella costruzione e nell'esportazione di un'immagine strettamente condizionata dai miti culturali e ideologici che nel genovese, più che nell'italiano, trovano già a partire dal Medio Evo, e poi nel Quattrocento, la loro compiuta espressione.

acertato tra noi, che parlar toscano”; “Per vari rispetti sarebbe bene che qui fra noi non si facessero academie; e se pure ce se ne avessero a fare, par a me che vi s'arebbe a trattare della modestia civile, della osservanza delle leggi, del rispetto che la gioventù deve portare ai vecchi, della parsimonia, dei mali della servitù, dei beni della libertà e di cose simili, con patto espresso fra gli accademici che ognuno di loro, nei discorsi pubblici, non dovesse parlare se non genovese schietto” (cfr. A. Spinola, *Scritti scelti* a c. di C. Bitossi, Genova, Sagep, 1981, pp. 187, 197).

LA *HISTORIA ORIENTALIS* DE JACQUES DE VITRY EN
TRADUCCIONES CASTELLANAS DE LOS SIGLOS
XIV–XV. APUNTES PARA UNA TEORÍA DE LA
TRADUCCIÓN MEDIEVAL

MIANDA CIOBA

Universitatea din București
Facultatea de Limbi și Literaturi Străine
Catedra de Lingvistică Romanică, Limbi și Literaturi Iberoromanice
Str. Edgar Quinet 5–7, Sector 1,
70106–București
miacioba@pcnet.ro

The present paper aims to provide specific material for a functionalist perspective over the mutual relations between two successive medieval Castilian translations of Jacques de Vitry's *Historia Orientalis*. Assuming that every medieval translation is a pragmatically oriented discourse, the study implies that the translation feels free to adapt his sources to contemporary interests and expectations by using classical exegetic skills, regardless of the predominant literary technique. Based on historical, rhetorical and linguistic details, we intend to stress the translation's interpretative condition, achieving its concreteness in the particular dynamics of the *amplificatio*, and in the pragmatic function of certain sequences, as an integration of both internal and external textual circumstances.

El presente trabajo se propone realizar un análisis comparativo aplicado a dos hipóstasis diacrónicas que marcan el proceso de la traducción al romance castellano de la *Historia Orientalis* de Jacques de Vitry (1170–1241), arzobispo de Acre, figura insigne de la política pontificia durante la primera mitad del siglo XIII y uno de los autores de más relieve en el campo del didactismo medieval.

En lo que sigue proponemos una perspectiva de trabajo que se ha utilizado varias veces en el estudio del impresionante conjunto de traducciones medievales del latín al castellano, con notables resultados sobre todo en el dominio de la historia de la lengua: cabe mencionar el estudio de los romanceamientos bíblicos realizado por Margherita Morreale,¹ o los trabajos

¹ Margherita Morreale, 'Apuntes para la historia de la traducción en la Edad Media', en *Revista de Literatura*, XV (1959), pp. 3–10; 'Sobre el latinismo en los romanceamientos bíblicos: alternancias con el lexema patrimonial en dos testimonios de una misma versión de los libros de los Macabeos (Esc I. 1. 4 y Ac. Hist. 4)', en *Revista de Filología Española*, LXI, 1977, pp. 33–45.

más recientes de Pedro Sánchez-Prieto Borja² sobre las traducciones bíblicas compiladas en las obras de Alfonso el Sabio. Dentro de la misma dirección, se impone recordar la constante atención dedicada por el profesor Cl. Buridant a la historiografía en francés medieval de los siglos XII–XIII, concretizada en trabajos de orientación general y en estudios específicos.³

Una larga y seguida actividad investigadora, de la que sólo mencionamos algunas orientaciones, delimitada sobre todo por la afinidad estructural de los textos estudiados, pone de evidencia el hecho de que, por encima de los resultados de carácter sectorial, se nota la búsqueda de un sistema, la fundamentación de una teoría específica, análoga a la teoría de la traducción moderna.⁴ Como denominador común de este empeño destaca la necesidad de ampliar el conjunto de instrumentos aplicado al estudio de la traducción medieval, con la aceptación dentro del mismo de las circunstancias externas al acto transpositivo, dentro de una perspectiva hermenéutica que enfoca el romanceamiento como acto interpretativo complejo.

El conjunto de variantes vernáculas de un mismo arquetipo latino constituye un terreno analítico privilegiado, porque propone una delimitación natural del corpus lingüístico, anticipando la necesidad que prueba el investigador de dominar las conexiones cronológicas entre varias etapas documentadas de la lengua vernácula. Esta situación presenta una doble ventaja: por un lado multiplica los instrumentos de control teórico en el estudio de los cambios lingüísticos, y al mismo tiempo reduce el riesgo que comporta el establecimiento de un paradigma. Sin embargo, la perspectiva que adopta el presente trabajo no tiene como objetivo básico el estudio de la configuración lingüística de las dos traducciones, sino que, ubicándose en la inmediata proximidad de este enfoque y admitiendo su primordialidad desde el punto de vista lógico-aplicativo, sólo se propone formular algunas observaciones sobre el proceso de la traducción como experiencia de interpretación, algunas de ellas con una relevancia que parece susceptible de extenderse al romanceamiento medieval en general. El estudio distingue necesariamente entre los datos que representan tendencias comunes para el proceso de transposición del latín al idioma

² Pedro Sánchez-Prieto Borja, 'La General Estoria como obra de traducción (a propósito de GE 3 Sab.)', en *Actas del III Congreso de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval*, Salamanca, 1989, pp. 216–228; 'El castellano escrito en torno a Sancho IV', en Carlos Alvar ed., *La literatura en la época de Sancho IV*, Universidad de Alcalá, 1995, pp. 270–286.

³ Claude Buridant, *La Traduction du Pseudo-Turpin du manuscrit Vatican Regina 624*, ed. avec introduction, notes et glossaire, Genève, Librairie Droz, 1976; 'Translatio mediævalis. Théorie et pratique de la traduction médiévale', en *Romania*, XXI, 1, 1983, pp. 81–136; 'La traduction dans l'historiographie médiévale: l'exemple de la Chronique des Rois de France', en *Traductions et traducteurs au Moyen Âge (Actes du Colloque International du CNRS – Paris, Institut de Recherche et d'Histoire des Textes)* Paris, Editions du CNRS, 1989, pp. 243–263.

⁴ Entre los trabajos que señalan esta propensión, mencionamos el estudio clásico de Gianfranco Folena, "Volgarizzare e tradurre: idea e terminologia della traduzione dal Medio Evo italiano e romanzo all'umanesimo europeo", en *La traduzione, saggi e studi*, Trieste, Lint, 1973.

vernáculo y que se reflejan en la orientación hacia la constitución diacrónica del sistema normativo de las lenguas romances, y, por el otro lado, las realidades que particularizan las dos variantes castellanas de la *Historia Orientalis*, como discursos autónomos vistos en una relación sincrónica artificial.

1. LAS VARIANTES CASTELLANAS DE LA HISTORIA ORIENTALIS – CARACTERIZACIÓN

La *Historia Orientalis* de Jacques de Vitry produce dos versiones en castellano medieval, la primera realizada a inicios del XIV, y la segunda en la primera mitad del XV, versiones recogidas, respectivamente en los mss. BNM 684 (*Estoria de Gerusalem*) y 3013 (*Libro Ultramarino*). Las traducciones se realizan, con toda probabilidad, a partir de sendos originales latinos cuyo arquetipo recoge la mayoría de las características del ms. BNM 9126 del siglo XIV, este último a la edición latina de la obra del arzobispo de Acre realizada por Johannes Bongarsius.⁵

La situación concreta del ms. 684 es, desde el punto de vista del análisis crítico, especial. Podemos considerar que se trata de lo que en la metodología específica se llama caso de manuscrito único; las copias postmedievales que se conservan (ms. 7183 y 8269) son *descriptae*, y a raíz de su carácter homógrafo, no añaden sino detalles gráficos de reducido alcance histórico lingüístico. Su relación con la variante contenida en el ms. 3013 de la BN de Madrid que contiene una traducción más tardía, parte de una distinta tradición manuscrita, es sumamente interesante: el análisis conjunto de las dos traducciones, presenta oportunidades de estudio dignas de tomar en cuenta por la manera en que la finalidad del proceso de la redacción y los rasgos intencionales del mismo se reflejan en las técnicas de textualización utilizadas por el traductor. Consideraremos, en lo que sigue, ambas traducciones como prototipos autónomos, producidos por la actualización de una norma lingüística particular desde el punto de vista funcional, en el sentido postulado por Simon C. Dik que, en su gramática funcional, concibe la dinámica del discurso, su capacidad proliferante, como efecto de la intención comunicativa y de la dinámica

⁵ Jacques de Vitry, *Historia Orientalis*, en Johannes Bongarsius, ed., *Gesta Dei per Francos...*, Hanoviae, 1611, pp. 1051–1104. Para las citas textuales cfr. Isabel Muñoz Jiménez, *Libro Ultramarino. Edición crítica*, tesis doctoral, Univ. Complutense, Madrid, 1995, y Míanda Cioba, *Historia Orientalis de Jacques de Vitry. La traducción castellana existente en el ms. 684 de la BN de Madrid. Edición crítica*, tesis doctoral, Universiad de Bucarest, 2000. La variante en francés medieval existente en un manuscrito del siglo XIII fue editada en 1986 por Cl. Buridant, cfr. *La traduction de l'Historia Orientalis de Jacques de Vitry*, Paris, Klincksieck, 1986. El cotejo de las materias conduce a la conclusión de que el texto castellano conservado en una copia de inicios del siglo XIV (ms. 684 BNM) es la única variante romance completa.

de los ejes pragmáticos que modifican la situación.⁶ Distinguimos, por tanto, entre **una función pragmática interna**, como conjunto de circunstancias que producen, en una y otra de las variantes, textualizaciones particulares del contenido original, afectando la comunicación al nivel de los contenidos básicos, y la **función pragmática externa**, como conjunto de circunstancias que actúan en el segundo plano de la comunicación, en constante relación de dependencia respecto a los núcleos argumentativos establecidos por el original. Desde la perspectiva de las relaciones que se establecen entre las dos variantes castellanas, podemos decir que el traductor de la segunda variante asume el estatuto de productor de un discurso alternativo que conserva los datos internos de la comunicación existentes en el original latino y en la primera variante castellana, o sea, el ‘tema’ (*theme*), pero que añade elementos situados dentro de los límites del ‘comentario’ (*comment, rheme*), que orienta la lectura del significado hacia la circunstancia específica del autor-emitente.

La *Estoria de Gerusalem* sigue de cerca el original latino, siendo lo que se suele llamar una vía de comunicación con el mismo, una traducción que sirve el espíritu del texto-base conservando sistemáticamente sus rasgos lingüísticos y comunicativos.⁷ Sin embargo, la traducción está lejos de reproducir exactamente el original latino. En casos como el siguiente, la solución transpositiva refleja la tendencia a simplificar la relación lógica entre los constituyentes, a reducir la dimensión de las secuencias que separan el regente de los determinantes, a atribuirle al elemento conectivo valor plurisemántico, tendencia que se manifiesta ya en el latín medieval del original.

Pupilla enim, inter omnia membra, tenerrima affectione diligitur: ita quod, sordes intrinsicus in oculum decidentis, statim pro posse nostro ab eadem mouere festinamus; sic Redemptor noster a Terra Sancta [...] peccatores affligit, flagellat et eiicit. (HO, cap. I, – Bongarsius, p. 1054)

[...] la ninilla entre todos los miembros del cuerpo con muy más tierna afición se ama, así que la suziedad cayda en el ojo intrinseca mente, luego con todo nuestro poder nos acuçiamos de la quitar; así el nuestro Redemptor de la Tierra Sancta [...] aflige e azota a los pecadores que en ella moran. (EG, I, – fol. 142 v. b.)

Como se puede notar, la aparición de un verbo en indicativo (*festinamus*) dentro de lo que debió haber sido una subordinada consecutiva antepuesta con verbo en conjuntivo, induce en la transposición la confusión entre el valor

⁶ Simon C. Dik, *Functional Grammar*, Amsterdam–New York–Oxford, 1978, pp. 17; *The Theory of Functional Grammar*, I, Dordrecht, Foris Publications, 1987, p. 81–93.

⁷ Jacques de Vitry, arzobispo de Acre, realizó su obra entre los años 1216–1241, a la luz de la propia experiencia en Tierra Santa como predicador de la quinta Cruzada y en la proximidad erudita de fuentes historiográficas de grandes dimensiones: la historia de Guillermo de Tiro y el itinerario devoto de Beda el Venerable y Pedro Diácono. Para el estudio de las fuentes y de la estructura compilatoria, cfr. *Histoire Littéraire de la France ... par les Frères Bénédictins de Saint Maure*, t. XVIII, Paris, 1832–1835.

comparativo modal correlativo del conector (*asy que ... asi = tal como ... así*) y el valor consecutivo (*asi que = de modo que*); igualmente viene suprimido el ablativo de separación del pronombre femenino con valor anafórico *ab eadem mouere* que hubiera dado una estructura del tipo: ‘nos apresuramos a quitarla (la suziedad) *de ella* (de la pupila)’. El traductor se apoya en el aspecto de movimiento excéntrico que actualiza el verbo *quitar*, a diferencia del verbo latino *mouere*, que expresa un movimiento de orientación múltiple o no orientado. En base a estas pequeñas maniobras textuales, cada una de ellas justificadas simultáneamente tanto por el original latino como por la normas del romance, el traductor configura una secuencia discursiva estructurada en dos partes, en conformidad con la norma estructurante del sermón medieval: 1. presentación de la tesis (*thematis introductio*): ...*La ninilla [...] se ama*. 2. ilustración (*exemplum*): *Asi que la suziedad [...] nos acuçiamos de la quitar, [...] asi nuestro Redemptor [...] azota a los pecadores*.

Con todo, a pesar del carácter básicamente literal de la traducción realizada en la *Estoria de Gerusalem*, y descartando los casos que, como el anterior, reflejan evoluciones del sistema de normas gramaticales, las soluciones puntuales ponen de manifiesto un determinado modelo de lectura, una peculiar manera de suprimir las equivalencias obvias y de investigar la complejidad semántica de la estructura latina, con el fin de conseguir no sólo y no en primer lugar la réplica fiel de la obra de Jacques de Vitry, sino más bien un texto compatible con el primero desde el punto de vista del registro lingüístico culto, clerical, con tendencias apoftegáticas y eruditas, en la tradición de los comentarios bíblicos. Es necesario añadir que la época postalfonsina, a la que pertenece la EG, es un período de intensas búsquedas en la dirección de la propiedad estilística, con el fin de reproducir con los medios del romance la autonomía del latín como lengua de cultura. El literalismo de esta versión junto con sus rasgos latinizantes tienen, por tanto, doble justificación pragmática, interna y externa, que corresponde esta última, a las circunstancias de la traducción (por tratarse de una obra probablemente colectiva, realizada en la cancillería real, para servir un proyecto compilatorio más amplio).

2. LA FUNCIÓN PRAGMÁTICA EXTERNA

2.1. El nivel transfrástico: el reordenamiento, la glosa, la interpolación

A pesar de la relación sustancial de ambas variantes con el mismo arquetipo latino, el parentesco entre la *Estoria de Gerusalem* y el *Libro Ultramarino* es difícilmente perceptible, en cuanto se trata de dos modelos distintos de redacción, el texto tardío superando con mucho la dimensión del original y de la primera versión castellana. Mientras que el ms. BNM 684 es la copia de un borrador preparado de manera incompleta para futuros manejos compilatorios, el

ms. BNM 3013 podría ser una redacción original ampliamente interpolada que presenta rasgos de borrador. Considerando que el original latino (al que asociamos siempre la versión castellana de la EG) constituye un conjunto autosuficiente que en el proceso de la lectura cobra el estatuto pragmático de tema, el primer mecanismo de modificación de marcas pragmáticas utilizado por el traductor del LU es **la disgregación y el reordenamiento interno de las materias**. En el prólogo, el segundo traductor, o bien, el autor del LU, marca escrupulosamente el carácter personal de su programa compilatorio subrayando la intención didáctica de añadir una experiencia nueva del mundo oriental a la recogida en obras antiguas y en las autoridades: “aquesta obra determiné de copilar de las cosas vistas e oydas e escriptas [...]” (fol. 1 v). Este peculiar itinerario de lectura se distingue fácilmente en la materia del primer tratado del LU que reordena el contenido de los capítulos XXX–LXVI de una forma radical, modificando incluso las capitulaciones e integrándolas en el texto, o bien ignorándolas completamente. Esto se debe al hecho de que la progresión espacial que constituye el molde lógico de la descripción es distinto para los dos textos: mientras que Jacques de Vitry describe las tierras de Palestina y Siria con sus ciudades y unidades territoriales, tal como resultan del proceso político y militar de las Cruzadas heroicas, aproximándose desde el exterior al centro espiritual, la ciudad de Jerusalén, el autor del LU inicia el itinerario descriptivo en esta misma ciudad y en la región circundante, progresando hacia el exterior del espacio delimitado por el trabajo del arcipreste. Para aquél, la ciudad de Jerusalén es sólo un centro espiritual cuya relevancia política de capital del antiguo Reino Latino de Oriente se ha perdido completamente, y su descripción corresponde a una experiencia personal de la *peregrinatio*, ajena a cualquier contenido misionario. El didactismo asumido en el prólogo, tiene igualmente carácter privado y constituye sólo una manera de dignificar la propia experiencia, o de autenticar una experiencia imaginaria. En el siglo XV, la comunicación de la experiencia de la peregrinación toma un carácter personal, o, cuando menos, intracomunitario, incluso en el caso de autores que tienen un estatuto social marcado por la obligación de difundir las verdades de la fe: los peregrinos franciscanos, como Juan de Plan Carpio o Juan Ceveri de Vera, producen relatos de viajes en que se confunden la experiencia real del camino y la experiencia erudita de los textos autorizados, fundidas en una fórmula discursiva de tono subjetivo, muy propensa a la confesión y a la meditación.

Para una perspectiva general, el LU traduce los cien capítulos de la *Historia Orientalis*, en el orden siguiente:

- Tratado primero “de la Tierra de Promission de Dios e de las çibdades e villas [de] que está çercada” – utiliza de manera fragmentaria y modificando la lógica de la progresión, la información básica de los caps. XXIII–LXVI.

- Tratado segundo “de las condiciones e algunas maravillosas cosas de la Santa Tierra de Promysion que en ella se fallan” – traduce completamente los caps. XI–XV y LXXXIII–XCI; añade el relato de viajes de Odorico de Pordenone que incluye la *Carta del Preste Juan*.
- Tratado tercero “que tracta de las gentes ansy buenas como malas que del principio fasta agora moraron en Santa Tierra de Promysion” – traduce los caps II–X.
- Tratado cuarto “que tracta de cuál manera de los fieles christianos e de cuáles fue ganada” – traduce los caps. XVI–L y LVIII.
- Tratado quinto “el qual tracta de los religiosos e personas deuotas que en aquellos tienpos en la Tierra Santa poblaron” – traduce los caps. LI–LIII y LXII–LXVII.
- Tratado sexto “que tracta por cuáles pecados la Tierra Santa fue perdida e a los moros subjugada” – traduce los caps. LXVIII–LXXXII y XCII–C.
- Tratado séptimo “que tracta de los artículosde la fe e de la disputaçion de los latinos contra los griegos” – es externo al texto original; sin embargo, la exposición comparativa de los cánones del cristianismo occidental y oriental, con la natural apología del primero, es una refundición personal de algunas lecciones de doctrina esparcidas en varios capítulos de la obra del arzobispo.

Notamos que el corpus de materias de la *Historia Orientalis* viene recogido en su totalidad en el LU. Algunas de las materias se repiten, apareciendo como refundiciones del texto del arzobispo, y al mismo tiempo como traducciones lineales. El autor de la segunda traducción descarta únicamente el primer capítulo del texto-base, esto es, la introducción homilética redactada por Jacques de Vitry con el fin de despertar la conciencia de los cristianos y el entusiasmo guerrero de los occidentales en vista a una nueva ofensiva para la recuperación de Tierra Santa, durante los años que preceden la cruzada de Damietta (1215–1216). Estos datos, a los que añadimos la forma personal en que el autor del LU asume el texto-base como objeto de una continua ampliación interpretativa, indica el que el proyecto del LU se inicia como obra original, en el sentido medieval de la palabra, con el apoyo erudito del tratado oriental del arzobispo de Acre. Ésta es, por lo menos, la naturaleza tipológica del primer capítulo y del último, los demás siendo traducciones lineales dentro de una estructura global modificada.

Un amplio proceso de interpolación y refundición se produce en el trasfondo de la traducción de la obra latina de Jacques de Vitry a la que se añaden por lo menos dos categorías de **glosas**: en la primera aparecen largos añadidos y comentarios, redactados, con toda probabilidad, directamente en castellano, recogiendo una experiencia personal de las tierras orientales, con precisiones de tipo espacial muy detalladas y con recursos eruditos a los textos bíblicos o a los itinerarios devotos. Básicamente, lo que confiere carácter autónomo

al texto del LU es la técnica de la interpolación. Con ello nos referimos no tanto a la frecuencia de estas intervenciones con efecto de ampliación, sino, en primer lugar, a las estrategias de la *amplificatio*, detrás de la que se entreve constantemente el mecanismo de la interpretación subsumido a la tarea de traducir. Las secuencias textuales ajenas al original latino, e inexistentes en la primera traducción, son efectos de la reflexión personal o de una experiencia directa con lo que se describe; al mismo tiempo prueban que el traductor asume el contenido del original y se sirve de sus virtualidades semánticas y comunicativas para producir un discurso de distinta identidad retórica y de distinta finalidad comunicativa. Las intervenciones de este tipo, explicaciones léxicas, precisiones geográficas y referencias eruditas, pertenecen a un letrado impulsado por la idea de que su experiencia libresca, más actual que la del autor del original, es susceptible de hacer más transparente y más provechoso el contacto con el texto en la actualidad de la lectura. En los ejemplos siguientes, las secuencias subrayadas no tienen correspondiente alguno en el texto de Jacques de Vitry, aunque aparecen en contextos perfectamente idénticos:

el señor de la tierra cobrava çient mill bisançios de oro, que es nombre de moneda, o çient mill pesantes de oro (fol. 4 r)

La reina Dido fundó la çibdad Cartago, que oy se llama Tunez (fol. 4 r)

Sant Pedro apostol falló a su madre de Sant Clemente... e yo vey esta estoria fermosa en las Flores de los Santos que es Flos Santorun (fol. 7 r) (compárese con la variante de la EG, XLIV, 28: *Sant Pedro aposto falló a la madre de Sant Clemeynte, segunt lo leemos en el Caminero de Sant Clemente* [..].)

El año de la encarnacion de mill e nouenta e seys años, seyendo Urbano papa romano e Enrique segundo de Roma enperador e Alexo enperador de Gresçia o de los griegos, todos estos con Pedro el Hermitaño con muchas conpañas, como quier que non todos juntos queriendo pasar al reyno de los theotonicos por Ungrya, por la grant estrechez de las posadas andando sucesyua e apartada mente, el camino tomaron e a Constantinopla legaron (fol. 200 v).

Abundan, igualmente, los comentarios que recogen la propensión del traductor hacia el detalle material, siempre relacionado con la fuerte impresión que le produce la visión directa de los lugares y monumentos. En esto, el autor de la LU sigue la pauta discursiva del tratado de Jacques de Vitry (que a su vez, refiere varias impresiones, contactos, itinerarios de conocimiento y meditación realizados durante su estancia en Tierra Santa), pero lo hace en distintas circunstancias temporales. La descripción de la catedral Santa María de Belén contiene detalles que el autor de la *Historia Orientalis* no hubiera podido ver, porque la iglesia cobra este imponente aspecto sólo cincuenta años después de la muerte de Jacques de Vitry:

Tiene aquesta iglesia çinco naues que sobre çinquenta colupnas de marmor se sostienen e todo el suelo d'ella es llano e de piedras de marmor fecho, e las paredes de tablas de marmor son entabladas. E tiene dozientos pies en largo e çiento en ancho; de baxo de la capilla mayor, en la cueua está el lugar donde ibesu Christo nació (fol. 23. r)

En la segunda categoría de materias utilizadas en el proceso de la *amplificatio* figura la **interpolación** de fragmentos de obras de la misma familia tipológica. Asimismo, el autor del LU introduce la traducción íntegra del libro de viajes de Fray Odorico de Pordenone en el segundo tratado, en la inmediata proximidad de los capítulos LXXXIII–XC del original que presentan una enciclopedia de las tierras orientales, con sendas descripciones sobre las aguas y los fenómenos atmosféricos, los animales, y las piedras. El relato de Odorico viene utilizado por el autor del LU como pretexto erudito de una prolongación hacia el extremo Oriente del viaje que se propone diseñar, y que de esta manera asume su condición de irrealidad, en la medida en que el tratado de Jacques de Vitry no puede guiar sus pasos más allá de las tierras de Palestina y Arabia. Sin embargo, de una forma evidente, el autor de la compilación contenida en el LU completa el texto del tratado oriental, subsanando lo que debió de parecerle, en base a un enfoque distinto, una inconsecuencia por parte del autor original: en efecto, el tratado del arzobispo de Acre finaliza la secuencia enciclopédica con un extenso capítulo de terratología recogiendo, al exterior de la convención de objetividad aplicada hasta el momento, un inventario de las maravillas de Oriente y del mundo que toma prestado de Solino (*Collectanea Rerum Memorabilium*), de Gervasio de Tillbury (*Otia Imperialia*) y de Leo de Nápoles (*Historia de Proeliis*). El segundo traductor asume estratégicamente el texto de la *Historia Orientalis*, actuando en nombre de su autor para completar el texto en conformidad con una lógica estructurante recuperada en parte a través de la lectura del mismo original.

La actitud del autor de la LU refleja, un mecanismo estándar de la actividad traductora durante la Edad Media. La negociación entre el texto-base y el texto-meta tiene una naturaleza interpretativa, desarrollada directamente en las modalidades de la *interpretatio* latina; el movimiento recurrente, o la espiral hermenéutica, que se da entre el sistema de significados del texto-base y el de la lengua meta, enfocados como sistemas de competencias individuales reguladas por un determinado intento comunicativo, produce, al lado de la variante vernácula, la imagen verbalizada del circunloquio mental que acompaña dicha producción, a modo de discurso exegético originado en el mismo proceso de la comprensión del original latino. La Edad Media mantiene las actividades de la *translatio* y de la *interpretatio*, en una relación indiscriminada que se manifiesta en la variante vernácula como estructuración discursiva de operaciones hermenéuticas jerarquizadas, desde la trasposición *de verbo ad verbum*, hasta las formas elaboradas de las *enarrationes* o de la *exercitatio* retórica.

2.2. El nivel frástico: la dislocación intensiva

La apropiación hermenéutica del original, como operación concertada y global, dirigida por el programa retórico explícito de una redacción de carácter

privado toca todos los niveles del texto y se apoya en un sistema homogéneo de unidades portadoras de significado frástico y transfrástico. Es lo que nota el trabajo de Cl. Buridant dedicado al estudio de la tradición vernácula de la crónica de Adémar de Chabanne.⁸ El cotejo de las dos variantes vernáculas y una segunda conexión de control con el original latino ponen de evidencia, en líneas generales, primero una recuperación mental del significado de la frase latina, luego la jerarquización de los contenidos semánticos en función de lo que se considera ser el tema de la comunicación, y finalmente la reconstrucción discursiva en romance del significado con las respectivas marcas intensificadoras girando en torno al elemento central de la comunicación.

A partir de estas circunstancias comunicativas se desarrolla todo un sistema de opciones distintas en el plano de la transposición. El distanciamiento entre la EG y el LU se nota ya en el tratamiento del sintagma nominal y en las estructuras con valor nucleal predicativo. Notamos, asimismo, dos tipos de intervención acumulativa con el fin de reforzar la comunicación: la primera conserva los parámetros lingüísticos del original y repite la solución de la primera variante con modificaciones leves en el marco del sintagma; la segunda excede los parámetros del original a través de acumulaciones en el plano remático, argumentativo, a través de interpolaciones extensas, sea comentarios, sea detalles materiales y precisiones cuantitativas.

Así pues, la segunda traducción

- recurre a varias operaciones de intensificación adjetival o de ampliación de marcas adjetivales: *terremotos muy orribles* (fol 50 v), *los sos caualleros muy nobles* (fol. 14 r); *Elio, cauallero conquistador romano* (fol. 3 r)
- introduce determinativos redundantes: *todas estas cosas, todas las buestes reunidas, siempre se acostumbnan de fazer* (fol. 51 r), *honrrro las calles conueniente mente* (fol.12 v)
- finaliza la secuencia de determinantes del nombre con un elemento redundante ubicado al exterior de la misma secuencia, y que a veces produce un significado secundario ambiguo: *la qual da puerto conuenible e seguro dentro de los muros a los nauios con buena estança* (fol. 4 r)
- repite el sujeto nominal o pronominal y el verbo regente de estructuras coordinadas: *de la parte ocçidental tiene la Torre de Dauid e tiene el monte Syon a medio dia... e tiene a medio dia el Monte Oliuete* (fol. 3 r)

⁸ C. Buridant, 'La traduction de la Chronique d'Adémar de Chabanne dans *Tote l'histoire de France*', en *Traductions et traducteurs au Moyen Age (Actes du Colloque International du CNRS organisé à Paris, Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, 26-28 mai 1986)*, ed. G. Contamine, Ed. du CNRS, Paris, 1989, pp. 243-263.

3. LA FUNCIÓN PRAGMÁTICA INTERNA

3.1. *El vocabulario*

Mientras que los elementos portadores de la función pragmática externa se relacionan con el tema de forma marginal y no producen modificaciones susceptibles de afectar los núcleos argumentativos de la comunicación, la función pragmática interna de determinadas secuencias produce, por contraste, variantes que discurren de una forma distinta de actualizar en castellano el significado original del discurso. La definición del tema es, sin embargo, contradictoria. En primer lugar, resulta obvio incluso a través de los ejemplos utilizados en el apartado anterior, que la delimitación del tema o del núcleo argumentativo, es una operación aleatoria, regulada por criterios que se renuevan a lo largo de lecturas sucesivas. Mientras que en la descripción del viaje de Pedro Ermitaño, el texto-base mantiene el protagonismo absoluto del religioso y carga el acento en el itinerario recorrido, el compilador del LU se propone recrear las circunstancias externas del viaje, la situación política, la manera de desplazarse de los cruzados, etc. En segundo lugar, notamos que, a nivel frástico, algunos de los intensificadores producen, por la relación específica que se da entre núcleo y determinante, no sólo una ampliación de las notas semánticas del tema, sino también una leve modificación de conjunto de las mismas. Igualmente, el carácter literal básico de la traducción medieval, deja poco lugar para la consideración de una modificación voluntaria del tema en el proceso de la traducción, haciendo que el problema venga debatido en los términos de una competencia limitada por parte del traductor.

En efecto, para examinar la actuación de la función pragmática interna dentro de la estructura de un discurso debemos atenernos a los conceptos de competencia paradigmática (discriminativa, semántico-léxica) y sintagmática (conectiva, sintáctica) del autor/traductor. Para el caso particular de la traducción, estas competencias se reflejan y se multiplican en cada uno de los registros de la lengua, adquiriendo carácter específico dentro de los límites trazados por la relación básicamente diatópica que se establece entre el texto-base y el texto-meta, pero que también puede tocar parámetros diastráticos y diacrónicos. En consecuencia, deberíamos decir que, a diferencia de la función pragmática externa, la realización de la función pragmática interna se manifiesta como competencia exclusivamente lingüística, dentro de lo que H. Plett llama “contexto textual”, y se materializa como tal a nivel del vocabulario y de la sintaxis del texto.⁹

El estudio de la traducción enfoca la componente léxica como objeto en el que se aplica el conjunto de competencias discriminativas del traductor deter-

⁹ Cfr. Heinrich F. Plett, *Textwissenschaft und Textanalyse*, Heidelberg, Quelle & Meyer, 1975, pp. 89–95.

minadas por circunstancias internas del original y por circunstancias externas, incluso ajenas al mismo. Para el dominio medieval el problema del vocabulario sigue planteando serias dificultades analíticas, porque en el análisis de su configuración, el recurso al original no explica la variedad de las opciones del traductor. Si bien las adquisiciones en el plano sintáctico, aunque lentas, son bastante estables y reflejan una progresión desde la norma latina hacia la norma romance que se puede averiguar al nivel global de los textos producidos en una determinada etapa histórica, el léxico de un texto constituye, en la mayoría de los casos, un espacio autónomo, con una dinámica propia, en que interfieren varias etapas históricas y varias opciones diastráticas.

Las traducciones de textos didácticos y clericales del siglo XIII, y ponemos aquí el ejemplo más conocido, el de las traducciones realizadas durante el proceso compilatorio de la *Primera Crónica General* y de la *Grant e General Estoria* alfonsinas, tienen doble identidad histórico-léxica: por un lado, estos textos están bajo el signo del directorio lingüístico de la norma alfonsina, que postula el alejamiento del latín, por el otro, su identidad retórica y su carácter pragmático obligan al traductor a mantenerse en la proximidad de registro del original latino cuya autoridad viene percibida como asentándose sobre todo en el plano de los campos léxicos convergentes y homogéneos. En la configuración del léxico vernáculo actúan todavía recursos de diversificación procedentes de la lengua del original, capaces de representar y de reproducir en el idioma romance el prestigio del latín como lengua idónea del didactismo (véase, a este respecto, el caso de la derivación de los abstractos alfonsíes). La EG comparte una situación que es representativa para varias traducciones de textos didácticos de los siglos XIII–XIV que se encuentran bajo la presión tanto de la forma, como, sobre todo, del registro, del original latino.¹⁰

En la estructuración del vocabulario de la EG notamos que el traductor tiende a realizar una transposición lineal, aparentemente no interpretativa, capaz de establecer una relación isomorfa con el original. El proceso transpositivo se refleja de forma austera en la técnica “palabra por palabra” que pone de manifiesto la opción primaria, el rápido ejercicio del profesional realizando la forma básica de un texto en la que se ha de intervenir ulteriormente. La nota específica del vocabulario de la EG es la abundancia de los **dobletes léxicos**, o sea, de varias formas castellanas que traducen la misma palabra latina y que, además, la introducen en contextos castellanos idénticos:

- (1) Dos o más latinismos que se atienen a un étimo común:
damnatione ~ *dapnaçion* / *dapnificaçion*
primatus ~ *primado* / *primario*
salutabilis ~ *saludable* / *salutifero*

¹⁰ Cfr. Anne Marie Heinz, ‘Der Wortschatz des Jean Miélot’, *Wiener Romanistische Arbeiten*, III, p. 19, sobre el traductor de la historia de Felipe el Bueno.

fructuosus ~ *frutuoso* / *frutifero*
servus ~ *sieruo* / *sierviente*

(2) Alternancia de formas de étimo común, pertenecientes a varias etapas de adaptación:

a. préstamos latinos y elementos heredados:

insula ~ *ynsula* / *isla*
hereticus ~ *heretico* / *ereje*
delectatione ~ *deleytaçion* / *deleyte*
cithara ~ *çithara* / *çitola*
operatio ~ *operaçion* / *obra*
arboris ~ *arbres* / *arboles*
natura ~ *natura* / *naturaleza*
partitione ~ *partiçion* / *partidura*

b. préstamos cultos y elementos de creación romance (semicultismos), algunos recalando una presunta identidad culta del vocablo con medios propios del latín:

potentis ~ *potente* / *poderoso*
multitudine ~ *multitud* / *muchedumbre*
miseria ~ *miseria* / *miseraçion*
honorare ~ *onrrar* / *honorificar*
circumcidare ~ *çircunçir* / *çercuçir*
castigatio ~ *castigaçion* / *castigo* (a lo que se añade el metonímico *açote*)
pestifera ~ *pestifera* / *pestilençiada*

c. elementos de creación romance y elementos heredados:

maturitate ~ *maduridad* / *madurazon*
factus ~ *fecho* / *fazimiento*

d. varios elementos de creación romance:

macula ~ *manchuela* / *mazuela*
abundus ~ *abondoso* / *abondado*
simplicitas ~ *sinpleza* / *sinpliçidad*

(3) Formas alternantes de tema distinto (latinismos circunstanciales alternando con formas romances cultas, semicultas y heredadas):

subito ~ *subito* / *pronto*
conuenire ~ *ayuntarse* / *conuenir*
glorificare ~ *loar* / *alabar* / *glorificar*
convertere ~ *tornar* / *conuertir*
obtinere ~ *ganar* / *obtener*
natio ~ *gentes* / *naciones*
adversarius ~ *enemigo* / *aduersario*

munitio ~ *fortaleza* / *municion*
beneficium ~ *proueche* / *benefiçio*
multitudine ~ *muchedumbre* / *çopia*
creatione ~ *creaçion* / *engendraçion*

- (4) Formas alternantes independientes del lexema propuesto por el original. Aun ateniéndonos al presupuesto de que la presión que ejercen en la selección de formas el modelo latino y las normas de conformidad registral, notamos que ciertos casos concretizan una opción discrepante en relación con la forma original:

- a. solución latinizante
exhortari ~ *perçibir* / *predicar*
- b. solución definida en el dominio del romance:
amplificatus ~ *rico* / *abastado*
colloquium ~ *consejo* / *fabla*
animus ~ *coraçon* / *alma*
respicere ~ *mirar* / *acatar*
adducere ~ *tornar* / *leuar*
praecepta ~ *mandamientos* / *castigos*
opportunus ~ *conuenible* / *conueniente*
aptissimus ~ *conuenible*
dissimilis ~ *desemejable*
iniquus ~ *enemigo* / *malo*
magnitate ~ *grandura* / *grandeza*

Como ya se ha dicho, además de las soluciones paralelas, o dobladas, que utilizan variantes patrimoniales acompañadas por latinismos notamos las formas realizadas a partir de una base derivativa romance con la intervención de elementos derivativos latinos que han conservado su productividad, como por ejemplo los sufijos adjetivales *-able*, *-ible* < *-ABILIS*, *-IBILIS*, (que producen formas del tipo *combatible*, *enemigable*, *conuenible*, otras que las heredadas *onrrable*, *loable*, *deseable*), *-ante*, *-ente*, *-iente* (terminaciones de participio presente en ablativo que se aplica en una base léxica heredada o semiculta: *contradiziente*, *acatante*, *morante*), *-fero* < *-FERUS* (*salutifero*). El fenómeno inverso es también frecuente: al analizar el vocabulario de varias traducciones de carácter didáctico, la autora del trabajo dedicado a Jean Miélot observa la adaptación incompleta de palabras latinas a las que se les añaden terminaciones francesas y se plantea la pregunta de si el traductor utiliza realmente el instrumental transpositivo completo que supone el examen del contenido semántico y de las inferencias contextuales que el lexema actualiza puntualmente.¹¹

¹¹ Anne Marie Heinz, *ibid.*, p. 19

El aspecto del vocabulario de la EG no deja, por tanto, de reflejar el mecanismo de la *interpretatio*, en una forma de la que el traductor se abstrae como individualidad interpretativa. Al traductor le resulta difícil mantener la distancia específica entre el latín y el castellano, distancia que viene sacrificada en el intento de recuperar la identidad pragmática del original, conservando de forma consciente y voluntaria las oscuridades del original. En la EG, “traducir” se opone a “reproducir”, la búsqueda de soluciones léxicas está impulsada por una finalidad que apunta no tanto hacia un inventario preconstituido en el romance, sino que nace de la conciencia de las coordenadas retóricas del texto latino, como efecto obtenido en base a la *interpretatio* de la dominante comunicativa del mismo, dentro de la cultura específica del didactismo religioso. La proliferación de las formas léxicas paralelas representa el intento de afianzar el texto traducido en una fórmula de la *elocutio* capaz de establecer una relación de isomorfismo entre el texto latino y el texto romance. Cabe mencionar en este sentido la sugestión de Cl. Buridant que considera que los dobletes léxicos formados por un cultismo apenas adaptado y una palabra heredada constituyen un efecto discreto de la configuración léxica del mismo original latino, en el que el traductor podía todavía distinguir entre formas pertenecientes al latín clásico y formas latinovulgares.¹²

Se configuran, asimismo, en el dominio léxico dos características que reflejan sendas actitudes transpositivas: en la EG, notamos la utilización de los equivalentes semánticos, desde el latinismo adaptado hasta la variante patrimonial, sin aportación semántica notable, pero inscribiéndose dentro de una estrategia general de conservación de una relación isomorfa entre el original y el texto vernáculo. A ello contribuye el bilingüismo del traductor, para el que el latín debe de ser no sólo la lengua de la cultura oficial, pero también un instrumento de comunicación privada. Esto explicaría igualmente la aparición de numerosas transliteraciones y préstamos latinos innecesarios. Por más sorprendente que parezca, en estas condiciones, el verdadero desafío que tiene delante el traductor es el que viene sugerido por las circunstancias externas del discurso, esto es, el de conferirle a la variante castellana el mismo estatuto estilístico que tiene el original, e incluso el mismo grado de oscuridad.

El LU pone de manifiesto, por comparación, una mayor constancia en el uso de determinadas formas léxicas en contextos idénticos. Por ejemplo, el autor utiliza exclusivamente latinismos como *ynsula*, *salutifero*, *delectoso*, o bien elementos patrimoniales como *poderoso*. La frecuencia del latinismo no es inferior a la que caracteriza la primera traducción, pero en la segunda el equilibrio entre cultismos, semicultismos y formas patrimoniales se realiza ya no a nivel frástico, sino a nivel global del texto. Muchas veces la forma culta se propone como única solución transpositiva o bien se utiliza como término de una alternancia o como tema de una paráfrasis o de una *interpretatio*: *esterile o sin*

¹² Cl. Buridant, *op. cit.*, 1989, p. 95, nota 1.

fruto alguno (fol. 13 r). Como consecuencia del evidente intento clarificador del traductor, lo que particulariza radicalmente el léxico de la segunda traducción es el uso de los sinónimos, la paráfrasis, la aparición de amplios períodos en los que el traductor invierte su capacidad de investigar la casi totalidad del área de significados que propone la palabra del original.

corriente o manante leche e miel (fol. 2 v)

allí curó o sanó a su fijo (fol. 5 v)

de ella habla Salomon en sus Canticas o Cantares (fol. 6 v)

allí vienen para que resçiban o recobren salud (fol. 7 v)

se les dio nombre de diçiplos o galileos (fol. 8 r)

noble silla o asentamiento (fol. 16 r)

sostener luengo o largo tiempo (fol. 238 v)

dessde el prinçipio o començamiento aya sido decorada o guarnesçida o adornada o compuesta (fol. 292 v)

La estructura de estos períodos evoca el problema del binomio sinonímico, enfocado como marca erudita y reminiscencia de la preceptiva retórica cicero-niana, y al mismo tiempo como técnica medieval relacionada con el procedimiento de la *amplificatio*. “A synonymic pair occurs when a translator replaces one word in the source with two words in his translation by means of a copulative conjunction”.¹³ La utilidad inmediata de esta técnica se manifiesta en la eficacia comunicativa, en la capacidad de los elementos integrantes de neutralizar las discrepancias de tipo diacrónico, diatópico o diastrático que mantienen entre sí, uno de los términos teniendo, en relación con el otro, un estatuto marginal. En este sentido, se puede decir que precisamente el carácter imperfecto de cualquier relación sinonímica es el argumento de la capacidad clarificadora de dicha secuencia, de modo que el binomio o la secuencia sinonímica se convierten en prueba material de los mecanismos interpretativos que conducen a la estructuración del texto traducido. En la EG, la extensión de estas estructuras se mantiene reducida, a dos términos como máximo,

sabio e esforçado (EG, XIV)

sabio e poderoso (EG, XVI)

escogida e esforçada (EG, XXX)

y en todos los casos traduce binomios sinonímicos latinos, entre los cuales fórmulas encomiásticas del tipo *strenuum atque sapientem* y *nobilem atque utilem*.

¹³ Dawn Ellen Prince, ‘Negotiating meanings: the use of diatopic synonyms in medieval Aragonese literary translations’, en Roxana Recio ed., *La traducción en España. Siglos XIV–XVI*, Universidad de León, 1995, pp. 79–89 (p. 80).

Muy raras veces, el traductor de la EG reduce el binomio sinónimico presente en el original a un sólo lexema, o bien produce un binomio sinonómico en conformidad con la definición anterior. En base a la misma definición, podríamos decir que el binomio sinónimico es sólo accidental. Es igualmente interesante el hecho de que la conjunción típica *y*, con valor acumulativo, recordando el recurso retórico de la *annotatio* e indicando un valor más bien expresivo de la secuencia, viene sustituida en al LU, en casi todos los casos, con la disyuntiva *o*, lo que indica la prevalencia de su finalidad cognitiva. El autor de la segunda traducción construye muchas de sus series sinonímicas en base a las discrepancias diacrónicas existentes entre los términos (compárense las parejas de sinónimos *luengo / largo*, *guarnesçer / decorar*, etc.), de modo que el proceso de la comprensión refleja de una forma más extensa la implicación del traductor como individuo portador de una competencia lingüística sistemática, especificada desde el punto de vista histórico. En determinados momentos de este procesamiento de datos, la perspectiva del original, con sus marcas discursivas y registrales se pierde por completo. Como se puede notar, el traductor del LU se propone dejar constancia de su papel de intérprete entre dos sistemas lingüísticos autónomos, que al mismo tiempo deja de interesarse por la conservación de los parámetros discursivos del texto original, o mejor dicho que valoriza la fuerza comunicativa del original en conformidad con su identidad cultural y lingüística y con sus propias finalidades.

Gianfranco Folena observa que la traducción medieval asume la naturaleza antitética de las instancias que gobiernan el acto de traducir, tal como viene resumida por San Jerónimo en su *Epístola a Pamaquio sobre la mejor forma de traducir*: por un lado, el traductor realiza su obra bajo el signo del respeto hacia el texto al que debe atribuir nueva identidad lingüística, pero al mismo tiempo prueba la necesidad de interpretarlo, de comunicar su sentido, y no las palabras.¹⁴ El equilibrio perfecto de estas dos tendencias pertenecen al dominio del ideal. Las variantes castellanas de la *Historia Orientalis* de Jacques de Vitry establecen, en relación con el original, una relación supletiva en distintos grados. Podemos decir que ambas traducciones asumen globalmente las condiciones de textualización del original, pero las materializan en el idioma-meta de una forma particular. Notamos en este mecanismo particularizador los efectos de la *interpretatio*, acto reflexivo ineludible y operación subsumida a la lectura, en la misma medida en que la traducción es operación constitutiva del lenguaje humano. Ni siquiera la traducción más próxima al original consigue reproducir completamente los parámetros comunicativos del mismo, por la mera razón de que sólo los puede prelevar a través de este proceso de lectura – interpretación.

¹⁴ Gianfranco Folena, 'Advertencia', en Dámaso López García, ed., *Teorías de la traducción. Antología de textos*, Cuenca, Ed de la Universidad de Castilla-La Mancha, p. 590.

En el concepto de Rita Copeland, la *interpretatio* es básicamente una forma de valorizar de manera exegética la fuerza retórica de un discurso, esto es, modificando los objetivos de la comunicación y añadiendo significado histórico-lingüístico y cultural, independiente del original. Asimismo, la *Historia de Gerusalem*, que hace prevalecer el concepto de la relevancia intratextual, se caracteriza como tipo de **traducción primaria o expositiva** (en base a la equivalencia medieval *expositor = fidus interpres*), mientras que el *Libro Ultramarino*, que se construye como discurso en torno a la idea de fondo de la eficacia comunicativa apoyada en recursos extratextuales, es una **traducción secundaria o exegética**. El diálogo que se establece entre los dos textos asume e ilustra la orientación fundamental de la retórica medieval vista como “actuación moral y proceso interpretativo global”.¹⁵

¹⁵ Rita Copeland, *Rhetoric, Hermeneutics and Translation in the Middle Ages. Academic Traditions and Vernacular Texts*, Cambridge University Press, 1991.

FRENCH PHRASEOLOGICAL INFLUENCE IN MANDEVILLE'S TRAVELS

TIBOR ÓRSI

Eszterházy Károly Főiskola
Francia Nyelv és Irodalom Tanszék
Egészségház utca 4.
H-3300 Eger
orsi@ektf.hu

French influence on Middle English (1100–1500) has been studied mainly from the point of view of vocabulary influence. French also affected English above word level. The present paper hopes to contribute to the study of Middle English phraseology by comparing a 14th century travel account written in French and its translation into English. The phrases of French origin are grouped into categories on the basis of their grammatical function. At least one sample phrase of every category is collated with the corresponding phrase in the French original. The phrases are also examined in a wider linguistic context.

The present paper is part of a thesis discussing the influence the French language exerted on English in the medieval period. It examines areas where French linguistic influence may be supposed. It covers the study of French influence both on the general vocabulary and the learned vocabulary. These areas can be examined fairly well with the help of English historical dictionaries. Unfortunately, etymological dictionaries only rarely discuss the origin of phrases. Neither do the *OED* and the *MED*, which confine themselves to documenting them. A thorough analysis of the question was undertaken in a book by A. A. Prins, entitled *French influence in English phrasing* (Leiden, 1952).

Prins lists, illustrates and comments 600 examples, many of which contain a word or words which – to use John Orr's words – “betray at a glance their foreign provenance”. Prins's work was soon followed by that of John Orr: *Old French and Modern English Idiom*. Orr (1962:v) concentrates “particularly on real *calques*, i.e. words and phrases of genuine Anglo-Saxon components, but foreign in usage and construction; for it is these that show [...] how much of the most apparently homespun in the fabric of our language is in reality of French texture”.

The second volume of *The Cambridge history of the English language*, which covers the Middle English period, devotes only twenty-four lines to the issue (1992:449f): “Foreign sources which were of great importance to word

formation in Middle English played equally as important a role in phrase creation. French in particular contributed to a large number of phrasal idioms (Prins 1952), of which verbal phrases especially have proved productive". The *CHEL* refers to the findings of one single author: Prins.

Prins himself "recalls the work that has been undertaken in this field before the present work was undertaken" (Prins 1952:3). He mentions Sykes, Einkenel and Price. Mustanoja (1960:349) warns that some of the conclusions made by these scholars including Prins "seem to suffer from a certain amount of superficiality".

The study of the phraseological influence in *Mandeville's Travels* leans heavily on Prins's work in so far as his book is still an invaluable source of reference. Prins collected his material from dictionaries and text editions. His material was often checked and completed from sources that became available since then. The electronic edition of the *OED* proved to be a powerful tool to allow us to arrive at valid conclusions. The various types of searches from the complete dictionary corpus yield results that complete traditional searches. Corpus-based searches seem to be particularly useful in testing earliest attestations and collocations. By offering free temporary on-line access to the now complete *Middle English Dictionary*, the University of Michigan Press greatly facilitated research in the field of the Middle English language.

Mandeville's Travels was one of the most popular books in the Middle Ages. It has come down to us in 300 manuscripts. The first part is a pilgrim's guide to the Holy Land, the second is a description of the East. It was written in French in around 1356 and translated into English and eight other languages soon afterwards. We have translations in Latin, German, Spanish, Italian, Danish, Dutch, Irish and Czech. In the present study we compare printed versions of two Middle English and two early Middle French manuscripts.

Manuscripts

1. The Cotton Version (London, British Library MS. Cotton Titus C. xvi) is a conflation in English based on an English translation of the Insular Version – the Defective Version – made from a lost manuscript which lacked its second quire. This defective text was expanded by reference to the Insular Version between 1400 and 1425. The Cotton Version is quoted from Seymour's edition (1967). In the quoted examples "C" stands for the Cotton Manuscript.

2. The Insular Version is a French recension, made in England before 1375, of the original French text. The Insular Version is quoted from Warner's bilingual edition of 1889. The Insular Version is abbreviated to "W" after its editor.

3. The Continental (or Paris) Version, dated 1371, is the oldest French Version and nearest, within present knowledge, to the authors holograph. It is quoted from Letts's edition (1953) and is abbreviated to "P" in the examples quoted.

4. The Egerton Version, made in the first quarter of the 15th century, is a conflation in English based on the Defective Version and a lost English manuscript of a Latin translation belonging to the insular tradition. The Egerton Version was also printed by Warner (1889) and is abbreviated to "Eg" in the quotes.

For our purposes the Cotton Version was collated with Warner's edition of the Anglo-French insular text since these two manuscript show close agreement. The other two manuscripts are only referred to when it seems appropriate.

The possibility of French influence arises in the case of about eighty phrases. The mere fact that they are discussed here does not automatically mean that they are actually of French origin. This will be stated at the end of the study of each single item. Phrases of French origin can be grouped into the following categories on the basis of their grammatical function.

(1) a. Verbal phrases

do/make company, do/make reverence, CRY MERCY,¹ do one's business, do one's devoir, DO/MAKE HOMAGE, do honour, DO JUSTICE, do penance, do reason, do reverence to, do service, give example, have reason, have remembrance of, hold siege, make confession, make feast, make joy, make peace, make a prayer, make reason, MAKE/TAKE A VOYAGE, put to death, put in prison, suffer death, suffer passion, take one's advice, take leave of;

b. Verbs with their arguments

accord to, condemn to (death), DELIGHT IN, deliver of, fail of, serve of;

c. Adjectives with their arguments

CONTRARY TO, CONTRARIOUS TO;

d. Prepositional phrases

at one's command, at random, by force, by navy, by reason, by virtue of, FOR DEFAUTE OF, in common, in counsel, in (de)spite of, in a manner, in general, IN PRESENCE OF, instead of, in travers, to myn avys, with one accord, with one voice, WITHOUT DEFAULT, WITHOUT DOUBT, WITHOUT FAIL;

e. Compound words and noun phrases

clove-gillyflower, DEED OF ARMS, GENERALE PASSAGE, nutmeg, last will, man of religion, men of arms;

¹ The phrases in SMALL CAPS will be examined in detail.

f. Other phrases

save your grace, save your reverence, WITHOUT ANY STROKE.

By analysing some phrases belonging to the above categories we hope to illustrate in what ways and to what extent French phraseological influence may have affected English.

To render a phrase of French or Latin origin, the following possibilities present themselves:

1. All the components of a foreign phrase can be taken over unaltered apart from changes in spelling: this is only rarely met with as the function words in English are of native origin, and if we exclude verbal operators and prepositions, only nominal constructions remain, such as compound nouns like PDE *clove-gillyflower* and collocations of nouns and adjectives like PDE *mortal enemy, safe-conduct*, ME *generelle passage*, ME *cousin german*. However, we find †*cry merci*, †*claim quit* etc.

2. The most common procedure of nativization seems to be the use a native verbal operator or preposition with a noun of foreign origin with betrays (sometimes deceptively) at first glance the foreign origin of the whole phrase. Formal and semantic similarity may help to establish a link between native and foreign prepositions. (*in common* – *en commun* – L *in communi*; *in detail* – *en détail*; †*at one voice* (later *with one voice* – *a une voix*).

3. In calques foreign concepts are rendered by native elements. PDE *it goes without saying* was calqued on PDF *cela va sans dire*. ME *withouten ony strok* may have been calqued on OF *sans cop ferir*.

Note that foreign phrases may refer to concepts denoted earlier by native expressions. It is doubtful whether *make peace* translates *faire paix* or developed from OE *frīð niman* or *sibbe niman wið* ‘to make terms with’.

VERBAL PHRASES

In the very short discussion of French phraseological influence, the *CHEL* (1992: 449f) refers to only one of the above categories:

The structure of such phrases usually consisted of a verbal operator followed by an abstract noun or adverbial phrase; thus: *do homage, do mischief*, [...] *take keep, hold dear, hold in despite*. Because some phrases can be paralleled in Old English, it is not always certain that they are formations on French phrases with *faire, avoir, prendre* and *tenir*. Nevertheless, because the pattern of the phrases corresponds closely to the French, and many are apparently adoptions with partial substitution of native morphs, it is safe to assume that French influence played a major role in this important addition to English modes of expression. Prins, in his study of such phrases (1952), lists within Middle English more than fifty formations

which have equivalents in, and are likely to be modelled on, French phrases with *faire*, fifteen with *avoir*, twenty-nine with *prendre* and eight with *tenir*. They are especially common from the second half of the fourteenth century. A parallel tendency exists in verbal phrases based upon the Scandinavian-derived verbal operator *get*.

Mustanoja (1960:271f) touches upon verbal phrases in Middle English when he briefly refers to “verb and object phrases” in his chapter devoted to articles, within that to the “non-expression of the article”:

There are numerous phrases consisting of a transitive word and its object where the noun takes no article. Many of these may be native in origin, but many are direct or indirect loans from French. [...] In many of these instances the absence of the article agrees with the French original. In a number of cases the articleless use goes back to Old English (e.g. *bear witness*). A factor which must have greatly contributed to the preservation of the articleless form is the highly stereotyped character of these phrases.

A large number of these phrases are current in Present-Day English, e.g., *to change colour*, *have reason*. In the *Travels* we come across twenty-nine verbal phrases of possible French origin.

DO and MAKE

In French verbal phrases by far the most common verbal operator is *faire* from L *facere*. To French verbal phrases containing *faire* correspond two verbal operators in English: *do* and *make*. *Do* is a common West Germanic verb (wanting in Gothic and Norse). It is found in Old English about 725 in *Beowulf*. Prins (1952:46) writes: “Though *don* had a wide range of meaning and application in Old English, we witness an enormous extension in Middle English under the influence of OF *faire* and partly L *facere*. The verb did not exist in Old Norse.”

Make is also a West Germanic word. In the earliest stages of the West Germanic tongues, the verb corresponded generally to the L *facere* in such of its senses that were not expressed by *do*. The corresponding forms in the Scandinavian languages appear to have been adopted from Low German. OE *macian* is not very frequent until the end of that period, and is used mainly in factitive and causative meanings, but tends to correspond to L *facere* in use. L *facere* was usually rendered by *zewyrcean* in Old English. In Middle English both *do* and *make* are common (and often interchangeable) verbal operators and there does not seem to be a clear-cut semantic difference between them as in Present-Day English.

The extension of the use of *make* is explained and lavishly illustrated in the *OED* under *MAKE* def. 57 and especially def. 59. b.:

With nouns expressing the action of verbs (whether etymologically cognate or not), *make* forms innumerable phrases approximately equivalent in sense to those verbs. In some of these phrases the object-noun appears always without qualifying word; in others it may be preceded by the indefinite article, or a possessive adjective relating to the subject of the sentence. When standing alone, the combination of *make* with its object is equivalent to a verb used *intransitively* or *absolutively*; but in many instances the object-noun admits or requires construction with *of*, and this addition converts the phrase into the equivalent of a transitive verb. [...] Many of the Middle English phrases of this type are literal renderings of phrases with Latin *facere* of French *faire*, the noun being often adopted from one of those languages.

to do/make homage — faire hommage 1 occurrence

C 142/7 *And therefore alle the fissesches of the see comen to maken him homage* [...]

W 96/29 [...] *et ensi tot pesshoun se rent a luy en fessant homage* [...]

c1122 O.E.Chr. an. 1115 [...] *dydon manræden* [...] *his sunu Willelme* [...]

The general sense of *homage* is ‘respect, reverence’. It first occurs in English (probably about 1225), in *King Horn* in the sense ‘a body of vassals owing allegiance’. Later, probably before 1300 in *Kyng Alisaunder* ‘allegiance or respect for one’s feudal lord’. Probably formed in Old French from *homme*, earlier *omne*, from L *hominem* (nominative *homo*) ‘man’ + OF *-age*. The CDE writes: “The often-quoted source of OF *homage* is ML *hominaticum* ‘state of being a vassal’ but there is no mention of this form in FEW, and the Medieval Latin form was probably borrowed from Old French.”

c1300(?c1225) *Horn* (Cmb Gg.4.27) 87/1497: *De king & his homage
zeuen Arnoldin trowage.*

The sense of the earliest English attestation seems to be restricted to English feudal law, which is surprising in case of a loanword from French expressing basic feudal relation. So far no Old French attestation with this sense has been found. OF *homage* was first recorded in 1160 in *Eneas* and in the phrase *faire homage* at the end of the 12th century in *Châtelaine de Coucy*:

(Couci XIX) *Celle que [à qui] j’ai fait de cuer lige homage* [...] (Littré)

The original Old French phrase survives into Modern French with weakened meaning in expressions like *faire hommage de* and *rendre ses hommages*. The earliest English occurrences of the phrase with the verbal operator *do* and *make* are quoted from the MED:

c1300 *SLeg.Becket* (LdMisc 108) 600 *Homage* *he [the prelate] scholde don to him [the king].*

a1400(a1325) *Cursor* (Vsp A. 3) 7500 *And we to þam ma siþen homage.*

Under HOMAGE n., the *MED* lists thirteen examples with the verbal operator *do*, and five with *make*. *Yelden* 'yield', *yeven* 'give' and *beren* 'bear' are also attested as verbal operators. Proximity searches in electronic corpora show that the use of *do* prevailed in the 14th century, especially in the first half, and has remained the prevailing one down to the present day. *Make* tends to be used frequently from the second half of the 14th century. The only occurrence in the Cotton Version also has *make*. The use of *make* as a verbal operator in this phrase has become archaic. The last examples in the *OED* corpus date from the very beginning of the seventeenth century.

Prins considers this phrase as of genuine French origin. According to his argument, "there was no such phrase in Old English (cf. *hyldo*, *aest*, *gielðan*) and since it expresses a purely feudal relation, it is certainly due to French influence."

Prins also mentions the archaic phrase *to do/make manred*. OE *manræd* 'homage', composed of *mannr*⟨*aeacu*⟩*den*, from *mann* 'man' + *r*⟨*aeacuden*⟩ *-red* 'condition', is first attested in 1000, and the phrase *do manred* appears in 1122, relatively shortly after the Conquest. The expression *do manred* survived into the 17th century.

Cotton and the French versions closely correspond to each other here, the phrase is missing in Egerton. Its French origin seems highly probable.

Summary

As the semantic content of the phrase already existed in late Old English, French influence seems to be responsible for the lexical replacement of the original phrase and not for its conceiving.

to do justice — faire justice 1 occurrence
(to do right — faire droit)

C 213/1 *And also wee haue a kyng nought for to do iustice to euery man, [...] but for to keep nobless and for to schewe that wee ben obeyssant wee haue a kyng.*

W 145/37 *Et si auoms vn roy, noun pas pur iustice faire, [...] mes pur noblesse garder et pour aprendre qe nous soioms obeissantz.*

E 145/13 *A kyng we haue amanges vs, noȝt for to do right to any man [...] bot all anely to lere vs to be obedient.*

Roland 498 *Livrez le mei, je en ferai la justise.*

Roland 3883 *Quand l'emperere ad faite sa justise.*

1137–54 Old English Chronicle:

an. 1137 *Þa the suikes under gæton ðat he milde man was [...] & na iuſtice ne dide.*

an. 1140 *He dide god iustise & makede pais.*

?c1200 Ormulum (Jun1) 6258: *ziff he dop þe lazbe & rihbt, Ða wurp he þær þin broþerr.*

c1275(a1200) Lay. Brut (CLG A9) 1256: *Heo was swa swiþe wel bi-þouht, þat ælche monne heo dude riht.*

Justice ‘quality of being fair, just’ first appears in English in the phrases quoted above from the *Old English Chronicle*. It was borrowed from OF *justise*, *iustice*, learned borrowing from L *iustitia* ‘righteousness, equity’, from *iustus* ‘upright’. The first Old French occurrence in *Vie de saint Alexis* (1050) is spelt *justise*. The word next occurs in Old French as part of the phrase *faire justice de quelqu’un*. Similarly, *justice* first occurs in Old English in the phrase *do justice*. The phrase seems to have been taken over as a whole. The verbal operator is always *do*. The *MED* interprets the two attestations from the *Old English Chronicle* differently: In *He dide god iustice* means the phrase means ‘administer or execute justice’, whereas the other quotation means ‘inflict punishment’. The phrase seems to have both these meaning in the examples from the *Chanson de Roland*: ‘rendre justice’ in its practical application is “synonymous” with ‘châtier quelqu’un’.

Our efforts to find out the origin of the phrase *to do justice* are further complicated by the fact that there existed a native phrase given in the *MED* under RIGHT n. def. 2.e.: *don right*: ‘to do justice, execute judgement’. The first two recorded examples date from the 13th century. The phrase survived into Present-Day English. Prins quotes the English text of the *Ancrene Riwle* written about 1225 (286: *uorte don alle men right*) to which corresponds (199: *de faire droit a toute gent*) in the French version. A similar expression (with the definite article) also occurs in the *Chanson de Roland*:

Roland 3898 *Deus facet hoi entre nus le dreit!*

The two English translations differ here by rendering MF *faire justice* differently. The Cotton Version closely follows the Insular French text. The Egerton Version has the native expression here.

Summary

Prins considers *to do justice* as a doubtful borrowing. However, the fact that both French phrases are attested earlier than the corresponding English ones points to the French origin of these phrases.

(†) to cry mercy — crier merci

'to beg for pardon or forgiveness' 2 occurrences

C 87/4 [...] *they seyn that only to God schalle a man knouliche his defautes, yeldyng
himself gylty and cryenge mercy and bebotyng to Him to amende himself.*

W 59/37 [...] *ils dient qe a Dieu doit homme receibir ses malfaitz, en soi rendant
coupables et en criant mercy et en promettant soy amender.*

C 87/8 [...] *they schryuen hem to God and cryen Him mercy.*

W 59/37 [...] *ils se confessent a Dieu et crient mercy.*

Eg 59/19 *I schryfe me to Godd and askez forgifnes of my synne.*

Earliest attestations of *merci* in French:

Eulalie 27 *Qued auuisset de nos Christus mercit.* 'Que le Christ ait de nous merci.'

Roland 82 *Si me direz a Carlamagne le rei / Pur le soen Deu qu'il ait mercit de mei.*
'Vous direz de ma part au roi Charlemagne qu'au nom de son Dieu il ait pitié de moi.'

12th c. Couci I. V. *Et quant je plus merci vous doi crier.* 'demander grace'

Earliest attestation of *cry mercy* in English:

c1230(?a1200) *Ancr.* (Corp-C 402) 27/14: *Dencheð i hwet 3e habbeð [...] inweaðet
ure lauerd, & crið him 3eorne merci & for3euenesse.*

Fr. text: 31. *li criez merci* (in Prins)

Mercy n. first occurs in English probably before 1200 as *mearci*, in *Ancrene Riwle*, later, *merci* (probably about 1200). It was borrowed from OF *merci* 'reward, gift, kindness, mercy'; earlier *mercit*, from L *mercedem* 'reward, wages', from *merx* (genitive *mercis*) 'wares, merchandise'.

OF *merci* is first attested in the *Cantilène de sainte Eulalie* (880) as *mercit* already as part of the phrase *avoir merci*. The *Chanson de Roland* contains fourteen occurrences of *mercit*, six of which in the phrase *avoir merci*. All these examples including "*Amis Rollant, de tei ait Deus mercit!*" (l. 2887) as well as the one

cited above appear in parts of the text reproducing the current speech of the age. *Avoir merci* seems to be a set phrase in Old French, although dictionaries do not supply it as such. In English dictionaries, however, the corresponding form *to have mercy* is considered as a phrase. *Avoir merci* and *crier merci* are well documented in Old French. Both these phrases have found their way into Middle English and are well documented in that language as well. OF *crier mercy* first appears in that language in the 12th century and means ‘demander grâce’ according to the *DHLF*. The *OED* says that “the English uses [...] represent Old French senses that for the most part have not survived in French, where the word has in great part been superseded by *miséricorde*. The chief uses for *merci* in Modern French are in the sense ‘thanks’.”

In the phrase *cry mercy* quoted from the English text of the *Ancrene Riwle* we can witness the effort often made by Middle English authors to explain foreign lexical items by adding native synonyms where the original French text only had the plain phrase. Further Middle English examples abound. The corpus of the *OED* contains about one hundred examples of ME *merci*. On the basis of these examples it is obvious that *merci* first appears in verbal phrases with the operators *have*, *cry* and *do* and not as an independent noun. Strangely, *do mercy* does not seem to have a corresponding phrase in Old French and appears to be an English formation. At the beginning of the 14th century other verbal operators co-occur with *mercy* and become fairly frequent: *ask*, *bid*, *beseech*, *grant*, *pray*, *show*, *take*, etc.

In the Cotton text *mercy* occurs eight times. Three of these occurrences translate MF *misericorde*. Three further Middle English instances do not have corresponding words in the French original. The two remaining occurrences in the Cotton Version (cited above) are the ones which correspond closely to the French original.

Attention must be drawn here to two instances of lexical disagreement. In two expressions² ME *mercy* stands for MF *misericorde*, although *misericorde* word was in use in English earlier but the Englisher chose another word of French origin, the more generally used *mercy*. ME *misericorde* ‘compassion, pity, mercy’ from OF *misericorde*, from L. *misericordia* is first recorded in *Ancrene Riwle* written probably before 1200.

C 8/20 *He sholde go to the aungelle [...] that he wolde senden hym oyle of mercy for to anoynte with his membres.*

W 6/34 [...] *qil priast al angel [...] qe by vosist enuoier del arbre de misericorde [vr. de luile de larbre de], pur oindre ses membres.*

C 8/23 *The aungell [...] seyde to him that he myght not haue of the oyle of mercy.*

²The *OED* writes under TREE 7. b.: “tree of mercy is, in medieval legend, the allegorical tree which yielded the oil of mercy, and was at length to bear Christ for the healing of mankind”.

W 6/35 *Ly angel [...] by dit qe del oile de misericorde ne poait il auoir.*

Notice the following example, too:

c1350(a1333) Shoreham *Poems* (Add 17376) 42/1182–3: *To oure lorde Mercy be cryp, and biddep hym Mercy and misericorde.*

The quote above from the *MED* is interesting for several reasons. Firstly, it is a recorded occurrence of the phrase *cry mercy* in Middle English. Secondly, *bid mercy* – a synonymous phrase with a native verbal operator – also occurs in the same quote. Thirdly, ME *mercy* – the borrowing of an Old French *mot populaire* and ME *misericorde* – a learned word borrowed through Old French co-occur, probably for the sake of amplification.

Summary

This phrase is probably of French origin. The Cotton Version corresponds closely to the French versions by using the same phrase. The Egerton Version replaces the foreign phrase by a native formula.

to take a voyage — emprendre un viage 1 occurrence

to make a voyage — faire un voyage 1 occurrence

C 3/8 [...] *alle wordly lordes [...] with the comoun peple wolden taken this holy viage ouer the see [...]*

W 2/43 [...] *qe les princes terrienz [...] ouesqe ascuns de lour comune voisissent emprendre la saint viage doultre meer [...]*

P 230/36 [...] *voulsissent entreprendre le saint voiage doultre mer [...]*

C 94/30 [...] *tho that wolen go by that weye and maken here viage be tho costes mowen knowen what weye is there.*

W 65/27 [...] *cils qi vorreient faire ceo viage par ceo coustee y puissent sauoir quel chemin il y ad.*

The *CDE* writes under the entry VOYAGE n.: “Probably before 1300 *viage* ‘a travelling, journey’; about 1300 *veyage*; borrowed from OF *veiage*, *vayage*, *voiage*, *vaiage* ‘travel, journey, voyage’; from LL *viaticum* ‘a journey’, in L ‘provisions for a journey’, noun use of neuter of *viaticus* ‘of or for a journey’, from *via* ‘road, journey, travel.’”

French dictionaries do not consider *faire un voyage* a phrase. The earliest example in Godefroy under VOIAGE n. where *voiage* and *faire* co-occur (*pour un voiage faire a le Mere dieu*, quoted by Prins) dates from the 14th century. In the earliest English attestation in the *MED* cited in (2), ME *veyage* not only appears within a phrase, but also antedates the first recorded examples in French:

- (2) c1300 *SLeg.Brendan* (Hrl 2277:Horst.) 94:
*‘We schulle [...] bede zurne oure louerdes grace þulke veyage to do; hi leten hem dizte
 a gret schip.*

The *MED* lists a great variety of verbal operators: *don* (*gon*, *holden*, *maken*, *nimen*, *taken*) ~, *wenden* (*on*) ~; without giving further examples until the very end of the 14th century. The *OED* supplies recorded forms from 1297 onwards:

- (3) a. 1297 R. GLOUC. 4921 [...] *toward þis lond þe veage nome*
 ibid. 4509 [...] *þe veage toward Rome he bileuede vor þis cheance* ‘military expedition’
 b. 1313 R. BRUNNE *Handl. Synne* 3946 *To belle þou makyst þy viage.*
 c. 1375 BARBOUR *Bruce* XIV 117 *He his viage soyne has tane, / And straucht towards the plas is gane.*
 d. 1390 GOWER *Conf. I.* 353 *This worthi kniht of his corage Hath undertake the viage.*
 e. *FCand. Sch.-G.* 13212 [*prendre son voiage* ‘seine Reise antreten’] *Cil l’a bien entendu, puis a pris son voiage.*

The quotes in (3a) contain the earliest occurrences of *voyage* in English both as a noun and as part of a phrase. In OE *niman* corresponding to Modern German *nehmen* was the general word meaning ‘take, seize’. It was gradually superseded by late OE *tacan*, *tóc*, of ON origin, as the general equivalent of L *capere*, *sumere*, F *prendre*. When the phrase was adopted from French, *niman* was used to translate the verbal operator, but in later examples *do*, *make* and *take* alternate. In French dictionary sources we find many examples of the phrase *faire un voyage* in Old French but so far we have not been able to come across one single attestation of *prendre (son!) voyage* in the form as cited in (3e) from the entry *PRENDRE* in Tobler–Lommatzsch. This example dating from about 1210 is that comes nearest to the English phrase *to take a voyage* apart from the corresponding phrases quoted above from the French versions. The fact that in Modern Italian we find the phrase *intraprendere un viaggio* also justifies the supposition that there may have existed a similar phrase in Old French. The quote in (3d) is a unique example with the verbal operator *undertake*. Today *undertake* translates French *entreprendre* (cf. ME *entrepris* n. c1430, *enterpryse* v. 1475) but the *ODEE* derives ME *undertake* as a replacement of OE *underfon* ‘receive, take in hand’ and OE *underniman* ‘take in hand, undertake’ and not as a calque on French.

Prins considers this phrase as a genuine borrowing. *Voyage* has corresponding senses both in Old French and in Middle English: 1. ‘journey, pilgrimage’ 2. ‘expedition, crusade’ 3. ‘journey, especially by sea’. This word occurs four times in the *Travels*. In the *Prologue* it stands for ‘crusade’ (C3/8,

C3/13), elsewhere it is used in the sense 'travel by water' (C94/30, C221/36). In (C94/30) the nautical reference is obvious. In C3/13 the sense 'crusade' is made clear by the addition of the noun phrase *generalle passage*. (See this entry.)

Summary

Both phrases are probably of French origin. Evidence is less satisfactory for the phrase *to take a voyage*.

COMPOUND WORDS AND NOUN PHRASES

generelle passage — passage general 'crusade' 1 occurrence

C 3/13 *And for als moche as it is longe tyme passed that there was no generalle passage ne vyage ouer the see [...]*

W 2/445 *Et purceo qil y ad long temps qil neust passage general outre meer [...]*

The example in the Cotton Version adds a synonym of French origin to the original French phrase. The fact that the adjective precedes the noun eases the somewhat learned character of the phrase. It appears to be a unique occurrence. The search in the *OED* or the *MED* corpora has yielded no result for this collocation. The phrase appears in both French versions and the two complete English versions. Under *PASSAGE* n., Littré quotes from the entry *PASSAGIUM* in Du Cange:

XIV^e s. *Je [Charles le Bel (c1295–1328)] laisse à la Terre sainte 50 mille livres à payer et delivrer quant passage general se fera; et est mon entente que se le passage se faisoit en mon vivant, de y aler en ma personne.*

Deluz (1993:238) gives the following note in her edition of the *Travels* in Modern French: "La croisade n'est jamais appelée ainsi à la période médiévale. On la désigne par les noms de voyage, saint voyage ou passage. Le passage général implique la participation des principaux souverains d'Europe, après la proclamation de la paix par le pape."

Summary

This seems to be the only occurrence of the phrase in English. It was probably taken over from French.

deed of arms — fait d'armes 2 occurrences

C 226/26 [...] *withouten doynge of ony dedes of armes [...]*

W 154/34 [...] *saunz faire nul bien fait darmes* [...]

Eg 154/13 [...] *na worthyness ne doughtyness Dai vse* [...]

C 229/19 [...] *and haue ben in many a fulle gode honourable compaignye and at many a faire dede of armes*.

W 155/44 [...] *et qy ay este en moint bone compaignie et en molt beal fait* [...]

P 411/19 [...] *et qui ay este en mainte bonne compaignie et veu maint biau fait* [...]

Eg 155/23 [...] *and base been at many [...] dedez of armez* [...]

?1306 *Joinv.* 226 *Et sachiés que ce fu un tres biau fait d'armes.* (Littré)

1340 *Ayenb.*(Arun 57) 163/24 *Be wytnesse [...] me ne prouep nazt pet he by guod knyzt, ac be moche dede of armes*.

1485 CAXTON *Paris & V.* 9 *Knyghtes redy to faytes of armes*.

The phrase appears in the *OED* under the entry DEED n. 1.b. : “An act of bravery, skill, a feat, esp. in *deed of arms*, and the like”. The complete corpus of the *OED* yields three occurrences from the Middle English period, the first dated 1340, and four from Early Modern English. The corpus of the *MED* contains fourteen examples from the Middle English period. Obviously *deed* is a very old Germanic word used in various senses, of which ‘heroic act’ already appears in *Beowulf*. The extension to the phrase *deed of arms* seems to be due to the influence of the corresponding French phrase *fait d'armes*.

French *fait* developed from L *factum* in the same way as *deed* in English. According to the *DHLF*, “son premier sense est ‘action humaine’, et notamment ‘action remarquable’”. Greimas (1968:277) and Godefroy’s *Lexique...* (1978:223) list the phrase *faire d'armes* ‘se montrer vaillant’. OF *fait d'armes* first occurs in Joinville at the early 14th century. *Feat* appears in English in the sense ‘deed of valour, noble exploit’ in the first half of the 15th century. The phrase *feat of arms* was also taken over in late Middle English. As it first appears in Caxton in 1485, it is posterior to the *Travels*. Since Caxton’s time *deed of arms* and *feat of arms* have both been in use. The doublet *feat of arms* has almost completely ousted *deed of arms*.

Deed of arms occurs twice in the Cotton Version. None of the other texts shows close correspondence. In the Insular Version only one of the examples has the full phrase in French. The Paris text contains only one example and even that is only the head of the full phrase. The Egerton text either uses the native synonyms *worthiness* and *doughtyness* or supplies the very phrase *dedez of armez*. It is mainly on the basis of linguistic evidence outside the Mandeville texts that we can include this phrase among the genuine borrowings.

Summary

The Old French phrase *fait d'armes* was partially calqued as *deed of arms*. Later the foreign form was restored to *feat of arms* and both remained in use.

PREPOSITIONAL PHRASES

in presence of — en présence de, (†) en la présence de 1 occurrence

C 117/4 *And yif venym or poyson be brought in presence of the dyamand, anon it begynneth to wexe moyst and for to swete.*

W 80/27 [...] *et, sy venym ou poisoun est porte en la presence de dyamant, tantost deuient moiste et comence a suer.*

P 320/7 *Et si venin ou male poison est portes en presense de dyamant, tantost deuient moiste et commence a suer.*

Eg 80/4 [...] *and, if venym or puyson be brogt in place whare þe dyamaund es, alsone it waxez moyst and begynnez to swete [...]*

This phrase is not examined by Prins. The *OED* (see PRESENCE n. def. 2.a.) does not treat it as one phrase but as a loose set of phrases:

In certain connexions, used with a vague sense of the place or space in front of a person, or which immediately surrounds him. With *of* or possessive; usually preceded by a prep. (*in, before* (arch.), *into, to, from, out of*, etc.); [...] *in his presence* 'before or with him, where he is, in his company'; *from his presence* 'from being with him, from where he is, out of his company', etc.; also persons implied: e.g., *in this (august) presence* 'in the presence of this (august) personage'.

The *Grand Larousse de la langue française* (1976:4594) clearly distinguishes the prepositional phrases *en présence, en présence de* et *hors la présence de*. *En présence de* was first attested in French as early as 1160. The first example in the *OED* dates from the 14th century. The quotation from the Cotton Version corresponds to modern usage. Interestingly, the Egerton text replaces the phrase with an occasional syntactic solution. The Paris Version corresponds to Modern French with respect to the form of the prepositional phrase. The Insular Version in French does not have a "phrase", only an ordinary syntactical construction with the definite article following the preposition *en*. *En la présence* is still used by La Bruyère, and, according to Littré, "dans la langue de la dévotion: *se mettre, se tenir en la présence de Dieu*".

VERBS WITH THEIR ARGUMENTS

to delight in — se delitier a (?) (*en* in Prins) 1 occurrence

C 143/5 *And there is a full cursed peple, for thei dehyten in nothng more than for to fighten and to sle men.*

W 96/45 *La y ad auxi tres malueis gent; qar ils ne se delectent a nulle chose tanqes ils font a batiller [‘combattre’] et occire lez gentz.*

P 341 *La y a si tres mauuaises gens; car il ne se delitent a nulle chose tant quils font au batillier et a tuer lun lautre.*

When a verb is borrowed from a donor language, it may borrow the argument structure of the verb in the original language. Let us examine this possibility through the example of a verb and its argument. The phrase occurs only once in the *Travels*. Prins listed it as a genuine borrowing from French so our job promises to be an easy one.

PDE *delight*, from ME *deliten* first occurred probably before 1200 in *Ancrene Riwle*, borrowed from OF *delitier* ‘please greatly, charm’, from L *delectare* ‘allure, charm, entice’, frequentative of *delicere* ‘entice, allure’ (*de* ‘away’ + *lacere* ‘entice’). The *OED* writes that “the current erroneous spelling *delight* after *light*, etc. arose in the 16th century and prevailed about 1575”.

OF *delitier* is attested about 1120 in the *Psautier d’Oxford*. From the 12th century onwards, we have a number of recorded forms with *delitier* followed by *en*. This preposition appears to be the usual argument. The earliest quote supplied by Godefroy from the *Roman de Rou* dates from about 1169:

Rou 3^e p., 10551 *Ses chiens aveit, en bois alout / E en chacier se delietout.*

The *Roman de la Rose* (Strubel 1992) contains attestations in which *deliter* is followed by *en*:

Rose 657 *Il avoit aillors papegauz
Et maint oissians qui par ces gauz ‘bosquet’
Et par ces bois ou il habitent
En lor biau chanter se delitent.*

Rose 4411 *Pour ce i mist nature delit,
Pour ce veult que on s’en delit,
Que cist ouvrier ne s’en fuissent
Et que ceste oeuvre ne haissent [..]*

“C’est pour cela que Nature a mis du plaisir à la chose; c’est pour cela qu’elle veut qu’on y prenne son plaisir: c’est pour que ces ouvriers ne la fuient pas et qu’ils ne prennent pas en haine cet ouvrage [..]” (trans. by Strubel).

OF *delitier* v. pr. could also be followed by *de*. Rouquier (1992: 38) quotes an undated example:

(Men. Reims) *Et commença a vieler une note et en violant se delitoit de son seignor qu'il trové avoit.*

The two French printed versions of Mandeville quoted above both have *a*. The Paris Version (c1371) uses *il ne se delitent a nulle chose*. In the later Insular Version (c1390) already the learned doublet of the verb appears but the argument *a* remains the same: *ils ne se delectent a nulle chose*. *Se delecter* appears about 1361 in *Oresme* as *soy deletter* (without argument) and has been used ever since beside *se delecter à*.

In the Old French examples cited above the verb is always reflexive. Not in the English ones. The *MED* lists an impressive number of examples of *deliten in* and *deliten to*. Here we quote the earliest ones:

c1230(?a1200) **Ancr.*(Corp-C 402) 13b *Eue bibeold o þe forboden eappel ... & feng to delitin i þe bibaldunge.*

Deliten to is first attested rather late:

c1540(?a1400) *Destr. Troy* (Htrn 388) 3867 *Priam [...] Delited to the deuer on dayes be tyme.*

Deliten to can be reflexive:

c1275 *Ancr.* (Cleo C.6:Morton) 52 *Deliten bire*. 'delighted herself, took pleasure in'

c1390 *PPLA* (1) (Vrn) 1.29 *Lot [...] Dilytede him in drinke.*

Deliten in (non-reflexive) appears to be by far the more common form. Prins is probably right in considering the phrase *to delight in* as a genuine borrowing from French. The interesting point is that ME *deliten* takes what seems to be the most frequent argument of that verb while the argument of MF *deliter* and its doublet *delecter* does not represent the most current argument of the verb in Middle French. The single attestation in the Cotton Version does not correspond to the form of the phrase in the French manuscripts. The French attestations themselves differ. They illustrate the tendency to replace "popular" words by learned ones throughout the Middle French period.

Summary

The French origin of the phrase is probable on grounds of available evidence although the collation of the English and French texts does not support this supposition.

ADJECTIVES (NOUNS) WITH THEIR ARGUMENTS

the contrary (without argument) — **a reuers / autres** 1 occurrence

C 101/2 *Thei scholden ben symple, meke, and trewe, [...] but thei ben alle the contrarie and euere enclyned to euylle and to don euylle.*

W 69/39 *Ils duissent estre simples et humbles et veritables, [...] mes ils sont tot a reuers et tot enclin a malfaire.*

P 306/14 *Et ilz deussent estre simples et humbles et charitables; [...] mais ils sont autres et enclins a mal faire.*

Eg 69/16 “*ge schuld,*” *he said, “be symple, meke and sothfast. [...] Bot it es all operwise.”*

The words and phrases in the four examples above are obviously not adjectives with arguments. They are briefly referred to here as they are semantically related to the adjective *contrary*. The four quotations illustrate the typical procedure of the translator of the Cotton text. The word (in this example a phrase) of French origin he uses has no etymological motivation as the corresponding words in the French texts differ. Strangely, *a reuers* and *autres* in the French texts differ in turn. According to the *DHLF*, *a reuers* first occurs in the 15th century. In the Insular Version we have discovered an earlier attestation of the French phrase. Earlier attestations of this kind are often met with in the French versions of the *Travels*, which unfortunately were not included in the corpus of the major French historical dictionaries.

contrary to 1 occurrence corresponding to *contrarie de* in W
contrarious to 1 occurrence corresponding to *a contraire a* in W
 1 occurrence corresponding to *contraire (de)* in W

C 132/22 *But men seen another sterre the contrarie to him, that is toward the south, that is clept Antartyk.*

W 90/27 *Mes homme veoit vne autre qi est al contrarie de celle, qi est vers mydy, qe homme appelle Antartike.*

P 331/11 *Mais on voit vne autre, qui est au contraire de celui, vers mydi, que on appelle Antartique.*

C 170/1 [...] *none of hem ne schalle speke no contrarious thing to the emperour [...]*

W 15/47 [...] *nul de ceux ne purroit oyr parler ne dire nulle chose a contraire al emperour [...]*

P 389/9 [...] *qe nulz de ceulz ne pourroient oir parler ne dire chose qui fust contraire a l'empereur* [...]

C 202/8 [...] *yif they wolde go sle such a lord or such a man that was his enemye or contrarious to his list* [...]

W 138/23 *Et puis il lour disoit qils alassent occire tiel seignour qestoit ses contraires.*

P 389/9 [...] *occirre aucuns grans seigneurs du pays, qui estoient si contraires et ses ennemis.*

Prins treats the phrases *contrary to* and the today archaic *contrarious to* as genuine borrowings from French. The immediate origin of these phrases does not seem to be perfectly obvious. Obvious is the fact that these phrases represent doublets both in English and in French. CL *contrarius* 'opposite, hostile' led to early OF *contrarie* retained in Anglo-French *contrarie*, later OF *contraire* and corresponding forms in the Romance languages. According to this, ME *contrary* in the Cotton Version corresponds to the Anglo-French form. The *MED* has separate entries for CONTRARIE n. and CONTRARIE adj. According to the information on their etymology, both these entries come from L *contrarius*. The Cotton text also includes two occurrences of ME *contrarious*. In French, Medieval Latin gave OF *contrarios* which did not survive into Modern French.

The *OED* gives the "standard" "linear" etymology for CONTRARIOUS: "adoption of OF *contrarios*, adaptation of ML *contrariosus*". The *MED* supplies here, as it frequently does, a "simultaneous" etymology, which supposes that Old French and Medieval Latin may have acted simultaneously: "ML *contrariosus* & OF *contrarios*".

Godefroy has entries both for *contrarios* and for *contraires*. This dictionary supplies twenty-two examples under the entry CONTRARIOS. The *Dictionnaire de l'ancien français* (Greimas 1968) includes CONTRAIRE only as a noun which first appears in the *Chanson de Roland* and derives from L *contrarium*. The *Dictionnaire du moyen-fançais* (Greimas & Keane 1992) gives CONTRAIRE both as a noun and as an adjective, and derives it from L *contrarius* as most dictionaries do. Sense 2 for CONTRAIRE n. m. is 'ennemi, adversaire'. *Armee contraire*: 'armée ennemie'. Within the same entry, the use as an adjective appears only in sense 9 as 'opposé, hostile'. *Parti contraire*: 'parti opposé'. There seems to be little semantic difference between the nominal and adjectival uses.

The *Dictionnaire d'ancien français* (Grandsaignes d'Hauterive 1947) contains both *contraire* and *contrarios*. Both words co-occur in many texts:

Roland 291 *Je t'en muvra un si grant contraire. 'Je te ferai un si grand tort [...]'*

Roland 1222 *Envers Franceis est mult contrarius. '[...] il est plein d'outrages'*

- Rose 4334 *En ma leçon a tant contraire* ‘contradictions’
que je n’en puis neant aprendre [...]
- Rose 18269 *Si sunt fames mout annuieuses* ‘Les femmes sont fort ennuyeuses
et de parler contrarieuses [...] et fâcheuses [querelleuses] par
 (ed. Lecoy) leur manie de bavarder.’
 (trans. Lanly)

The modern meaning first appears in Chrétien de Troyes (c1175). *Contrarios* was last used in the 15th century.

Writers of the Middle English period must have felt these loans from French very similar. Chaucer uses *contraire*, *contrarious* and the noun *contrarie* as well. In addition to the adjectives mentioned so far, there was a variant form – ME *contraire* – taken over directly from OF *contraire*. In the *MED*, *contrarie* is derived from L *contrarius*. As a noun, it is first attested in 1275, as an adjective in 1340. *Contrarios* does not appear in either of the French printed versions, which decreases the possibility of its direct French origin.

In Cotton we find three examples of *contrary*. Only the example in (C133/22) has an argument: *to*. In the insular text in French, *contrarie* occurs in the prepositional phrase *al contraire de*. The same phrase in the Paris manuscript is *au contraire de*. According to the *DHLF*, the first attestation of the phrase *au contraire de* dates from as late as about 1450(!). ME *contrarious* occurs four times in the Cotton Version. Two of the examples have arguments but there is no direct correspondence between the English and the French texts concerning the argument structure.

ME *contrarie* is used as a noun in all the three examples in the Cotton text. This absolutive use of the noun (attested in 1290) predates the first occurrence of the word as an adjective (1340). The example in (C133/22) is quoted in the *OED* under CONTRARY a., n., adj. (prep.) def. 2.b.: ‘That which is in opposite position. Obs.’ To this occurrence correspond forms in the French versions that appear to be phrases, while Egerton uses no related phrase here. The examples from the other versions corresponding to the one in (C101/2) all differ completely (*a reuers*, *autres* and *all operwise*) which seems to deny the immediate relation of these phrases.

in the contrary — au contraire de (?) 1 occurrence

C 95/21 *And in the contrarye toward the south it is so boot that no man may duelle there.*

W 65/38 Et a countrarie, vers la terre de mydy il fait si chaud qe nul homme y purroit habiter [...]

Under the entry CONTRARY a., n., adv., (prep.), def. 3.b., the *OED* gives the phrase *on the contrary*, (formerly also *by*, *for*, *in*, *to the contrary*, *in contrary*): ‘on the

other hand, in contradistinction'. The *OED* gives an example from Gower (*in contrarie*, 1393), then it supplies the quotation in (C95/21) dated c1400. The phrasal character of the English phrase does not seem to be convincing. It may simply have a concrete meaning 'in the opposite direction' that is the adjective is used absolutely preceded by a preposition. The great variety of prepositions that occur in the phrase further reduce the possibility of linking it to a French phrase.

According to the *DHLF*, *au contraire* first appears in French around 1370. The sentence containing the phrase in question is missing in the Paris Version, which was copied in 1371. (W65/37) contains the Anglo-French form *contrarie*. As the Insular Version was made before 1375, the French origin of the phrase might be corroborated on chronological grounds.

C 122/15 [...] *or thei meeten ony contrarious thinges*.

W 83/23 [...] *auant qils encontrent chose contraire*.

Three of the four occurrences of *contrarious* in the Cotton text (including the examples cited above) and in (C122/15) translate French *contraire*. *Chose contraire* and *contrarious thinges* seem to be collocations in their respective languages. The corpus of the *OED* supplies sixteen occurrences in which *thing* and *contrary* go together in the Middle English period and three examples where *thing* and *contrarious* collocate. The origin of the phrase is given by Lecoy (1975: III/216): "*Les choses contreres – terme de logique, choses opposées à l'extrême dans un genre et qui font apparaître le mieux leurs différences spécifiques.*"

Summary

As *contrarious to* only occurs in Cotton and the corresponding French word does not appear in the French texts, direct French influence can be excluded in the case of that phrase. The small number of occurrences of forms with arguments of ME *contrarie* do not point to the direct influence of the French texts. The etymology of the Middle English "triplets" can be illustrated in the following table:

c1300 ME <i>contrarious</i>	<	1080 OF <i>contrarios</i>	<	ML <i>contrariosus</i>	<	L <i>contrarius</i>
c1275 ME <i>contrarie</i>	<	Anglo-Fr <i>contrarie</i>	<	—	<	L <i>contrarius</i>
		<	early OF * <i>contrarie</i>			
c1325 ME <i>contra(i)re</i>	<	1080 OF <i>contraire</i>	<	—	<	L <i>contrarius</i>

PREPOSITIONAL PHRASES

for defaute of – pur defaute de 4 occurrences

C 29/26 *No man may dwelle in that desert for defaute of water.*

W 22/27 *Ne poit homme habiter en ceo desert pur defaute deawe.*

Eg 22/6 [...] *desertes, þe whilk may noȝt wele be inhabit for defaute of water.*

P 250 *Ne puet on habiter en ce desert pour deffaute de eaue.*

C 185/6 *Thei hyen in tentes, and thei brennen the dong of bestes for defaute of wode.*

Eg 126/5 *In þat land men liggez in tentes and loogez and driez bestes dung and brynnez for defaute of fewaile [\gt PDE *fuel*].*

W 126/23 *Ils gissent en tentes et ardent fiens des bestes pur defaute de busche.*

P 374 *Il gisent hors aus champs par dedenz tentes, et ardent fiens de bestes sec.*

ME *defaute* appears altogether eleven times in the *Travels*. This number includes the attestations as part of the phrase in question. The *CDE* writes under DEFAULT n.: “1250 *defaute* ‘an offence, crime or sin’, in *Ancrene Riwle*; later ‘failure’ (about 1280); borrowed from OF *defaute*, from *defaillir* (by influence of *faute* and *faillir*), and from ML *defalta* ‘a deficiency or failure’, possibly a form of **defallere*, **defallire* ‘fail’ (L *de-*, *dis-* ‘away’ + *fallere* ‘to be wanting’)”.

The Old French word had two forms: the feminine noun *defaute* (*de* + *faute*) ‘shortage, loss’ first attested about 1112 in the *Voyage de saint Brendan* and the masculine noun *defaut* formed from *defaute* and first attested about 1165. Bloch & Wartburg (1991) remark under the entry FAILLIR: “A *défaute* on a préféré *défaut* qui se distinguait mieux de *faute*.” “In English forms without the final ⟨-e⟩ appear in the 14th century, but those with ⟨-e⟩ came down as late as the 16th. The spellings *defalte* and *defaulte* appear in Anglo-French in the 13th and 14th centuries and in English in the 15th century, the ⟨-l⟩ was not generally pronounced until the 17th or 18th century,” according to the *OED*.

The *GLLF* only contains the phrase à *défaut de* (18th century) and its older, literary variant *au défaut de* (1640, in Corneille). In the *Dictionnaire de moyen français* we find *a la deffaute de* ‘en l’absence de’. In the *Bon Usage* (Grevisse 1993: 1479) we come across a short reference to *par défaut de* “qui n’est pas figé en locution”. It must be mentioned here, however, that Tobler & Lomatzsch list attestations where *par defaute de* is clearly used as a phrase. The first quotation below is listed under DEFAULT, the second under DEFAUTE:

Ménag. I 126 *par deffault d’obeissance* (also II 256)

Cleom. 12997 [...] *si vous garissez*
La bele, la bien ensaignie
Qui lonc tans a esté loiiie
Par defaute de sa santé.

In most of the relevant examples supplied by Tobler & Lommatzsch, *defaute* is preceded by the definite article. These examples contain plain syntactic constructions. Notice the following example as well cited under DEFAULT. Here we find a syntactic construction in which *por* and *defaut* co-occur:

Troie 27352 *O lor pesast, o lor fust bel,*
Por le defaut del tens novel,
Se mistrent en mer tenebrose.

Godefroy lists two relevant examples. *Por defate de cuer* is attested in a 13th century sermon, the second is taken from a legal document:

Flines, Arch. Nord. 12 mars 1336 *Il fust saisis et adviestis pour defaute de paiement.*

Both the *OED* and the *MED* treat *for defaute of* as a phrase. Both supply first attestations – different ones – from about 1300. The two earliest recorded forms in the *OED* are the following:

1297 R.GLOUC. (1724) 457 *Vor defaute of nyt.*

1369 CHAUCER *De the Blaunche* 5 *I haue so many an idel pougt Purli for defaute of slepe.*

The *MED* gives twelve examples. We quote the earliest and a later one:

c1300 *SLeg.Fran.(1)* (LdMis 108) 229 *Miseyse buy [‘they’] badden [...] For defaute of beore sustinaunce, and for defaute of bokes more.*

a1375 *WPal.(KC 13)* 1185 *Oure folk ginneth to falle for defaute of help.*

The *MED* also gives five examples of *in defaute of* and two examples of *thurgh defaute of*. These varieties of the phrase first occur at the end of the 14th century:

c1390 *Cato(1)* (Vrn) 239 *þorw defaute of knoweleching þou maizt i-greued be.*

a1393 *CA* (Frif 3) 6.271 *I am the more agast That in defaulte of ladischipe, Per chance in such a drunkeschipe, I mai be ded er I be war.*

The Cotton Version contains four occurrences of the phrase *for defaute of*. They always “translate” MF *pur defaute de* in the Insular Version and *pour defaute de* in the Paris text. The Egerton Manuscript has two occurrences of *for defaute of*, besides *by cause of* and *grete defaute es of*. The structure and the meaning of the phrase and even the spelling of *defaute* are identical in the four manuscripts. The examples in Godefroy also prove that the phrase existed in Old French.

Summary

Genuine borrowing.

The fact that we cannot find examples of the phrase *pur defaute de* in Tobler & Lommatzsch is intriguing. The question arises if the occasional confusion in the use of *par* and *pour* might in some way be responsible for this. Both prepositions could be used in Old French and Middle French “pour introduire des syntagmes marquant la cause” (Marchello-Nizia 1997:336, 345). The partial overlap in the grammatical function as well as the similar phonetic form might have contributed to the spread of OF *par defaute de*. The parallel examples that correspond to the similarly constructed (PREPOSITION + LEXICAL WORD + PREPOSITION) phrase *because of* (= *by cause of*) in the Cotton text may help to illustrate this point.

Cotton has five attestations of *because of*. In two occurrences they “translate” *pur cause de*, in two other occurrences *par cause de*, and in one occurrence *pur peccbe contre* of the insular text. The corresponding forms in the Paris text are four instances with the plain syntactical construction *pour la cause de*, and one example of *pour le pechie contre*. In the insular text MF *pur* and *par* appear to be interchangeable. Accordingly, OF *pur defaute de* and *par defaute de* may have coalesced and led ultimately to ME *for defaute of*.

withouten defaute — (?) 1 occurrence

C 12/22 *And at the yeres ende thei comen ayen and founden the same lettres and figures the whiche thei hadde writen the yeer before withouten ony defaute.*

E 9/7 *And at the zere end þai went agayne and fand þe same letters þat þai had writen þezere before als fresch as þai ware in þe first day withouten any defaute.*

W 9/31-33 [...] *ils fuissent defaillez pur default daleine [...] Et al chief del an ils remonteront et troueront les lettres toutes autieles qils les auoient escriptz [et] nestoient riens defaites. (!)*

P 237 *Et au chief de lan il remonterent et trouerent les lectres autelles que il les auoient escriptes lan deuant, senz estre de riens corrompues ne deffigures.*

Both the *OED* and the *MED* quote the example in (C12/22) ‘defect, fault, damage’ as an ordinary word. The *MED* considers the same combination

of words as a phrase under DEFAUTE 1.(a): *withouten defaute* 'without fail, assuredly' and gives the following examples:

a1350 *SLeg.Cross*(Ashm 43) 53 *Per-by pou myzt wipboute defaute [Ld: faille] to parays euene gon.*

c1440 *Treat. PN(2)* (Thrn) 264 *Amen, pat es to say, 'witterly forsothe, with-owttene any defaute' [...] with-owttene defaute Suffere noghte þe deuelle to assaye vs.*

The Middle English phrase cannot be traced back to an Old French phrase like **sans défaut*. Tobler & Lommatzsch and Littré do not list this phrase. Our nearest guess is OF *sans faille*.³ Notice that in the quotation from a1350 a variant form ME *faille* stands for ME *defaute*. The corresponding lines in the French versions differ at this point. There is a remote possibility to establish a connection between the Insular Version and the Cotton Version. The quotation from the insular text ends in *defaites* 'altered, deteriorated, defective'. The previous sentences contained the words *defaillez* and *defalt* in the phrase *pur defalt de*. These words appear to have been very similar to *defaites* in pronunciation, spelling as well as in meaning and caused an occasional homonymic clash to which the translator seems to have succumbed.

Summary

Although the phrase fits into the pattern WITHOUT *prep.* + ROMANCE WORD, we lack French attestations. Native origin seems to be more likely.

withouten fayle — sans faille 2 occurrences

C 19/19 *And there ben manye perilouse passages withouten fayle.*

W 14/34 *Et la il y a mult perilouse passage et sanz fonz.*

C 213/35 *And wylnest to haue alle the world at thi commandement, that schalle leve the withouten fayle or thou leve it.*

ME *failen* v. 'cease to exist or function, come to an end, be unsuccessful' is first recorded in *Ancrene Riwle* (probably before 1200), was borrowed from OF *faillir* 'be lacking, miss, not succeed', from VL **fallire*, corresponding to L *fallere* 'deceive, be lacking or defective'. The historical and etymological dictionaries do not explain the origin of ME *fail* n. satisfactorily. The *OED* derives it from OF *faille*, n., 'deficiency, failure, fault', from the Old French verb, and adds that the noun is "obsolete, except in the phrase *without fail*, now only used to strengthen an injunction or promise, formerly also with statements

³ This phrase will be examined under WITHOUTEN FAYLE.

of fact, = unquestionably, certainly.” A look at the recorded examples will prove that the whole phrase was taken over as a whole. The *OED* only quotes Middle English examples where *fail* n. occurs in a phrase. The *OED* entry and corpus contain nine quotations that predate the Cotton text. The *MED* supplies the following examples that dates from before the first attestation as an independent noun:

ʔa1300 *Sirith* (Dgb 86) 187 *He saide me, wip-outen faille,
pat þou me coupest helpe and uaille.*

c1300 *SLeg.Cross* (LdMisc 108) 185 *Dare þov miȝt with-oute faille to þarays euene
gon.*

c1330 *St.Greg.*(Auch) 115/617: *De douk was proude, wip outen feyle.*

The phrase frequently occurs with the French preposition in Middle English, which proves its French origin. *Sans fail* is a separate entry both in the *OED* and the *MED*. The first recorded example for this variant dates from about the same time as for the phrase with the native preposition:

c1300 *SLeg.Patr.*(LdMisc 108) 156 *Saunt faille, we ne beoth nouȝt so onkynde þat
we it nellez, zelde þe.*

Under SAUNS FAILE phr. the *MED* lists altogether twenty-eight examples assigned to two categories:

- a. ‘without fail, without doubt; certainly, assuredly’;
- b. with diminished force, as rime tag: ‘indeed, actually’.

Notice that in the example from ʔa1300 *wip-outen faille* also appears as a rime tag. Interestingly, the original Old French phrase occurs earlier than its lexical element. According to the *DHLF* *sans faille* is first attested in French in 1130–1140 and *faille* “en emploi libre” about 1160. Littré quotes an early example under RECEVOIR:

XII^e s. *St Bern.* 534 *Belleem est senz faille et digne de rezoyvre notre Signor.*

In the *Chevalier au Lion* (*Yvain*) by Chrétien de Troyes the phrase occurs six times, always as a rime tag, as in the quotation below:

1267 *Ne vet tracent perdriȝ ne caille.*
Peor avez eü sanz faille. (ed. Roques)

In the *Roman de la Rose* we find several attestations. The phrase usually – but not exclusively – appears as a rime tag, as in the following examples:

11183 *Et vois par toutes regions
 çarchant toutes religions;
 mes de religion sanz faille
 j'en lés le grain et pregn la paille.*

12781 *Bien fet qui jennes genz conseille.
Sanz faille, ce n'est pas merveille
 s'ous n'en savez quartier ne aune,
 car vos avez trop le bec jaune.* (ed. Lecoy)

We could cite a wealth of examples to illustrate the extensive use of the phrase *sans faille* in Old French. We must mention here that OF *faillir* first attested about 1050 in *Alexis* also yielded *faillance*, which in fact appears earlier than *faille*. OF *faillance* 'lack, loss, deprivation' in independent use is first recorded at the end of the 11th century in *Gloses de Raschi*. The corpus of Littré contains three Old French examples of the phrase *sans faillance* 'unquestionably, undoubtedly'. The earliest – quoted under FAILLANCE n. from Wace – dates from about 1169:

Rou V. 1432 *Parjure sunt vers tei, si veintras sans faillance.*

This phrase does not seem to have entered Middle English.

The phrase *sans faille* does not occur in the French printed versions of the *Travels*. Of the English versions only Cotton contains occurrences both of which are independent of the French text. In W14/34 MF *sanz fonz* seems correspond to PDF *sans fond* 'without bottom, bottomless' which could qualify MF *passage* 'a place at which a strait or sea is crossed'. How MF *sanz fonz* became ME *withouten fayle* remains a mystery. The translator may have had a hand in it.

Summary

This phrase is a genuine borrowing from French. Its shortness and ease to make rhymes seem to have contributed to its spread both in Old French and in Middle English.

withouten doute — saunz doute 2 occurrences
withouten ony drede — saunz doute 1 occurrence

C 17/28 *For withouten doute I am non other than thou seest now, a womman, and therefore drede the nought.*

C 69/36 *And yit men seyn there that it wexeth and groweth euery day withouten dowte.*

W 47/42 *Et vnqore dient ils qelle croist touz les iours sanz nulle doute.*

C 188/30 *For withouten ony drede, ne were cursedness and synne of Cristen men, thei sholden ben lordes of alle the world.*

W 128/46 *Qar, saunz doute, si ne fust la maluaiste et le pecche des Cristiens, ils serroient seignurs de tout le mounde.*

ME *doute* n. (>PDE *doubt*) occurs twice in the *Travels*, always as part of the phrase *withoute doute*.

The *CDE* supplies the following etymology under DOUBT v.: “Probably before 1200 *duten*, in *Ancrene Riwe*; later *douten* ‘be afraid of, dread’; borrowed from OF *douter* ‘doubt fear’, from L *dubitare* ‘hesitate, waver in opinion’.” DOUBT n.: “Probably before 1200 *dute*, in *Ancrene Riwe*; later *doute* (about 1300); borrowed from OF *doute*, from *douter* ‘to fear, doubt’, from L *dubitare*. The spelling *doubte* is occasionally recorded, probably before 1425, in imitation of the Latin.”

The primary sense of OF *douter* is ‘to fear’. The meaning ‘to fear’ developed in Late Latin. The first attestation in the *Chanson de Roland* illustrates the prominent meaning in Old French until the beginning of the 17th century:

Roland 3580 *Li amiralz, il nel crent ne ne dutet.*

OF *redouter* (intensifying prefix *re* + *douter*) – first recorded in the *Vie de saint Alexis* about 1050 – eliminated the old sense ‘to fear’. OF *redouter* also entered Middle English as *redowte*, in Chaucer. The earliest quote in Littré under DOUTE n. is a late 12th century example where OF *sans* + *doute* co-occur accidentally:

XII^e s. Couci, XVIII: *Sans doute* [‘fear’] *de perir* [...]

Throughout the history of the French language the phrase *sans doute* is used in five major senses: (a) ‘without fear’; (b) ‘certainly, undoubtedly’; (c) (?) ‘sans faute’; (d) ‘certes, je vous accorde que, admettons que’ (first attested c1464 in Commynes); (e) ‘probably’. This is the current sense (first attested in 1665 in Racine).

We found recorded evidence for sense (b) in Bérout (c1181):

Bérout 4019 *Il sont faé, gel sai sanz doute.* (ed. Muret & Defourques)

[‘Ce sont des chevaliers magiciens, j’en suis absolument certain.’] (trans. Jonin)

The earliest example for sense (b) in Littré can be found under DOUTE n.:

XIII^e s. *Lais inédits* p. IV. *Car donc, quel part la pointe* [de l’aiguille aimantée] *wise, La tresmontaigne* [‘le nord’] *est là sans doute.*

Notice the following example with a meaning that cannot be fitted into any of the above categories. The editor suggests 'sans faute'. The *FEW* dates the manuscript to c1200:

Dole 3484 *La kalende de mai commence*
qu'il m'i estuet estre sanz doute [...] (ed. Lecoy)

In Old French a variant phrase *sanz doutance* also appeared. (OF *dotance* is first recorded in *Roland*). The meaning of the earliest attestation cited in Littré under LE pr. seems to correspond to (a):

XII^e s. Ronc. 147: *Et li François les suigent* ['suivent'] *sans doutance*.

The same phrase with meaning (b) is recorded in Littré under *POUDREUX* adj.:

XIII^e s. Ruteb. II, 167 *Piez poudreus et pensée vole,* 'volage'
Et oeil qui par signes parole
Sont trois choses, tout sanz doutance,
Dont je n'ai pas bonne esperance.

Already in Old French both variants of the phrase could occur side by side. In the *Conte du Graal*, Chrétien de Troyes uses *sanz dotance* four times (always as a rime tag) of which we quote one, *sanz dote* once and *sanz nule dote* once:

Perceval 6160 *Sire, chiés le Roi Pescheor*
fui une foiȝ, et vi la lance
don li fers sainne sanz dotance [...]

Ibid. 4836 *Prenez un tornoi a mon pere*
se vos voleȝ m'amor avoir,
que ge vuel sanz dote savoir
se m'amors seroit bien asise
se je l'avoie or an vos mise.

Ibid. 8630 *Et cil respont: Se Dex me salt,*
la ert la corȝ sanz nule dote,
la verité an savez tote. (ed. Lecoy)

The whole phrase entered English unchanged. The French preposition is maintained. The phrase may be "over-represented" in verse literature in both languages as it is frequently used as a common rime tag. Under *SAUNS* prep., the *MED* gives three attestations of *saunt dotaunce* and seven of *sanz doute*. Interestingly, the two phrases are first recorded at exactly the same time:

c1330 *SMChron.*(Roy 12.C.12) 497 *Thilke he spende, saunt dotaunce, Aboute thobt*
ant purveaunce Hou be myhte[...]ys lond ariht lede.

c1330 *Why werre* (Auch) 119 *At even he set upon a koife [...] Adibteteth him a gay wenche of the newe jet, sanz doute, And there hii clateren cumpelin whan the candel is oute.*

Within the same manuscript a phrase may have variants representing various degrees of the integration of the foreign phrase. In *Kyng Alisaunder* both ME *saunz dotaunce* (with a preposition of French origin) and ME *wipouten doutance* (with a native preposition) occur.

c1400(?a1300) *KAlex.* (LdMisc 622) 1827 *Pat londe was lorne, saunz dotaunce.*

c1400(?a1300) *KAlex.* (LdMisc 622) 5909 *Hij ben men, wipouten doutance, Of hard lijf and stronge penaunce.*

Under DOUTE n. 1d., the *MED* gives only one sense for the phrase *withoutoute*: ‘doubtlessly, certainly, surely’. The earliest quote is fairly late:

(c1385) Chaucer *CT.Kn.* (Manly-Rickert) A.1322: *After his deeth man moot wepe and pleyne[. . .] Witbouten doute, it may stonden so.*

Under DOUBT n. def. 4d, the *OED* gives two meanings for the phrase *without doubt*: (a) ‘certainly, undoubtedly’; †(b) ‘without fear, fearlessly’. The three Middle English examples cited in the *OED* all seem to have sense (a):

a1300 *Cursor M.* 2053 (Cott.) *Cham wit-uten dout Sal be his brothers vnderlote.* ‘underling, subordinate’

a1300 *Cursor M.* 6657 (Cott.) *Cums again, wit-uten dute.*

c1410 *Sir Cleges* 44 *Rech and pore [. . .] Schulde been there wythoutton dought.*

Occurrences with meaning (a) vastly outnumber the ones with (b). An exhaustive search in the *OED* corpus produced the following example (under PRUNE v1 B. 1 where meaning (b) can be illustrated with certainty):

1423 JAS. I. *Kingis Q.* lxiv *The birdis [. . .] said ‘wele is vs begone’, We proyne [‘preen’] and play without dout and dangere.*

So far we have proved that OF *sans doute* was partially calqued in Middle English and senses (a) and (b) of the OF phrase had corresponding forms in Middle English. The Cotton Version of the *Travels* contains two examples of the more general sense ‘without doubt’. The quote in C17/28 does not have a corresponding form in the Paris text. To the one in C69/36 corresponds W47/42: *saunz nulle doute*. This attestation is worth noticing. According to the

short etymological reference under SANS NUL DOUTE loc. adv. in the *GLLF* (1972: 1408), the phrase originated in the 20th century.

The quote in C188/30 above translates MF *saunz doute* of the Paris text. ME *drede* n. developed from *dreden* v. (probably before 1200). We quote the etymology of DREAD n. from the *CDE*:

Probably before 1200 *dreden* 'fear greatly', in *Ancrene Riwe* and Layamon's *Chronicle of Britain*; shortened form of *adreden*; developed from OE (about 1000) *adrædan*, a contraction of earlier *ondrædan* 'counsel or advise against, fear' (900, in a version of *Beowulf*); and cognate with OS *antdradan* and OHG *intratan* 'fear, dread'. OE *ondrædan* was misconstrued in late OE as *on* + **drædan* (of unknown origin), but is properly analysed as *ond-*, *and-*, cognate with Greek *anti* 'against' + *rædan* 'advise, counsel' cognate with OHG *ratan* 'to advise, counsel', Gothic *garedan* 'reflect upon'.

There is no mention of the sense 'doubt' in any of the cognate forms supplied in the etymology of ME *drede*.

ME *withouten ony drede* is listed as a phrase in the *MED* under DREDE 4b.: "*withouten (eni) drede* 'without doubt, assuredly, surely'; – often merely emphatic." We quote the two earliest attestations:

a1325 *Heil beo þou Marie Mylde* (StJ-C S. 30) 9 *Ioyful was þin herte with-outen eni drede, Wan ibesu crist was of þe boren.*

(1340) *Azenb.* (Arun 57) 105/8 *Huo þet heþ wel þise uour þinges zopliche, wyþoute drede he ssel by ybhysed.*

The first quote is taken from a prayer, while *Azenbite of Inwyrt* was translated from French. These two occurrences consisting of native words are contemporaneous with ME *saunt dotaunce* and *sanȝ doute*, which points to native origin. The occurrences of *withouten (ony) drede* predate those of *withoute doute*, which again is in favour of native origin. Other Middle English phrases are also recorded: *out of doute*, *no doute* both meaning 'doubtlessly, certainly, surely'.

ME *withouten (ony) drede* only occurs in dialects after the 16th century. Even if arose independently of (Old) French *sans doute*, it was associated with it. It is the form *without doubt* – with the lexical word of French origin – that has survived into Present-Day English.

The crucial issue before forming a judgement on the possible French origin of ME *withouten doute* is to explain the origin of ME *withouten (ony) drede*. ME *drede* is a native English word. The appearance of the now obsolete sense supplied in the *OED* under DREAD n. def. 3 'doubt, risk of the thing proving otherwise' (five examples dating from 1340 to 1556, always in phrases; as a verb, one example c1400) and in the *MED* under DREDE n. def. 4. a, 4 b. 'doubt, uncertainty' (nineteen examples from 1325 to 1500, always in phrases;

as a verb, three examples from c1350 to a1425). In corresponding words in the rest of the Germanic languages this sense is absent. ME *drede* n. previously only meant ‘fear’ but adopted the sense ‘doubt’ from its synonym – ME *doute* n. ‘doubt’. This sense of ME *drede* is attested chiefly in phrases, in the 14th and 15th centuries.

Summary

ME *withouten doute* shows direct French influence. The sense ‘without doubt’ of the phrase *withouten ony drede* arose under French influence.

OTHER PHRASES

withouten ony strok — sanz cop ferir

‘without striking a blow, without fighting’ 1 occurrence

C 188/24 *The Cristene men wenten where hem lykede best [...] and bire enemyes enclosed and confounded [...] in derkness withouten ony strok.*

W 128/44 *Ly Cristiens sen alerent la ou lour plesoit, et lour enemis demourerount conclus et confonduz sanz cop ferir.*

This phrase is not listed by Prins. It may have been partially translated from French. Whenever an English phrase contains the preposition *without* + a French or Latin word, we must consider the strong possibility that the whole phrase comes from these languages. When discussing prepositional phrases earlier in the present paper, we examined three phrases of the WITHOUT + ROMANCE WORD type. We treat ME *withouten ony strok* separately as the supposed Old French model contains a non-finite verb.

In the case of this expression, the chronology of the attestations fully supports French origin. OF *cop*, *colp* (from VL *colpus*, L *colapbus* ‘thump with the fist’, from Gr. *kólaphos* ‘a blow, slap’) and OF *ferir* (from L *ferire* ‘strike, hit’) – the two lexical words of the phrase – were first recorded in the *Chanson de Roland*. *Colp* occurs 50 times, the infinitive *ferir* 46 times, the 3rd person singular form *fier* 31 times. In ten occurrences *colp* and *ferir* collocate. Here we quote two examples:

Roland 1055 *Sempres ferrai de Durendal granz colps.*

Roland 1177 *Pur Deu vos pri, ben seiez purpensez
De colps ferir, de recevoir e de duner!*

The Old French phrase *sans cop ferir* is first recorded about 1160 in Benoît de Saint-Maure:

Benoît 157 *Ainsi furent, sans cop ferir,
Desconfit li un et li autre.*

The quotation from the Cotton text is the first attestation of the phrase in English. It does not appear in the Egerton Version and is also missing from the Paris Version. *Sans coup ferir* in the sense 'without fighting' is marked as "obsolete" or "literary" in French dictionaries. However, the phrase is still current in Present-Day French in the weakened sense 'without meeting or encountering any opposition'.

Under STROKE n. 1.d. the *MED* gives the phrase as *withouten (ani) stroke*: 'without striking a blow, without fighting; without a beating'. Two examples are quoted with *ony/any* and two other without a determiner. The earliest is the one from Mandeville. We managed to find another Middle English example (translated from Old French) in Fragment C of *The Romaunt of the Rose* (a1425?a1400):

RRose 6271 *Thou booly chirche, thou maist be wailed!
Sith that thy citee is assayled. [...]*
6277 *Who myght defense ayens hem make?
Withoute strok it mot be take
Of trepeget or mangonel.* (ed. Robinson)

[‘Holy Church, you may be bewailed since your city is assaulted. Who might afford protection against them? Your city may be taken without discharges of (military engines like) trebuchet or mangonel.’]

Rose 11103 *Iglise, tu iés manbaillie;
se ta citez est assaillie. [...]*
11111 *Qui la peut vers eus garantir?
Prise sera sanz cop sentir
de mangonel ne de perriere [...]* (ed. Lecoy)

[‘Église, tu es mal lotie si ta cité est assaillie. Qui peut contre eux la garantir? Elle sera prise sans essayer coup de mangonneau ou de perrière.’] (trans. Lanly)

The *OED* quotes the above example as well as a number similar obsolete phrases under STROKE n.¹ def. 2.a.:

†*without (any) stroke (of sword)* ‘without fighting’
†*without fighting a stroke* ‘otherwise than by violence’
†*(to die) without stroke*

The perfect match for *without any stroke* would be **sans aucun coup* but in French the phrase fossilized without a determiner. Under STRIKE v. 32. the *OED* supplies other phrases and refers to the French phrase *sans coup férir*:

†*without (a) stroke* or *(a) blow stricken* (and variants) ‘without fighting’

These examples come closer to the French phrase in that they contain a verbal element. The earliest example of this type in the *OED* corpus is listed under BRAG n.1 the other two can be found under STRIKE v.32.:

1548 HALL *Chron.* (1809) 192 *Melune* [...] *and diuerse other townes yelded and turned at a proude crake, or a Frenche bragge, without stroke stricken.*

1598 R. GRENEWAY *Tacitus Ann.* XII. X. (1622) 171 *By the comming of the Parthians, the Hiberi were driuen out without stroke striking* [sine acie].

1632 SIR T. HAWKINS tr. *Mathieu's Unhappy Prosperitee* 222 *The offer [...] has assured him of the whole Iland without a blow stricken.*

Notice that the quote form 1598 translates a Latin phrase meaning ‘without fighting’. In spite of the structural resemblance of these phrases to *sans coup férir*, their French origin is not very probable. In the Early Modern English period Latin influence prevailed.

Summary

Although the Middle English phrase was used without a verbal element in the 15th century, the chronology of the attestations in the two languages – as well as the fact that its first recorded example in the Cotton Version corresponds to the French original – point to French influence. From the 16th century onwards the phrase came to be used with a non-finite verb. The lack of similar constructions patterned after French suggests that the further development of the phrase is restricted to English.

CONCLUSION

The small number of phrases examined here belong to various types and certainly do not suffice to draw far-reaching conclusions. However, the following observations can be made:

1. Verbal phrases represent the most common type of phrases. Middle English disposes of a wider scale of verbal operators than (Old) French.

2. The number of prepositional phrases increases spectacularly in Middle English, largely due to French influence. The lexical word of a prepositional

phrase is usually of French origin. It is in the field of prepositional phrases that the correspondence between the French original and the English translation appears to be closest. Both in Old French and Middle English a number of prepositional phrases are used with diminished force as mere rime tags.

3. Morpheme by morpheme calquing of French phrases is relatively rare. Adopted phrases often retain a lexical element of French origin. Verbal phrases retain an abstract noun, in many compounds one of the components comes from French, etc.

4. All the phrases except the one in 5. entered English before the Cotton translation was made. They underwent changes in the Middle English period. Their form and use does not necessarily show close correspondence with the French original.

5. The phrase *withouten ony strok* is first attested in English in the Cotton Version of *Mandeville's Travels*.

PRIMARY SOURCES

Letts, M. (ed.) (1953): *Mandeville's Travels. Texts and Translations. Volume II*. The Hakluyt Society, London.

Seymour, M. (ed.) (1967): *Mandeville's Travels*. Clarendon Press, Oxford.

Warner, G. F. (ed.) (1889): *The Buke of John Maundenill*. The Roxburge Club, Westminster.

DICTIONARIES

Barnhart, R. K. (ed.) (2000): *Chambers Dictionary of Etymology*. Chambers, New York. (=CDE)

Bloch, O., Wartburg, W. von (1991⁸): *Dictionnaire étymologique de la langue française*. PUF, Paris.

Godefroy, F. (1880–1892): *Dictionnaire de l'ancienne langue française*. Vieweg, Paris.

Godefroy, F. (1978): *Lexique de l'ancien français publié par les soins de J. Bonnard et A. Salmon*. Champion, Paris.

Grand Larousse de la langue française. (1971–1978). Larousse, Paris. (=GLLF)

Grandsaignes d'Hauterive, R. (1947): *Dictionnaire d'ancien français*. Larousse, Paris.

Greimas, A. J. (1968²): *Dictionnaire de l'ancienne langue française*. Larousse, Paris.

Greimas, A. J., Keane, T. M. (1992): *Dictionnaire du moyen français*. Larousse, Paris.

Kurath H. et al. (eds.) (1953–2001): *Middle English Dictionary*. University of Michigan Press, Ann Arbor, Michigan. (=MED)

The Middle English Compendium. University of Michigan Press.
([HTTP://ETS.UMDL.UMICH.EDU/M/MEC](http://ets.umdl.umich.edu/m/mec))

Dictionnaire Le Littré (n. d.): Version CD-Rom. Redon, Marsanne.

Onions, C. T. (ed.) (1966): *The Oxford Dictionary of English Etymology*. Clarendon Press, Oxford.
(=ODEE)

Oxford English Dictionary. 2000. Second Edition on CD-ROM. Version 2.0. Oxford & New York.
(=OED)

- Rey, A. (ed.) (1992): *Dictionnaire historique de la langue française*. Dictionnaires Le Robert, Paris.
(=DHLF)
- Rouquier, M. (1992): *Vocabulaire d'ancien français*. Nathan, Paris.
- Tobler, A., Lommatzsch, E. (1925–): *Altfranzösisches Wörterbuch*. Weidmann, Berlin; later Steiner, Wiesbaden.

REFERENCES

- Blake, N. (ed.) (1992): *The Cambridge history of the English language. Volume II: 1066–1476*. Cambridge University Press, Cambridge.
- Eininkel, E. (1916): *Geschichte der englischen Sprache II: Historische Syntax*. Trübner, Strassburg.
- Grevisse, M. (1993¹³): *Le Bon Usage. Revue par A. Goose*. Duculot, Paris & Louvain-la-Neuve.
- Jonin, P. (ed.) (1982): *Le Roman de Tristan*. Champion, Paris.
- Lecoy, F. (ed.) (1974): *Le Roman de la Rose*. Champion, Paris.
- Lecoy, F. (ed.) (1975–1979): *Le Conte du Graal (Perceval) I–II*. Champion, Paris.
- Lecoy, F. (ed.) (1979): *Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*. Champion, Paris.
- Mandeville, J. (1993): *Voyage autour de la terre. Traduit et commenté par Ch. Deluz*. Les Belles Lettres, Paris.
- Marchello-Nizia, C. (1997): *La langue française au XIV^e et XV^e siècles*. Nathan, Paris.
- Moignet, G. (1972³): *La Chanson de Roland*. Bordas, Paris.
- Muret, E., Defourques, L. M. (eds.) (1974): *Le Roman de Tristan*. Champion, Paris.
- Mustanoja, T. (1960): *A Middle English syntax. Part I*. Société Néophilologique, Helsinki.
- Orr, J. (1962): *Old French and Modern English idiom*. Blackwell, Oxford.
- Price, H. T. (1947): *Foreign influences on Middle English*. The University of Michigan Press, Ann Arbor, Michigan.
- Prins, A. A. (1952): *French influence in English phrasing*. Universitaire Pers Leiden, Leiden.
- Robinson, F. N. (ed.) (1957): *The complete works of Geoffrey Chaucer (Second edition)*. Oxford University Press, Oxford.
- Roques, M. (ed.) (1978): *Le Chevalier au Lion (Yvain)*. Champion, Paris.
- Strubel, A. (ed.) (1992): *Le Roman de la Rose. Le Livre de Poche*, Paris.
- Sykes, H. S. (1899): *French elements in Middle English*. Oxford University Press, Oxford.

VIGINTI QUATUOR SUNT IUNCTURÆ

ANDRÁS CSER

Elméleti Nyelvészeti Tanszék
Nyelvészeti Intézet
Pázmány Péter Katolikus Egyetem
Egyetem utca 1.
H–2087 Piliscsaba
cser@btk.ppke.hu

The purpose of this paper is to present a recently published medieval Latin grammatical text, whose manuscript location is Bibliothèque National Lat. 16670 ff 19vb–21vb, and whose edition is Cser (2000). Texts of this type occur in great numbers and great variety in the last centuries of the Middle Ages. They summarise the rules of Latin syntax, interspersed occasionally with morphological information, in twenty-odd points.

First we give short and typical sections of the text with some explanatory notes. Then we give an English translation of the selected sections, finally we discuss some aspects of the text as a whole.

1. SPECIMENS OF THE TEXT

Viginti quatuor sunt iuncture per quas fit congrua latinitas

1. Constructio appositoria. Prima iunctura est suppositi cum apposito ut homo currit. Homo est suppositum currit uero appositum. Et requiritur in-terea idem numerus et eadem persona et quod casus rectus substantiue signi-ficatiuus correspondeat modo finito et modus finitus casui uerbo.

Versus: Supositum uerbi uult quod sint quatuor in se.

Stet per se primum quia sit rectusque secundum.

Denuo persone concordia sit numerique.

Cum uerbo cuius supponens hoc datur esse.

Note: The meaning is clear, though not the wording at the end of the para-graph: *et modus finitus casui uerbo*. *Recto* instead of *uerbo* would be logical, but unlikely as a scribal error.

3. Constructio relatoria. Tercia iunctura est relatiui cum suo antecedente ut homo currit qui disputat. Homo est antecedens qui uero relatiuum. Et requiritur interea idem genus idem numerus et quandoque idem casus. Et hoc est quando reguntur ex eadem parte uerbi et ex eadem ui.

Versus: Eiusdem generis sit cum preeunte relatum.
Et numeri casum quandoque licet uariare.

11. Constructio possessoria. Vndecima iunctura est genitiui cum suo constructibili. Et requiritur quod omnis genitiuus regatur a dictione sibi immediate precedente ut liber Rasonis ex ui possessionis.

Versus: Illud quodque prius fuerit regitur genitiuus.

Et notandum est quod quando duo nomina substantiua ad diuersa spectantia ueniunt similiter sine medio tunc ultimum uult esse genitiui casus. Sed quando pertinent ad idem tunc sunt eiusdem casus. Et regitur genitiuus ab illo quod proxime precedit sibi in constructione exceptis genitiuis istorum quis qualis quantus cuius cuias quotus et quot. Nam ista posita relatiue uel interrogatiue preponuntur dictioni a qua reguntur.

Versus: Quis qualis quantus cuius cuias quotus et quot
Missa relatiue penitus preponere debent
Obliquos uerbo preiunges missa rogando.

Note: The term *constructibile*, which means ‘word in a construction’, occurs only once more in the text, in *Constructio infinitoria* (19). It is apparently not used consistently in this text, though it was current in late medieval, especially modistic grammar. It was not yet used in the first half of the Middle Ages.

20. Constructio retorsitoria. Vicesima iunctura est prepositionum deseruientium utrique casui scilicet accusatiuo et ablatiui ut in, sub, super et subter. Vnde datur talis regula quod quando iste prepositiones construuntur cum uerbis uel participiis significantibus motum ad locum seruiunt accusatiuo casui ut uado in templum. Sed cum construuntur cum uerbis uel participiis significantibus quietem uel motum in loco seruiunt ablatiui casui ut sum in templo, ambulo in scolis.

Versus: In campo curris si sis bene dicis in illo
Si sis exterius in campum sit tibi cursus.

23. Constructio. Vicesimatertia iunctura est dictionum significantium plenitudinem uel uacuitatem optineri uel deesse. Vnde talis datur regula quod omnis dictio significans plenitudinem uel uacuitatem optineri uel deesse constructitur cum genitiui uel cum ablatiui ut plenus uini uel uino, uacuuus aqua uel aque, diues auri uel auro, egenus ueste uel uestis.

Versus: Plenus inops casum da(n)t istum siue secundum.

Item notandum quod nomina partitiua numeralia ordinalia suppositionem uel superpositionem significantia regunt genitiuum ut quilibet istorum, duo illorum, primus istorum, alter eorum, pater illius, frater istius.

Note: In the verse, *istum* refers to the ablative, *secundum* to the genitive. The terms *suppositio* and *superpositio* are also from Priscian (and, ultimately from Apollonius Dyscolus) and seem to mean simply words with relational meanings. The relevant passage is Inst. Gr. XVIII. 25–26:

Aequiperantia etiam quomodo et verba... et subiecta uel superposita... quae tamen et ipsa ad aliquid sunt dicta... *subiecta* uero uel *superposita* dicuntur, quod licet ea et subicere et praeponere, ut *pater filii* uel *filio est pater* et *filius patris* uel *patri est filius*, similiter *dominus:seruus*, *imperator:miles*, *tyrannus:armiger*, *satelles:rex*, *erub:famulus*, *cliens:patronus* licet quouis ordine per utrumque casum [ie. genitive and dative] proferre; *similis* quoque et *dissimilis*, *par:impar*, *aequus:iniquus*, *amicus:inimicus*, *comes:socius*, *affinis:cognatus*, *propinquus:uicinus*, *commilito:contubernalis*. Terentius in Eunucho: ‘Quid tibi ego plura dicam? Domini similis es’- Iuuenalis in II: ‘non similis tibi Cynthia’...

2. TRANSLATION OF THE SPECIMENS

1. Predicative construction. The first combination is that of a subject with a predicate, as in *homo currit* ‘man runs’. *Homo* ‘man’ is a subject, whereas *currit* ‘runs’ is a predicate. And it is required that they be of the same number and person and that the nominative case with a nominal meaning correspond to the finite mode and the finite mode [of the verb correspond] to the nominative case.

Verse: The subject of a verb requires four to be present in itself:

first, that it stand by itself, second, that it be in the nominative case,
finally, that there be agreement of person and number
with the verb whose subject it happens to be.

3. Relative construction. The third combination is that of a relative pronoun with its antecedent, as in *homo currit qui disputat* ‘The man, who is arguing, is running’. *Homo* ‘man’ is the antecedent whereas *qui* ‘who’ is the relative pronoun. And it is required that they be of the same gender, number and sometimes of the same case. And this is when they stand in the same relation to a verb and are governed by virtue of the same meaning.

Verse: Let the relative pronoun be of the same gender and number as its antecedent.

But case may sometimes differ.

11. Possessive construction. The eleventh combination is that of a genitive with its constructible. And it is required that every genitive be governed by

the word immediately preceding it as in *liber Rasonis* ‘the book of Raso’ by virtue of the meaning of possession.

Verse: What comes first governs the genitive.

And it is to be noted that when two nouns with different referents are adjacent, with nothing between them, then the second of them should be in the genitive case. But when they have the same referent they are in the same case. And the genitive is governed by that which precedes it immediately in the construction with the exception of the genitive of these words: *quis* ‘who’ *qualis* ‘like what’, *quantus* ‘how much’, *cuius* ‘whose’, *cuias* ‘from where’, *quotus* ‘which [=ordinal]’, and *quot* ‘how many’. For these, when used as relative pronouns or interrogative words, are put before the word by which they are governed.

Verse: When *quis qualis quantus cuius cuias quotus* and *quot* are used as relative pronouns, their oblique cases must be put at the front; when used as question words, before the verb.

20. Construction of prepositional government. The twentieth combination is that of prepositions governing both cases, namely, accusative and ablative, as *in*, *sub*, *super* and *subter*. Here the rule is given that when these prepositions are construed with verbs or participles meaning motion to a place, they govern the accusative case, as in *vado in templum* ‘I go into the church’. But when they are construed with verbs or participles meaning rest or motion within a place, they govern the ablative case, as in *sum in templo* ‘I am in the church’, *ambulo in scolis* ‘I am walking about in the school’.

Verse: You say correctly that you are running within the camp if you are in it, If you are outside, you shall run into it.

23. Construction. The twenty-third combination is that of words meaning fullness or emptiness, acquisition or lack. Here the rule is given that every word meaning fullness or emptiness, acquisition or lack, is construed with the genitive or the ablative, as in *plenus vini* or *vino* ‘full of wine’, *vacuus aqua* or *aquae* ‘devoid of water’, *dives auri* or *auro* ‘rich in gold’, *egenus veste* or *vestis* ‘lacking clothes’.

Verse: *Plenus* ‘full’ and *inops* ‘poor’ give this case or the second.

It is also to be noted that partitive pronouns, cardinal and ordinal numerals and words signifying “supposition” or “superposition” govern the genitive, as in *quilibet istorum* ‘any of them’, *duo illorum* ‘two of those’, *primus istorum* ‘the first of those’, *alter eorum* ‘the other of them’, *pater illius* ‘the father of that one’, *frater istius* ‘the brother of this one’.

3. THE SOURCES OF IUNCTURÆ

The sources that the text generally and often indirectly drew on seem to have been chiefly the three most popular grammatical works of this period: Alexander de Villa Dei's *Doctrinale*, Eberhardus Bethuniensis' *Graecismus* and Johannes Balbus of Genoa's *Catholicon*.

The *Doctrinale* (completed in 1199) was a comprehensive descriptive grammar written in hexameters and this form may well account for its immense popularity. As Reichling indicates in his 1893 edition of the text, it exists in more than two hundred manuscripts and nearly three hundred printed versions up to 1600. The two central parts of the work from which some of the rules in the *Iuncturae* were taken are those devoted to the *regimen* of cases (1074–1368) and *constructio* (1369–1532). In the *regimen*, cases are discussed one by one in terms of what words and word classes they can be governed by and what sort of meaning or function they bear in relation to them. In the *constructio*, word order and syntactic constructions are discussed in terms of combinations of words (what we now term phrases and clauses were generally not considered to be constituents in a structure). The two central notions of syntactic structure which define the regularities in this highly atheoretical and didactic treatise are government (= *regimen*) and agreement.

About half of the verse lines in the *Iuncturae* are taken from the *Doctrinale*, some of them strangely misplaced and mixed with lines from totally different contexts: this shows that the compiler of *Iuncturae* did not use Alexander as an immediate source, but was probably using compilations of a similar character without checking the original. Some *regimen*-texts and collections of rules similar to the *Iuncturae* only use verse illustrations from Alexander (or Ludolfus Florista, with whom we will not be concerned here).

The only borrowing from the *Graecismus* of Eberhardus Bethuniensis is a verse insertion of three lines in construction 22 (*Graec.* xv. 130–132). This work was probably published in 1212, is written in hexameters and pentameters, and is more concerned with individual words and etymologies than the *Doctrinale*. For this reason it left far fewer traces in works like the *Iuncturae*.

A third work, of much greater importance, is Johannes Balbus' *Catholicon* (1286). It is a lengthy prose exposition of grammar, much more theoretical than the previous two. The chapter that left its mark on works like the *Iuncturae* was *De regimine* to a greater extent than the chapter on constructions. It begins with the definition of *regimen*: "to govern is to make a word assume a certain case"; then general assertions follow: every part of speech can govern (but counterexamples are immediately given), most of them govern because of a certain *natura*; the conjunction and the interjection does not govern, and the verb is the only part of speech that can govern both what is before and what is after it. Then the government of coordinated or adjacent words of

the same category is discussed, followed by what I term “inheritance rules”, where one of them is, in fact, wittily refuted: oblique cases do not inherit the government of the nominative, because one cannot say *loquor de aliquo panis* ‘I speak about some bread’, with ‘bread’ in the genitive, in spite of the existence of *aliquid panis* ‘some bread’. The inheritance rule for verbs is accepted, the one for adjectives is not mentioned. For the significance of these rules for the *Iuncturae*, see below.

Johannes goes on to discuss the government of the individual cases. The discussion is much more refined than that found in the texts we are concerned with and its elements did not find their way into them, with the exception of the expression *regit(ur) ex natura/vi...* ‘governs/is governed by virtue of (the meaning of)...’, which is common to most treatises on grammar in the second half of the Middle Ages; it is the organizing principle of several *regimen*-texts that seems to draw heavily on the *Catholicon* (e.g., Cambridge, Trinity Ms. 0.5.4. ff. 87v–88v). In the *Doctrinale*, however, it only occurs on one occasion, with reference to the accusative case (1247–50). In the *Iuncturae* it only occurs in four rules, and there seems to be no internal reason for its inclusion or omission.

In certain respects, *Iuncturae* shows affinity to another important work, the *Summa de modis significandi* of Michel de Marbais. More on this will be said below.

4. THE STRUCTURE OF THE RULES

There are two major discernible patterns in the structure of the individual rules. Schematically these are the following, with examples:

A. NAME OF RULE. NUMBER OF RULE *iunctura est* (of a) FIRST WORD CLASS *cum* SECOND WORD CLASS *ut* EXAMPLE WITH WORDS IDENTIFIED. *Et requiritur (interea) (quod)* RULE OF AGREEMENT, GOVERNMENT OR JUXTAPOSITION. *Versus*.

Rule 2:

CONSTRUCTIO ADIECTORIA. SECUNDA *iunctura est* ADIECTIUI *cum* SUBSTANTIUIO *ut* *HOMO ALBUS*. *HOMO* EST SUBSTANTIUM *ALBUS* UERO ADIECTIUM *et requiritur interea* IDEM GENUS IDEM NUMERUS IDEM CASUS.

Versus: Est adiectivum substantivum sociandum.

In simili genere casu simili numeroque.

Rule 8:

CONSTRUCTIO TRANSITORIA. OCTAUA *iunctura est* UERBI TRANSITIU cum ACCUSATIUM CASU SEQUENTE. *Et requiritur interea quod* OMNE UERBUM TRANSITIUUM CUIUS ACTUS TRANSIT IN REM RATIONALEM EXIGAT ACCUSATIUM CASUM POST SE. ET EIUS PASSIUM ABLATIUM MEDIANTE PREPOSITIONE *ut* AMO RATIONEM *uel* AMOR A RATIONE.

Versus: Uerbum quod transit quartum casum sibi iungit.
Passium uerbum casum retinet sibi sextum.

B. NAME OF RULE. NUMBER OF RULE *iunctura est* ⟨of a⟩ FIRST WORD CLASS *cum* SECOND WORD CLASS *ut* EXAMPLE. *Unde talis datur regula quod* / *Et est regula quod* RULE.

Rule 24:

CONSTRUCTIO. UICESIMAQUARTA *iunctura est* ADUERBIORUM A NOMINIBUS DESCENDENTIUM [the second word, the governed, is not mentioned here, only in the rule] *ut* A SIMILIS UENIT SIMILITER. *Et est regula quod* OMNE NOMEN ADIECTIUM REGENS ALIQUEM CASUM FORMAT DE SE ADUERBIUM REGENS EUNDEM CASUM *ut* SIMILIS ILLI SIMILITER ILLI DOCTIOR ILLO DOCTIUS ILLO.

Versus: Nomina quos similes casus aduerbia poscunt.

The rules of the entire text pattern in the following way:

(A)	1–5	7
(Aa)	6	8–19
(B)		20–24

Significantly, it is only rules 20–24 that have format (B), which is understandable if we assume that they were taken from a different source and the compiler of *Iuncturae* made no effort to harmonise the whole work.

Rule 11 (possessive construction) shows obvious signs of the juxtaposition of the discussion of this construction from two entirely different texts without the least effort to harmonize them. The first half is a typical *regimen*-type description, as found in the *Catholicon* and texts drawing on it, where each case is discussed in terms of what it can be governed by and by virtue of what meaning; notice that this is one of the four rules in which the phrase *ex vi* occurs in the *Iuncturae*. The second half of the rule is a dissimilation-type rule, found in related texts (Lincoln, Remigius, Prague), but it ends in the subrule referring to *quis, qualis* etc., which is not placed here (or found at all) in the same texts, whereas it is normally found in *regimen*-texts as well as Alexander.

5. REMARKS ON TERMINOLOGY

The first puzzle is the term *iunctura*, here translated as *combination*: it does not turn up in the related texts in the sense of “syntactic construction”. It occurs in Petrus Helias in the sense of “combination of syllables”, it is used with reference to the *figura* of verbs, soloecism is defined as *iunctura incongrua dictionum* and barbarism as *iunctura incongrua syllabarum*. The word (*ad/ con*)*iungere* naturally occurs in syntax elsewhere, but it is not a technical term (e.g., Alex. 1407: *quod iunges verbo iunges et participanti*, also in Priscian and the *Iuncturae*).

The next puzzle is the names of the constructions, which end in *-oria*, with the exception of *constructio interrogatiua*, *participialis*, *proberetica*, *supinorum* and constructions 22–24, again a feature not found in the texts *Iuncturae* has been compared to. However, eleven terms ending in *-oria* are used by Michel de Marbais: *appositoria*, *adiectoria*, *relatoria*, *prepositoria*, *specificatoria*, *transitoria*, *demonstratoria*, *interrogatoria*, *dispositoria*, *terminatoria* and *initiatoria*. The first seven of these also occur in the *Iuncturae*; *interrogatoria* is replaced by *interrogativa*, *dispositoria* is subsumed under *determinatoria* in the *Iuncturae*, *terminatoria* and *initiatoria* under *retorsitoria*, as they are subsumed under *retorsiva* by Michel de Marbais. It may well be the case that one of the sources the compiler of the text used was Michel de Marbais: this would perhaps explain why *appositoria*, *adiectoria*, *relatoria*, *prepositoria*, (*determinatoria*), *specificatoria*, *interrogat(iua)* and *transitoria* are the first eighth rules, in contrast to the eight general rules in texts of the same type (see below). It is possible that the compiler started with Michel de Marbais, and moulded the rest of at least the names of the constructions on the model provided by him.

One more little point that may additionally indicate the influence of Michel de Marbais, though not very important in itself, is the subclasses of verbs listed in the sixth construction (*constructio specificatoria*). Those verbs that require a double accusative in the active and double nominative in the passive and the active if they have no passive are referred to in the course of the thirteenth century and later as *uerba substantiua*, *uocatiua*, *adiectiua et eorum uim habentia*. The third category, missing from the *Iuncturae*, is omitted by Michel de Marbais as well, but it can be found in e.g., Eberhardus Bethuniensis’ *Graecismus*, while Alexander uses the terms *substantiua*, *uocans* and *appellans*.

The terms for government. There are three terms used for the governing relationship, if we disregard the verses: *regit*, *exigat* and *construitur cum*. There seems to be no difference in their meaning. Their distribution is the following (underlined rules have *regitur ex vi...*):

<i>regit(ur):</i>	<u>3</u> , 6b,	10, <u>11</u> ,	15, <u>16</u> ,	21b, <u>22</u> ,	23b, 24a
<i>exigat:</i>		8,	13		
<i>construitur cum:</i>				20, 21a,	23a

The rest of the rules employ none of these terms, see *secunda iunctura* above.

Here again we can see that *construitur cum* only appears from rule 20 onwards, though the contrast is less striking since 21b, 22, 23b and 24a still have *regit(ur)*. Nevertheless, this may be considered additional evidence pointing to two sources, one of which underlies chiefly the last rules.

REFERENCES

- Cser, A. (2000): *Viginti quatuor sunt iuncturae. A Medieval Latin grammatical text with translation and a critical study*. Pázmány Péter Katolikus Egyetem, Piliscsaba.
- de Marbais, M.: *Summa de modis significandi*. Frommann & Holzboog, Stuttgart & Bad Cannstatt. Critical edition with an introduction by Louis G. Kelly (1995). (*Grammatica Speculativa* 5).
- Reichling, D. (ed.) (1893): *Alexander de Villa Dei: Doctrinale*. (*Monumenta Germaniae Paedagogica* 12). Hofman, Berlin.

CODICES DISTINCTI NELL'ITALIA QUATTROCENTESCA.
TENDENZE DI ARTICOLAZIONE TESTUALE MEDIANTE
SEGNI DI PUNTEGGIATURA IN MANOSCRITTI
NELL'ITALIA QUATTROCENTESCA

JUDIT W. SOMOGYI

Olasz Tanszék
Romanisztika Intézet
Bölcsészettudományi Kar
Pázmány Péter Katolikus Egyetem
Egyetem utca 1.
H–2087 Piliscsaba
somogyij@btk.ppke.hu

In this article, I present some results of a study on punctuation in manuscripts written in vulgar language in Northern Italy during the 15th century. Based on the analysis of the content and form of some contemporary Latin records, first I demonstrate why the theory and practice of Latin punctuation could not serve as an adequate model for the scribes of vulgar texts in this period. Afterwards, I present the punctuational methods that reflect the logical–grammatical structure of non-literary texts making up the corpus and I compare these methods in order to find characteristic tendencies observable in the texts.

Il Quattrocento può essere considerato, anche dal punto di vista di questioni ortografiche, l'ultimo secolo *ante norma*, vale a dire un periodo che viene spesso etichettato 'caotico' appunto per la mancanza della norma. Tuttavia, esso è un periodo in cui possono coesistere forme e metodi linguistici che – nonostante in seguito vengano espulsi dalla norma – con la loro esistenza contribuiscono a conoscere e a capire meglio certi aspetti della lingua. In questo lavoro vorrei presentare alcuni sistemi di articolazione testuale osservabili in documenti scritti o trascritti nell'area padovana nel corso del secolo XV.¹ Analizzando la tipologia e la funzione dei segni grafici adoperati nei testi volgari del corpus, cercherò di delineare eventuali tendenze caratteristiche nell'uso di tali segni.

L'articolazione testuale serve per rendere evidente la struttura logico-grammaticale di un testo; per tale scopo, nello scritto, oggi adoperiamo segni

¹ L'elenco dei manoscritti e degli incunaboli studiati viene riportato alla fine dello studio. Nella scelta dei testi volgari ho dato preferenza alla prosa 'pratica' il cui linguaggio è considerato generalmente più vicino al parlato cioè più spontaneo.

alfabetici (maiuscola) e non-alfabetici (segni paragrafematici o interpuntivi). Un sistema di articolazione agevola la lettura, e perciò il lettore può considerarlo 'ideale', se esso consiste di un numero non molto elevato di elementi o segni principali,² se l'associazione fra segni e funzioni (e fra funzioni e segni) è evidente e coerente. Un sistema ideale indica, fra l'altro, l'inizio e la fine di una frase (eventualmente anche l'intonazione frasale), l'inizio e la fine di un elemento inciso, di un discorso riportato, se abbiamo a che fare con un nome comune o nome proprio ecc. Analogamente, un testo è 'ideale' se esso non è sottoarticolato né sopraarticolato: la mancanza o la sovrabbondanza dei segni rendono comunque difficile la fruizione di qualsiasi testo.

L'uso dei segni grafici per articolare testi scritti è una prassi presente fin dall'antichità.³ Nel IV secolo, per esempio, Donato parla di 'codices distincti': "[...] Et nota quod cum distinctio species sit positurae, tamen abusive pro ipsa positura, hoc est pro ipso genere, accipimus distinctionem. Nam cum sit codex emendatus media distinctione, subdistinctione, dicitur tamen distinctione codex esse distinctus". (*Ars Maior I, De posituris*). Lo stesso Donato, e poi Prisciano e molti altri grammatici medievali, nelle loro grammatiche compilate per la lingua latina, danno regole ed indicazioni sulla natura e sull'impiego dei segni interpuntivi. Inoltre, ci sono pervenuti dei manoscritti in cui abbiamo la testimonianza evidente che tali regole ed indicazioni sull'uso dei segni venivano più o meno rispettate e seguite dagli scrittori e dagli amanuensi, il che non si può dire, per esempio, dell'uso degli accenti (grafici) di cui parlano gli stessi grammatici nelle stesse grammatiche (cfr. per esempio: Donato, *Ars Maior I, De Tonis*). La tradizione medioevale dell'articolare i testi scritti mediante l'uso dei segni grafici viene abbracciata dagli umanisti sia in teoria sia in pratica. Nel periodo in questione anche in Italia sono in circolazione trattati latini di punteggiatura (evidentemente per la lingua latina), a partire dalla seconda parte del Quattrocento anche in versione stampata, o come una parte integrante d'una grammatica o come un trattato singolo; i codici latini scritti nel XV secolo sono più o meno 'distinti', vale a dire articolati mediante segni grafici. Sembra perciò che per i testi in volgare, che diventano sempre

² I segni principali sono quelli usati più frequentemente ed a servizio della rappresentazione della struttura logico-grammaticale dei testi. Nell'italiano essi sono: il punto fermo, la virgola, i due punti, il punto e virgola, le virgolette, il punto interrogativo. Nella delimitazione delle parole nell'italiano l'apostrofo riceve ancora un'importanza fondamentale; nel periodo in questione tuttavia l'apostrofo è assente nei testi, sia in testi manoscritti sia in testi a stampa, ed appare per la prima volta solo nel 1501 (in un libro a stampa), perciò in questo lavoro esso non verrà trattato.

Per maggiore chiarezza, i segni interpuntivi o gli altri segni grafici adoperati nei testi analizzati come mezzi interpuntivi, in questo lavoro, vengono racchiusi tra parentesi tonde, ad eccezione delle parentesi stesse.

³ Per una storia sommaria della punteggiatura si veda per es. Schiaffini (1935); Novati (1909); Cresti (1992); Castellani (1995); sulla punteggiatura nei testi latini si veda Otha Wingo (1972); Parkes (1992); Maierù (1987); Bischoff (1992).

più numerosi nel corso del secolo, tutto sia preparato per quanto riguarda la problematica della punteggiatura. Non c'è bisogno d'un sistema nuovo, creato *ex nihilo*, perché il latino, anche questa volta, potrebbe fungere da modello: basterebbe tradurre i trattati latini ed adoperare nel volgare le regole e le indicazioni ivi contenute, oppure basterebbe copiare la prassi già esistente nei manoscritti latini. In Italia, invece, i primi trattati di punteggiatura in volgare escono solo alla metà del Cinquecento;⁴ pare poi che neanche la prassi latina venga trasferita automaticamente nel volgare.

Dopo un'analisi dettagliata di alcuni trattati latini di punteggiatura risulta chiaro perché la norma e la prassi non vengono automaticamente trapiantate dal latino nel volgare, perché la punteggiatura latina non può essere un modello adeguato. La tradizione latina si basa sul sistema interpuntivo chiamato 'classico', elaborato da Aristofane per il greco nel III secolo avanti Cristo e tramandato dai grammatici latini medioevali; esso consiste in tre punti posizionati diversamente accanto all'ultima lettera della parola (cioè punto in basso, punto medio, punto in alto), in corrispondenza alle tre *distinctiones*. Dopo la riforma carolingia vengono cambiati sia i nomi sia le rappresentazioni grafiche delle *distinctiones* mentre viene mantenuta l'associazione 'uno a uno' cioè a un determinato segno è associata una determinata funzione e vice versa. Si usano i nomi *coma* (rappresentato con il segno (!)), *colo* o *colon* (raffigurato con il segno (.)) e *periodus* (indicato con il segno (;)). In realtà questo è ancora un sistema al servizio della lettura ad alta voce dei testi; i segni non indicano la struttura grammaticale ma piuttosto quella prosodica del testo (la quale può ma non deve necessariamente coincidere con la struttura grammaticale): dove fare pausa, dove cambiare l'intonazione. I primi indizi di una punteggiatura 'nuova', cioè una che indichi in qualche maniera la struttura grammaticale, si presentano solo verso la fine del Duecento e all'inizio del Trecento: ne parlano i maestri bolognesi dell'*Ars Dictandi* nei loro trattati.⁵

L'apparizione della nuova interpunzione non significa una soluzione plausibile, anzi essa costituirà la fonte di problemi nuovi. Il sistema 'nuovo' non fa sparire automaticamente quello classico. Le difficoltà principali tuttavia non sembrano nascere dalla semplice coesistenza dei trattati che riportano sistemi antichi e/o nuovi; sembra più grave il duplice problema che, da una parte, la punteggiatura nuova è più ricca nel suo contenuto e nella sua forma rispetto a quella classica e, dall'altra parte, che non nasce un solo sistema ma nascono più sistemi nuovi. Non solamente appaiono più segni e più funzioni, ma tra i vari trattati non c'è sempre coerenza nell'associare a un dato segno il nome, la rappresentazione grafica e, soprattutto, la funzione. I sei trattati da me analizzati testimoniano pienamente tutto ciò: essi si differenziano sia nel loro

⁴ La prima grammatica volgare in cui appaiono indicazioni sulla punteggiatura esce solo nel 1550: è l'opera di Lodovico Dolce (*Osservazioni*).

⁵ Cfr. per esempio i trattati riportati nell'Appendice dello studio di Novati (1909).

contenuto (quali sono i segni menzionati, come essi vengono chiamati, qual'è la loro funzione ecc.) sia nella loro forma (quali sono i segni interpuntivi adoperati nello scrivere il trattato).

I manoscritti L1 e L2, per esempio, trattano ancora il sistema 'classico' (di tre segni) ma lo espongono diversamente: L1 parla di *coma*, *colum*, *periodus* e li raffigura rispettivamente con i segni (!), (.), (;). L2 riporta i punti posizionati diversamente accanto alla lettera e parla di *subdistinctio*, *media distinctio*, *periodus*. In L1 vengono adoperati cinque segni nella scrittura del trattato [(.), (:), (!), (/), (;)], mentre in L2 lo scriba usa solo due segni [(.), (:)] nel (tra)scrivere il testo.

L3 e L4 riportano sistemi 'misti' in cui accanto a segni nuovi sono ancora presenti residui del sistema 'classico'. L4 parla di nove segni: *subdistinctio* (/), *distinctio* (!), *clausula* (;), *punctus copulativus* (.), *punctus suspensivus* (/), *punctus abbreviatus* (.), *punctus distinctivus* (/), *punctus interrogativus* (~) oppure (.~), *punctus conclusivus* (.). Anche nello scrivere il trattato lo scriba si serve di nove segni [(.), (/), (/), (!), (;), (~), (.~), (.), (. /)] tra cui però due sono nuovi rispetto a quanto descritto nel trattato: le parentesi tonde e il (.). L'amanuense del manoscritto L3 ci offre un esempio ancora più significativo della situazione che parla per sé. In questo trattato vengono nominati sette segni interpuntivi: *coma* (!), *colon* (.), *periodus* (.), *virgula* (/), *semipunctus* (-), *punctus interrogativus* (.~), *gemipunctus* (..). Oltre alla descrizione della rappresentazione grafica, è indicata anche la funzione di ciascun segno, per es.:

[...] Coma est punctus planus cum uirgula superius | elliuata / ut sic ! quando ad huc suspensiuus remaneat | animus auditoris & dictatoris : quia in illa materia fine | oratione posita aliquid addi potest . Et nota primo quod co- | ma habet punctum planum ad dinotandum perfectionem con- | structionis gramaticae . & habet uirgulam ad denotandum | imperfectionem sententiae : quia & addere aliquid ad | huc uolo [...] Gemipunctus debet esse planus punctus unus post alium : et non unus super alium . Et istud fit quando ignoramus | nomen alicuius personae / uel loci uel cognationis / uel alicuius | dignitatis [...].

Alla fine del trattato si legge una specie di ricapitolazione; vengono ripetuti i segni descritti nel trattato con la rispettiva rappresentazione grafica: *virgula* (/), *coma* (.) sive sic (:), *colum* (-), *punctus interrogativus* (.~), *semipunctus* (-) sive *yphen* (v), *periodus* (.) sive sic (;) oppure (.), *parenthesis* (), *gemipunctus* (..), *punctus exclamatorius vel admiratoris* (!). Sorprendentemente in questo "riassunto" risultano nove segni, o addirittura tredici se consideriamo le varianti grafiche; inoltre, *coma* e *colon* sono indicati con segni diversi da quelli di cui si parla nel trattato. Per finire, i segni adoperati nello scrivere il trattato in totale sono dieci: (.), (:), (!), (/), (;), (/), (.~), (:), (.), (-).

I trattati L5 e L6 sono testi a stampa: riportano il trattato dello stesso autore in forme differenti. Perotto nel suo trattato parla di nove segni tra cui solo cinque hanno una descrizione della loro rappresentazione grafica: *colus* (.), *coma* (.), *periodus* (!), *punctus suspensivus* (/), *semipunctus* (-). I segni *punctus in-*

terogativus, parenthesis, geminuspunctus, punctus exclamativus uel admirativus vengono solo nominati ma non è indicato come devono essere rappresentati graficamente. Inoltre, in L5 sono impiegati cinque segni nell'articolare il testo del trattato [(.), (:), (.~), (), (-)], mentre in L6 lo stesso compito è affidato a soli tre segni [(.), (:), (-)].

Non avendo quindi un unico modello latino da seguire, nella stesura di un testo, per quanto riguarda l'articolazione, gli amanuensi dovranno fare come possono o come gli riesce, magari ispirandosi a qualche modello latino. A seconda delle competenze, dell'attenzione, della sensibilità personali, ognuno si serve di un certo numero e di una certa tipologia di segni a cui associa certe funzioni. Vale a dire che ognuno crea un sistema interpuntivo 'personale' semplice o complicato, in cui può capitare che tutte le funzioni siano affidate a un unico segno, oppure che il valore dei singoli segni possa essere identificato solamente considerando l'insieme dei mezzi adoperati per articolare il testo in questione. Nei manoscritti volgari quattrocenteschi da me analizzati possono essere osservati sistemi personali in cui, oltre alle divergenze, troviamo pure caratteristiche comuni, come per esempio l'associare più funzioni a un solo (ma non sempre lo stesso) segno, l'affidare la stessa funzione a più segni, la distribuzione incoerente dei segni interpuntivi nei testi ecc. Nella descrizione di tali sistemi ho ritenuto utile la rappresentazione ad albero⁶ che, credo, contribuisca ad una presentazione più illustrativa dell'uso dei segni interpuntivi. Le ramificazioni nei grafi indicano, senza qualsiasi ordine gerarchico, il rapporto tra un segno e le funzioni ad esso assegnate. Per ragione di spazio, riporto esempi solo da alcuni testi; nelle frasi citate dai manoscritti ho sciolto le abbreviazioni alla latina.

I manoscritti V1, V2 e V3 presentano un'articolazione scarsa, poco sviluppata, con quasi nessuna indicazione della struttura grammaticale. In V1 e V2 è caratteristica la maiuscola distinta da un colore come mezzo di articolazione; è comune ancora in questi testi l'uso del segno ¶ che ricorre alcune volte all'inizio di frase o proposizione. In V1 il (.) precede spesso la maiuscola, come se ne facesse parte, anche se essa non inizia una nuova frase. In V2 il (.) ricorre tra parole e tra unità composte di 2–3 parole (ma non sempre sintagmi), come se avesse il compito di delimitazione delle parole, per es.:⁷

Subitamente . | uene alui . uno . teribele . 7 . grande homo . che . | era . soura
 uno . terbele . chaualo . Ediseli . chefa | tu . qui . inquesto . luogo . dexerto . Et .
 elchava | liero . limanifesto . tuto . elfato . per . ordene . Et | allora . quello . omo .
 chusi . teribele . silidise o cha | | ualiero . setumeuoi . fare . uno . seruixio . io

⁶ Per le abbreviazioni si veda la tabella nell'appendice. Il corsivo nell'indicare le funzioni significa ricorrenza sporadica della funzione in questione.

⁷ La maiuscola in corsivo indica che la lettera è distinta nel testo da una macchia o da una linea obliqua in colore giallo o rosso.

tedaro . | molto . maȝor . richeça . chetu . auesi . mai . Respo | xe . elchualiero .
io . tinprometo [...] (V2 [1r-v])

Nei manoscritti V5, V7, V8, V9, V10 si possono osservare vari livelli di articolazione grammaticale; il numero dei segni adoperati varia da 3 a 6. V5 usa molti segni e quasi a tutti è associata la stessa funzione (F); il numero delle funzioni è relativamente basso. In V7 si ha l'aumento dei tipi di proposizioni articolate; la funzione F è affidata a tutti i segni ricorrenti nel testo. Anche V8 appartiene a questo gruppo di testi di articolazione medio-bassa, anche se in esso si presentano già funzioni nuove (proposizione implicita e incidentale). V9 e V10 potrebbero costituire il sottogruppo dei testi di articolazione medio-alta in cui la struttura grammaticale viene indicata più dettagliatamente. Per esempio:

[...] E perche io /o/ cognosuto in que | sto bon homo tanta uirtu diuina .
uolentierj uorei | per compagno /e/ pero / io uoio che tornamo uno di aluj . si
forsi idio lo tochasse inlo cuore ci uolensse aconpa | gnare cum nuĵ . nel seuixio
de dio .
(V9 [70v])

[...] Idio uolesse che | solła una lacrima ame fosse paganito de li çitati sospiri . o
che latua prolata lingua | sola mente chiamasse una uolta el mio | a ti nemicho
nome . De non uoler chio moia | uieni perdio . e / se non ti mouerai / aue - |
nire . mandami alcore la sagita che liui | questo poderoso achiles . per il desiderio
de ue - | der polisena :~ (V10 [6r])

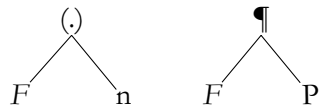
Il livello più alto caratterizza i manoscritti V4 e V6 i quali presentano alcune caratteristiche innovative, soprattutto V4 (come per es.: indizi di una specificazione funzionale dei segni, l'indicazione dell'intonazione frasale nel caso di domanda in V4, la funzione *dd* in V6 ecc.), per cui li considererei esempi di una tendenza progressiva di articolazione testuale. Certamente, essi riportano sistemi ancora lontani da quello che abbiamo chiamato 'ideale', tuttavia, pare che si muovano in quella direzione. Per es.:

[...] Ma quando tu mi manifestaraj i comunicaraj | gli secreti i li estremi radici
del tuo | cuore / allora io sero del amor tuo certis - | simo e sicuro . Perche
quando Idio fe lhuomo | il fece in lui dui parti / el corpo / el anima / | | li
parti apartinenti al corpo extiriori / uolse | che parimenti fra gli homini fussero
in comunio - | ne ! 3oe che io da te / ne tu da me potisti | concipere et hauire
/ se non quanto in vista | lun laltro / el aloro lun se dimostrase . [...] Che
adunque magior dono / ma - | gior primio e beneficio posso io riceuiri da te |
che donarmi quella parte quella preminenza | i prerogatiua [...] serbata in te .~
(V4 [4v-5r])

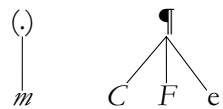
[...] Onde theseo . ui uene . et conueneui combater | quanti de loro / et in fine .
ui fu uinçitore | theseo . et ebe la signoria . et dedussela atanto . che [i] thebarij .
uidano | tributo . agli Athenesi / et fue fata | serua / quela che uenia dita : çita

di baco . | idio del Vino / per eserui stata disicata | a suo honore / come ui
tracta statio / nel thebaides . et uedendouj | manto la sua çitate fata serua / per
| iniquitate cum suo compagnia uisi partio / | et uene in ytalia / et elesuj uno |
luoco per habitare . (V6 [14r])

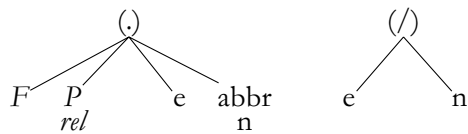
V1 (= Istorie Romane)



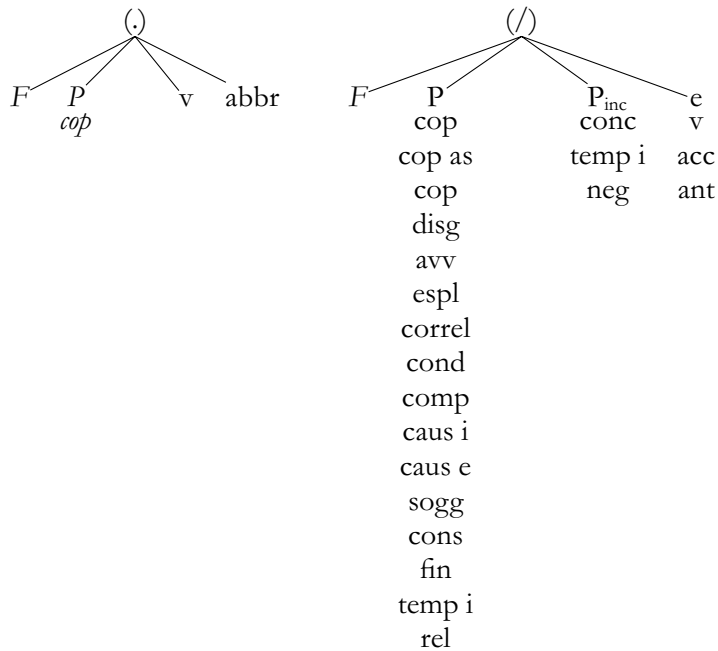
V2 (= Miscellanea)

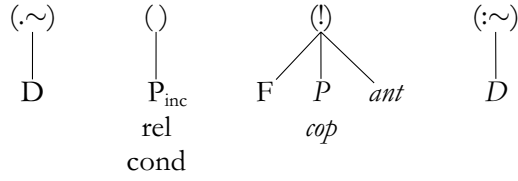


V3 (= Michelangelo da Volterra: *Istoria delle cose del mondo* – autografo)

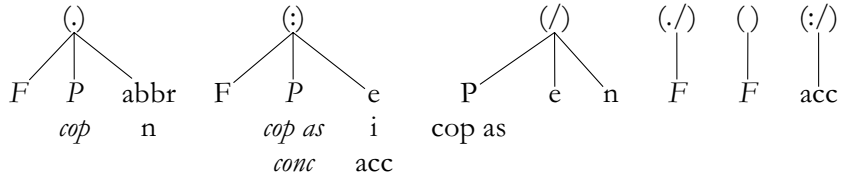


V4 (= Filippo Nuvoloni: *Dialogo d'amore* – autografo)

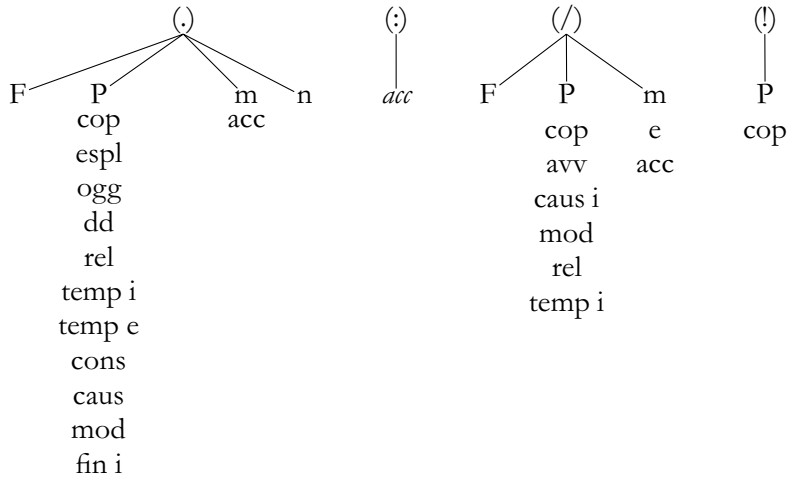




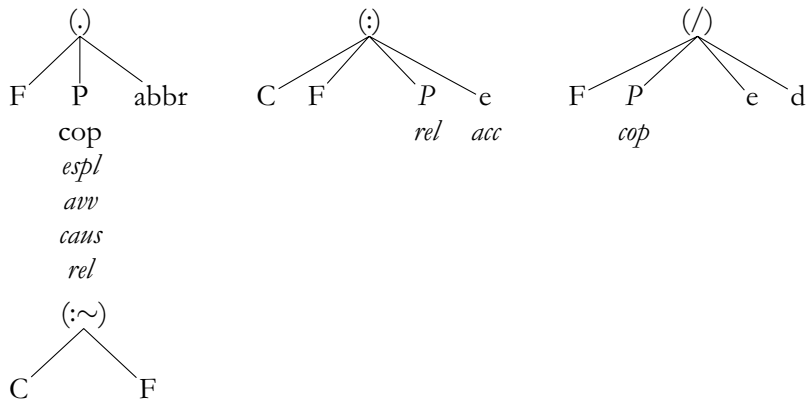
V5 (= *Itinerario di Marin Sanuto* – autografo)



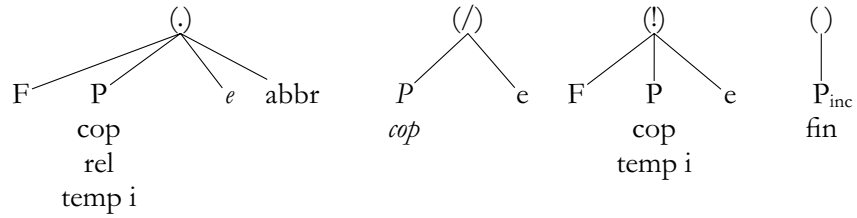
V6 (= *Dichiarazione della Commedia* – 1456)



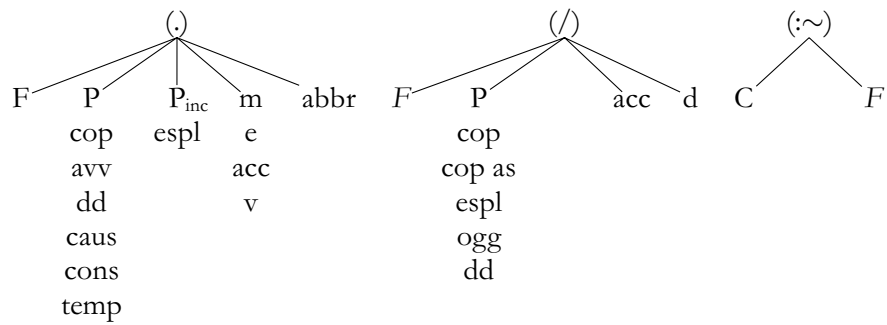
V7 (= *Miscellanea di trattati*)



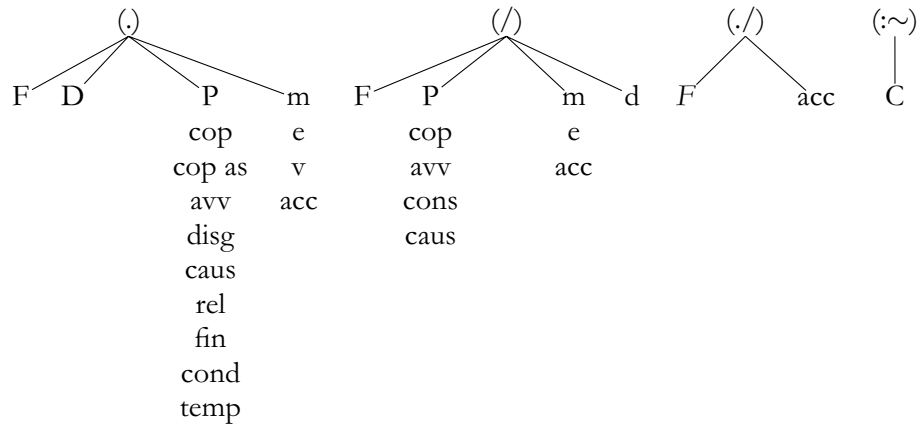
V8 (= Teofilo Calcagnini: *Lettera ad Ercole duca di Ferrara*)



V9 (= *I Fioretti di San Francesco* - 1451)



V10 (= Michiel Sabello: *Il vago Filogeo*)



ABBREVIAZIONI

RICORRENZE E/O FUNZIONI DEI SEGNI	TIPI DI PROPOSIZIONI
C = fine capitolo F = fine frase D = fine domanda (interrogativa diretta) P = tra proposizioni P _{inc} = proposizione incidentale <u>pausa (+ intonazione):</u> e = elencazione i = elemento inciso m = tra membri di proposizione v = vocativo acc = accentuazione ant = anticipazione <u>senza pausa e intonazione:</u> d = distinzione (e/è; o/ho; a/ha) n = numero abbr = abbreviazione (di parola)	cop = copulativa cop as = copulativa asindetica cop neg = copulativa negativa disj = disgiuntiva avvers = avversativa espl = esplicativa concl = conclusiva corr = correlativa ogg = oggettiva dd = discorso diretto sogg = soggettiva caus = causale fin = finale cons = consecutiva temp = temporale comp = comparativa mod = modale cond = condizionale conc = concessiva rel = relativa i = implicita e = explicita

TESTI DEL CORPUS

(I manoscritti e gli incunaboli del corpus sono reperibili in biblioteche di Padova, cioè nella Biblioteca Universitaria [= BU] e nella Biblioteca Antoniana [= BA].)

Trattati latini di punteggiatura:

- L1 = *De modo punctandi*. (anonimo; in: Miscellanea grammaticale, sec. XV; ms. 517, BU)
 L2 = Donatus: *De accentibus et De posituris*. (in: Miscellanea grammaticale, sec. XV, ff. 3–4; ms. 1049, BU)
 L3 = *De punctis*. (anonimo; in: Miscellanea grammaticale, sec. XV, ff. 5–7; ms. 1049, BU)
 L4 = Vittorino da Feltre: *Ortographia*. (in: Miscellanea di opere grammaticali, sec. XIV–XV; ms. 1291, BU)
 L5 = Nicolaus Perottus: *Rudimenta grammatices*. Venezia, Pomponius Mela, 1477 (IGI 7461) (n. 859, BU)
 L6 = Nicolaus Perottus: *Rudimenta grammatices*. Vicenza, Henricus de Sancto Ursio, 1486 (IGI 7472) (n. 480, BU)

Manoscritti volgari:

- V1 = *Istorie Romane*. (sec. XV; ms. 47, BA)
 V2 = *Miscellanea*. (sec. XV/2; ms. 220, BA)
 V3 = Michelangelo da Volterra: *Istoria delle cose del mondo*. (sec. XV, autografo; ms. 235, BU)
 V4 = Filippo Nuvoloni: *Dialogo d'amore*. (sec. XV, autografo; ms. 243, BU, ff. 1–53)
 V5 = *Itinerario di Marin Sanuto*. (sec. XV, autografo; ms. 996, BU)

- V6 = *Dichiarazione della Commedia*. (1456; ms. 22, BA)
 V7 = *Miscellanea di trattati*. (sec. XV; ms. 24, BA)
 V8 = Teofilo Calcagnini: *Lettera ad Ercole duca di Ferrara*. (sec. XV; ms. 243, BU, ff. 54–59)
 V9 = *I Fioretti di San Francesco*. (1451; ms. 222, BA)
 V10 = Michiel Sabello: *Il vago Filogeo*. (sec. XV; ms. 639, BA)

BIBLIOGRAFIA

- Bischoff, B. (1992): *Paleografia latina. Antichità e medioevo*. Antenore, Padova.
 Castellani, A. (1995): Sulla formazione del sistema paragrafematico moderno. *Studi linguistici italiani*, 21:3–47.
 Cresti, E. (1992): Storia e teoria dell'interpunzione. In: Cresti, E., Maraschio, N., Toschi, L. (eds.) *Atti del Convegno Internazionale di Studi, Firenze, 19–21 maggio 1988*, Bulzoni, Roma.
 Maierù, A. (ed.) (1987): *Grafia e interpunzione del latino nel Medioevo. Seminario Internazionale, Roma, 27–29 settembre 1984*. Dell'Ateneo, Roma.
 Novati, F. (1909): Di un'*Ars Punctandi* erroneamente attribuita a Francesco Petrarca. In: *Rendiconti del R. Istituto Lombardo, s. II, vol. XLII*. pp. 83–118.
 Otha Wingo, E. (1972): *Latin punctuation in the classical age*. Monton, Paris.
 Parkes, M. B. (1992): *Pause and effect. An introduction to the history of punctuation in the west*. Scholar Press, Aldershot.
 Schiaffini, A. (1935): Punteggiatura. In: *Enciclopedia Italiana. Vol. XXVIII*, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, Roma.

Nicodemo Tranchedini: Vocabolario italiano–latino. Edizione del primo lessico dal volgare. Secolo XV, a cura di Federico Pelle. Lessico intellettuale Europeo LXXXIX. Leo S. Olschki, Firenze, 2001, LXXVI+194 pp.

Nicodemo Tranchedini nacque a Pontremoli nel 1413 “da una padre che si era segnalato, presso le signorie italiane, come capitano di compagnie, cioè di ventura” (p. XII). Entrato al servizio degli Sforza nel 1428, ottenne prima incarichi di “natura contabile-amministrativa”, poi ricoprì compiti sempre più delicati, fino a diventare “il portavoce più autorevole e gradito del ducato nel dialogo con le varie corti della penisola” (p. XIII). Mantenne con i signori di Milano “un lungo e ininterrotto rapporto di fedeltà”, che solo la morte, avvenuta nel 1481, riuscì a troncargli.¹

Il Tranchedini ha lasciato vari scritti: un *Memoriale*, sorta di libro-archivio, e un voluminoso epistolario, da lui stesso raccolto e in parte autografo, l'uno e l'altro già oggetto di studi;² ha lasciato anche un lessico autografo conservato nel ms. Ricc. 1205. Il lessico, già segnalato, ma mai analizzato compiutamente né tantomeno edito fino a ora, detiene una sorta di primato, in quanto è il primo “vero e proprio repertorio lessicografico bilingue dall'italiano al latino” (p. XVIII);³ di tipo

¹ P. Sverzellati (1998): Per la biografia di Nicodemo Tranchedini da Pontremoli, ambasciatore sforzesco, *Aevum*, 72: 485–557. Alla Sverzellati si devono numerosi altri contributi dedicati al Tranchedini, elencati da Pelle alla n. 6, oltre alla bibliografia pregressa indicata alle note 3 e 4.

² Per il *Memoriale*: Sverzellati (1996): Il libro-archivio di Nicodemo Tranchedini da Pontremoli, ambasciatore sforzesco, *Aevum*, 70: 371–390; per l'epistolario: Ead. (1997): Il carteggio di Nicodemo Tranchedini e le lettere di Francesco Filelfo, *Aevum*, 71: 441–529.

³ S. Morpurgo (1900: 273): *I manoscritti del-*

sinonimico, tale lessico consta di 6.278 ‘voci’ volgari, “alcune multiple, costituite cioè da serie sinonimiche di termini semplici o sintagmi”; alle voci volgari corrispondono circa 23–24.000 “traducendo latini (mono – e polirematici) effettivi, cioè non ripetuti” (pp. XXI–XXII). Nel *Vocabolario* qualche problema suscitano gli omografi che non vengono trattati in modo uniforme; per es. – come ricorda l'editore – si ha un'unica voce ‘Male’ per il valore sostantivale, aggettivale e avverbiale del termine, mentre sono distinte ‘Tacere’, verbo (“Tacere Tacere; conticeo; reticeo; obticeo; subdiceo; reticesco; conticesco; tacitus persisto; taciturnitatem ago [...] etc.”) e ‘Tacere’, sostantivo (Tacere Taciturnitas; silentium; etc.) (pp. XXIV–XXV). Ancora, nel *Vocabolario* mancano, a differenza di altri lessici coevi, ragguagli etimologici e citazioni sia da autori pagani che cristiani;⁴ manca altresì – ma l'assenza si risolve in un vantaggio per l' “affidabilità dell'opera” – una delle “tipiche componenti lessicografiche medievali, quella della *derivatio*” (p. XXIV).

Difficile stabilire con precisione quale sia stata la data di redazione del *Vocabolario*; probabilmente il ms. – che dovrebbe essere una bella copia – venne confezionato all'incirca intorno al terzo quarto del secolo; “però i moltissimi interventi effettuati sul [...] manoscritto in fasi successive, come risulta dall'utilizzo di spazi ricavati da quelli di altre voci, dall'uso di inserzioni con inchiostri e penne diversi, frutto di evidenti ripensamenti [...], i righi (spesso porzioni significative di pagina) lasciati liberi per eventua-

la R. Biblioteca Riccardiana di Firenze, Roma. E vale la pena di ricordare anche. R. Sabbadini (1922: 31): *Il metodo degli umanisti*, Le Monnier, Firenze, e B. Migliorini (1971: 255): *Storia della lingua italiana*, Sansoni, Firenze.

⁴ È significativo che l'unico ‘moderno’ ricordato sia il Filelfo (p. XXIV).

li aggiunte, le voci appena intestate, ecc. inducono a pensare a una copia sì tendenzialmente definitiva e dalla struttura già organizzata, però in fase non solo di rifinitura, ma parzialmente ancora di composizione” (p. XX).

L’opera – come sostiene in modo convincente Pelle – non era probabilmente destinata, vista anche la mole, all’uso personale, o al diletto, dell’autore; difficile comunque identificare un pubblico ideale, anche se, alla luce della vicenda biografica del Tranchadini, non è irragionevole credere che il *Vocabolario* sia stato pensato guardando all’ambiente della cancelleria; ma se questa fu forse l’idea originaria, essa dovette nel tempo mutare, data la presenza nel *Vocabolario* di lemmi francamente realistici, di espressioni colloquiali, poco confacenti alla dignità di un ufficio pubblico di alto prestigio.⁵

La precisa e articolata analisi linguistica alla quale Federico Pelle sottopone il testo del *Vocabolario* conferma una forte aderenza della lingua di Tranchadini alla così detta coinè padana; del tutto particolare è la sezione lessicale latina dell’opera, assai ricca e estesa, tale da comprovare nel Tranchadini una competenza saldissima e una forte sensibilità nei confronti dell’oscillazione semantica. Preziose le retrodatazioni che si ricavano dal *Vocabolario*: ‘petigine’, ‘sborfare’, ‘a puntino’, ‘bagnatura’, ‘banca’, ‘bandire la guerra’, ‘battere li piedi in terra’, ‘bechezare’, ecc.

Meritano una attenzione particolare i criteri editoriali seguiti da Pelle nel pubblicare il *Vocabolario*; data la specificità del testo essi non possono che essere pienamente condivisi; anzi ritengo utile riportarli con una certa larghezza: “Oltre e più che l’unicità del testimone, al cui pe-

so vincolante per la costituzione del testo si aggiunge l’autografia, è la specifica natura lessicografica dell’opera che reclama [...] il massimo conservatorismo. L’interesse e le finalità linguistiche di un’opera di tale natura mi pare che debbano indurre a presumere nell’autore, fatti salvi gli inevitabili lapsus, una forte consapevolezza e una conseguente intenzionalità sia sul piano fonico-morfologico che su quelli morfo-lessicale e semantico. Insomma: è quasi inevitabile assumere questo prodotto come un *hortus conclusus* della ricerca linguistica di un umanista, il cui significativo valore documentario interdice, in sede ecdotica, qualsiasi velleità di normalizzazione e ‘correzione’. Gli interventi editoriali si limitano così ai soli canonici ‘evidenti lapsus’” (p. LXVI). Pelle fa un uso contenuto di indicatori paratestuali nel corpo del testo; piuttosto fitto, invece, il numero di quelli – sono ben 21 – adibiti in apparato. L’editore introduce l’elenco di questi ultimi con tale spiegazione: “Si segnalano con gli indicatori, di cui si dà sotto il prospetto, varianti di aggiunta, di soppressione, di sostituzione, di ordinamento, oltre a particolari disposizioni fisiche del testo che, in mancanza di altri elementi, possano fornire utili indicazioni su eventuali aggiunte: parti di testo scritte al di sotto dello specchio di scrittura o debordanti a lato di esso, e così parti di testo che continuano su righe già parzialmente occupate da altre voci. Allo stesso modo la segnalazione dell’interruzione della scrittura di una voce su un rigo per continuarla nel successivo, l’integrazione di una voce o parte di essa su un rigo lasciato precedentemente libero, i righe lasciati liberi, ecc. sono indicazioni funzionali per ricostruire il metodo di elaborazione dell’opera, o almeno di confezione del manoscritto, da parte di Tranchadini” (p. LXXII). È vero che un volume come questo resta riservato agli addetti ai lavori; non riesco tuttavia a liberarmi dal timore che un apparato

⁵ Per esempio “Buco di culo”, “Drizatura de membro virile”, “Puzo de pedi”, “Fare la gambarola”, cioè ‘fare lo sgambetto’, reso in latino con *subiecto crure precipitem dare*, ecc.

con grado alto di formalizzazione, fitto di indicatori paratestuali non propriamente ovvi, abbia un effetto un po' dissuasivo sul lettore; in altri termini, invece di invogliarlo a capire di più, facendo reagire testo e apparato per ricostruire – come vuole anche l'editore – il processo di elaborazione dell'opera, lo spinga a rinunciare a questo stimolante lavoro mentale. Mi chiedo se nei casi dove dati testuali, di filologia materiale (per es. le varietà di inchiostri) e, diciamo così, logistici (disposizioni particolari sulla pagina, linee di scrittura interrotte e riprese ecc.) convivono legati in modo strettissimo non sia più conveniente, proprio per evitare di 'spaventare' il lettore, affidarsi nell'apparato a una forma bonariamente discorsiva, più da bottega artigiana che da laboratorio, ovvero provare a far convivere più intensamente le due procedure, pur correndo il rischio di rendere più esteso l'apparato stesso.⁶ Ma forse sono perplessità che nascono solo dalla mia cattiva coscienza, dalla mia pigrizia che vorrebbe, senza sforzo, vedere squadernati davanti agli occhi i risultati delle fatiche altrui. Naturalmente questa osservazione nulla

⁶ Nel caso degli inchiostri Pelle inclina verso questa posizione. Lodevolmente l'editore vuole rendere conto, nell'apparato, di ogni particolarità del ms.; mi chiedo però – ammesso, e volentieri concesso, che ciò sia utile: certamente lo è in questo caso – se davvero si possa raggiungere tale obiettivo entro lo spazio dell'apparato. Come indicare, per esempio, i cambi di penna che dovrebbero anch'essi giovare a chiarire il processo di elaborazione (p. XX) senza aggiungere altri segni un po' misteriosi? E non risulta un po' troppo algida una linea di apparato come, per es, quella a p. 64 – “[...] ²[; +] ³[; +] ⁴[; +] ⁵[; +] [...]” – dove si indicano i cambiamenti paragrafematici? Data l'importanza di tali cambiamenti per capire i “ripensamenti estemporanei” (p. LXXII) del Tranchedini, forse si poteva dedicare loro, nell'introduzione, un ampio paragrafo e solo rimandare, nell'apparato, a quello stesso paragrafo.

toglie all'eccellente lavoro di Pelle; mira solo a richiamare l'attenzione su un problema che mi pare esista realmente nella prassi filologica.

Federico Pelle, con l'edizione del *Vocabolario*, ha dato un contributo di alta qualità per illustrare i rapporti che connettono, nell'età dell'umanesimo, lingua latina e volgare; proprio per questo si attende con viva curiosità intellettuale il secondo volume dell'opera, dove si troveranno “approfondimenti storici, linguistici e filologici, studio delle fonti, lista e analisi delle retrodatazioni, indici, bibliografia” (p. VII).

Giuseppe Frasso

Gian Vincenzo Pinelli – Claude Dupuy: Une correspondance entre deux humanistes. Éditée avec Introduction, Notes et Index par Anna Maria Rauei. (Le corrispondenze letterarie, scientifiche ed erudite dal Rinascimento all'età moderna 8.) Leo S. Olschki, Firenze, 2001, 2 voll., CXXVIII+772 pp.

L'edizione del carteggio tra l'erudito Gian Vincenzo Pinelli e il francese Claude Dupuy costituisce un contributo fondamentale non solo per la conoscenza della personalità, del pensiero e dei gusti letterari dei due illustri personaggi, ma anche per lo studio di aspetti significativi della cultura, degli interessi filologici, delle correnti storico-politiche presenti, nella seconda metà del XVI secolo, al di qua e al di là delle Alpi. L'ampio e documentato lavoro, che si articola in due volumi, mette a fuoco, dunque, un ambiente fecondo e vitale, che trascende i limiti geografici o nazionali e si presenta ricco di fermenti innovativi, pronto a recepire le più moderne esperienze delle società italiana e francese, consentendo nel contempo un utile confronto fra le due realtà.

Il primo volume raccoglie 163 lettere scritte in oltre 20 anni dai due corrispondenti, precedute da una interessante introduzione suddivisa in capitoli concernenti dapprima i testimoni utilizzati per l'edizione (le lettere di Pinelli a Dupuy sono conservate a Parigi, Bibliothèque Nationale, fonds Dupuy 704, quelle di Dupuy a Pinelli a Milano, Biblioteca Ambrosiana G 77 inf. e T 167 sup.) e in seguito le biografie dei due protagonisti. Emergono in primo luogo i tratti peculiari del Pinelli, che scelse Padova come propria dimora, dove la sua casa divenne un centro di cultura imprescindibile, meta di visite dei dotti del tempo e luogo di raccolta preziosa oltre che di libri anche di opere d'arte, medaglie, monete antiche, quadri. Le relazioni col mondo esterno vennero tenute dall'erudito non con viaggi o spostamenti, rarissimi, bensì proprio attraverso le lettere, strumento privilegiato di contatti e di lavoro, alle quali lo studioso riservava particolare cura: dopo averle lette, annotava su un quaderno i temi principali, poi le riuniva in pacchetti con l'indicazione delle questioni contenute e, una volta data la risposta, le classificava secondo un criterio cronologico, raggruppando infine in una lista sotto i nomi dei corrispondenti i punti in discussione, espunti mano mano che venivano chiariti. Il carteggio riflette in tal senso molteplici percorsi: ricerca di editori che pubblicassero opere di amici (ad esempio Carlo Sigonio), invio in Francia di *specimen* di edizioni critiche in preparazione (basti citare l'edizione di Ennio), spedizione di volumi anche ad amici di Dupuy, (Jacques-Auguste de Thou, Joseph-Juste Scaliger), ricerca di manoscritti rari, come l'esemplare di Zosimo o ancora prestito di volumi. Vastissima appare la cerchia di studiosi con i quali condividere tali materie: Fulvio Orsini, Latino Latini, Jacopo Corbinelli, Marc-Antoine Muret, Juste Lipse, Nicaise Van Ellebode soltanto per citarne alcuni, ma fra tutti spicca

il nome di Paolo Aicardo, giovane intellettuale padovano, residente nella stessa casa del Pinelli, al quale l'erudito aveva progettato di lasciare in eredità i propri beni, fatto poi vanificato dalla prematura morte di Aicardo. L'autrice sottolinea come l'apporto di Pinelli alla fondazione di una cultura europea moderna, dunque, non consista tanto nella stesura di trattati o opere che riflettano il suo pensiero, ma proprio nei rapporti che instaurò con tali personaggi e nella circolazione di un sapere largamente enciclopedico, avvertendo però come questa concezione del mondo contenga già i germi di quell'individualismo spinto agli estremi, che porterà un secolo dopo al solipsismo del sapiente.

Vengono inoltre proposte le linee fondamentali per la conoscenza della biblioteca del Pinelli, intorno alla quale siamo informati da tempo, ma non attraverso lavori d'insieme recenti, come avviene invece per Dupuy (J. Delattour, *Une bibliothèque humaniste au temps des guerres de religion. Les livres de Claude Dupuy d'après l'inventaire dressé par le libraire Denis Duval (1595)* Paris-Genève-Villeurbanne, Champion-Droz-Ensibb, 1998). Fra i libri, raggruppati per lingua, soggetto e data, un posto di rilievo hanno i manoscritti, poi le edizioni a stampa, le lettere, semplici annotazioni; gli interessi spaziano dalla letteratura alla filologia, dal diritto alla matematica, dalla teologia alle scienze naturali, dalla filosofia alla musica e mostrano i gusti di un uomo del Rinascimento, secondo una prospettiva ancora totalizzante, che rifiuta le specializzazioni. Alla morte dell'erudito la biblioteca venne lasciata per legato testamentario al nipote Cosimo Pinelli, duca di Acerenza e bibliofilo appassionato, che viveva a Napoli; a tale proposito sono qui ricostruite le varie fasi del fortunoso viaggio che dovettero compiere le casse di libri per mare fino alla nuova destinazione e che portò alla perdita

di una parte del prezioso carico. Successive traversie si conclusero con l'acquisto dei libri nel 1608 da parte di Federico Borromeo; oggi la Biblioteca Ambrosiana conserva ciò che resta della raccolta pinelliana, che non andò esente da altre mutilazioni anche in seguito, soprattutto durante la seconda guerra mondiale, quando una bomba cadde nel settore degli stampati.

Anche all'altro destinatario viene riservato adeguato spazio: Dupuy, avvocato al Parlamento di Parigi, apprezzò sempre gli studi classici legandosi ai sapienti del tempo, come Jean Passerat, Henri de Mesme, Pierre Daniel, Pierre e François Pithou; nel corso di un viaggio in Italia nel 1570 conobbe Pinelli ed intraprese con lui un lungo scambio epistolare che proseguì negli anni nonostante le vite divergenti e i pressanti impegni. Proseguiti gli studi in magistratura, infatti, nel 1575 venne nominato consigliere al Parlamento di Parigi, senza tuttavia abbandonare gli studi letterari, seguiti con fatica fra le pause del lavoro, una famiglia numerosa, la passione per il giardinaggio e altre incombenze. Sul piano politico tenne sempre una posizione di equilibrio, moderata, lontana dal fanatismo cattolico e dall'intransigenza dei riformati, tuttavia nel 1588, in seguito alla difficile situazione politica e militare francese, venne imprigionato in quanto membro del Parlamento di Parigi; tale fatto si riflette anche nel carteggio, poiché c'è una pausa di alcuni anni nella corrispondenza. Reintegrato nella propria carica nel 1590, poté riprendere i contatti col Pinelli; l'ultima lettera è datata 1593, ma Dupuy, malato, morì l'anno seguente. Lasciò alla moglie e agli 8 figli la propria raccolta libraria, costituita in gran parte da edizioni a stampa, ben rilegate, e 15 manoscritti. Si tratta in prevalenza di testi classici greci e latini, anche della tarda antichità, cristiani e pagani; seguono per importanza gli storici, meno vasto il setto-

re filosofico e giuridico. Dupuy leggeva i libri apponendo note marginali, collazionava con altre edizioni o manoscritti i passi dubbi e annotava le varianti ritenute significative o le proprie congetture secondo un'abitudine consolidata negli studiosi del tempo, a partire dallo stesso Pinelli; a titolo d'esempio basti citare le annotazioni apposte sull'edizione di Valerio Massimo stampata dall'Estienne nel 1544. L'attività filologica si concentra negli anni della giovinezza, quando l'ipotesi di lavoro era di raccogliere del materiale per una nuova edizione dei *Panegyrici veteres*, come attesta un quaderno conservato a Parigi, Bibliothèque Nationale, ms. lat. 7842 e le annotazioni sistematiche vergate su una copia dell'edizione di Beatus Rhenanus del 1520; in tale progetto era stato aiutato da amici come il Cujas, l'Orsini, il Casaubon. Acute e in qualche caso anche moderne sono alcune osservazioni quali l'importanza della tradizione indiretta nella ricostruzione di un testo, come è il caso di Zosimo, o l'interesse riservato a problemi linguistici, ad esempio il progetto di realizzare un dizionario etimologico e un glossario di antico francese. Aprì sempre la sua biblioteca agli amici e si dimostrò disponibile a favorire la pubblicazione di opere italiane grazie ai rapporti con il mondo dell'editoria francese, dando loro un respiro sovranazionale. Nelle sue lettere inoltre un posto di rilievo occupa la figura di Joseph-Juste Scaliger, che nutriva stima e ammirazione per il giovane giuriconsulto, a cui dedicò la sua edizione degli elegiaci, poi Florent Chrestien, o ancora Henri Estienne, soprattutto per la sua attività di editore. Dupuy si impone così all'attenzione del lettore per lo spessore intellettuale e la competenza filologica, ma nelle lettere l'a. intravede in filigrana dei tratti che caratterizzeranno di lì a poco l'umanesimo francese: col distacco degli intellettuali dai legami vivi della storia nel tentativo di ricreare il passato ci

si avvia verso un'erudizione ineccepibile ma sterile.

Un altro significativo capitolo dell'introduzione è dedicato alla lingua, italiana e francese, utilizzata dai due corrispondenti, che palesa una sicura competenza da parte della curatrice di un doppio sistema linguistico (a cui si deve aggiungere anche il latino per le prime lettere di Dupuy), analizzato in modo dettagliato e puntuale. La presente edizione propone testi nella quasi totalità autografi, il che giustifica il criterio eminentemente conservativo qui seguito, talvolta anche molto rigoroso; alcune soluzioni adottate nel caso dell'italiano, a quest'altezza idioma ormai consolidato, si avvicinano di più ad una trascrizione diplomatica, come ad esempio mantenere l'accento nella preposizione *à* e nella congiunzione *ò*, oppure la grafia oscillante in *quì/qui*, *quà/qua*, *la/là* avverbi in cui la seconda forma è maggioritaria, o ancora conservare *cio* e *piu* pur in presenza delle normali forme accentate o anche riprodurre fedelmente la punteggiatura dei manoscritti (ad esempio *,à*, preposizione o *,i*, articolo plurale); forse in casi simili poteva essere lecito uniformare secondo un criterio più moderno. Diverso il caso del francese, meno stabile dell'italiano e per il quale dunque appare opportuno mantenere un criterio più fortemente conservativo. L'autrice fornisce poi in questa parte del lavoro un contributo rilevante per la conoscenza dei sistemi linguistici dei due corrispondenti, effettuando un'ampia e accurata disamina di tutti gli aspetti grafici, fonologici, morfosintattici. Per quanto riguarda la lingua di Pinelli si riscontrano i tratti abituali nei doti del suo tempo, con qualche isolato fenomeno meridionale e spie "de cette koinè littéraire padane désormais en recul, mais bien florissante encore un siècle auparavant" (p. LXIII); la lingua di Dupuy si orienta verso un sistema moderno, che palesa un alto livello di regolarizzazione.

L'autrice illustra in seguito i principi su cui si basa l'edizione delle lettere, comprese tra il 1570 e il 1593, quasi esclusivamente inedite; tale operazione ha il merito di avere radunato e reso disponibile a un vasto pubblico un carteggio di ragguardevole mole e di grande interesse, di cui bisogna sottolineare il carattere eccezionale per la conservazione delle lettere di entrambi i corrispondenti (cosa non avvenuta, ad esempio, nel caso di un altro carteggio coevo, quello tra il fiorentino esule in Francia Jacopo Corbinelli e lo stesso Pinelli, di cui sono andate perdute tutte le missive). Le lettere sono pubblicate secondo un criterio cronologico sulla base della loro redazione, (si veda al riguardo lo schema esplicativo dei rapporti di ciascuna di esse con la corrispondenza del destinatario alle pp. CXVI–CXXXVI). Ogni lettera viene presentata con numero progressivo, destinatario, luogo e data, manoscritto che la tramanda, l'indicazione di autografia e i pochi casi di eventuali edizioni precedenti; segue il testo, accompagnato da una fascia di apparato contenente correzioni o aggiunte dell'autore e infine puntuali note di commento con informazioni relative ai fatti o ai luoghi più significativi, accompagnate spesso da citazioni di passi di altri corrispondenti, giudicati utili per chiarire le singole questioni, così che ne risulta un quadro di notevole spessore sugli ambienti storici e culturali italiani e francesi della seconda metà del '500. In questa sede la curatrice ha scelto di non inserire note esplicative su personaggi citati o edizioni che li concernessero per non appesantire troppo il già nutrito commento e di riservare loro invece un'ampia sede nel secondo volume, che si apre con un'appendice contenente alcune lettere (due di Dupuy a Pierre Del Bene e due di quest'ultimo a Dupuy, altre due di Fulvio Orsini e una dello Scaliger a Dupuy) comprese tra il 1571 e il 1579, prive di commento. Subito dopo compaiono schede biografiche e di iden-

tificazione delle opere citate nel carteggio senza precisazione d'autore. Le schede sui personaggi contengono brevi notizie biografiche, poi l'eventuale identificazione di loro opere citate dai corrispondenti con il rinvio alle lettere nelle quali vengono menzionate, oppure si riferiscono ad autori della letteratura classica o volgare presenti nel carteggio con relativi rinvii. Queste sintetiche biografie, che occupano gran parte del secondo volume, hanno quindi il pregio di proporsi come un repertorio sistematico, una sorta di dizionario ordinato in senso alfabetico di autori o personaggi significativi del mondo francese e italiano del secondo Cinquecento e delle opere che li concernono, dunque costituiscono un funzionale strumento di controllo e di conoscenza di determinate questioni, autori o opere contenuti nel carteggio, tuttavia la mancanza di riferimenti esplicativi immediati nel commento in calce alle lettere può creare talvolta problemi di comprensione al lettore non specialista e qualche difficoltà nei rimandi fra un volume e l'altro per capire a quali opere o personaggi si riferiscono di volta in volta i corrispondenti. Si poteva pensare inoltre, pur senza entrare in casi troppi specifici, di fornire anche qualche indicazione bibliografica relativa ai repertori biografici di maggiore diffusione consultati per la compilazione delle schede.

La parte conclusiva del testo, infine, è occupata da un utile glossario italiano e francese, dalla bibliografia generale e da quella concernente gli studi su Pinelli e Dupuy e dagli indici dei nomi di luogo e di persona, che accrescono la ricchezza dei dati e la completezza del lavoro.

Marisa Gazzotti

Biagio D'Angelo: Más allá de la Estepa: Viajes, utopías y caprichos de la historia. Fondo Editorial de la Universidad Católica Sedes Sapientiae, Lima (Perú), 2002, 172 pp.

Biagio D'Angelo: Assumpta Camps, Miradas Cruzadas: Sobre la literatura italiana entre modernidad y posmodernidad. Fondo Editorial de la Universidad Católica Sedes Sapientiae, Lima (Perú), 2002, 185 pp.

Los dos libros que se dan a conocer en esta nota coinciden en un rasgo común que constituye un punto de vista comparativo.

El primer libro no intenta presentar toda la literatura rusa, sólo ofrece una vista parcial. Citando el autor mismo: "El volumen se divide en tres partes que pretenden ser tres ventanas o tres visiones sobre una cultura lejana, ignorada en ciertos aspectos y, al mismo tiempo, fascinante y estimulante, digna de nuevas investigaciones."

En la primera parte nos da a conocer los modelos teóricos y prácticos: la supranacionalidad de Víctor Zhirmunski, la estructura del mito en el método comparatista de Olga Freidenberg y la novela gótica.

La segunda parte trata la literatura de viaje: de las relaciones italiano – rusas y de cuatro autores rusos (Gogol, Batiushkov, Ivanov y Brodski) "entusiasmados por la fiebre de los sentidos por Italia". Como dijo el primer gran crítico literario ruso, Belinski: "la patria de Petrarca y Tasso ha sido la musa del poeta ruso". Otra relación entre la literatura rusa y la del Mediterráneo está representada por Bunin que viajaba por esa zona. D'Angelo dice que "El viaje de Bunin es una verdadera peregrinación laica que toca diversos puntos geográficos e históricos del Mediterráneo. [...] Bunin busca su verdadero origen y su verdadera identidad en el espejo del pasado y de todos

los grandes hechos ocurridos en el Mar Mediterráneo.”

En la tercera parte, que trata las utopías, aparece el tema del paraíso perdido de las novelas de Nabókov. Otro tipo de utopía lo representa Andréi Platónov que sentía pasión por la tecnología y era inventor. Podemos conocer muchos detalles de su “ficción realizada” dentro de la ciencia ficción. Según el autor él es uno de los escritores rusos más innovadores e importantes del siglo XX.

La obra está científicamente fundamentada con abundantes referencias bibliográficas.

“Los autores de *Miradas Cruzadas* han escogido una serie de escritores italianos del siglo XX porque a través de sus obras encuentran el carácter polémico de la relación modernidad-posmodernidad.”

El método como, en el otro libro, es el comparativo. Es un método coherente de dos manos, de dos autores que tienen el mismo interés hacia el tema de “la modernidad y su herencia cultural ideológica en la actual era posmoderna”.

El libro mismo lleva el sello posmoderno, porque el problema de los varios puntos de vista los autores lo evitan con una solución muy interesante que se llama “miradas cruzadas”. ¿Qué significa este título? ¿Por qué es mejor así? La respuesta la dan los autores mismos: “Se trata de una visión, si así se puede decir, o un punto de vista ‘especular’: de una parte, es posible encontrar múltiples lecturas de un mismo argumento que se “cruzan”, ofreciendo, en fin, una más amplia observación de ciertas temáticas, un espectro de informaciones que varían y completan la mirada [...]; de la otra, es nuestra convicción que la literatura italiana (o sea la literatura, en general) no se puede considerar como un objeto fijo, inmóvil, enfriado como una especie de autopsia cultural.”

La primera parte del trabajo trata el problema del Otro en la narrativa de Antonio Tabucchi y generalmente en la cultura posmoderna y presenta la intertextualidad entre Baudelaire y Tabucchi.

La segunda parte trata el género de la literatura de viaje relacionada con el multiculturalismo analizando la obra “Un’idea dell’India” de Alberto Moravia. La siguiente parte también analiza la literatura de viaje desde el punto de vista comparativo. Lo más importante en la literatura de viaje según D’Angelo y Camps es que “aquellos autores [...] han sido transgresores de las convenciones y de las fronteras de lo literario, es decir, transgresores de la idea canónica del género literario.” Esta transgresión también provoca reflexiones sobre el verdadero límite de la ficción literaria.

En la segunda mitad del libro los autores contrastan dos obras de Pavese y Cortázar relacionándolas con el mito de Circe como intertexto; establecen una comparación interesante entre las obras teatrales de Maiakovski y Pirandello y; por fin, en la última parte estudian la lírica mística de Clemente Ríbera y Alejandra Pizarnik. *Miradas Cruzadas*, igual que *Más allá de la Estepa* se completa con una bibliografía muy detallada para los lectores más interesados.

László Barta

Étienne Karabétian : Histoire des stylistiques. Armand Colin, Paris, 2000, 256 pp.

Étienne Karabétian présente un vaste panorama de l’histoire de la stylistique ou plutôt des stylistiques qui traversent tout le vingtième siècle : l’École de Genève (Bally et Frei), l’École allemande de la stylistique (Vossler, Curtius et Spitzer), l’École française de la stylistique (Marouzeau, Cressot, Larthomas et Riffaterre). Bien que l’histoire des stylistiques remonte à la linguistique psychologique

(Wundt, Humboldt) qui affirme la parenté de la langue avec la psychologie : «L'étude de la langue est d'une importance primordiale pour l'examen psychologique de la pensée précisément parce que les lois du langage sont principalement de nature psychologique et non logique» (Wundt cité par Karabétian, 43), ce n'est qu'avec le *Précis de stylistique* de Charles Bally que naît – en langue française – la stylistique proprement dite.

Bally traite un peu les mêmes problèmes que les psychologues de son époque : la relation entre la pensée et la langue. Pourtant, ce n'est pas le côté psychologique qui l'intéresse, mais «l'observation simultanée de la pensée et de son expression». Il se propose donc de montrer comment le langage peut traduire de l'émotion. En résumé : «L'étude d'une langue n'est pas seulement l'observation des rapports existant entre des symboles linguistiques, mais aussi *des relations qui unissent la parole à la pensée [...]*, c'est une étude en partie psychologique, en tant qu'elle est basée sur l'observation de ce qui se passe dans l'esprit d'un sujet parlant *au moment où il exprime ce qu'il pense* ; une étude plus linguistique que psychologique cependant, en ce qu'elle est tournée vers la face expressive de la pensée et non vers la face pensée des faits exprimés» (Traité, cité par Karabétian, 84). Par conséquent, l'objet de la stylistique, pour Bally, est le langage spontané (la langue parlée), et la langue littéraire, qui est un emploi conscient et volontaire, est exclu du champ de la stylistique.

La stylistique génétique de Spitzer est marquée par l'héritage de Humboldt et par l'influence de Croce : ce dernier souligne le caractère singulier de l'oeuvre et de l'écrivain en affirmant qu'il n'est rien dans un oeuvre littéraire qui ne corresponde à un mouvement de l'âme de l'écrivain. C'est la base du principe du cercle philologique qui a pour méthode de rechercher un détail linguistique (par

intuition), de retourner au texte pour trouver «le radical spirituel, la racine psychologique des différents traits de style» : en fait, il s'agit d'un mouvement d'aller-retour dont le but est de trouver le «commun dénominateur» de ces traits et de les mettre en relation avec le contenu esthétique et philosophique de l'oeuvre. De ce point de vue Spitzer annonce les analyses de Marouzeau et Cressot par la grammaticalisation de la stylistique et se sépare de Croce qui tend à restreindre l'importance du côté linguistique.

Les années soixante voient surgir un modèle de stylistique littéraire qui réintroduit certains points de vue que Bally avait exclus de cette discipline. Marouzeau refuse la dialectique entre la langue et la pensée en disant que la langue est un système imparfait pour pouvoir traduire d'une manière adéquate la pensée souvent même inconsciente. Cressot, en suivant Marouzeau souligne l'affinité de la stylistique avec la langue littéraire : «Nous dirions même que l'oeuvre littéraire est par excellence le domaine de la stylistique précisément parce que le choix y est 'plus volontaire' et plus 'conscient'» (Cressot cité par Karabétian, 123). Leur but est de fonder une stylistique des moyens d'expressions qui s'applique à répertorier les moyens linguistiques mis à la disposition des usagers qui les utilisent selon leurs besoins d'expression. La grammaticalisation de la stylistique n'est pas sans conséquence : les stylisticiens vont étudier désormais les catégories de la phonétique, de la morphologie, de la syntaxe (ordre des mots) et du vocabulaire ce qui provoque la fusion de la stylistique et de la grammatical : on ne sait plus ce qui est langue et ce qui est style.

Riffaterre rejette en partie la stylistique de Bally, de Spitzer (à ce dernier il reproche l'impressionisme subjectif) ainsi que les analyses stylistiques fondées sur la grammaire en affirmant qu'il n'est pas possible de mettre en corres-

pondance types d'écarts grammaticaux et rendement stylistique (n'importe quel fait de langue peut jouer un rôle stylistique), la tâche du stylisticien consiste, par contre, à relever les effets. Et pour qu'il y ait effet de style, il faut qu'on ait un contexte stylistique (un pattern linguistique rompu par un élément imprévisible) : «Le style n'est pas un chapelet de faits de style : il n'y a ni valeur stylistique intrinsèque, ni dimension de la langue qui soit intrinsèquement stylistique. La stylistique peut donc être définie comme 'la partie de la linguistique qui étudie la perception du message'» (189).

Et, pour Étienne Karabétian, l'histoire des stylistiques s'arrête là : à partir des années 90 on peut noter un renouveau d'intérêt pour les ouvrages¹ qui préparent les candidats aux épreuves de Capes et des agrégations de lettres et qu'on appelle «stylistique des concours». Il leur reproche d'utiliser le matériel grammatical de façon oblique : certains manuels intègrent des concepts appartenant à l'analyse du discours, à la sémiotique, à la grammaire textuelle, à la linguistique de l'énonciation, mais rares sont ceux qui proposent une définition de la stylistique : «En fait, en raison même du but qu'ils proposent, cet ensemble d'ouvrages voués à la préparation des concours ne constitue qu'une stylistique *seconde* par rapport aux traités classiques de stylistique que sont les traités de Bally ou les études de Spitzer. Alors que ces derniers présentent une vision de la langue et de son fonctionnement, les seconds ne constituent que des «métastylistiques» empruntant à la lin-

guistique, à la pragmatique et à l'analyse des discours les outils dont ils ont besoin pour leur analyse. Ces analyses sont souvent extrêmement fines, mais elles butent obligatoirement sur le problème de l'adéquation de leurs visées à leur objet et de la spécificité de leur objet : la littérature» (193).²

Edit Bors

¹ C. Fromilhague et A. Sancier : *Introduction à l'analyse stylistique*, Dunod, 1991 ; G. Molinié : *Éléments de stylistique française*, PUF, 1991 ; J. Gardes-Tamine : *La stylistique*, A. Colin, 1992 ; A. Herschberg-Pierrot : *Stylistique de la prose*, Belin, 1993 ; G. Molinié : *La stylistique*, PUF, 1993 ; etc.

² L'histoire des stylistiques d'Étienne Karabétian a le grand mérite de présenter l'évolution de cette discipline avec une exactitude philologique remarquable, pourtant, il est regrettable que l'auteur n'ait esquissé l'état actuel de la stylistique qu'en quelques pages tout en fournissant des constatations plutôt sommaires et qu'il ait oublié de mentionner, entre autres, le recueil de G. Molinié et de P. Cahné (*Qu'est – ce que le style ?* PUF, 1994) dont la visée théorique n'est pas sans intérêt.